

BIBLIOTECA DI ARTIGLIERIA

FONDO PIZZOFALCONE



~~30 a 16~~

4914
BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XV



Palchetto

Num.º d'ordine

~~8 30 a 16~~

NAZIONALE

B. Prov.

II

1647

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

B. Owl

II

1547



HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'ARTILLERIE.

IMPRIMERIE DE COSSE ET G.-LAGUIONIE,
rue Christine, 2.

610886

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ARTILLERIE

PAR M. J. BRUNET,

Capitaine d'Artillerie,
ancien Élève de l'École Polytechnique.



TOME DEUXIÈME.

PARIS,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRE DE GAULTIER-LAGUONIE
(MAISON ANSELIN),

Rue et passage Dauphine, 36.

1842.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ARTILLERIE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis la mort de Henri IV jusqu'à l'avènement de Frédéric II.

1610 à 1740.

Cette époque est partagée en trois livres. Les deux premiers comprennent l'histoire des États occidentaux dont le mouvement commence à entraîner quelques États d'Orient. La séparation entre ces deux premiers livres est déterminée par le traité des Pyrénées (1659), lequel mit fin aux luttes confuses et acharnées qui depuis quarante ans tourmentaient l'Europe. Après ce traité, la France, sous Louis XIV, parvint à un degré de splendeur et de force inouïes ; pendant près de cinquante ans elle lutta seule contre toute l'Europe occidentale, elle servit de modèle pour l'organisation de presque tous les États. Le

troisième Livre dit l'histoire générale et les progrès de l'artillerie orientale pendant toute cette époque ; il dit aussi l'influence politique et militaire de l'artillerie pendant le xvii^e siècle.

Le Livre I^{er} est partagé en deux Chapitres, dont la séparation est déterminée par l'entrée dans les luttes européennes, de la France dirigée par Richelieu.

Le Chapitre I^{er} dit la première partie des luttes acharnées qu'on appelle la guerre de Trente Ans, et dont l'Allemagne fut le théâtre. La Suède, l'Espagne, la Hollande et tous les États d'Allemagne prirent part à ces luttes. La guerre avait changé de caractère ; des armées d'aventuriers commandées par des chefs célèbres, parcouraient et ravageaient l'Allemagne dans tous les sens, se livraient entre eux de grands combats, se formaient et se dispersaient avec une rapidité extrême. Au milieu de ce désordre, Gustave-Adolphe envahit l'Allemagne avec une armée de Suédois peu nombreuse, mais organisée solidement et perfectionnée dans toutes ses parties. Gustave-Adolphe passa comme un éclair à travers l'Allemagne étonnée, et laissa pour longtemps dans cette immense contrée, la domination politique et militaire du petit État de Suède. L'influence suédoise devait amener une

grande révolution dans les artilleries de l'Europe occidentale.

Le Chapitre II dit l'état d'anarchie de la France après la mort de Henri IV; les efforts énergiques de Richelieu pour rétablir l'ordre; le développement de la puissance politique et militaire au milieu de luttes immenses. A peine entrée dans les guerres occidentales, la France en attira toute l'importance; elle devint le principal mobile et le principal acteur de ces luttes, dont le théâtre s'agrandit immensément en Espagne, en France, en Italie, en Suisse, dans les Pays-Bas et dans toute l'Allemagne. La France attaqua l'Espagne corps à corps, lui porta des coups terribles et la terrassa. Victorieuse dans ses efforts, la France établit, par le traité de Westphalie, la paix de l'Europe occidentale, puis retomba dans de déplorables guerres civiles, d'où la sortirent les victoires de Turenne. — Ce Chapitre dit la position de l'artillerie au milieu de ces mouvements rapides et confus des institutions politiques et militaires. L'influence française commençait à dominer l'état militaire de l'Europe.

Le livre II comprend deux Chapitres dont la séparation est déterminée par le traité de Ryswick (1697),

traité qui mit fin à l'accroissement de la France , à sa domination souveraine en Europe, et qui précéda de quelques années la terrible guerre de la succession d'Espagne.

Le Chapitre I^{er} montre la solide organisation et la vigoureuse impulsion données à la France par Louis XIV ; les progrès militaires de toute sorte ; les nouvelles créations et institutions ; l'immense développement donné à l'artillerie ; l'état et l'organisation générale de cette arme dans toute l'Europe occidentale. Par l'influence de la France , la puissance des forces militaires augmenta considérablement. La masse des armées devint beaucoup plus forte ; leur organisation fut plus solide : tout fut prévu , préparé d'avance ; la permanence s'établit pour toutes les choses de l'artillerie. Ce Chapitre traite des grandes guerres et des victoires de la France contre toute l'Europe , organisée en ligue puissante et conduite par Guillaume d'Orange. Il dit la marche de l'artillerie pendant ces vastes et continuelles guerres, et aussi pendant les intervalles de paix ménagés par les traités d'Aix-la-Chapelle et de Nimègues. Il montre l'état magnifique de la France après ce dernier traité, les grandes guerres qui le suivirent, l'épuisement qui amena la paix de Ryswick.

Le Chapitre II dit la grande agitation amenée en Europe par la succession d'Espagne ; les droits de la France et les attaques formidables contre eux ; la position défensive et souvent malheureuse de cet État , obligé d'étendre ses forces sur un théâtre immense. L'artillerie joua le plus grand rôle dans ces guerres de quinze ans, entre des armées dont la masse énorme se traînait avec lenteur, agissait pas à pas. Au milieu d'une alternative rapide de succès et de revers , au milieu de dépenses considérables, d'une pénurie extrême de ressources, l'artillerie française déploya une activité et une énergie admirables. Le gouvernement de la France était tombé dans l'intrigue et la vieillesse. De terribles revers ébranlèrent l'État , les ressources s'épuisèrent ; mais le vieux roi et son fidèle royaume luttèrent toujours , parvinrent enfin à rompre et à vaincre la grande coalition européenne , conquièrent la paix d'Utrecht, qui plaça tout l'Occident dans une grande tranquillité. Après avoir dit la position de l'artillerie pendant ces grandes luttes , le Chapitre II considère l'état militaire de chaque puissance pendant la paix , les tendances militaires , les idées existantes sur la nature et sur l'emploi de l'artillerie ; ce Chapitre traite aussi de l'organisation une et simple de l'artillerie française par le lieutenant général

de Vallière; enfin il dit les opérations de la guerre pour la succession de Pologne.

Le Livre III se partage en trois Chapitres. Les deux premiers séparés par l'année 1696 correspondant à la mort de Sobieski, traitent des révolutions politiques et militaires qui arrivèrent dans l'Europe orientale de 1610 à 1740. Ils disent la position et les progrès de l'artillerie de cette contrée, artillerie développée toujours par les hommes d'occident. La Turquie restée stationnaire au milieu du mouvement général, s'affaissa de plus en plus sous les coups de l'Autriche, de la Pologne et de la Russie. L'Autriche avec son artillerie nombreuse et assez perfectionnée, devint la puissance dominante dans le sud-est. La Pologne victime de son anarchie politique, de sa faiblesse militaire, perdit toute influence. La Prusse s'appuyant sur de solides forces militaires grandit de plus en plus. La Suède épuisa ses faibles ressources dans des entreprises gigantesques; sa dernière armée tomba sous les coups de l'artillerie russe, et désormais la Suède perdit toute influence continentale. Sur les dépouilles de la Pologne, de la Suède et de la Turquie, la Russie s'éleva avec une rapidité inouïe. Elle fit les efforts les plus violents pour

perfectionner ses armées et créer une forte artillerie. Cette arme devint le principal appui de la puissance russe, qui, vers la fin de cette époque, s'étendit des bords de la Baltique aux rives de la mer Caspienne.

Le Chapitre III traite de l'influence exercée par l'artillerie sur l'état politique et militaire de l'Europe. Dans l'Occident elle fut l'arme principale pour Gustave-Adolphe et pour Louis XIV, qui portèrent si haut l'influence de la Suède et de la France. Dans l'Orient elle fut aussi l'arme principale de l'Autriche qui domina dans le sud, et le point d'appui de la domination russe qui s'établit dans le Nord.

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

$$e^{-\lambda} = \frac{1}{e^{\lambda}}$$

LIVRE PREMIER.

1610 à 1659.

CHAPITRE PREMIER.

1610 à 1635.



Artilleries d'Allemagne et de Suède.

Section I^{re}. — § 1. Etat de l'Allemagne, guerre de trente ans, position des armées. — Période palatine, opérations en Bohême, bataille de Prague. — Opérations et victoires de Tilly dans l'ouest de l'Allemagne. — § 2. Période Danoise, victoires de Tilly et de Waldstein.

Section II. — § 1. Appel fait à la Suède, position générale de l'armée de Gustave-Adolphe. — Infanterie, cavalerie. — Artillerie, sa composition et son organisation. — Diverses espèces d'artillerie. — § 2. Conduite générale de l'artillerie dans les opérations, sièges, marches, positions. — Batailles, disposition et action de l'artillerie. Son influence.

Section III. — § 1. Arrivée de Gustave-Adolphe en Allemagne, prise de villes, combats, position politique. — Camp de Werben, bataille de Leizig. — § 2. Marches sur le Rhin, passage du fleuve. — Retour en Bavière contre Tilly, passage du Lech, domination de Gustave-Adolphe. — § 3. Opérations de Gustave contre Waldstein, camp et bataille de Nuremberg. — Opérations en Saxe, bataille de Lutzen. — § 4. Opérations des lieutenants de Gustave-Adolphe après sa mort, assassinat de Waldstein, bataille de Nordlingen.

SECTION I.

§ 1.

Vers le commencement du XVII^e siècle, la paix couvrait la surface de l'Europe. Les différents Etats, encore meurtris par les luttes intérieures et étrangères, cherchaient, les

uns à s'affermir, les autres à s'étendre. D'immenses efforts étaient faits en tous sens; la religion, la société, les constitutions militaires et politiques étaient en travail, enfantaient les choses les plus diverses. Tout était encore dans une incertitude et une confusion extrêmes. Il fallait de longues luttes, de longues communications entre les différents peuples, pour exciter, répandre, imposer les progrès. Ainsi, sous un calme apparent, tout fermentait en Europe; de longues guerres, plus étendues que les précédentes, allaient éclater.

L'Allemagne, avec sa multitude d'Etats divers, était comme un immense creuset où bouillonnaient toutes les passions politiques et religieuses, les institutions civiles et militaires, les lumières et l'ignorance du siècle. Placée désormais au centre de grands Etats constitués, cette contrée allait devenir le théâtre des guerres européennes.

Les dissensions religieuses amenées par Luther, furent le point de départ de la lutte. Les protestants de toutes les confessions s'étaient répandus en Allemagne. Par des conquêtes successives de droits politiques, ils avaient acquis une grande puissance, et en vinrent à menacer la prépondérance catholique. Alors l'empereur d'Allemagne ordonna la mise sur pied de quelques armées catholiques. Chacune de ces armées, résultant de la réunion des forces de plusieurs Etats, était nombreuse mais confuse, pourvue de beaucoup d'artillerie lourde, grossière et bien approvisionnée. Cologne, Strasbourg, Aix-la-Chapelle et Donawerth, toutes villes où les protestants avaient voulu dominer, furent soumises par ces armées. De tous côtés les protestants furent opprimés. Alors ils se confédérèrent de nouveau, en 1609, pour résister aux catholiques.

Les choses étaient en cet état dans l'Allemagne, quand

l'importante succession de Juliers devint vacante. Plusieurs Etats protestants la réclamèrent; l'empereur, juge de l'affaire, voulut assurer la succession à un prince catholique de sa maison. De cette injuste ambition surgirent tout à coup de grands intérêts européens, qui se concentrèrent dans deux partis; d'un côté, la puissante maison d'Autriche soutenue par les catholiques d'Allemagne et par la riche Espagne; de l'autre côté, sous la conduite de Henri IV, la France, redevenue puissante, les Etats protestants d'Allemagne et la Hollande. La France, avec sa forte armée et son artillerie perfectionnée, allait se placer en tête de la révolution politique et militaire de l'Europe, quand la mort de Henri IV vint sauver l'Autriche et plonger la France dans l'anarchie. Alors la succession de Juliers perdit de son importance politique. Les compétiteurs protestants rassemblèrent de misérables armées, ravagèrent les pays contestés et ceux environnants. Les catholiques, exaspérés par ces ravages, organisèrent à leur tour une ligue opposée à l'union protestante, mirent sur pied une nombreuse armée. Mais toutes ces forces allemandes, confuses, mal organisées, mal conduites, ne firent que ravager les pays. Enfin, les compétiteurs ayant appelé à leur aide l'Espagne et la Hollande, ces deux puissances envoyèrent chacune une forte armée commandée par leurs plus grands généraux; Spinola pour l'Espagne, et le prince Henri de Nassau pour la Hollande. Ces deux armées observant entre elles une profonde neutralité, se partagèrent la conquête et la possession des pays contestés. Ces armées, types perfectionnés de l'état militaire en Espagne et en Hollande, servirent de modèles aux Allemands et surtout aux forces catholiques. Elles étaient remarquables par la simplicité, la régularité, la solidité, mais aussi la lourdeur de leur composition; elles

avaient pour principal but l'action contre les villes. Les troupes étaient partagées en éléments réguliers et égaux en nombre; elles se disposaient sur dix rangs; l'ordre de bataille était sur plusieurs lignes; l'artillerie dépassait peu la proportion d'une pièce par 1,000 hommes. Les pièces de campagne des calibres de 12, 6, 3, étaient peu nombreuses et très lourdes. Toute l'artillerie formait un seul parc.

Pendant que les forces catholiques et protestantes restaient en équilibre dans l'ouest de l'Allemagne, l'Autriche soutenait une lutte terrible contre ses Etats révoltés. La Bohême, agitée depuis longtemps par des troubles religieux, avait pris l'habitude de lever des armées pour soutenir ses prétentions. Le comte de Thurn, général actif et audacieux, fut mis à la tête de ces forces, et eut bientôt un grand nombre de troupes. Il travailla à les organiser fortement; dès 1618 il avait 3,000 hommes de bonne cavalerie et douze régiments d'infanterie; mais, comme dans toutes les armées insurrectionnelles, l'artillerie était la partie faible. Aussi de Thurn, qui battit facilement les troupes autrichiennes commandées par Buquoy et Dampierre, échoua contre trois places que les Autrichiens conservaient en Bohême, et contre Vienne, où l'empereur Ferdinand tint bon dans son palais traversé par les boulets bohémiens.

L'empereur Ferdinand, esprit vaste, caractère énergique et inflexible, voulut écraser la résistance des Bohémiens. Mais ces peuples exaspérés se séparèrent entièrement de l'Autriche et élurent un roi. Malheureusement leur choix tomba sur Frédéric, électeur palatin, prince indolent et sans énergie. Un moment la position des Bohémiens fut brillante, les protestants d'Allemagne, la Hongrie, la Transylvanie, la Silésie, la Moravie, la Lusace, etc., les soule-

naient. Les Autrichiens furent partout défaits, et de Thurn, réuni à Béthlem Gabor, usurpateur de la Hongrie, vint encore assiéger Vienne; mais tous ses efforts se brisèrent contre l'artillerie de cette capitale.

L'incapable Frédéric laissa toutes les affaires de Bohême dans une négligence déplorable, pendant que l'infatigable Ferdinand travaillait à renforcer ses armées, à détruire les alliances du roi de Bohême. L'armée de la ligue, sous Tilly, maintenue jusqu'alors par celle de l'union protestante, se trouva libre, passa en Bohême, et se réunit aux impériaux commandés par Buquoy. Ces deux armées, formant une masse de 60,000 hommes soutenus par une artillerie de plus de 30 pièces, poussèrent l'armée bohémienne jusque sous les murs de Prague, et là lui livrèrent une bataille sanglante. Les troupes bohémiennes étaient confuses et peu solides. Christian d'Anhalt, qui les commandait, les partagea en quatre corps massifs, et disposa son ordre de bataille en forme de croix : 3 pièces d'artillerie furent placées à l'aile droite appuyée à des marais, 4 furent établies devant le centre, enfin 6 pièces défendirent la gauche qui n'était couverte par aucun obstacle. L'artillerie catholique fit de grands ravages dans ces masses bohémiennes, les mit dans un grand désordre; Tilly et Buquoy les chargèrent et les culbutèrent rapidement.

Après cette victoire, les places de la Bohême, de la Silésie, de la Moravie, furent rapidement soumises. L'Autriche reconquit tous ses Etats. Elle fit dépouiller Frédéric de ses possessions électORALES, par l'armée de la ligue sous Tilly, et celle espagnole sous Spinola.

Le malheureux Frédéric, chassé de la Bohême, et de ses propres Etats, restait sans appuis, quand parurent sur la scène

quatre guerriers fameux, Ernest de Mansfeld, Jean de Brandebourg, Georges-Frédéric, Christian de Brunswick. Pauvres, sans argent, sans sujets, n'ayant que leur réputation de bravoure et de talents militaires, ils enrôlèrent de tous côtés des aventuriers attirés par l'attrait de la guerre et l'espoir du pillage. Ces chefs rassemblèrent ainsi des armées nombreuses, mais confuses et indisciplinées, qui n'avaient de ressources que dans le pillage des localités. Leur artillerie résultait des choses plus ou moins diverses et incertaines, trouvées dans les villes. Cette arme était peu nombreuse dans les armées d'aventuriers, à cause des embarras et de la dépense inhérents à sa nature; elle ne se composait que de quelques pièces lourdes et mal organisées. La nature, la disposition, la conduite de ces armées protestantes variaient suivant le caractère et les talents des chefs. Généralement, cependant, les troupes étaient assez mauvaises et n'agissaient qu'en dispositions profondes; la faible artillerie, réunie sur un point de l'ordre de bataille, exerçait très peu d'influence.

Les armées catholiques étaient : celle d'Espagne, toujours fortement et régulièrement organisée, puis celle de la ligue placée toujours sous le commandement de Tilly. Les dispositions et la conduite de ces armées étaient plus régulières, que chez les protestants. La profondeur de dix rangs était celle maximum pour les troupes. Les Espagnols se formaient sur plusieurs lignes. Tilly cherchant à développer l'action par le feu, ne se disposait généralement que sur une ligne, soutenue de distance en distance par quelques petites réserves (1).

L'artillerie, quoique plus nombreuse et plus perfection-

(1) C'est ce que faisaient précédemment les capitaines français.

née que celle des protestants, était lourde et peu nombreuse pour les opérations de campagne. Généralement on la distribuait en plusieurs batteries le long de la ligne, devant l'infanterie.

En 1621, Mansfeld, avec une armée de 20,000 hommes et quatre canons seulement, ravagea dans tous les sens le Palatinat, puis l'Alsace : ensuite, il se réunit à Georges-Frédéric qui, disposant de plus de ressource, avait rassemblé 25,000 Badois et vingt-deux canons, dont beaucoup de petits calibres. Les deux armées réunies battirent Tilly à Mingelsheim. Mais les vainqueurs divisèrent leurs forces, et chacun d'eux, de même que Christian de Brunswick avec son armée, fit des ravages affreux dans toute l'Allemagne. Alors Tilly, avec 22,000 hommes et dix canons seulement, manœuvra habilement au milieu de ces trois armées, et les battit successivement.

Tilly se porta d'abord contre Mansfeld qui menaçait le plus fortement. Ce dernier avait bien embusqué ses lourds canons, et s'efforça d'attirer l'armée catholique sous leurs coups. Mais Tilly sut éviter l'embuscade, et battit complètement Mansfeld. Ensuite il se retourna contre Georges-Frédéric, et l'attaqua à Wimpfen (1622). Les troupes protestantes, disposées en ordre profond, étaient entourées par une ligne de chariots, bordée de vingt-deux canons. Tilly, avec 15,000 hommes et huit pièces, se développa sur une hauteur assez éloignée, qui entourait et dominait la position ennemie. Les troupes catholiques formaient une ligne étendue, avec quelque petites réserves. Devant cette ligne étaient les huit pièces d'artillerie, partagées en quatre batteries de deux pièces. Les deux batteries de la droite se trouvant trop éloignées, furent approchées sur des mamelons, à cinq ou six cents pas en avant de la

ligne. Le feu concentré de ces huit pièces de gros calibre, fit de grands ravages dans l'armée de Georges. Tilly vint à la charge, et fut plusieurs fois repoussé par l'artillerie, placée derrière les chariots; mais il finit par pénétrer dans l'enceinte, et se servit du canon ennemi pour détruire la dernière résistance de l'infanterie. Vainqueur à Wimpfen, Tilly marcha contre Christian de Brunswick, et écrasa son armée de brigands, au passage du Mein.

Effrayé par ces victoires de Tilly, l'électeur fit sa soumission. Georges-Frédéric cessa de guerroyer. Mansfeld et Christian, réunissant leurs débris, marchèrent vers les Pays-Bas avec quelques misérables pièces d'artillerie. Ils furent défaits près de Fleurus par une forte armée espagnole puis dispersèrent leurs débris dans la Frise et la Westphalie. Les Saxons donnèrent une nouvelle armée à Christian, mais Tilly la battit à Stadlo. Alors, débarrassé de toutes les armées ennemies, ce grand capitaine conquit rapidement tout le Palatinat, qui fut donné à la Bavière; alors, les protestants furent opprimés dans toutes les parties de l'Allemagne, et suprématie de l'Autriche s'étendit de plus en plus, au moyen des armées de la ligue catholique.

§ 2.

Les protestants appelèrent à leur aide Christian IV, roi de Danemark : ce prince accourut avec empressement. Pendant une longue paix, Christian avait beaucoup augmenté et amélioré les forces militaires de Danemark. Il entra en Allemagne avec une nombreuse armée, munie de beaucoup d'artillerie. Ayant fait sa jonction avec les troupes allemandes, il n'osa forcer l'armée de Tilly. D'un autre côté, cette dernière fut tenue en respect par les canons

qui défendaient toujours l'armée de Christian. Les deux partis restaient ainsi en équilibre; quand tout à coup apparut dans la lutte, une forte armée autrichienne, donnée par Waldstein à Ferdinand. La réputation de ce grand général avait attiré auprès de lui beaucoup de troupes; ses immenses richesses avaient servi à créer, à entretenir et équiper une assez nombreuse artillerie. Waldstein mena son armée sur l'Elbe, et se retrancha près de Dessau. Menacé par cette armée et celle de Tilly, Christian manqua de talent et de vigueur; il partagea ses forces en trois armées, agissant séparément.

Mansfeld, avec le corps de gauche, vint se briser contre les retranchements élevés par Waldstein à Dessau. L'inébranlable Mansfeld amena ses débris dans le Brandebourg, réorganisa une armée avec les secours de l'Angleterre et du Danemark, prit plusieurs villes, se renforça en Silésie, et vint menacer Vienne. Waldstein accourut alors avec sa forte armée, poussa l'ennemi jusqu'en Hongrie, et l'arrêta derrière le Waag. L'armée de Mansfeld s'épuisa par la contagion, et l'intrépide guerrier, réduit à la dernière extrémité, licencia ses troupes, vendit son artillerie au pacha de Bude, et voulut rentrer en Allemagne, en passant par les États de Venise; mais il mourut de fatigue et de chagrin à Zara.

Christian de Brunswick, avec l'armée de droite, s'empara de plusieurs places importantes, telles que Minden, Northeim, Gottinghen, etc..., mais il mourut tout à coup; ses conquêtes et son armée furent perdues. Enfin le roi de Danemark, resté seul, et avec des forces inférieures, en face de Tilly, fut battu à Lutter, perdit toute son artillerie et 10,000 hommes.

Waldstein ramena de Hongrie son armée, de plus en plus forte. Il prit des places importantes, s'empara des côtes du

nord et prépara une grande descente en Danemark; mais la place de Straslund, fortement secourue par les villes hanseatiques, par le Danemark et la Suède, arrêta constamment ses efforts.

Cependant le roi de Danemark, soutenu par les secours de la France et de l'Angleterre, réunit une armée de 40,000 hommes avec une nombreuse artillerie. Il repoussa les catholiques du Jutland, du Schleswig et du Holstein, dont ils s'étaient emparés. Mais Tilly revint, occupa toutes les places du Weser et de l'Elbe, assiégea avec une forte artillerie la ville de Northeim. Le roi de Danemark vint s'établir sur le Weser, et pour en défendre le passage il construisit sur les deux rivages trois forts armés d'une nombreuse artillerie et flanqués par des vaisseaux. Tilly voulut attaquer la position et fut toujours repoussé. Cependant son artillerie ayant fini par réduire la ville de Northeim, la perte de cette place abattit le courage des Danois. Le roi Christian se retira derrière l'Elbe, dans le Holstein, et laissa sur la rive gauche beaucoup de *bons forts avec nombre de canons, de soldats et de munitions*; mais à l'arrivée de Tilly, les Danois se sauvèrent, abandonnant tout. Alors Tilly et Waldstein occupèrent les possessions continentales du Danemark, et dictèrent la paix de Lubeck (1629). Alors la puissance de l'empereur Ferdinand fut au comble. Enorgueilli du succès de ses armes, il s'abandonna sans frein à ses passions religieuses et politiques, traita l'Allemagne en maître absolu.

SECTION II.

§ 1.

L'Allemagne frémissait sous l'oppression des catholiques

et sous l'insatiable ambition de Ferdinand. Elle appelait à grands cris un libérateur. D'un autre côté, la France, conduite par Richelieu, sentit la nécessité d'attaquer fortement la maison d'Autriche, cet effrayant colosse dont les branches espagnoles et allemandes menaçaient d'envahir l'Europe entière. Ces deux intérêts réunis firent que Richelieu traita avec Gustave-Adolphe, le vaillant roi de Suède, et l'amena à venir attaquer l'Autriche.

Gustave, aux idées nobles et généreuses, accepta avec empressement la haute mission de rétablir en Allemagne la liberté religieuse et politique. Il vint avec sa petite armée de Suédois, osa attaquer les puissances formidables de la ligue catholique et de l'Autriche. Gustave, grand capitaine et grand politique, sentit qu'il ne pouvait chercher sa force militaire que dans l'organisation et l'emploi de sa peu nombreuse armée. Les soins de ce monarque embrassèrent toutes les parties de l'art de la guerre : depuis les détails les plus minutieux, jusqu'à la conduite des plus vastes opérations. Il régularisa, perfectionna tout, il innova dans presque toutes les parties. Le but de tous ces progrès fut le développement de l'action par le feu. Gustave l'obtint par une foule de perfectionnements, dont plusieurs avaient été employés par les Français pendant les guerres de religion, et s'étaient introduits en Suède avec la haute influence que les Français exerçaient depuis longtemps dans cette contrée. Gustave-Adolphe dirigeant lui-même la création de toutes ses forces militaires, maître absolu dans la composition et la direction de ses armées, put y introduire toutes les institutions militaires reconnues les meilleures, rendre ces institutions régulières et permanentes.

Gustave-Adolphe perfectionna beaucoup l'infanterie la-

quelle avait toujours formé la principale force des armées suédoises. Il porta aux deux tiers du total de cette infanterie le nombre des mousquetaires; il allégea beaucoup le mousquet en réduisant son calibre, il accéléra les feux en adoptant les cartouches et la giberne, en simplifiant le manie-ment de l'arme. Gustave-Adolphe augmenta beaucoup la mobilité de cette infanterie. Les piquiers furent disposés sur six rangs et les mousquetaires sur quatre seulement. Les mouvements et les évolutions furent simplifiés, furent rendus beaucoup plus rapides. Les bataillons furent enrégimentés, et les régiments embrigadés. Dans les brigades, les bataillons conservèrent entre eux de grands intervalles, et dans l'ordre général, les brigades restèrent fort espacées entre elles. Ainsi cette infanterie avait beaucoup gagné en puissance offensive contre l'artillerie par les progrès de son feu et par la rapidité de ses mouvements. De plus, sa moins grande profondeur, sa plus grande facilité de manœuvres, les intervalles entre ses bataillons, avaient beaucoup diminué les ravages de l'artillerie ennemie. Cette dernière se trouvait donc forcée à de grands progrès pour maintenir sa puissance relative.

La Suède ne pouvait fournir que peu de cavaliers montés sur de petits chevaux. Gustave, forcé d'étendre ses troupes, disposa cette faible cavalerie sur trois rangs, et comme dans cet état elle ne pouvait espérer de lutter par le choc contre les profonds escadrons allemands, il chercha à lui assurer la protection d'un feu puissant qui lui livrât, rompus, ces escadrons ennemis. Alors Gustave arma toute sa cavalerie d'armes à feu, et intercala des pelotons de mousquetaires à pied entre les escadrons. Cette cavalerie perdit ainsi toute puissance de choc, mais gagna beaucoup contre l'artillerie, par son feu et par la grande diminution de pro-

fondeur. Les escadrons de cavalerie furent aussi enrégimentés et les régiments embrigadés.

Mais le trait le plus caractéristique du génie puissant et novateur de Gustave-Adolphe fut l'organisation et l'emploi de son artillerie. Dans la plupart des armées occidentales, surtout en Allemagne, cette arme était si mal organisée, si lourde et si peu nombreuse, qu'elle avait beaucoup perdu de son importance. Gustave sentit quels immenses avantages il pouvait retirer de cette force méconnue, pour protéger ses longues lignes de bataille, pour suppléer au nombre d'hommes, pour écraser les dispositions si profondes des ennemis, pour soumettre les postes nécessaires au succès des opérations. Aussi, génie hardi et novateur, Gustave redonna tout à coup à l'emploi de l'artillerie un développement immense, présenta aux armées d'Occident de grands progrès et de grandes nouveautés.

En présence de la multitude incertaine de calibres employés en Allemagne, parmi lesquels quelques-uns étaient trop forts et d'autres beaucoup trop faibles, en présence des excès en longueur et en poids dans lesquels restaient plongées les pièces allemandes, l'artillerie suédoise avec son petit nombre de calibres moyens, avec ses pièces courtes et légères, apparaissait comme une révolution complète. Cette légèreté permit à Gustave-Adolphe d'augmenter beaucoup la quantité de son artillerie; au moment où les armées d'Allemagne employaient à peine une pièce par 2,000 hommes, Gustave apparut avec des masses d'artillerie qui comptèrent plus de 6 pièces par 1,000 hommes.

Gustave ayant ainsi augmenté la quantité des pièces, chercha aussi à augmenter la rapidité du tir, qui est une des bases essentielles de la puissance du feu. Sous ce rapport

il parvint à de grands progrès par l'emploi des cartouches à boulet, et par les simplifications dans le service de la pièce. Les canons de cuir pouvaient tirer trois coups pendant que le mousquet n'en tirait qu'un. C'était deux coups par minute, rapidité bien suffisante, surtout contre des troupes lentes dans leurs mouvements.

La puissance de l'artillerie fut encore augmentée, pour les distances rapprochées, par l'adoption permanente du tir à mitraille de balles. Les guerres contre la cavalerie polonaise avaient montré la grande puissance de ce tir sur les champs de bataille. Enfin, Gustave employa aussi les projectiles creux dans les opérations de campagne. Outre les mortiers qui restaient avec la grosse artillerie pour les sièges, il eut toujours quelques obusiers à la suite de ses armées.

Gustave menait avec lui trois espèces d'artillerie :

1^o Les pièces de gros calibres destinées à agir contre les villes, dans la guerre de position, et dans quelques opérations de campagne, comme les passages de rivières. Cette grosse artillerie formait un parc distinct qui était séparé de l'armée toutes les fois que les opérations exigeaient une grande rapidité de marche, et que la force des calibres n'était pas indispensable. Cette artillerie, dont le canon de 34 formait la base, comprenait souvent près de 2 pièces par 1,000 hommes.

2^o L'artillerie de campagne, formée des calibres de 12 et de 6, pouvait agir efficacement dans toutes les opérations, et suivait toujours l'armée. Sa quantité était moyennement de 3 pièces par 1,000 hommes. Cette artillerie était comme l'infanterie et la cavalerie partagée en éléments égaux. Les canons de 12 étaient organisés en batteries de 5 pièces, et les canons de 6 formaient des batteries uniformes de 10 pièces.

3^e L'artillerie légère, composée des canons de cuir et d'autres pièces en fonte de fer du calibre de 4, devait accompagner les troupes dans toutes les circonstances. Gustave-Adolphe les incrusta dans les troupes, les rendit partie constituante des régiments, les soumit au commandement des colonels, et au service des soldats. Cette protection de l'artillerie, assurée continuellement aux troupes, donnait une grande force aux bataillons et escadrons de Gustave-Adolphe. La quantité de cette artillerie régimentaire approchait de 2 pièces par 1,000 hommes.

Cette nombreuse artillerie suédoise était très soignée dans son matériel et dans ses approvisionnements, dans ses attelages et son service. Gustave lui portait la plus grande attention, s'occupait au besoin de tous les détails. Il s'efforça d'avoir pour cette artillerie un personnel nombreux et instruit, et fut obligé d'avoir recours aux étrangers, car la Suède était encore trop jeune en artillerie pour se suffire sous ce rapport. Gustave sentait toute la puissance du personnel pour la valeur de l'artillerie, aussi il ne confiait jamais la conduite de cette armée qu'à d'habiles généraux. Tortenson, qui longtemps la commanda, fut un des plus grands capitaines de son temps.

Ainsi Gustave-Adolphe ramenait les parcs immenses du temps de Charles VIII, seulement la petite artillerie avait disparu; mais le tir à mitraille y suppléait en partie. Le matériel et l'organisation de cette artillerie suédoise se présentaient dans un état de perfectionnement, indiqué par la longue expérience de la période précédente et par le génie de Gustave. Mais le personnel était la partie faible; les traditions et la science lui manquaient, son éducation n'était que matérielle.

§ 2.

Appelé en Allemagne pour délivrer les protestants opprimés de toute part, n'ayant que de faibles ressources à sa disposition, Gustave dut repousser la guerre de siège et de temporisation, peu conforme d'ailleurs à la vivacité de son génie. Les longues marches, les actions rapides et vigoureuses, formèrent la base de son système de guerre. Et l'artillerie, grâce à son nombre et à sa mobilité, fut toujours le plus puissant des moyens d'action.

L'art des marches était peu avancé; celles de Gustave-Adolphe furent longues, et assez rapides. Ordinairement l'armée formait une seule colonne. Les pièces régimentaires marchaient à la suite de leurs troupes. L'artillerie de campagne restait au centre de l'armée. Quelquefois, pour les marches rapides, les troupes formaient deux colonnes et l'artillerie était partagée entre elles. La grosse artillerie restait ordinairement en arrière. Quand elle était nécessaire on la faisait arriver à temps, sans gêner ou retarder la marche des troupes. A cet effet, ou bien on doublait les attelages de cette artillerie, ou bien on la transportait par eau, ou bien encore on lui faisait suivre une route particulière.

L'armée suédoise, modèle admirable d'ordre et de discipline, campait toujours près de l'ennemi; de là l'emploi fréquent des retranchements dont on trouve encore de nombreux vestiges en Allemagne. Outre ces campements temporaires, Gustave dut quelquefois occuper de fortes positions en face des nombreuses armées ennemies. Pour ces positions, le roi de Suède faisait un grand emploi de la fortification de campagne et choisissait toujours des terrains également propres à la défense et à l'attaque. Les lignes

étaient à intervalles, composées de redoutes et autres ouvrages, armées de grosse artillerie et de pièces de campagne. Du reste, Gustave restait peu de temps dans ces retranchements. Son génie hardi le portait à l'attaque, les plus fortes positions ne pouvaient l'arrêter, et quelquefois pour les enlever il compta trop sur la supériorité numérique de son artillerie.

Dans les batailles, Gustave forcé d'étendre sur un grand front son armée peu nombreuse, dut employer de nouvelles dispositions, pour donner à sa ligne mince et présentant de grands intervalles une puissance d'action supérieure à celle de la ligne ennemie.

Dans l'ordre de bataille, l'infanterie était placée au centre; la cavalerie, arme chancelante et qui demande beaucoup de terrain pour son action, était placée sur les ailes. Les piquiers, les mousquetaires et les cavaliers étaient partagés en petites troupes disposées de manière à se soutenir mutuellement. La première ligne était appuyée par une seconde éloignée de 150 mètres; chacune d'elles avait une réserve. De toutes ces lignes résultait une apparence de profondeur pour la disposition générale de l'armée; mais les grands intervalles ménagés entre les éléments procuraient de la mobilité, et diminuaient le danger devant l'artillerie ennemie.

Les lignes ainsi disposées favorisaient beaucoup l'action des troupes; mais cette action ne commençant qu'à une petite distance, les masses ennemies pouvaient se conserver trop fortes pour le moment du choc, et alors bouleverser trop facilement l'ordonnance peu profonde des Suédois. Pour remédier à cette faiblesse de sa ligne, Gustave se servit admirablement de l'artillerie. Dans les intervalles des bataillons et des escadrons il plaça les pièces régimentaires qui

augmentèrent de 300 mètres la distance d'action de la ligne, et qui, par le tir à mitraille, rendirent beaucoup plus terrible l'action aux distances rapprochées. La ligne de troupes, bien liée avec ces petites pièces qui pouvaient suivre tous les mouvements, avait une grande puissance; cependant sa distance d'action était encore trop faible, surtout en face de l'artillerie ennemie à forts calibres et à longue portée. Guatave, pour étendre cette action, disposa l'artillerie de campagne en avant de la ligne, plaça devant chaque brigade d'infanterie une batterie de cinq pièces de 12, et devant les flancs de chaque aile de cavalerie une batterie de dix pièces de 6. Chacune de ces batteries était soutenue par un peloton de mousquetaires. Indépendamment de cette artillerie répandue devant le front, quelques pièces furent données à la deuxième ligne; mais elles n'entrèrent jamais dans les réserves proprement dites.

Ainsi, dans l'ordre de bataille, les pièces de parc étaient partagées en trois masses, et, comme précédemment, les gros calibres étaient placés au centre. Mais chacune de ces masses, au lieu d'être réunie dans les intervalles des corps de troupes, était partagée en plusieurs batteries qui couvraient tout le front de l'armée et formaient la première ligne de bataille. Cette position avancée de l'artillerie permettait de frapper l'ennemi de plus loin, et compensait ainsi l'infériorité de portée des pièces courtes; mais elle exposait les troupes placées derrière les batteries à recevoir les boulets ennemis, elle gênait les mouvements en avant de la ligne de troupes, et forçait les batteries à disparaître pendant ces mouvements, de sorte que souvent l'action de l'artillerie ne pouvait être que préparatoire.

Ces lignes de bataille symétriques paraissaient exclure toute combinaison d'action générale. Les parties de nature

hétérogène, ayant chacune leurs fonctions déterminées, enchaînées ensemble, ôtaient toute indépendance de mouvements. L'action devait être générale sur toute la ligne. L'artillerie de Gustave-Adolphe se borna le plus souvent à une disposition parallèle; elle agit contre ce qui était devant elle, mais sut rarement aller chercher les buts à frapper, combiner son action contre eux. Généralement les effets de l'artillerie suédoise ne répondirent pas au grand nombre et au bon état de son matériel : un bon personnel manquait; l'artillerie suédoise était encore trop novice. Cependant, malgré l'emploi presque exclusif du tir parallèle pour son artillerie, Gustave avait le sentiment de la grande puissance résultant de la concentration du feu contre un même point; souvent il se procura cette concentration en se servant des pièces ennemies dont il s'emparait le plus tôt possible. Battre les ennemis avec leur artillerie offre de grands avantages; le plus souvent ils se trouvent surpris par ce feu qui les prend de flanc. Or des troupes qui, battues par des canons ennemis voient que leur artillerie, au lieu de les protéger, les foudroie d'un autre côté, sont bientôt démoralisées et perdues.

SECTION III.

§ 1.

L'empereur Ferdinand, aveuglé par la fortune et dominé par la politique de Richelieu, méprisa d'abord les efforts du petit roi de Suède et réduisit ses forces militaires. Waldstein fut congédié; Tilly, avec 30,000 hommes de la ligue catholique et 40,000 Impériaux, forma toute la force militaire de l'Allemagne.

Tout à coup, au milieu de cette sécurité, Gustave-Adol-

phe débarqua en Poméranie (1631) avec des troupes peu nombreuses et une artillerie formidable. Gustave, grand capitaine, travailla d'abord à établir solidement sa base d'opérations, en se rendant maître de tout le pays entre l'Elbe et l'Oder. Plusieurs places telles que Stettin, Custrin, etc., furent occupées facilement; mais d'autres résistèrent, et Gustave ne put les soumettre que par un grand et rapide effort d'artillerie.

Voulant prendre Greiffenhagen, il se présenta tout à coup devant cette place avec une forte artillerie de campagne qui avait suivi les troupes, et 70 gros canons qui avaient remonté l'Oder sur douze prames. Quelques batteries furent disposées contre le pont pour empêcher les secours d'arriver, une forte canonnade balaya tous les dehors de la ville, puis 80 pièces furent établies sur une hauteur rapprochée. Vingt coups portaient à la fois contre les murailles; elles furent renversées, et la ville fut prise. Gustave enleva Francfort-sur-l'Oder de la même manière : il se présenta tout à coup devant la place avec deux cents bouches à feu. Cette artillerie balaya les forts extérieurs, puis quatre batteries de gros calibre rompirent les murailles. Enfin la marche rapide de cette artillerie contre Berlin effraya l'électeur de Brandebourg, et le força de remettre Spandau entre les mains des Suédois.

En même temps que la grosse artillerie soumettait ces importantes places, les pièces de campagne et celles régimentaires guerroyaient contre les troupes impériales qui occupaient le pays. A un combat près de Demmin, les Impériaux formaient une seule ligne avec des batteries aux ailes; Gustave se dirigea contre leur centre : ses troupes formaient une seule colonne, l'artillerie marchait en tête. Tout à coup la colonne se déploya, les troupes de la queue tombèrent

sur les flancs ennemis, s'emparèrent des batteries et les dirigèrent contre les Impériaux. Alors la ligne ennemie, battue de front par l'artillerie suédoise, de flanc par ses propres canons, chargée vivement par les troupes, fut mise dans une déroute complète.

Au milieu de ces succès, Gustave, avec les ressources fournies par la France et par les pays occupés, augmentait les forces de son armée. De tous côtés accouraient auprès de lui les aventuriers, débris des armées de Mansfeld, Christian, etc. Cependant, au milieu de ces progrès, Gustave se trouvait paralysé. Les princes protestants, qui devaient l'accueillir comme un libérateur, le craignirent quand ils le virent si redoutable. Conduits par les électeurs de Saxe et de Brandebourg, ils levèrent une forte armée, mais décidèrent qu'ils observeraient la neutralité entre Gustave et ses ennemis, pour agir ensuite en conséquence de la lutte. Cette politique bâtarde paralysa les efforts des Suédois, dont l'armée était trop faible pour se mesurer avec celle catholique et impériale commandée par Tilly; aussi Gustave fut obligé de laisser l'artillerie impériale foudroyer Magdebourg.

N'ayant pu empêcher l'affreux ravage de cette ville, Gustave jura de la venger. Il marcha contre Berlin, déploya autour de la ville toute son artillerie mèche allumée, et força ainsi l'électeur de Brandebourg à lui donner des secours, à renoncer à sa funeste neutralité. Ensuite Gustave, ayant demandé des renforts en Suède, ayant traité avec les Saxons, se retrancha fortement près de Werben et attendit la réunion de ses forces. Dans cette position, les batteries furent établies de manière à concentrer leur feu contre les débouchés de la ville; elles avaient l'ordre de ne pas répondre à l'artillerie et aux escarmouches de l'armée ennemie. Tilly vint pour atta-

quer cette position, son artillerie fit de longues canonnades, celle des Suédois restait silencieuse. Tilly plein de confiance s'avança à l'attaque; mais tout à coup ses profonds escadrons furent accueillis par une décharge à bout portant des batteries suédoises, et culbutés par la cavalerie qui déboucha des retranchements à la faveur de la fumée. Tilly revint plusieurs fois pour inquiéter l'armée suédoise par ses canonnades et pour l'attirer au combat; mais l'artillerie de Gustave, croisant avantageusement ses feux, le força toujours à la retraite.

Tilly voyant que tous ses efforts contre la position des Suédois étaient impuissants, envahit et ravagea la Saxe. Gustave, ayant fait sa jonction avec les secours que le maréchal Horn amenait de Suède, et avec l'armée de Saxe, forte de 15,000 hommes, poursuivit les Impériaux pour livrer bataille. Tilly marcha à sa rencontre, précédant son armée pour reconnaître le terrain, et pour établir son artillerie.

L'armée impériale fut disposée sur une seule ligne dans la plaine de Leipzig au pied d'une chaîne de hauteurs; l'artillerie, composée de 38 pièces, dont 16 de gros calibre, 20 de campagne et 2 obusiers, fut partagée en deux batteries, qui furent établies sur la crête des hauteurs de Breitenfeld, de chaque côté de la route de Leipzig, derrière le centre de l'infanterie; les pièces de gros calibre étaient à droite pour battre une hauteur opposée, sur laquelle Gustave établirait probablement de fortes batteries. Cette disposition avait un défaut capital : l'artillerie impériale tirant par-dessus les troupes, les condamnait à une immobilité absolue; aussi Tilly voulait attendre l'attaque des Suédois. Alors son artillerie devait arrêter toute tentative contre le centre; mais malheureusement elle était trop éloignée pour appuyer solidement les ailes.

Gustave arriva le matin avec son armée formée en deux colonnes; celle de droite, composée des Suédois, avait 22,000 hommes et 70 pièces de parc. Elle déboucha par le défilé de Podelwitz, tourna sur la gauche et se forma sur son flanc droit. L'artillerie se mit en batterie devant le front pour répondre à celle des Impériaux, qui faisait ses décharges (1). Quatre batteries de 5 pièces furent placées devant les quatre brigades d'infanterie qui formaient le centre de la première ligne. Quatre batteries de 10 pièces furent partagées entre les ailes de cavalerie; enfin deux batteries de 5 pièces restèrent sur les flancs de l'infanterie de la deuxième ligne. Outre ces 70 pièces de campagne, l'armée suédoise avait beaucoup de canons de cuir dans les intervalles de ses bataillons et de ses escadrons.

La colonne de gauche formée par l'armée saxonne, comprenait 15,000 hommes et 35 canons; elle se disposa sur deux lignes, à gauche de l'armée suédoise et de la route de Leipzig, sur une hauteur. Trois batteries de 5 pièces couvrirent l'infanterie de la première ligne, et deux batteries de 10 pièces, parmi lesquelles plusieurs d'un gros calibre, flanquèrent les ailes de cavalerie.

À midi la canonnade commença sur toute la ligne et dura pendant deux heures. Les Suédois et les Saxons, souffrirent beaucoup du feu plongeant des canons impériaux. L'artillerie de Gustave, placée dans une position inférieure, et ayant le vent contraire qui chassait contre elle la fumée et la poussière, tirait assez mal. Cependant son grand nom-

(1) Dans sa lettre à Oxensterné, Gustave dit qu'il eut à essayer deux décharges de toute l'artillerie impériale ayant d'avoir pu établir son canon.

bre, augmenté par les 10 pièces de la deuxième ligne qui vinrent s'établir vers la droite, la rapidité de son exécution, remédiaient à cette infériorité; aussi cette artillerie faisait-elle de grands ravages dans les masses impériales. Tilly, sacrifiant aux nécessités de sa mauvaise position, resta longtemps immobile sous ce feu meurtrier. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il sortit pour attaquer l'armée suédoise. Dès ce moment l'artillerie catholique masquée par les troupes fut entièrement paralysée. Tilly poussant toujours en avant se dirigeait contre l'armée suédoise; mais il fut accueilli par un feu si terrible, que pour l'éviter il se rejeta vers la droite et tomba sur les Saxons. Ces derniers, démoralisés et mis en désordre par le feu meurtrier de la grosse batterie impériale, furent culbutés; leur artillerie presque démontée fut facilement enlevée. Mais Tilly ne sut pas employer cette artillerie contre l'armée suédoise, et se disposa avec trop de lenteur contre le flanc gauche de cette armée.

Pendant ces opérations de Tilly, Pappenheim, commandant la gauche impériale, n'avait pu tenir sous le feu des nombreuses batteries de la droite suédoise, et s'était avancé à la charge. Gustave laissant son artillerie en position appuya vers la droite avec sa cavalerie; puis avec ses canons de cuir dans les intervalles des escadrons, il avança contre le flanc de Pappenheim. Les escadrons impériaux, battus à brûle-pourpoint par la mitraille des canons de cuir et par l'artillerie de la ligne, furent culbutés, balayés. Alors Gustave appuyant à droite enleva la hauteur de Breitenfeld, s'empara de l'artillerie impériale, et la disposa contre les troupes de Tilly, qui revenaient de leur attaque inutile contre la gauche suédoise. Ces troupes enfermées par un demi-cercle de batteries furent écrasées. La déroute de l'armée

impériale fut complète; 12,000 hommes furent mis hors de combat; toute l'artillerie fut prise (1).

Ainsi, dans cette mémorable bataille, Gustave-Adolphe employa sa nombreuse artillerie comme une ligne inabordable qui protégeait le front de son armée tout en ravageant les ennemis. Les Impériaux furent écrasés quand ils se trouvèrent battus de trois côtés par leur artillerie, par celle suédoise, et par les canons de cuir de la cavalerie. Ces dernières pièces tirèrent avec tant de rapidité et s'échauffèrent tellement, que l'on fut obligé de cesser leur service. A dater de cette bataille, elles furent remplacées par les canons de 4 en fonte de fer.

§ 2.

Par la défaite de Leipzig, les forces impériales et catholiques se trouvèrent dispersées. Gustave ne voulut pas pousser contre Vienne, que Ferdinand renforça rapidement, et divisa ses forces. Les Saxons, dirigés par Arnheim, furent laissés pour attaquer les Etats de la maison d'Autriche. Ils conquièrent rapidement la Bohême et la Silésie. L'artillerie leur fut d'un grand secours pour chasser les faibles troupes impériales. A Colberg, 20 canons marchèrent avec la cavalerie saxonne pour poursuivre les ennemis. Près de Strenau, 20 pièces établies sur un coteau ravagèrent le camp impérial, en poursuivirent les débris, les canonnèrent pendant leur retraite, les chassèrent et les maintinrent au delà de l'Oder.

Gustave, avec les Suédois, s'avança vers le Rhin pour

(1) Le général Schönberg, commandant en chef l'artillerie catholique, fut tué.

frapper au cœur la ligue catholique. Dans sa marche rapide et presque triomphale, une nombreuse artillerie de campagne suivait les troupes, pendant que les canaux et les fleuves transportaient les grosses pièces. Les places se soumirent sans résistance. La Thuringe et le Palatinat furent facilement occupés; les Suédois arrivèrent sur le Rhin. Mayence ayant voulu résister, quatre fortes batteries furent établies à Cassel, et masquèrent ainsi le passage du fleuve, qui eut lieu devant le fort d'Oppenheim. Des batteries placées sur la rive droite battirent le fort, et Gustave passa la nuit avec quelques pièces légères. Mayence se rendit, Trèves, Weissembourg, Landau, se soumirent rapidement; Gustave vint jusqu'en Alsace.

Cependant Tilly, ayant réorganisé une forte armée catholique, se jeta sur les derrières des Suédois et ravagea la Franconie. Gustave accourut avec rapidité, malgré la difficulté des chemins et la grande quantité de son artillerie. Dans sa marche, il battit Donawerth de trois fortes batteries, l'enleva au bout de vingt-quatre heures. Maître ainsi du passage du Danube, il arriva sur le Lech, où Tilly s'était retranché pour couvrir la Bavière. Les deux armées étaient à peu près de 30,000 hommes chacune; toutes deux avaient une nombreuse artillerie; celle des Suédois était la plus forte. (Planche III, fig. 2.)

Gustave choisit pour son passage un point où le rivage présentait une concavité très étendue et dominait la rive opposée. Tortenson, commandant de l'artillerie suédoise, partagea en quatre batteries les 72 pièces, parmi lesquelles plusieurs de gros calibre, que l'armée menait avec elle. Deux fortes batteries furent placées aux extrémités du coude que formait le Lech. Les deux autres furent plus rapprochées vers le centre. Ces quatre batteries furent liées entre

elles par des retranchements garnis de mousquetaires. Pendant la nuit, 500 Finlandais passèrent sur des radeaux avec quelques pièces légères, et construisirent une tête de pont parfaitement flanquée par les batteries de l'autre rive. Au point du jour, une canonnade terrible commença. Gustave-Adolphe, pour animer ses canonniers, mit lui-même le feu à plus de 50 canons.

Tilly s'était établi assez loin du Lech, dans des retranchements dont les gros canons battaient le point de passage. Il déploya beaucoup d'efforts pour empêcher l'attaque des Suédois. Il envoya sur les hauteurs latérales des canons destinés à prendre en flanc la longue ligne des batteries ennemies; puis, avec ses troupes, il se précipita sur la tête de pont et sur les Suédois déjà passés. Mais ces charges masquèrent l'artillerie du camp; d'un autre côté, Tortenson avait couvert par de forts épaulements le flanc de ses batteries. De ces faits résulta que l'artillerie catholique fut presque entièrement paralysée, pendant que les batteries suédoises, concentrant leur feu sur les lignes ennemies, firent des ravages terribles et repoussèrent toutes les attaques. Les catholiques, renonçant à toute offensive, s'enfermèrent dans leurs retranchements. Alors une longue canonnade commença entre les deux armées. L'artillerie de Tilly, dispersant ses coups sur un grand cercle et tirant de loin, fichait le plus souvent dans le Lech ou dans des terrains marécageux, impropres pour le ricochet; la plupart de ses boulets s'enterraient devant les lignes suédoises. Au contraire, l'artillerie de Gustave, partant de la tête de pont et de l'autre rive du Lech, concentrait son feu contre le camp ennemi; frappant sur un terrain uni et solide qui portait au loin de nombreux ricochets, elle fit de tels ravages dans l'armée catholique, que cette dernière s'enfuit sans oser

attendre le choc des Suédois. Tilly fut blessé à mort par un boulet.

L'armée catholique étant dispersée, Gustave soumit toutes les places de la Bavière, foudroya Ingolstadt, où s'était retiré l'électeur de Bavière avec les débris de ses troupes, prit Augsbourg, Landshut, Munich et son riche arsenal, où furent trouvées 140 pièces de canons, etc... La gloire et la puissance de Gustave dominaient alors dans presque toute l'Allemagne; ses habiles lieutenants, les Banner, les Horn, les Bernard de Weymar étendaient partout leurs succès. L'Autriche, dépourvue d'armée, tremblait devant le terrible vainqueur.

§ 3.

Waldstein reparut comme le sauveur de la maison d'Autriche. Nommé généralissime et maître absolu des armées en Allemagne et en Espagne, il leva de tous côtés des troupes, ramassa partout les vieilles pièces de bronze, les fit refondre sur de nouveaux modèles imités des constructions suédoises. Bientôt ce grand général se mit en campagne avec une armée de 40,000 hommes et une artillerie formidable. Il tomba sur les Saxons, les chassa de la Silésie et de la Bohême, se réunit à Egra avec les débris de l'armée catholique, et marcha contre Nuremberg. Pour défendre cette ville, Gustave-Adolphe partit de Donawerth avec 16,000 hommes et 70 canons partagés en plusieurs colonnes de marche. La position de Gustave était critique; il avait en face Waldstein avec une armée plus que double, puis sur ses derrières Pappenheim, qui, avec de nouvelles forces catholiques, faisait la guerre sur le Rhin et dans la basse Saxe.

Dans cette position difficile, Gustave se retrancha sous

Nuremberg, multiplia les ouvrages, et les arma d'une puissante artillerie. 300 pièces pouvaient tonner, soit des retranchements, soit de la ville, contre les attaques ennemies. Waldstein, arrivé devant Nuremberg, n'osa attaquer cette forte position; il se contenta de l'observer en se retranchant le plus fortement possible sur les hauteurs en face; 150 pièces d'artillerie bordaient ses retranchements. Les deux armées restèrent longtemps en présence; la disette et les maladies les minaient.

Enfin Gustave, ayant reçu de nombreux renforts, parmi lesquels 5,000 hommes amenés de Suède par Oxenstiern, avec 60 canons nouvellement fondus dans ce royaume, voulut attaquer les impériaux. A cet effet, trois batteries de pièces de 24 et de 36 furent disposées sur les bords de la Rednitz, et canonnèrent vivement le front des retranchements impériaux. Waldstein souffrit beaucoup, répondit vigoureusement avec son artillerie, mais resta immobile. Alors Gustave passa le Rednitz pour attaquer la gauche de la position ennemie; 104 canons, sous les ordres de Tortenson, marchaient avec les troupes. (Planche III, fig. 3.)

Waldstein, pour recevoir cette attaque, refusa sa gauche, occupa fortement la hauteur d'Altsfeth, établit 80 canons sur cette hauteur et sur un mamelon inférieur à droite. Tortenson, qui marchait avec le centre et la gauche suédoise, établit 80 canons sur des hauteurs opposées pour maintenir ceux ennemis. L'artillerie suédoise se trouvant trop éloignée fit peu d'effet. Gustave voulut cependant pousser les attaques de sa gauche contre la droite ennemie; mais à dix reprises différentes ces attaques furent repoussées par un feu terrible. Bernard de Weymar, qui commandait la droite suédoise, avait une vingtaine de pièces de campagne. Placée au fond d'une vallée, cette artillerie fut pres-

que sans effet. Après de grands efforts, Bernard parvint à emporter une hauteur à droite sur laquelle l'artillerie établie aurait pu battre avantageusement Altsfeth et le camp ennemi; mais le terrain étant très escarpé et glissant, les canons ne purent arriver assez tôt, et toutes les troupes qui parurent sur la hauteur furent balayées par les batteries impériales.

Gustave se retira après des pertes énormes, ayant éprouvé que le plus héroïque courage des troupes ne peut rien contre certaines positions bien défendues par l'artillerie. Ayant de risquer témérairement ses troupes contre la position ennemie, Gustave eût dû entourer cette position de son artillerie, disposée sur la hauteur dont Bernard s'empara, sur celle où Tortenson établit ses 80 pièces, enfin sur la gauche de la Rednitz, vis-à-vis le point que voulut forcer la gauche suédoise.

Les deux armées restèrent encore quelque temps en présence, et perdirent plus de la moitié de leurs troupes et de leurs chevaux par la disette et les maladies. Enfin, Gustave laissant à Nuremberg une grande partie de son artillerie, décampa en plein jour devant Waldstein; n'ayant pu attirer son ennemi au combat, il se jeta dans la Bavière. Waldstein ne le poursuivit pas; évacua avec beaucoup de lenteur et de précaution sa nombreuse artillerie, renforça son armée en appelant auprès de lui les forces laissées en Bohême et celles de Pappenheim, puis envahit et ravagea cruellement la Saxe, prit Leipzig et Halle en les inondant de grenades et de bombes. Le généreux Gustave accourut en toute hâte au secours de son allié l'électeur de Saxe; il marcha nuit et jour, laissant en arrière sa grosse artillerie, et montant une partie de son infanterie sur des chariots. Arrivé en Saxe, et réuni à son lieutenant Bernard de Weymar, Gustave se

trouva trop inférieur en nombre devant la puissante armée impériale, et se retrancha à Naumbourg. Waldstein n'osant l'attaquer, s'efforça en vain de l'attirer hors de sa position; voyant son ennemi immobile, il le crut incapable de rien entreprendre. Alors, il partagea ses forces, resta près de Leipzig avec le gros de l'armée, et envoya Pappenheim pour secourir Cologne assiégée. Dès qu'il apprit cette séparation, Gustave sortit de ses retranchements, et marcha avec rapidité pour livrer bataille. L'artillerie de son avant-garde, perçant les escadrons impériaux, força Waldstein d'accepter le combat près de Lutzen. (Pl. III, fig. 4.)

L'armée impériale, forte de 35,000 hommes et de 40 pièces d'artillerie, parmi lesquelles quelques obusiers, fut disposée pendant la nuit. L'infanterie était partagée en cinq brigades; chaque brigade formait un rectangle de quarante-cinq rangs de profondeur, flanqué à chaque angle par un petit corps de mousquetaires. Quatre de ces brigades disposées en croix, formaient le centre de l'armée; la cavalerie sur deux lignes formait les ailes. La chaussée de Leipzig à Lutzen, avec des fossés élargis et garnis de mousquetaires, couvrait le front. La droite s'appuyait à la ville de Lutzen livrée aux flammes, et à une hauteur sur laquelle étaient établies 17 pièces de campagne. Plus à gauche, devant le centre droit de l'infanterie, sur une seconde hauteur étaient 16 pièces de gros calibre. Une brigade d'infanterie placée en arrière, soutenait ces deux batteries dont la position avancée flanquait fortement toute la droite de l'armée impériale, et la rendait presque inattaquable. Une autre batterie de 7 canons était établie devant la gauche de l'infanterie, à un saillant formé par la route; elle tirait à barbette par dessus la chaussée. Cette gauche de l'armée, composée d'ailleurs de troupes peu solides, se trouvait assez faible.

ment soutenue; c'est que Waldstein attendait l'arrivée sur ce point de Pappenheim, qui revenait en hâte de Halle avec ses troupes et son artillerie. Waldstein, pour laisser libres les mouvements de l'armée, avait évacué sur Leipzig tous ses bagages, et n'avait gardé que les chariots de munitions bien disposés derrière les lignes de troupes.

Gustave, avec 22,000 hommes, 60 canons et quelques pièces régimentaires, s'établit parallèlement à la ligne impériale. Son armée formait deux lignes avec une faible réserve. 20 canons en quatre batteries furent placés devant les brigades d'infanterie de première ligne; 40 canons devant les ailes de cavalerie, et en grande partie sur les flancs pour allonger le front trop peu étendu. La position toujours symétrique de cette artillerie suédoise se trouva assez avantageuse dans cette bataille. Les batteries de gauche étaient assez fortes pour tenir tête à l'artillerie de la droite impériale, et celles de droite devaient écraser les troupes de la gauche ennemie, peu soutenue par l'artillerie.

Un épais brouillard couvrit la plaine de Lutzen pendant la matinée. A onze heures il se dissipa, et la canonnade commença. L'artillerie suédoise fit de grands ravages dans le centre et dans la gauche des impériaux; Gustave en profita, s'avança rapidement à l'attaque; prit la batterie ennemie de 7 canons, la tourna contre la cavalerie de gauche, qui, battue de front et de flanc, fut bientôt culbutée; puis contre les brigades d'infanterie voisines, qui à leur tour furent repoussées. Waldstein, accouru sur ce point, arrêta la déroute rapide de son armée. D'un autre côté, Gustave fut obligé de courir au secours de sa gauche, que l'artillerie impériale mettait dans un grand désordre. Alors, Waldstein ayant rétabli l'ordre dans les troupes de son centre, attaqua les Suédois victorieux, les repoussa et reprit la bat-

terie de 7 canons. Gustave accourant au secours de sa gauche tomba percé de coups. Sur ce point régnait un grand désordre, les batteries suédoises faisaient très peu d'effet, étant dominées par l'artillerie ennemie, qui employait quelques projectiles creux et prenait d'écharpe les lignes de troupes.

Gustave étant mort, Bernard de Weymar le remplaça dans le commandement de l'armée suédoise. La bataille recommença plus acharnée. Après quelques instants de canonade, la ligne suédoise se reporta en avant. Weymar lui-même conduisit la gauche contre la batterie de droite ennemie. Le courage, l'habileté, la dextérité de ce général furent admirables : profitant des accidents du terrain et de ce que les batteries impériales tiraient par salve, il faisait hâter ou ralentir, tourner, ouvrir ses bataillons pour éviter les boulets ennemis. Enfin, après de grands efforts, Bernard enleva la batterie de droite en la prenant en flanc ; il entoura les canons contre la ligne impériale, marcha contre la batterie du centre et l'enleva. A ce moment, la droite suédoise refoulait la gauche ennemie et enlevait la batterie de sept canons. Les Impériaux, battus par leur artillerie, se retirèrent en désordre.

L'armée de Waldstein était presque en déroute, et les Suédois la poursuivaient, quand tout à coup Pappenheim arriva sur le champ de bataille avec six régiments de cavalerie. Il tomba sur les Suédois en désordre et privés de canons, les culbuta, les refoula dans leur position et reprit toute l'artillerie impériale.

Bernard rallia les Suédois et fit avancer l'artillerie ; la canonnade recommença, et bientôt une mêlée terrible s'engagea, dans laquelle les canons tonnèrent de part et d'autre. Enfin, la nuit sépara les combattants ; toute l'artillerie resta

sur le champ de bataille faute de chevaux pour la traîner, car tous avaient été tués pendant le combat. Le lendemain, Waldstein se retira et fut obligé de laisser aux Suédois 36 pièces et beaucoup de caissons; 12,000 morts couvraient le champ de bataille (1).

§ 4.

Gustave-Adolphe, le héros de la Suède, avait passé comme un éclair au milieu de l'Allemagne. Après lui, l'immense confédération dont il était le chef, paraissait devoir se dissoudre, et la Suède paraissait devoir disparaître des luttes européennes dans lesquelles elle jouait un rôle trop étendu pour ses faibles ressources; mais Gustave avait réglé toutes les affaires politiques et militaires avant sa mort. Le sénat suédois montra une grande vigueur; le génie d'Oxenstiern sut dominer la confédération, et maintenir la Suède à la tête de l'Allemagne protestante.

Les lieutenants de Gustave commandèrent les armées,

(1) Un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels Follard, Grimoard, Schiller, Grewenitz, Kausler, etc., disent que Waldstein n'avait que vingt et un canons, formant deux batteries, l'une de quatorze pièces à droite, l'autre de sept pièces derrière la chaussée. Nous n'avons pas adopté cette opinion, 1^o parce que Waldstein, grand partisan de l'artillerie, devait avoir au moins une pièce par mille hommes, dans son armée fraîchement réorganisée; 2^o parce que la relation de la bataille et les terribles ravages faits par l'artillerie de la droite impériale, ravages sur lesquels s'accordent tous les auteurs, nécessitent évidemment plus de quatorze pièces en face des trente pièces suédoises; 3^o parce que quelques auteurs, et entre autres de Pradt, qui a eu plusieurs documents officiels, indiquent la position d'artillerie que nous avons donnée; 4^o parce qu'enfin les Suédois prirent plus de vingt et un canons. Richelieu dit positivement dans ses Mémoires que ce nombre de canons pris fut de trente-six.

les augmentèrent, les pourvurent toujours d'une nombreuse artillerie. Maîtres des principales places de l'Allemagne, ils étendirent leurs conquêtes, prirent d'autres places, battirent les corps ennemis quand ils voulurent tenir. A Aldendorf sur le Weser (1633), les Impériaux faisaient une résistance inébranlable, quand l'artillerie suédoise arrivant enfin sur le champ de bataille, les mit en déroute. Partout les armées suédoises étaient victorieuses. Banner dominait sur l'Oder, Horn sur le Rhin, Weymar sur le Danube, l'électeur de Saxe dans la Lusace, la Saxe et la Bohême.

Après la bataille de Lutzen, Waldstein se retira en Bohême, et travailla vigoureusement à reconstruire des armées, à ramasser les ressources nécessaires pour organiser une puissante artillerie. Ses préparatifs étant achevés, il entra en campagne avec une formidable armée, battit les Saxons et les Suédois, reprit beaucoup de places en Bohême, en Silésie, en Lusace, dans le Brandebourg, et marcha vers la Baltique pour tourner les opérations suédoises; mais les victoires de Bernard de Weymar dans la Bavière, forcèrent Waldstein à revenir en Bohême. Là, il fut assassiné par ordre de l'empereur. La grande armée impériale, renforcée par 10,000 Espagnols et par les troupes de la ligue catholique, fut alors commandée par l'archiduc Ferdinand, aidé par Gallas et Piccolomini. Cette armée, comptant plus de 80,000 hommes et de 150 pièces d'artillerie, s'avança dans la Bavière, reprit Ratisbonne, Donawerth, Ingolstadt et vint assiéger Nordlingen. (Pl. IV, fig. 1.)

Bernard de Weymar et Horn ayant réuni leurs forces, marchèrent avec 25,000 Suédois et quatre-vingt-dix canons pour faire lever le siège. Weymar, qui commandait l'avant-garde, fut chargé par les cuirassiers impériaux, en débouchant de la forêt de Arnsberg; mais la mitraille des pièces

régimentaires repoussa cette cavalerie. L'armée suédoise s'empara de la montagne de Arnsberg; Horn voulut s'y retrancher fortement et attendre les attaques de l'ennemi; mais Weymar plus impétueux voulut pousser toujours en avant et enlever la montagne de Hœfel-Berg. L'armée suédoise s'avança sur ce point; mais une grande faute fut commise dans la disposition de la marche. Le gros canon et la masse du parc, au lieu de rester en arrière, vinrent se fourrer en tête devant la cavalerie. Ces lourdes voitures s'embourbèrent dans des chemins marécageux et arrêtrèrent les troupes, qui furent obligées de faire un grand détour. La hauteur de Hœfel-Berg fut enlevée, et on travailla à y conduire le gros canon qui devait, de cette position, faire de grands ravages dans le camp ennemi. Mais l'occupation et l'armement de cette montagne n'eurent lieu que très tard dans la soirée. Les impériaux mirent ces retards à profit. Pendant la nuit, ils travaillèrent avec une activité étonnante à disposer leur artillerie; le matin plus de cent vingt pièces de canon, parmi lesquelles plusieurs d'un gros calibre, pouvaient concentrer leur feu contre la hauteur de Hœfel-Berg. A la gauche catholique, la montagne d'Allburch, qui dominait toutes les hauteurs environnantes, fut garnie de trois grandes redoutes, dont la plus avancée avait quatorze pièces d'artillerie.

Cependant les Suédois décidèrent d'attaquer cette forte position des ennemis. Weymar, avec la plus grande partie de l'artillerie devait rester sur le Hœfel-Berg pour maintenir la droite et le centre ennemi, pendant que Horn attaquerait la montagne d'Allburch, de la possession de laquelle dépendait le succès de la bataille. Les pentes de cette montagne étaient roides, les terrains étaient difficiles; Horn ne put les gravir qu'avec les plus grandes peines. Quel-

ques petites pièces seulement purent suivre, et la plupart furent sans action, faute de terrain pour s'établir. Les troupes seules marchèrent à l'attaque, mais furent balayées par l'artillerie dès qu'elles dépassaient la crête de la hauteur. Les bataillons et escadrons rompus couraient en désordre se cacher sur la pente, vers la droite, se reformaient, revenaient à l'attaque et étaient encore repoussés. Enfin, après des efforts héroïques, mais impuissants, Horn fut obligé de se retirer, et prescrivit à son artillerie de s'établir près d'Esseirem pour appuyer la retraite de Weymar, lequel, avec son corps, devait former l'arrière-garde. Mais Weymar, resté seul sur le Hœfel-Berg, criblé par le feu de plus de cent canons, fut renversé sans avoir le temps de retirer son artillerie; ses troupes en désordre masquèrent les dispositions prises par Horn; alors l'armée suédoise fut entièrement culbutée, et perdit quatre-vingts et quelques canons.

Ainsi les Suédois ayant mal conduit leur nombreuse artillerie, firent écraser leurs troupes isolées par l'artillerie impériale. Cette défaite fut un coup terrible pour la Suède. Cette petite puissance perdit l'influence morale qui faisait sa principale force, ses alliés protestants l'abandonnèrent. La Suède était épuisée et allait être obligée d'abandonner la lutte: l'Allemagne allait tomber sous la puissance de la maison d'Autriche, quand la France intervint enfin avec ses armées.

CHAPITRE II.

1610 à 1639.

Artilleries de France, d'Espagne, de Hollande, de Suède et d'Allemagne.

Section I.—§ 1. Etat de la France après la mort de Henri IV.—Faiblesse militaire.—Etat de l'artillerie, misère et confusion du matériel; introduction des calibres espagnols, mobilité.—Action de l'artillerie dans diverses opérations. Pont-de-Cé; Pas-de-Suse.

Section II.—§ 1. Entrée des armées françaises dans la guerre de Trente-Ans; état politique et militaire des puissances belligérantes; position générale de leur artillerie.—Espagne.—Hollande.—Autriche et Allemagne.—Suède.—France.—§ 2. Etat général de l'artillerie.—Variété et confusion des pièces.—Espèces diverses, artillerie de troupes, artillerie de parc; progrès réalisés.—§ 3. Position générale des troupes d'infanterie et de cavalerie.—Ordres de bataille, disposition des trois armes, morcellement dans la distribution de l'artillerie, canonnades, mouvements des pièces.—Marches d'armée.—Guerre de siège, attaque et défense des lignes.

Section III.—§ 1. Guerre de Trente-Ans, période française.—Opérations dans les Pays-Bas, bataille d'Avein, siège de Rhinbeck, invasion de la France par les Espagnols, passage de la Somme à Cerisy, Corbie.—Armée hollandaise, action autour des places, investissements, défense des vastes lignes, réserve d'artillerie, lignes de Maestricht et de Bréda.—Action des Français autour des places.—Défense des lignes d'Arras.—§ 2. Opérations, sur le Rhin, les Français et Suédois réunis, retraite de Mayence, combat d'Enderhelm.—Invasion des Impériaux.—Leur retraite, poursuite des Français, combat de cavalerie et d'artillerie.—Opérations en Alsace, Rhinsfeld, Brissack, Wittenweiler.—§ 3. Opérations dans la Valteline et dans les Pyrénées.—Opérations en Italie, lignes de Chiavari et de Verceil.—§ 4. Opérations en Allemagne, Suédois et Impériaux, activité de Banner, bataille de Witsloch, fameuse retraite suédoise.—Invasion de la Bohême.—Opérations de Tortenson, mort de Richelieu.

Section IV.—§ 1. Mazarin, état politique et militaire de la France, position de l'artillerie.—Continuation de la guerre.—Bataille de Rocroy.—Surprise de Dillungen, combats acharnés autour de Fribourg.—Surprise de Marienthal, bataille de Nordlingen.—§ 2. Opérations des Sué-

dois en Allemagne, invasion de Tortenson.—Réunion de l'armée française et de celle suédoise, invasion de la Bavière, combat de Sommershausen.—Opérations de Condé en Espagne et dans les Pays-Bas.—Bataille de Lens, paix de Westphalie.—§ 3.—Anarchie intérieure de la France, guerre de la Fronde, état misérable de l'artillerie, combats de Réthel, de Biéneau, de Paris.—Guerre contre les Espagnols, lignes d'Arras, lignes de Valenciennes, bataille des Dunes, paix des Pyrénées.

SECTION I.

§ 1.

Quand Henri IV mourut, l'état de la France était des plus prospères. L'intérieur était tranquille; l'agriculture, le commerce et l'industrie florissaient; les ressources étaient grandes, quarante millions étaient tenus en réserve pour les dépenses de la guerre; l'état militaire était des plus forts, les troupes étaient bien disciplinées, bien instruites; une artillerie nombreuse et grandement pourvue garnissait toutes les places fortes, des parcs puissants et bien approvisionnés étaient tenus prêts à accompagner les armées. Mais toute cette prospérité disparut avec le grand roi; des femmes et d'incapables favoris devinrent maîtres du gouvernement. Alors la faiblesse, l'intrigue et l'anarchie désolèrent le royaume. Les finances furent honteusement gaspillées et les forces militaires négligées. Les protestants, maintenus avec peine par Henri IV, maîtres de grandes ressources et de plusieurs places, levèrent de nouveau des armées. Les princes, les nobles se rendirent indépendants dans leurs gouvernements, employèrent les ressources royales à entretenir des troupes. Pour résister à toutes ces rébellions, la cour dut avoir plusieurs armées; mais l'épuisement des finances, l'hostilité de la plupart des provinces, l'incapacité militaire

des maréchaux d'Ancre et de Luynes, qui avaient prostitué les premières dignités militaires, rendirent ces armées faibles et mal conduites.

Ainsi la guerre civile ravagea de nouveau la France ; mais elle se fit sans vigueur, sans talent ; c'étaient beaucoup de petites armées mal pourvues qui parcouraient le royaume. L'artillerie dut être une des principales victimes dans cet état de négligence et d'anarchie. Les belles institutions et les grands approvisionnements de Sully se trouvèrent gaspillés dans une foule d'actions et d'expéditions insignifiantes. Quatre à six canons seulement accompagnaient les armées, même celles de 20,000 hommes. L'artillerie la plus importante fut celle réunie dans l'armée que Louis XIII et de Luynes conduisirent en 1621 contre les protestants. Cette artillerie soumit plusieurs villes, et entre autres Saint-Jeand'Angély ; mais elle échoua devant Montauban, défendu par les ducs de Rohan et de la Force.

L'unité et la simplicité de l'artillerie, qualités recherchées avec tant d'efforts par Sully, durent disparaître au milieu de cette anarchie générale. On dut employer tout ce que contenaient les villes et les arsenaux. D'un autre côté, plusieurs chefs durent construire eux-mêmes leur artillerie ; l'on vit, en Languedoc, le duc de Rohan faire fondre les cloches de Castres et Montpellier pour en fabriquer des canons. Enfin, l'impolitique liaison avec l'Espagne détruisit encore cette simplicité de l'artillerie, en introduisant dans les parcs français les calibres espagnols de 3, 6, 12 et 24 (vers 1621).

Cette introduction des calibres espagnols, employés concurremment avec les calibres français, était un fait d'une haute gravité. L'artillerie française, si remarquable par sa rigoureuse simplicité des calibres originaires, cette artillerie qui avait montré à l'Europe les avantages de cette simplicité, y

renonçait tout à coup, faisait appel aux artilleries étrangères pour combler ses vides, et allait se condamner à être pendant longtemps l'artillerie la plus complexe d'Europe, pour choisir, après l'expérience de longues guerres, les dispositions les plus convenables.

Les calibres espagnols, outre la complication qu'ils amenaient, avaient encore l'inconvénient d'introduire dans les constructions françaises l'influence de la lourdeur qui entachait les pièces d'Espagne. Cette influence tendait donc à faire rétrograder l'artillerie française, que les guerres de religion et les efforts de Sully avaient perfectionnée avec tant de peines.

Ces calibres espagnols de 24 et 12 présentaient assez d'avantages; ils comblaient l'intervalle trop grand qui existait entre les calibres de 32 et 16 pour la grosse artillerie, et celui entre les calibres de 16 et 8 employés par l'artillerie moyenne ou de position. Les deux pièces de 24 et de 12, devaient rester; mais celles de 3 et 6 augmentaient sans avantage le nombre des petits calibres. L'artillerie française avait désormais des canons de 2, 3, 4, 6, 8. C'était trop de petits calibres, et le progrès devait consister à en réduire le nombre.

A cette époque, la présence de tous ces petits canons semblait justifiée par le changement qui s'opérait dans l'emploi de l'artillerie sur les champs de bataille. Les éléments de troupes étaient devenus moins forts et plus mobiles. L'habitude s'établissait de plus en plus de les faire accompagner toujours par des pièces d'artillerie. La mobilité devenait donc indispensable pour cette arme; la faiblesse de calibre, jointe au grand allègement procuré par le système des pièces courtes de Sully, contribuait beaucoup à donner cette mobilité. L'usage revint de traîner les pièces à la prolonge, soit

avec des hommes, soit avec les chevaux; le plus grand obstacle à ces derniers mouvements était la poltronnerie des charretiers, pauvres gens qui suivaient les armées pour gagner de l'argent et non pour braver la mort (1).

Toutes les petites actions qui eurent lieu pendant les guerres civiles, montrèrent cette tendance de l'artillerie vers la mobilité. En 1615, de Praslin arriva devant Chamlay avec l'avant-garde de l'armée royale et quatre petites pièces. Comme cette artillerie était insuffisante, Bassompierre alla chercher deux bâtarde dans le parc qui était sur la route. Ces pièces furent mises au crochet, et arrivèrent au trot contre Chamlay qui fut enlevé. Ensuite l'armée royale s'avança dans la plaine, précédée des six pièces de canon. Le feu de cette artillerie mit dans un grand désordre les troupes du duc de Bouillon. Ces dernières eussent été perdues sans le feu de quatre pièces de canon, que de Bouillon disposa habilement sur les hauteurs de Rosny.

On vit encore à l'attaque du Pont-de-Cé, l'artillerie royale sous la conduite de son chef, Rosny de Béthune, marcher en avant de l'infanterie, canonner vivement les têtes du pont, et se disposer contre le château. Enfin, dans la guerre contre la Savoie, à l'admirable attaque du Pas-de-Suze, six pièces de 6, mises au crochet, s'avancèrent de front contre le triple rang de barricades et de forts armés de canons, qui défendaient le passage; ces pièces canonnaient vivement, pendant que les troupes destinées à l'attaque de front, restaient

(1) A l'attaque du Pont-de-Cé, de Créquy disait à Bassompierre : Si vous ne commandez pas au lieutenant suisse, qui conduit le canon, de forcer les charretiers à s'avancer, ces poltrons ne le feront jamais.

à cinq cents pas en arrière, et que deux corps tournaient par les montagnes les flancs de la position.

Cette expédition contre la Savoie fut le premier essai extérieur de la France, qui commençait à redevenir forte. Richelieu, admirable génie, tira le royaume de l'état d'anarchie et de misère dans lequel il s'épuisait. Son admirable activité réorganisa l'administration et les ressources. Son inflexible sévérité maintint les nobles et les intrigants. Ses fortes armées, sa persévérante énergie écrasèrent la puissance politique des protestants. Enfin Richelieu reconstruisit la France assez forte pour oser attaquer la puissante maison d'Autriche.

SECTION II.

§ 1.

Une fois lancée dans la guerre, la France agit avec sa vigueur et son énergie ordinaires. De tous côtés, elle leva des armées qui attaquèrent la maison d'Autriche : en Espagne, aux deux extrémités des Pyrénées, en Italie et sur la vaste frontière de l'est. L'action de la France amena des guerres longues et générales qui embrassèrent un grand théâtre ; la France, l'Espagne, la Hollande, toute l'Allemagne, une partie de l'Italie, la Suède, prirent constamment part à ces guerres.

L'Espagne, qui, depuis Charles-Quint, tenait un si haut rang en Europe, tombait en décadence. Les gigantesques entreprises de Philippe II, l'indépendance de la Hollande, les mesures impolitiques de Philippe III qui, en chassant les Maures de l'Espagne, se priva de grandes ressources, l'insurrection de la Catalogne, l'indépendance du Portugal,

les dépenses immenses d'une guerre vaste et terrible, furent les principales causes de cette décadence; enfin les victoires des Français portèrent les derniers coups.

Dans ces grandes luttes européennes, l'Espagne fut le principal ennemi de la France et la combattit presque continuellement sur les Pyrénées, en Italie, dans la Valteline et dans les Pays-Bas. Malgré la pénurie des ressources, les armées espagnoles eurent toujours une grande valeur; la simplicité et la solidité d'organisation, la prudence et la force d'action, une grande lourdeur de nature et de conduite, étaient toujours leur caractère distinctif. Les forces militaires de l'Espagne restèrent stationnaires au milieu du mouvement général amené par Gustave-Adolphe. Elles furent le type de l'ancien état militaire d'occident; elles conservèrent leur artillerie peu nombreuse, de forts calibres, très lourde, et réunie dans un seul pare. Les armées espagnoles devaient tomber devant des forces aussi solidement organisées qu'elles, et qui avaient profité des progrès amenés par Gustave-Adolphe.

La Hollande ayant développé de plus en plus ses ressources et ses forces militaires, parut dans ces luttes comme alliée de la France; mais redoutant le voisinage des Français autant que celui des Espagnols, elle agit assez faiblement, se borna à un rôle secondaire. Enfermée dans ses riches et fortes places, la Hollande réduisit son action à la prise de quelques villes des Pays-Bas espagnols, ou à la défense de quelques-unes de ses places. L'armée de Hollande, unique et destinée toujours à de fortes opérations contre les villes, entretenue par de puissantes ressources, dirigée par Maurice et Henri de Nassau, habiles capitaines, fut l'armée la plus solide et la plus régulière de toutes celles qui parurent dans ces luttes; son artillerie était extrêmement nombreuse, for-

tement approvisionnée et régulièrement organisée, elle comptait un petit nombre de calibres forts et bien choisis, avait des pièces longues et lourdes, à cause de la nature des opérations. Cette armée hollandaise n'eut que des succès, elle avait très peu sacrifié aux innovations de Gustave-Adolphe.

L'Autriche, étant la puissance que Richelieu voulait frapper, dut avoir un grand rôle dans ces luttes européennes. La victoire de Nordlingen l'avait rendue très redoutable. Les Suédois paraissaient devoir être paralysés; les Saxons avaient fait leur soumission; désormais l'empereur, disposant des ressources des Etats héréditaires et de plusieurs Etats d'Allemagne, en tête desquels étaient la Bavière et la Saxe, pouvait organiser de nombreuses et fortes armées. Ces forces impériales eurent à agir contre la France et contre les Suédois. L'action contre la France s'exerça en Italie, dans la Valteline, sur le Rhin et dans les Pays-Bas. L'action contre les Suédois eut lieu dans toute l'Allemagne, du nord au midi, de l'est à l'ouest, partout où les habiles généraux de la Suède voulurent frapper leurs coups hardis..... Les empereurs soutinrent cette grande lutte avec beaucoup d'énergie. La confusion naturelle des forces allemandes, la variété des théâtres de la guerre, celle des armées belligérantes, la pénurie des ressources au milieu d'échecs souvent répétés, durent maintenir une assez grande incertitude dans la force et la composition de ces armées impériales. Cependant l'influence suédoise les dominait; le souvenir de Gustave-Adolphe régnait sur toute l'Allemagne, et puis les habiles lieutenants de ce grand capitaine commandaient presque toutes les armées que les Impériaux eurent en tête. Cette influence suédoise avait amené l'abandon de beaucoup de dispositions lourdes et grossières que l'on voyait aupa-

ravant en Allemagne, beaucoup plus de simplicité, de régularité et de mobilité dans les armées. Les changements opérés étaient surtout sensibles pour l'artillerie; cette arme avait augmenté considérablement en nombre, avait été beaucoup allégée, et perfectionnée dans son service. Les petits calibres s'étaient répandus en grande quantité au milieu des troupes, les accompagnaient partout; le contact des Impériaux avec les Espagnols et les Français devait tendre évidemment à diminuer cette influence suédoise.

Après la défaite de Nordlingen, les Suédois paraissaient devoir être perdus et devoir évacuer l'Allemagne. Mais la politique et les subsides de Richelieu, les efforts d'Oxenshiern et du sénat de Suède, les grands talents des Weymar, Horn, Banner, Torstenson, Wrangel, généraux élèves de Gustave-Adolphe, permirent encore à la Suède d'entretenir des armées et de jouer un grand rôle. Ces armées suédoises soutinrent constamment la lutte à travers toute l'Allemagne, et frappèrent de grands coups contre les Impériaux. Trop faibles pour lutter par le nombre, elles ne purent espérer de succès que par l'habileté et la rapidité des mouvements. Ces armées durent naturellement être la tradition la plus complète des institutions de Gustave-Adolphe. L'artillerie y fut toujours nombreuse et très légère. Cette légèreté était indispensable pour les marches audacieuses et rapides de Banner et Torstenson, marches qui jetèrent l'Europe dans l'étonnement. Mais il arriva souvent que cette artillerie légère, et de calibres assez faibles, fut impuissante contre les villes. L'artillerie suédoise la plus forte était celle employée dans l'armée de Bernard de Weymar; mais cette dernière, agissant en Alsace et entretenue par la France, était presque une armée française.

La France avait été le moteur de ces grandes luttes, et les soutint toujours avec une grande énergie. Ses ressources avaient été épuisées pendant la déplorable anarchie qui suivit la mort de Henri IV. Les troupes formées lui manquaient, ainsi que les chefs capables de conduire les armées. Il fallait donc tout créer et sur une échelle immense : pendant près de quinze ans, quatre ou cinq armées combattirent constamment sur les frontières ; outre leur entretien, la France avait encore celui des armées suédoises. Ces grandes exigences qui firent employer tous les moyens possibles pour fournir aux armées, l'étendue et la variété des théâtres de la guerre et des buts à remplir, la grande quantité de chefs de talents et de caractères différents, les alliés ou ennemis dont l'état militaire pouvait influencer sur celui de la France, amenèrent d'abord dans les armées françaises la variété, l'incertitude et la confusion. L'ordre ne pouvait être établi qu'après beaucoup de temps et d'épreuves.

Les influences étrangères étaient de deux espèces. L'une, exercée par la Hollande comme amie et par l'Espagne comme ennemie, apportait la prudence, la solidité et la lourdeur d'action ; l'autre influence était exercée par la Suède, comme alliée, et par les Impériaux comme ennemis. Elle apportait beaucoup de nouvelles institutions, la rapidité et la mobilité d'action. Toutes ces circonstances et influences diverses agissaient fortement sur l'artillerie, portée par sa nature complexe à ressentir vivement toutes les agitations. L'influence espagnole, celle suédoise, et enfin celle française, se trouvaient concurremment en présence. Il en résulta pendant longtemps, au milieu d'organisations précipitées, une confusion extrême de l'artillerie, en nombre, en calibres, en nature de pièces, et en mode d'emploi.

Pendant le génie français sortit victorieux de ces lon-

gues luttes. Les Rohan, les d'Harcourt, les Guébriant, les Condé, les Turenne, suivant l'impulsion donnée par les chefs des guerres de religion et surtout par Henri IV, instruits par de fortes études sur les anciens, formés à l'école de Maurice de Nassau et de Gustave-Adolphe, guidés enfin par leur génie, introduisirent dans les armées françaises une organisation, une discipline et une force d'action, qui en firent les premières armées du monde, celles qui servirent de modèles à toutes les autres nations.

§ 2.

Les années qui suivirent l'apparition de Gustave-Adolphe forment une époque de transition dans l'histoire militaire de l'Europe. L'état militaire de l'Occident se trouva en contact avec celui du Nord-Est. Ce contact ayant lieu au milieu de luttes immenses et continuelles, il en résulta pendant longtemps une grande confusion, jusqu'au moment où le génie français tira de ce chaos un état militaire modèle pour toute l'Europe.

La plus grande différence entre les états militaires d'Occident et d'Orient, était l'artillerie. Avec ses mille objets divers, cette arme était la représentation la plus complète de la confusion générale. Les grands changements apportés par Gustave-Adolphe exerçaient leur influence.

Presque toutes les puissances européennes en revinrent à employer les trois espèces d'artillerie des premiers temps, savoir, celle de troupes, celle de campagne et la grosse artillerie. Ces deux dernières marchaient en parc.

L'artillerie de troupes avait, nous l'avons déjà dit, disparu presque complètement des armées d'Occident. Cepen-

dant les tendances militaires la rappelaient, Gustave-Adolphe la ramena, et à l'exemple de ce grand roi, presque toutes les armées européennes l'employèrent. Les Suédois continuèrent l'usage des pièces de troupes, surtout dans les armées employées en Allemagne, mais peu à peu ces pièces devinrent moins dispersées, tendirent à se grouper en portions plus fortes. L'Allemagne habituée aux pièces extrêmement longues et grossières, avait été frappée à la vue des canons courts et légers de Gustave-Adolphe. Elle put les imiter facilement, et ses armées eurent un grand nombre de petites pièces régimentaires du calibre de 3. Dans les premières années de la guerre, cette artillerie de troupes fut assez régulièrement organisée. On comptait deux pièces par mille hommes. Chacune de ces pièces régimentaires était suivie d'un petit caisson, très léger, à quatre roues, et dont le corps en osier était recouvert de cuir. Vers la fin de la guerre, la pénurie des ressources, les influences françaises et espagnoles diminuèrent ce nombre de petites pièces, les rendirent plus longues et plus lourdes, en concentrèrent davantage l'organisation dans l'armée.

La France, qui était parmi les puissances d'Occident la plus portée vers la mobilité d'action, et qui se trouva en relations continuelles avec les Suédois, adopta de bonne heure l'artillerie de troupes. En 1631, le comte Hamilton introduisit le canon suédois en fonte de fer du calibre de 4. Chaque régiment d'infanterie devait avoir deux de ces pièces; on devait même en attacher à la cavalerie. La pénurie des ressources, l'immense développement des armées, la précipitation forcée de leur organisation, rendirent extrêmement irrégulière et confuse l'application de cette mesure. Les armées agissant avec les Suédois et contre les Impériaux, furent celles qui employèrent le plus cette artillerie ré-

gimentaire. Ces pièces de troupes étaient très diverses; il y avait près de cinq espèces de canons du calibre de 4, et beaucoup de pièces de 3, provenant des prises faites sur les Impériaux et les Espagnols. Du reste, la pénurie des ressources, l'influence du personnel de l'artillerie, l'exemple des Espagnols, abolirent presque l'usage des pièces de troupes, firent réunir tous les petits calibres dans le parc. La Hollande et l'Espagne n'adoptèrent pas l'artillerie régimentaire. La Hollande repoussa même tous les calibres inférieurs à 6. L'Espagne employa les canons de 3, mais ces pièces faisaient partie du parc, étaient extrêmement longues et lourdes.

Les pièces réunies en parc durent diminuer en nombre et en importance, à mesure que se répandait l'emploi des canons régimentaires de petit calibre. Les troupes, toujours accompagnées de ces dernières pièces, purent, dans beaucoup de circonstances, se passer du parc; alors les généraux d'armée eurent moins à s'occuper de ce dernier. Il fut seulement astreint à suivre l'armée pour agir dans quelques opérations assez lentes. De là résulta que l'organisation et la conduite de ce parc furent négligées.

La composition de ces masses variait beaucoup chez les différentes puissances, et aussi chez la même puissance, dans les différentes années et suivant les circonstances de la guerre. Mais partout ces parcs, faibles d'abord, augmentèrent en force et en importance, tendirent à absorber de nouveau toute l'artillerie de l'armée.

Chez les Suédois, les parcs d'artillerie ne renfermèrent que les canons de 6 et de 12, assez légers, et quelques pièces à projectiles creux. C'était une bonne artillerie de campagne, très avantageuse pour les longues et rapides mar-

ches, et aussi pour les grandes batailles ; mais plus d'une fois l'absence de calibres plus forts se fit sentir dans les opérations.

Les armées allemandes, surtout celles impériales, ayant d'abord donné une grande extension aux pièces régimentaires de 3 et de 6, n'employèrent dans leurs parcs que des calibres assez forts. La proportion des pièces dans ces parcs était moyennement : le quart en canons de 24, la moitié en canons de 12, et le quart restant en pièces à projectiles creux, mortiers et obusiers. Toutes ces pièces étaient assez légères. A mesure que l'artillerie régimentaire perdit de son importance, que la guerre força d'employer le matériel existant dans les arsenaux, que les influences française et espagnole firent revenir les pièces longues, les parcs devinrent plus variables et plus confus, reçurent des pièces de toute sorte, dont les calibres étaient de 3, 6, 8, 10, 12, 16, 20, 24, 32, 48, etc.

Les armées espagnoles représentant les traditions occidentales de l'époque précédente, n'employèrent que leur artillerie de parc, composée toujours des mêmes calibres de 3, 6, 12, 24. Les pièces restèrent toujours très longues et très lourdes ; le seul changement amené fut l'emploi d'un plus grand nombre de petits calibres, et aussi de quelques petites pièces à projectiles creux.

La Hollande avait l'artillerie la plus solide de toute l'Europe. Elle n'employait que des pièces de parc. Le plus faible calibre employé était celui de 6. Les pièces étaient longues, mais moins lourdes que celles espagnoles. La base de ces parcs était le canon de 12 ; il entraînait pour les 2/5 dans la totalité. Les canons de 6, ceux de 24, et les pièces à projectiles creux entraînaient chacun pour un cinquième.

La France, obligée d'entretenir de nombreuses armées

au milieu d'influences diverses, dut employer des parcs d'artillerie très variables. Dans les premières années de la guerre, les pièces régimentaires étant une affaire de mode, les parcs furent négligés, quelquefois même supprimés. On vit des armées n'avoir que des petites pièces des calibres de 3 et de 4 ; et quelques pièces de 6 et de 12, assimilées pour leur emploi aux pièces régimentaires. Généralement, cependant, les parcs furent conservés. Ils comprenaient les pièces de 4 longues et moyennes du système Sully, des canons de 6, de 8, de 12, de 16, de 24, de 32, de diverses espèces. La pénurie des ressources et les efforts du personnel de l'artillerie, supprimèrent presque entièrement l'artillerie régimentaire. Alors les parcs augmentèrent en nombre et en importance. Le petit calibre de 4 s'y introduisit, augmenta de plus en plus en nombre, et en forma bientôt plus de la moitié. Les pièces courtes à la suédoise diminuèrent beaucoup. L'artillerie française s'efforçait de chasser les influences étrangères pour revenir au système perfectionné de Sully ; cette artillerie française employait très peu de pièces à projectiles creux.

Telles furent les compositions des artilleries européennes qui entrèrent en lutte dans la dernière période de la guerre de Trente-Ans. Au milieu de cette confusion générale de composition, l'arme faisait des progrès réels qui augmentaient sa puissance. La quantité employée en campagne, quoique très variable, augmenta beaucoup et ne retomba plus dans cet état misérable des artilleries occidentales, vers la fin de l'époque précédente. Les Suédois eurent toujours près de trois pièces par mille hommes, les Allemands plus de deux, les Hollandais et les Espagnols un peu moins. Enfin les Français, qui employèrent la plus faible proportion d'artil-

lerie, eurent toujours plus d'une pièce par mille hommes.

L'artillerie augmenta encore en puissance par la plus grande rapidité d'action. Dans les premiers temps, les Suédois, les Allemands, les Français, employèrent les cartouches à boulets, surtout pour les petits calibres; mais bientôt la pénurie des ressources et la guerre de position firent renoncer à ce chargement. On revint à celui ordinaire avec la lanterne, mais on le simplifia, on l'activa beaucoup.

L'artillerie acquit encore de la puissance par l'emploi généralement répandu du tir à mitraille. Ce tir avait lieu presque partout avec des balles de plomb à mousquet. Elles étaient enfermées dans des sacs de toile ou dans des boîtes en bois. Enfin, une nouvelle force pour l'artillerie, consistait dans l'emploi des projectiles creux, qui commençait à se répandre pour les opérations de campagne.

La mobilité de l'artillerie avait généralement augmenté; c'était surtout une conséquence de la légèreté apportée par les Suédois. Les voitures avaient été peu perfectionnées; cependant les affûts étaient allégés par la suppression de beaucoup de ferrures et de dispositions particulières très appréciées par les Français, à la fin de l'époque précédente.

—Plusieurs de ces dispositions, telles que le trainement des pièces avec des prolonges, le transport des armements, le coffret d'approvisionnements, etc., restèrent et furent employées par les autres puissances pour les pièces régimentaires; mais ces détails disparurent pour les pièces de parc.

—Les bois et les rares ferrures furent grossièrement travaillés, les encastrements de route, les crochets à armements, ceux de prolonges, furent supprimés. Enfin, les affûts et voitures furent loin de présenter la même attention de détails que dans l'époque précédente. Il devait en être ainsi, avec des parcs créés précipitamment au milieu d'une grande

misère, et relégués pour les marches parmi les bagages.

Le personnel de l'artillerie, cette base si importante pour la puissance de l'arme, fit aussi des progrès; il allait toujours gagnant en considération militaire, et quoique très confus encore chez la plupart des puissances européennes, en France il marchait à grands pas vers une organisation militaire. Les canonniers étaient toujours des artistes brevetés; mais en temps de guerre, ils étaient soumis à l'organisation militaire; le moment approchait où on allait en faire des troupes permanentes. Déjà le premier pas, le plus difficile était fait. Les officiers d'artillerie, commissionnés par le grand maître, furent définitivement assimilés pour leurs grades aux officiers de troupes, reçurent le titre et le brevet de ces grades.

La bonté du personnel constituait la plus grande supériorité de l'artillerie française sur toutes les artilleries européennes.

§ 3.

L'infanterie et la cavalerie participèrent à la variété et à la confusion qui régnaient dans les armées européennes. Cependant, armes extrêmement simples par rapport à l'artillerie, elles durent présenter plus de régularité que cette dernière. Partout ces troupes avaient partagé leurs masses en éléments plus convenables pour l'action, et qui devenaient de plus en plus petits. L'artillerie, nous avons vu, contribuait à réduire par degrés la force de ces éléments.

Partout, l'infanterie fut partagée en bataillons; partout, son action par le feu augmenta en nombre et en activité. Les mousquetaires formèrent moyennement les deux tiers

du bataillon, et furent disposés sur les ailes des piquiers. La profondeur de formation varia chez les diverses puissances. Les Espagnols, les Hollandais, et quelques Allemands avaient leur infanterie sur dix rangs.—Les Suédois et une grande partie des Allemands avaient une profondeur moindre. Elle variait depuis trois rangs pour les mousquetaires jusqu'à six rangs pour les piquiers.—Les Français avaient une profondeur moyenne, elle variait entre quatre et huit rangs.—Pour tous ces bataillons, les fronts avaient à peu près la même étendue; de sorte que le nombre d'hommes dépendait de la profondeur. Ce nombre variait de 500 à 1,000; la force du bataillon français était moyennement de 800 hommes.

Si les soldats eussent été serrés dans les rangs et dans les files, le bataillon eût présenté une masse trop exposée aux coups de l'artillerie. Alors l'usage s'établit de disposer ces bataillons à rangs et à files ouvertes sur le champ de bataille. Dans le rang, les hommes étaient placés à un grand pas d'intervalle. Cet espace était avantageux pour la charge et pour le tir du mousquet, lesquels nécessitaient de grands mouvements. Les rangs étaient ouverts à six pas de distance. Quand il fallait agir pour le choc, soit dans l'attaque, soit dans la défense, les rangs étaient serrés jusqu'à un pas et demi. Dans la position d'attente, le bataillon présentait neuf fois plus de vide que de plein, et dans la position de combat trois fois plus de vide. Ainsi le bataillon avait trouvé le moyen d'éviter en grande partie les ravages de l'artillerie.

La cavalerie était partagée en escadrons forts de cent à deux cents hommes; la profondeur variait depuis trois jusqu'à cinq rangs; les files et les rangs étaient très espacés. La cavalerie diminuait ainsi les ravages de l'artillerie, si terribles pour elle; mais, d'un autre côté, elle s'enlevait

tout ensemble de charge, toute puissance de choc. Du reste, elle employait peu ce dernier moyen d'action. L'influence de Gustave-Adolphe avait beaucoup étendu l'emploi du feu pour la cavalerie.

Ainsi, désormais toutes les troupes furent partagées en bataillons et en escadrons. A mesure que la force de ces éléments diminua, leur nombre augmenta, et on sentit la nécessité de les réunir dans une organisation plus concentrée. Alors les bataillons furent de même que les escadrons, organisés en régiments, et les régiments en brigades. Mais ces régiments et ces brigades restèrent toujours fort irréguliers.

Dans la ligne, les bataillons et les escadrons conservaient entre eux des intervalles plus grands que l'étendue de leur front. Ces intervalles avaient plusieurs buts. Ils étaient nécessaires pour permettre les manœuvres et particulièrement les demi-tours. Ils augmentaient beaucoup l'étendue du front des armées; enfin, ils diminuaient considérablement les ravages de l'artillerie ennemie.

Les ordres de bataille commençaient à prendre une grande régularité, une symétrie presque systématique et indépendante des circonstances. L'influence de Gustave-Adolphe avait été générale dans toutes les armées. L'infanterie fut placée au centre, et la cavalerie sur les ailes; ces troupes formèrent plusieurs lignes : une seconde ligne était, en effet, indispensable à cause des grands intervalles de la première; souvent, surtout dans les armées de Turenne, chacune de ces lignes eut une réserve.

La disposition et l'action de l'artillerie durent varier beaucoup, avec tous ces changements amenés dans les troupes et dans les ordres de bataille.

La disposition générale des armées, avec les grands es-

paces autour des éléments de troupes, et aussi autour de chaque homme dans les bataillons et les escadrons, présentait à l'artillerie assez d'étendue comme but d'action ; mais n'offrait aucun obstacle solide ; les boulets qui y arrivaient, ne pouvaient rencontrer que quelques hommes isolés : ces boulets n'avaient donc pas besoin d'une grande force d'action ; ils devaient être nombreux plutôt que massifs. De là résulta que l'artillerie employée dans les batailles augmenta beaucoup en nombre et diminua en calibres.

La ligne, avec ses éléments espacés, avait peu de consistance ; on chercha à lui en donner par l'appui continu de l'artillerie, comme avait fait Gustave-Adolphe. La ligne étant faible partout, l'artillerie dut la défendre partout, et dès lors fut établi le principe de répandre les pièces sur tout le front, au lieu de les masser, comme précédemment, en un petit nombre de batteries disposées suivant les circonstances.

Le principe de l'artillerie régimentaire domina dans ces dispositions, et comme toujours ce principe nouveau fut poussé à l'excès dans les commencements de son application : on vit des armées, dont toute l'artillerie était morcelée en fractions de deux à trois pièces répandues sur toute la ligne devant les intervalles de troupes. L'abus d'un tel principe était évidemment le gaspillage sans but d'une grande quantité de feux ; l'artillerie française sentait fortement cet abus ; aussi, dès l'origine, elle fit les plus grands efforts pour résister à l'entraînement de la nouveauté, pour conserver une puissance tactique à l'artillerie, tout en lui permettant de défendre le front entier de l'armée. De ces efforts, qui eurent lieu au milieu de l'incertitude et de la confusion des choses militaires, résulta que l'artillerie française détruisit le principe des pièces régimentaires, réunit toutes les

bouches à feu en parc, mais sacrifia aux nouvelles idées, en partageant ce parc en batteries de quatre à six pièces, qui furent distribuées sur tout le front de l'armée. Les grands partisans du principe régimentaire dans l'emploi de l'artillerie étaient les Suédois et les Allemands. Les Espagnols et les Hollandais y sacrifiaient moins que les Français, avaient des dispositions plus concentrées.

De la distribution générale, et souvent symétrique, de toute l'artillerie sur le front de l'armée, résulta que cette arme perdit beaucoup de sa capacité en combinaisons tactiques; formant la première ligne de bataille, elle agit toujours la première, épuisa beaucoup de temps et de munitions dans de longues canonnades dont les résultats furent: beaucoup de bruit, de fumée, de terreur inspirée aux troupes, beaucoup d'hommes tués, le plus souvent sans but.

Telles furent les nouvelles dispositions apportées pour l'artillerie par les Suédois et les Allemands. L'action de l'arme augmenta beaucoup en quantité, mais perdit beaucoup en habileté et en indépendance. Cette action fut seulement préparatoire. Clouée dans certains points de la ligne, l'artillerie en sortit rarement.

Le plus souvent, les pièces de forts calibres ne paraissaient pas; dans les batailles livrées par les armées de Suède, d'Allemagne, de France, etc., les calibres de 12 et de 16 furent les plus forts employés. Mais les Espagnols et les Hollandais continuèrent d'employer les canons de 24. Généralement, pour toutes les armées, ces pièces de gros calibre étaient placées au centre devant l'infanterie, quelquefois cependant on les disposa sur les flancs pour prendre des prolongements. Du reste, ces grosses pièces, dans les combats, n'agissaient que rarement.

Les petites pièces, au contraire, accompagnaient constamment les troupes dans toutes leurs opérations. Tous les détachements, même ceux de cavalerie, avaient des pièces d'artillerie. Les avant-gardes dans les poursuites, les arrière-gardes dans les retraites, étaient toujours appuyées par le canon.

La présence de l'artillerie dans toutes les opérations, même les plus rapides, était ménagée par les dispositions particulières dans les marches. — Le plus souvent les armées formaient une seule colonne. L'artillerie, au lieu d'être réunie presque entière dans une lourde masse placée au centre ou à la queue de la colonne, était partagée en un grand nombre de portions, marchant avec les grandes fractions de troupes, infanterie ou cavalerie. Quelquefois, toutes les pièces, même celles de gros calibre, étaient soumises à cette distribution; d'autres fois, ces dernières restaient isolées des troupes, et placées dans les bagages qui étaient extrêmement nombreux. Rarement, les armées marchaient sur plusieurs colonnes; cependant l'armée hollandaise donna quelques rares exemples de cette disposition : l'artillerie était partagée entre les colonnes. La distribution des pièces parmi les troupes avait de grands avantages : la marche devenait plus rapide, la position du canon était plus assurée; il se trouvait toujours à même de soutenir facilement les troupes; enfin, il pouvait occuper rapidement sa position dans les lignes de bataille.

Les armées suédoises, celles impériales, et, dans les premiers temps celles françaises, adoptèrent cette distribution de l'artillerie pour les marches. Mais du trop grand morcellement arrivait que l'artillerie échappait au personnel de l'arme et à une direction générale, était négligée dans sa

conduite, et restait soumise à la direction de chefs de troupes, presque tous ignorants en artillerie. De ces inconvénients reconnus, il résulta que les fractions de partage devinrent de plus en plus fortes; on en vint à concentrer de nouveau les pièces dans un seul parc; qui détachait une ou deux batteries aux avant-gardes ou arrière-gardes. L'artillerie se trouvait ainsi mieux surveillée et dirigée sous tous les rapports. Mais sa marche en devenait plus lente, et sa disposition sur le front de l'armée était beaucoup moins rapide.

La mobilité dans la nature et dans les dispositions de l'artillerie, avait ramené l'activité et un peu de hardiesse dans les opérations militaires. Les combats furent d'abord plus nombreux que dans l'époque précédente. L'alourdissement dans l'artillerie, amena de nouveau la lenteur et la timidité dans les opérations. De plus, la longueur de la guerre et la mode, amenèrent beaucoup de sièges où l'on prenait plaisir à s'entourer de lignes. Ces dernières opérations étaient une espèce de nouveauté dont chacun voulait essayer; de ces faits résulta que souvent les opérations de campagne se réduisirent à des surprises, attaques ou défenses de retranchements.

Les parcs entiers étaient employés pour l'occupation et la défense de ces retranchements. Toutes les pièces, depuis les plus petits calibres jusqu'aux plus forts, y concouraient. Les lignes étaient une suite de forts, garnis de grosse artillerie, et reliés entre eux par des retranchements armés de petites pièces. Ces lignes commençaient à être continues, et leur développement devenait considérable, surtout autour des grandes places. Les parcs destinés à les défendre, augmentaient de plus en plus en nombre, surtout chez les Hollandais. Ce-

pendant ils devaient être impuissants pour défendre partout et fortement. C'est ce qui fut parfaitement senti dès ces premiers temps ; et le prince Henri d'Orange eut toujours pour la défense de ses lignes, une réserve centrale d'artillerie attelée, pour se porter partout où besoin serait, lors de l'attaque. Cette disposition de réserve était surtout avantageuse dans les armées qui, comme celles françaises, n'avaient que très peu de ressources en artillerie. Aussi, quelquefois des généraux français l'employèrent. Du reste, généralement, les armées françaises se sentaient trop faibles pour attendre les ennemis dans les lignes, et elles avaient soin, quand ils approchaient, de s'établir sur un champ de bataille préparé à l'avance, et où des batteries étaient établies dans de bonnes positions.

L'attaque de ces lignes très étendues était assez facile. On agissait sur un ou plusieurs points à la fois, chaque corps d'attaque était muni d'artillerie ; les pièces réunies dans quelques endroits favorables, généralement sur des hauteurs, battaient l'extérieur des lignes pour les faire évacuer, ou bien faisaient brèche pour donner l'assaut. Généralement, l'artillerie ne pénétrait pas avec les troupes de l'attaque dans les lignes. Quelquefois, cependant, des généraux habiles, comme Turenne, faisaient suivre les colonnes d'attaque par quelques pièces légères, qui rendaient alors de grands services.

SECTION III.

§ 1.

Après la victoire de Nordlingen, l'Autriche avait soumis presque toute l'Allemagne, et poussé jusqu'en Poméranie

les Suédois, dont l'influence paraissait perdue. Richelieu jugea le moment venu pour la France d'entrer fortement dans la lutte. Il déclara la guerre à l'Autriche et à l'Espagne, rétablit les forces des Suédois par ses subsides et sa politique, puis mit sur pied quatre armées françaises. A partir de ce moment, commencèrent de terribles guerres. La France lutta aux deux extrémités des Pyrénées, en Italie, dans la Valteline, sur le Rhin, dans les Pays-Bas, et dans son intérieur. Les Suédois agirent vigoureusement dans le nord et dans l'est de l'Allemagne.

Les principales opérations des Français eurent lieu dans les Pays-Bas et sur le Rhin.

En 1635, l'armée la plus forte et la mieux pourvue de France, fut envoyée dans les Pays-Bas, pour opérer conjointement avec les Hollandais contre les Espagnols. Cette armée partagée en deux corps égaux, commandés par les maréchaux de Chatillon et de Brézé, était forte de 22,000 hommes d'infanterie, 6,000 de cavalerie et 24 pièces de canons. Cette artillerie, partagée en deux portions égales et composée de pièces du système français, était sous le commandement du duc de La Mellerie, grand maître.

L'armée s'avancant dans le pays de Liège, rencontra dans le vallon d'Avein les Espagnols qui voulaient barrer le passage. Forts de 20,000 hommes et 16 canons, ces ennemis s'étaient établis derrière des retranchements et des broussailles, avaient disposé leur cavalerie en avant, pour attirer les Français sous le feu de l'artillerie, placée sur les flancs. Le maréchal de Brézé, qui avait la tête de l'armée française, marcha seul à l'attaque; son corps était disposé sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes, et les douze canons devant l'infanterie. Ce corps fut main-

tenu par les Espagnols ; mais le maréchal Chatillon se hâta d'arriver, disposé dans le même ordre que de Brézé. Les deux corps étant réunis, la cavalerie qui se trouvait au centre, passa sur les ailes, et l'artillerie se disposa devant le front de l'infanterie. Alors toute l'armée s'avança contre celle ennemie ; l'artillerie, sous la conduite de La Meilleraie, marchait en avant, faisant un feu très vif. La cavalerie espagnole fut repoussée, la position fut enlevée, malgré le feu à mitraille de l'artillerie espagnole, qui fit beaucoup souffrir la droite française et mit en déroute la cavalerie de cette aile.

L'armée victorieuse des Français fit sa jonction avec celle de Hollande, commandée par le prince Henri. Les deux armées réunies et disposant d'une forte artillerie, assiégèrent Rhinbeck.

Les Espagnols avancèrent pour faire lever le siège. Henri sortit de ses lignes ; une avant-garde, avec six pièces, précédait l'armée. Henri établit ses forces en trois corps sur une hauteur. Les grands intervalles entre ces corps étaient occupés, l'un par l'artillerie hollandaise, sous le grand maître Berderode, l'autre par l'artillerie française, sous le grand maître La Meilleraie. La bataille n'eut pas lieu ; Henri redoutait autant le succès des Français que celui des Espagnols. Les Hollandais rentrèrent en Hollande, et l'armée française, décimée par la disette et les maladies, se replia jusqu'à la Meuse.

Alors, les frontières de la Picardie se trouvant découvertes, les Espagnols réunis à 10,000 Impériaux, envahirent la France, s'emparèrent du Câtelet, et essayèrent le passage de la Somme à Bray. Douze canons de 24 furent établis sur une hauteur de la rive droite, pour repousser tous les efforts de la défense : les Français accoururent sur ce point, avec quatre pièces de 4 et de 6, que l'on avait ramassées dans les villes environnantes. Ils brûlèrent le bourg et s'établirent

derrière une tranchée, disposant leurs quatre pièces contre les débouchés. L'artillerie espagnole, quoique établie trop loin, canonna vivement. Les pièces françaises ne pouvaient porter jusqu'à elle ; cependant leur feu en imposa assez pour empêcher le passage sur ce point. Après plusieurs jours d'une canonnade inutile, les Espagnols cherchèrent ailleurs et passèrent à Cerisy. Ils construisirent une tête de pont, l'armèrent d'une nombreuse artillerie, et laissèrent huit grosses pièces à mi-côte sur l'autre rive. Les Français accoururent avec leurs quatre petites pièces, mais ils ne pouvaient approcher des Espagnols que par des digues bien battues par l'artillerie, et entourées de marais. D'abord les troupes s'avancèrent seules sur ces digues étroites, mais elles furent écrasées. Alors les petites pièces s'établirent pour protéger les nouvelles attaques, mais elles ne purent porter jusqu'aux retranchements des Espagnols, et on se moqua tant de cette pauvre artillerie que, *de honte, on la retira*, dit Puysegur, *sans plus oser la montrer*. De telles circonstances tendaient, on le sent, à faire tomber dans le mépris, les pièces courtes et de petit calibre.

Les Espagnols ayant passé la Somme, s'emparèrent de Corbie et de Roye ; leurs détachements poussèrent jusqu'à Paris. L'épouvante fut grande dans la capitale, mais Richelieu dissipa les alarmes. Avec une promptitude admirable, il mit sur pied une armée de 50,000 hommes ; l'artillerie fut créée au moyen d'une collecte faite parmi les habitants de Paris. Bientôt cette puissante armée, pourvue d'une forte artillerie commandée par le grand maître, vint reprendre Corbie et chasser les Espagnols de la Picardie.

A partir de ce moment, les armées françaises dans l'Artois, et celles hollaundaïses dans les Pays-Bas, eurent des

succès presque continuels contre les Espagnols et les Impériaux. Le but de ces armées était de chasser les Espagnols de cette partie de l'Europe. On voulut le faire pas à pas, en s'emparant des places qu'ils occupaient et défendaient avec une grande opiniâtreté. La guerre eut alors pour but principal les prises de villes. Ces opérations devenaient très difficiles et dangereuses, en présence de fortes armées de secours, qui tenaient toujours la campagne. L'usage était désormais établi d'employer les lignes continues autour des places; et l'armement de ces lignes entraînait l'emploi d'une artillerie de plus en plus nombreuse. Pour le siège de Gueldres, en 1638, le prince Henri de Hollande avait, pour une armée de 15,000 hommes, un grand nombre de grosses pièces pour agir contre la ville, et de plus, 70 canons de campagne, dont les deux tiers étaient du calibre de 12 et le tiers restant du calibre de 6.

L'armée de Hollande, formée par une longue expérience, disposant de vastes ressources, était la plus forte et la plus habile de l'Europe pour ces opérations de siège. Cette armée était commandée par le prince Henri de Nassau. Pour l'investissement des places, Henri s'efforçait de donner à sa lourde armée le plus de mobilité possible; à cet effet, il prenait d'avance toutes les précautions nécessaires, et, au moment d'agir, il partageait son artillerie et ses troupes en plusieurs colonnes, capables chacune de se suffire à elles-mêmes. En 1638, marchant contre Gueldres, il se fit précéder d'une avant-garde, composée de 3,500 hommes, ayant avec eux six canons de 24 et dix canons de 12 et 6. La même année voulant marcher contre Rhinberg, et ayant à traverser des pays difficiles occupés par l'ennemi, Henri fit prendre une route particulière à son gros canon, et resta trois jours à préparer les routes pour son armée; enfin il se mit en marche partagé en trois corps.

Chacun d'eux formait une seule colonne, ainsi composée : six pièces de 6 marchaient en tête, puis venaient onze bataillons, puis dix pièces de 12 et enfin quatre régiments de cavalerie. L'investissement de Sas-de-Gand (1644), pour lequel l'armée marcha en deux corps séparés, montra qu'avec une grande habileté et de bons attelages, cette lourde artillerie hollandaise pouvait exécuter les marches les plus rapides.

L'armée hollandaise recevait souvent dans ses lignes l'attaque des ennemis, comptant alors sur la forte artillerie qui bordait ses retranchements. Cependant, quelque nombreuse que fût cette artillerie, elle était insuffisante pour défendre les positions, qui avaient souvent plus de cinq lieues de développement. Le prince Henri sentait cette faiblesse, et pour y parer, il conserva toujours sous sa main une réserve de pièces de 12 bien attelées.

Au siège de Maestricht, les Impériaux étant venus attaquer le quartier du comte Maurice, le prince Henri, averti par les cannonades, monta à cheval, mena quant et lui douze pièces de 12, qui restaient toujours attelées, pour être conduites où nécessité pourrait les requérir (1). Arrivé au point attaqué, Henri établit rapidement son canon, de manière à prendre en écharpe la cavalerie impériale. Le feu de cette artillerie força les ennemis à la retraite. Devant Bréda (1637), Henri avait encore une réserve de dix canons attelés. Cette réserve d'artillerie paraissait être un principe d'action pour le prince Henri.

Les armées françaises du nord, formées à l'école des Hollandais, acquéraient tous les jours une grande habileté dans les opérations de siège. Cependant, la pénurie des ressources

(1) Mémoires de Ferdinand Henri, prince d'Orange.

ralentissait ces progrès, entraînait plus de lenteur et d'irrégularité que dans les opérations des Hollandais. La petite quantité d'artillerie, dont pouvaient disposer ces armées françaises, fit qu'rarement elles attendirent dans leurs lignes, l'attaque des ennemis. Elles préféraient s'établir sur des champs de bataille, habilement protégés par le feu des retranchements, et par quelques batteries avancées. Ainsi fit La Meilleraie au siège d'Aire; une forte batterie, établie devant le front, repoussa l'attaque des Espagnols. A Saint-Omer, le maréchal de la Force sortit des lignes et marcha contre la cavalerie ennemie, avec trois régiments et six petites pièces qui tiraient dans les intervalles des bataillons.

Dans les positions étendues, pour être prêts à répondre aux attaques des ennemis, les généraux français, au lieu d'éparpiller leur trop faible artillerie, la tenaient réunie dans quelques lieux importants pour se porter où besoin serait.

Quelquefois, la pénurie des ressources et le manque de précautions, rendirent funeste cette bonne mesure. Ainsi, à l'attaque des lignes de Thionville par les Impériaux (1539), l'artillerie du marquis de Feuquières ne put recevoir ses chevaux, et resta presque paralysée dans sa position, tandis que les troupes se trouvèrent battues par l'artillerie de Piccolomini, lequel avait fait suivre ses pièces régimentaires, et avait pris cinq canons en traversant Thionville.

La belle défense des lignes d'Arras, en 1640, montre quels grands services pouvait rendre l'artillerie bien employée. — Ces lignes étaient très étendues. Les ennemis attaquèrent le quartier du comte de Guiche, et celui du comte de Rantzau. De Guiche conservait auprès de lui cinq grosses pièces attelées pour se porter où besoin serait. Ces cinq pièces s'établirent rapidement, tirèrent plus de cent gros boulets qui

délogèrent les Espagnols des maisons où ils voulaient établir leurs batteries, et repoussèrent ainsi leurs attaques. Rantzau n'avait pas d'artillerie disponible; les Espagnols qui l'attaquèrent avaient six canons, et s'emparèrent de son quartier; mais Châtillon accourut avec des troupes et de l'artillerie, chassa les Espagnols. La Meilleraie et Du Hallier entendant la longue canonnade, arrivèrent en toute diligence avec leurs corps et leur artillerie de campagne. Alors, toutes les forces françaises se trouvèrent réunies avec plus de quarante canons. Les deux partis restèrent en présence et se canonèrent vivement. L'artillerie française, dirigée par La Meilleraie, fut servie d'une manière très supérieure: une batterie de trois canons établie sur une hauteur, tira pendant trois heures, prenant en flanc les lignes espagnoles. Elle fit tant de rayages que les ennemis, étonnés et honteux de leurs pertes, furent obligés de se retirer.

Cette belle défensive montre que les généraux français savaient, comme le prince Henri, apprécier les avantages d'une réserve d'artillerie. Cependant, cette institution fut peu répandue, et bientôt passa presque inaperçue dans la confusion générale.

§ 2.

Les opérations dans les Pays-Bas, réduites à la guerre de siège et de retranchements, entre les Français, les Espagnols et les Hollandais, tendaient à maintenir les parcs d'artillerie à pièces longues et solides. Ces opérations exerçaient une influence d'autant plus grande que le théâtre en était plus rapproché du siège du gouvernement, et que les grands chefs de l'artillerie y dirigeaient les parcs. Ces opérations du Nord étaient donc des plus favorables pour maintenir le sys-

tème d'artillerie française établi par Sully. Les guerres sur le Rhin, faites conjointement avec les Suédois contre les Impériaux, tendirent à changer ce système, à introduire l'influence suédoise.

Richelieu avait pris à sa solde l'armée de Bernard de Weymar, le digne disciple de Gustave-Adolphe; les forces du Rhin et les généraux français se formaient sous la direction supérieure de cet habile capitaine.

En 1635, l'armée française, sous le cardinal de la Valette, et celle suédoise, sous Bernard, marchèrent sur le Rhin. L'artillerie, pour sa conduite, se soumit entièrement à l'influence des Suédois. Le principe régimentaire était nouveau; on l'exagéra, on y soumit toutes les pièces, même celles du plus fort calibre.

Ainsi, la marche sur Mayence était ainsi distribuée : en tête marchait la cavalerie de l'avant-garde avec quelques canons; ensuite, venaient quatre régiments d'infanterie, avec six canons de 6 et deux de 4 légers, distribués par deux à chaque régiment. Le reste de l'artillerie comprenant huit pièces de 16, six de 6 et six de 4 légères, était partagé en trois parties distribuées entre les corps de la bataille. Chacune de ces parties était partagée en fractions de deux ou trois pièces, distribuées aux régiments d'infanterie et de cavalerie.

Les armées réunies ayant délivré Mayence, poussèrent sur Francfort; mais la disette, les maladies et une armée supérieure d'Impériaux les forcèrent à rebrousser chemin; la retraite fut extrêmement pénible, mais admirablement soutenue par Turenne, Guebriant et Weymar. Les attelages de l'artillerie étaient épuisés de misère et de fatigues; on les renforça avec ceux des vivres, puis avec les chevaux des officiers et des gendarmes. Mais, malgré tous ces efforts, il fallut laisser dans les boues une partie des gros calibres, et

plus tard jeter le restant dans l'étang de Birkenfeld. Les petits canons suivirent toujours l'armée et rendirent de grands services à l'arrière-garde, que dirigeait Turenne, et que harcelait sans cesse la cavalerie impériale, accompagnée de beaucoup de pièces légères. Près d'Enderheim, cette cavalerie impériale, avec seize petites pièces établies sur un coteau pour appuyer la ligne de bataille, attaqua vivement l'arrière-garde française. Turenne s'arrêta, forma sa ligne avec quelques canons de 4 légers, et fit avancer deux canons de 8 sur une hauteur latérale, d'où ils prenaient en flanc la cavalerie impériale. Après six volées de son artillerie dans le gros de cette cavalerie, Turenne marcha à l'attaque, poussa les Impériaux sur leurs canons, de manière à en masquer le feu, culbuta les escadrons, et enleva l'artillerie (1). Près de Metz, la cavalerie impériale revint avec quatre canons, mais elle fut encore culbutée, et perdit ses pièces.

Après cette retraite, la frontière se trouva découverte. Gallas, général des Impériaux, réuni au duc de Lorraine, envahit la Franche-Comté et la Bourgogne, signalant son passage par des ravages affreux. Son artillerie comptait plus de quatre-vingts pièces, parmi lesquelles un parc de quarante gros canons, mortiers ou obusiers. Lavallette et Weymar déployèrent la plus grande activité pour réorganiser leurs armées; Lavalette reçut carte blanche pour ramasser dans les arsenaux, les villes et les forts, tout ce qu'il trouverait de convenable pour composer un bon parc d'artille-

(1) Treize canons furent enlevés par les Français; les Impériaux, pour sauver les trois restant, les jetèrent dans les fossés de la ville.

rie. Toutes ces forces se rassemblèrent, s'organisèrent dans un camp retranché. Gallas voulut surprendre ce camp pendant la nuit; mais il fut repoussé par la mitraille de quatre petites pièces placées dans un ouvrage extérieur. D'un autre côté, Weymar, avec la cavalerie et les pièces légères, harcelait sans cesse l'armée impériale. Enfin, les forces françaises devinrent grandes, et Gallas ayant échoué contre Saint-Jean-de-Losne, se décida à la retraite. Les cavaleries de Lavalette et de Weymar, avec quinze pièces légères, se lancèrent à sa poursuite. Arrivé sur la Bèze, on trouva toute la cavalerie légère des Impériaux qui bordait la rivière, et couvrait la retraite du reste de l'armée, filant vers Pontailler; douze canons, suivis par la masse de cavalerie française, s'avancèrent de front, pendant que les dragons, avec les trois autres pièces, se portèrent à droite et s'avancèrent contre le flanc gauche des Impériaux. Les décharges générales de ces quinze pièces mirent la cavalerie impériale dans une déroute affreuse (1).

Les armées françaises réunies poussèrent Gallas jusque derrière le Rhin. Pour les marches, l'artillerie, au nombre de soixante-dix pièces, fut ainsi disposée : vingt-neuf pièces

(1) Ce combat remarquable de cavalerie et d'artillerie dut avoir lieu près de Vonges, sur la Bèze, rivière peu large qui se jette dans la Saône. — En 1841, dans les fouilles pour les grands travaux de canalisation et de construction faits à la poudrerie de Vonges, on a trouvé beaucoup de petits boulets et une grande quantité de fers de petits chevaux, qui ont dû appartenir à la cavalerie légère des Impériaux.

Malgré l'espace de plus de deux siècles, le souvenir de Gallas est vivant dans cette partie de la Bourgogne. Les paysans ne prononcent son nom qu'avec terreur. Il ravagea et brûla toute la ville de Pontailler, moins une petite maison que l'on montre encore aujourd'hui et que l'on appelle *la Repentie de Gallas*.

lourdes formèrent un parc séparé, qui suivit l'armée avec les bagages; le reste de l'artillerie fut ainsi partagé entre les troupes : huit canons légers allaient en tête avec la cavalerie; puis venait l'infanterie avec vingt-six canons partagés en trois batteries marchant, l'une à la tête, l'autre au centre, la troisième à la queue de l'infanterie; enfin, la queue était formée par la cavalerie avec sept canons légers. Dans cette marche, dont le défaut était de n'avoir qu'une seule colonne, la disposition de l'artillerie était bien entendue.

Les armées françaises avaient chassé les Impériaux de l'Alsace. En 1637, Weymar se borna à défendre cette contrée contre tous les nouveaux efforts, augmenta considérablement son armée et son artillerie pour prendre l'offensive. En 1638, ils s'emparèrent de plusieurs villes forestières, et vint mettre le siège devant Rhinfeld. Une forte armée impériale s'avança pour secourir la place. Weymar sortit de ses lignes, mais fut battu et perdit une grande partie de la peu nombreuse artillerie qu'il avait menée avec lui. Trois jours après, il vint avec quelques canons attaquer la position impériale; une partie de l'artillerie ennemie fut surprise, et servit pour battre de flanc les lignes impériales que les canons suédois battaient de front. Les Impériaux furent mis dans une déroute complète; presque toute leur artillerie fut prise ainsi que celle perdue précédemment par Weymar. Les villes de Rhinfeld, Ræteln et Fribourg furent enlevées.

Weymar poursuivant ses projets ambitieux, augmenta considérablement ses forces en troupes et en artillerie, puis vint assiéger Brissack, qui passait pour imprenable. Les Impériaux firent les plus grands efforts pour délivrer cette place, mais toujours ils furent battus. A Vittenweier, Weymar, sorti de ses lignes, marchait aux Impériaux, avec

Turenne et Guébriant. L'armée se trouva arrêtée par le feu de douze pièces impériales, établies sur une colline, et qui battaient fortement les débouchés. Weymar se replia, mais le lendemain, il revint à l'attaque et rencontra dans la plaine les Impériaux qui avaient quitté leur position. Les deux armées se déployèrent; les Impériaux gardèrent devant leur centre les douze pièces d'artillerie. Weymar les maintint par le feu de neuf pièces, pendant que trois canons, soutenus par deux escadrons, se portaient au loin sur la gauche, pour battre d'écharpe le flanc droit ennemi. Les Impériaux furent complètement battus, et perdirent sept de leurs douze pièces d'artillerie. Deux mois après cette victoire, Weymar, sorti de ses lignes, battit à Ochsenfeld le duc de Lorraine; l'infanterie ennemie faisait une inébranlable résistance, quand l'artillerie franco-suédoise vint s'établir sur une hauteur, et donner la victoire à la suite des grands ravages qu'elle fit dans cette infanterie. Une troisième armée ennemie fut encore battue près de Brisach; et cette importante place fut enfin enlevée (1638).

Maître de Brisach, Weymar voulut réunir ses conquêtes en un Etat indépendant, mais la mort le surprit à trente-six ans. Avec lui disparut en grande partie l'influence suédoise sur l'état militaire de France; sa bonne armée fut achetée par Richelieu, puis confiée à Guébriant, qui la conduisit en Allemagne, et remporta avec elle les victoires de Wolfenbuthel et de Kempen. A Wolfenbuthel, l'artillerie weymarienne fit un ravage épouvantable dans l'armée des Impériaux, qui se trouvèrent de plus battus par leurs propres canons, dont Guébriant s'était emparé.

§ 3.

Pendant ces opérations dans le Nord et sur le Rhin, la France avait des armées dans la Valteline, en Italie et sur les frontières d'Espagne. Le duc de Rohan, chargé d'occuper la Valteline pour détruire la communication entre l'Allemagne et les Espagnols d'Italie, battit les Impériaux et les Espagnols, par des manœuvres habiles et des combats vigoureux. Dans ces opérations rapides, au milieu de montagnes difficiles, l'artillerie joua un faible rôle; quelques pièces légères seulement purent accompagner les troupes. Dans les Pyrénées et en Italie, les opérations se réduisirent à des attaques et défenses des villes et des lignes. Dans les Pyrénées, l'attaque de ligne la plus remarquable fut celle de Leucate; les Espagnols avaient disposé là beaucoup d'artillerie; les Français attaquèrent avec 12,000 hommes et quatre canons seulement puis furent vainqueurs.

Dans les premières années de la guerre en Italie, le maréchal de Créquy, entravé par le duc de Savoie, eut peu de succès. Le cardinal Lavalette vint le remplacer (1638); il assiégeait Chivas, les Espagnols marchèrent pour attaquer ses lignes. Lavalette fit construire, par le baron de Courcelles qui commandait son artillerie, une batterie de neuf grosses pièces, sur une hauteur avancée; cette batterie flanquait parfaitement une grande portion des lignes occupées par les troupes, et battait toute la plaine. Les attaques répétées des Espagnols contre cette batterie et contre les troupes qui en défendaient les flancs, échouèrent malgré le feu de l'artillerie, placée sur une hauteur en face de la batterie française.

Chivas pris, Lavalette voulut secourir Vercell assiégé par

les Espagnols. Fidèle aux traditions suédoises, Lavalette porta sa son artillerie pour la marche : l'avant-garde avait quatre canons légers, toutes les autres pièces étaient distribuées entre les brigades d'infanterie. Arrivé rapidement devant les lignes, et voulant attaquer, Lavalette passa la Sessia, et fit établir par de Courcelles une batterie de quatre grosses pièces; elles tirèrent avec tant d'avantages, que l'ennemi ne pouvait tenir dans son camp ni venir empêcher l'entrée des secours. Enchanté de l'effet de cette batterie, Lavalette voulait attaquer, mais ses généraux s'y opposèrent; alors l'armée repassa la Sessia. Verceil fut pris, et le Piémont fut conquis par les Espagnols. Le comte d'Harcourt vint alors en Italie; il enleva les lignes de Casal et de Quiers (1640), sous la protection de son artillerie, établie contre le point attaqué. Il prit Turin, délivra Chivas et battit les Espagnols près d'Ivrée. Le prince Thomas, qui lui succéda, délivra complètement le Montferrat et le Piémont.

§ 4.

Pendant ces succès des Français contre les Espagnols et contre les Impériaux, les Suédois conduits par le génie et l'énergique activité de Banner, leur commandant en chef, attaquaient fortement la maison d'Autriche dans le nord de l'Allemagne.

Banner cherchant les succès dans les mouvements hardis et rapides, dans les combats vigoureux, eut toujours dans son armée une artillerie nombreuse, mais de calibres faibles. Avec cette artillerie, il battit les Saxons près de Domnitz et les Impériaux près de Kyritz. Enfin, en 1636, à la tête de 20,000 hommes et quarante canons, il attaqua à Witstoch, les forces impériales et saxonnes réunies, et qui

comptaient plus de 30,000 hommes et de cinquante pièces d'artillerie.

Les alliés avaient placé la cavalerie de leur droite sur un plateau, et derrière une ligne de redoutes à grands intervalles. Au milieu de ces intervalles, barrés par des chariots, étaient établies six batteries de cinq pièces (1). La gauche de l'armée était sur une autre hauteur bordée de canons ; enfin le centre composé d'infanterie formée en carrés disposés en échiquier, et soutenus par quelques pièces, était dans la plaine. Banner se déploya sur deux lignes, distribua toute son artillerie sur le front, canonna vivement l'armée alliée, et en tourna le flanc droit avec la cavalerie de sa gauche. Après une résistance sanglante, les ennemis furent culbutés, perdirent cinquante canons et cent quatre-vingts chariots de munitions.

Après cette victoire, Banner s'étant fait rejoindre par un parc de grosse artillerie, prit plusieurs places importantes, et assiégea Leipzig, pour faire de la Saxe son point d'appui contre l'Autriche. Gallas vint avec une armée de 50,000 hommes. Banner se mit en retraite vers la Poméranie avec 14,000 hommes et quatre-vingt-dix pièces d'artillerie. Dans cette fameuse retraite, à travers cent lieues d'un terrain extrêmement difficile, cette artillerie ne put être sauvée qu'à force d'habileté et d'efforts. Elle passa l'Oder à gué ; les soldats, ayant de l'eau jusqu'au cou, traînaient les canons que les chevaux refusaient de passer. Arrivé en Poméranie, Banner laissa sa grosse artillerie, puis avec des pièces de

(1) Cette artillerie était donc devant la cavalerie ; il est remarquable que les rôles de l'armée impériale et saxonne portent six compagnies de dragons pour les troupes de l'artillerie. Ces cavaliers étaient-ils là comme servants ? nous n'avons rien trouvé pour l'assurer.

campagne seulement, il passa de nouveau l'Oder à gué, traversa rapidement la marche de Brandebourg, se jeta sur la Silésie, la ravagea, puis revint tout à coup sauver la Poméranie que Gallas dévastait. Banner resta quelque temps paralysé par le manque de ressources; enfin, en 1639, ayant reçu des renforts de Suède, il partit avec une nombreuse artillerie légère, battit les alliés à Chemnitz, envahit la Bohême, la ravagea cruellement; deux fois il insulta les faubourgs de Prague, mais ne put s'en emparer, faute de grosse artillerie. En 1640, les opérations entre les Suédois et les Impériaux consistèrent en mouvements habiles, en marches rapides, dans lesquels la légèreté de l'artillerie présentait de grands avantages. En 1641, au milieu d'un rude hiver, Banner, réuni à Guébriant, marcha rapidement sur Ratisbonne. Espérant surprendre cette ville, il n'amena avec lui que quelques canons légers et beaucoup de pièces à projectiles creux; avec cette artillerie, il passa le Danube sur la glace, et arriva devant Ratisbonne; mais la ville était préparée à l'attaque. Banner ne pouvant la prendre, la bombardait; puis il se retira à travers la Bohême, et vint mourir empoisonné à Halberstadt.

Après la mort de ce célèbre guerrier, les armées suédoises tombèrent dans un état de grande faiblesse, et éprouvèrent plusieurs échecs; leur puissance paraissait perdue, quand Tortenson, l'ancien grand maître de l'artillerie suédoise, eut le commandement en chef.

Quoique perclus, Tortenson frappa ses ennemis par l'activité étonnante de ses opérations. Une nombreuse artillerie légère suivait les troupes et assistait à tous les combats, pendant qu'un parc de grosses pièces, suivant des routes particulières, accompagnait l'armée, et arrivait toujours pour la prise

des villes. En 1642, Tortenson fondit tout à coup sur la Silésie, emporta Glogau et Schweidnitz, battit une armée impériale près de cette dernière ville, se jeta en Moravie, enleva Olmutz, et répandit la terreur jusqu'aux portes de Vienne. Une forte armée impériale, pourvue d'une très nombreuse artillerie, vint pour arrêter ces succès rapides des Suédois, et les poursuivit jusqu'en Saxe. Dans les plaines de Leipzig, les deux armées se livrèrent une longue et sanglante bataille. Les Suédois furent vainqueurs, Tortenson battit avec son artillerie tout le front des Impériaux, tourna les flancs avec sa cavalerie légère, et, maître de quelques batteries ennemies, il s'en servit pour écharper la dernière résistance de l'infanterie impériale.

Ainsi, en Allemagne, dans le nord de la France, sur le Rhin, en Italie, dans les Pyrénées, partout les armées françaises et suédoises triomphaient. Plusieurs provinces d'Espagne, entre autres la Catalogne, se soulevèrent, le Portugal secoua le joug; ces Etats devinrent ennemis de l'Espagne, alliés de la France. Ainsi, Richelieu dominait dans toute l'Europe, quand il mourut en 1642.

SECTION IV.

§ 1.

Louis XIII mourut peu de temps après Richelieu. La royauté reposa sur un enfant : Mazarin eut la direction générale des affaires. Ministre habile et persévérant, il continua la politique extérieure de Richelieu, et poussa les guerres entreprises. Mazarin était loin d'avoir la vaste intelligence, l'activité et l'énergie de Richelieu; mais il eut le bonheur de recueillir l'héritage du grand homme, et l'habileté d'employer cet héritage.

L'état intérieur de la France retomba peu à peu dans cette affreuse anarchie, d'où l'avait arraché le despotisme énergique de Richelieu. Mais les affaires militaires devenaient de plus en plus glorieuses et brillantes. Ces succès étaient dus, moins aux grands efforts du gouvernement, qu'à plusieurs influences réunies. Le théâtre de la guerre et le nombre des armées diminuèrent : deux grands capitaines, Condé et Turenne, conduisirent presque toutes les opérations : les armées, devenues presque entièrement permanentes, s'étaient formées dans les guerres précédentes, avaient acquis une grande discipline et une grande instruction : plus d'ordre, de suite et d'habileté régnaient désormais dans les institutions et dans les opérations militaires. La France marcha hardiment en tête de l'état militaire européen.

L'artillerie participait autant que possible à cette tendance générale de tout régulariser. Au milieu des influences diverses qui la travaillaient si fortement, elle cherchait à établir un système moyen. Le matériel français, adopté par Sully, se présentait naturellement pour remplir cette condition, il tendit à chasser toutes les influences étrangères. Les pièces régimentaires disparurent, attaquées surtout par les chefs de l'artillerie, qui en vinrent à réunir de nouveau toute l'arme sous leur direction, afin d'obtenir plus de solidité et de combinaison dans l'action. Mais, pour éviter la lenteur, la lourdeur et l'isolement qui devaient résulter de cette réunion de toute l'artillerie, on partagea la masse en petites fractions qui, quelquefois dans les marches, et toujours dans les combats, furent distribuées entre les troupes. Ces dernières opérations, les marches et les combats, formaient la base du système de guerre de Condé et de Turenne, nécessitaient la mobilité pour l'artillerie. Cette condition, jointe à l'influence des pièces régimentaires, augmenta considérablement la

proportion des petits calibres. Les canons de 4 et de 8 formèrent presque entièrement les parcs employés par Condé et Turenne.

Le théâtre de la guerre avait beaucoup diminué d'étendue; quelques actions peu importantes eurent lieu en Catalogne, mais les principales opérations eurent pour théâtre les Pays-Bas et le Rhin. (Pl. IV, fig. 2.)

Les Espagnols, croyant la France épuisée par les guerres précédentes, et par l'anarchie intérieure de la régence, résolurent de frapper un grand coup; ils réunirent dans les Pays-Bas les restes les plus valeureux de leurs fameuses bandes, envahirent la France et assiégèrent Roeroy. Le jeune et impétueux Condé marcha pour leur livrer bataille.

Les Espagnols, sortis de leurs lignes au nombre de 25,000 hommes, s'établirent sur un plateau peu élevé. L'infanterie formait une masse à intervalles, dans lesquels étaient disposées dix-huit pièces de campagne. La cavalerie était sur les ailes et appuyait ses flancs à de gros bataillons de mousquetaires. Six pièces de 24 étaient disposées sur une hauteur avancée à l'extrême droite, et flanquaient tout le front de la droite qui avait devant elle un terrain facilement praticable.

Condé arriva formé en deux colonnes. Pour couvrir la formation de son infanterie, il se porta en avant avec la cavalerie et une partie de l'artillerie. Des deux côtés, la canonnade dura jusqu'à la nuit. L'artillerie espagnole fit beaucoup de mal à la cavalerie française, qui montra une constance admirable. Le lendemain, l'armée française se trouva établie sur deux lignes, avec une réserve. Une vingtaine de pièces de 4 et de 8 étaient partagées en trois batteries placées devant l'infanterie.

La canonnade commença au point du jour, les gros canons de la droite espagnole, prenant d'écharpe la gauche française, y firent de si grands ravages, que le maréchal de l'Hôpital, pour éviter le désordre, fut obligé de s'avancer à l'attaque; mais il fut culbuté et poursuivi; dans la déroute, la batterie française de gauche fut masquée; puis enlevée. Cependant la batterie française de droite ayant mis quelque désordre dans la gauche ennemie, peu soutenue par l'artillerie, Condé voulut en profiter, et se précipita en avant à la tête de la cavalerie de droite. Il tomba sous le flanc gauche ennemi, culbuta tout le gros bataillon qui le couvrait, puis toute la cavalerie de cette gauche; ensuite, passant au galop derrière l'infanterie espagnole, il tomba sur la cavalerie victorieuse de la droite, la culbuta, enleva la batterie de grosses pièces, et reprit la batterie française de gauche. La fameuse infanterie espagnole restait seule sur le champ de bataille; formée en masse profonde, soutenue par ses dix-huit pièces de campagne; elle restait immobile malgré les ravages de l'artillerie française. A la tête de ses escadrons, Condé se précipita pour rompre cette infanterie: les bataillons espagnols s'ouvrirent avec agilité pour laisser passer les volées à mitraille de leurs dix-huit canons; puis ils se refermèrent aussitôt, présentant aux escadrons ravagés par ce feu terrible, un front hérissé de piques et de mousqueterie. Trois fois Condé, ralliant ses escadrons, revint à la charge et trois fois il fut repoussé de la même manière. L'impétueux général sentit enfin qu'il ne pouvait rien sans son artillerie; dont le feu s'était trouvé masqué par les attaques. Alors il s'établit autour de la terrible masse, et la maintint en attendant l'arrivée du canon. Les artilleurs firent les plus grands efforts pour rouler les pièces et pour les établir devant l'infanterie espagnole. Aux premières volées, la masse

inébranlable fut rompue, un grand désordre en agita les rangs; alors Condé se précipita à la charge, enfonça, dispersa cette infanterie, enleva tout le canon.

Cette brillante victoire de Rocroy couvrit de gloire les armées françaises. Les vieilles bandes espagnoles, si célèbres, si redoutables, étaient écrasées. L'infanterie française fut alors regardée comme la première infanterie d'Europe. L'artillerie avait puissamment contribué au succès et fut ainsi la principale cause de la haute considération à laquelle parvinrent les armées de France.

Après la victoire de Rocroy, Condé poursuivit les ennemis, prit Thionville, rejeta les Allemands au delà du Rhin et envoya une partie de ses troupes à Guébriant, qui assiégeait Rotweil en Souabe. La ville fut prise, mais Guébriant y fut mortellement blessé. Le comte de Rantzau l'ayant remplacé dans le commandement, se laissa surprendre à Duttlingen par Mercy, qui commandait les Bavares et les Impériaux. Le parc d'artillerie français, fort de vingt et une pièces et laissé à Neuhaussen sous une faible garde, fut enlevé et employé à détruire plusieurs corps de troupes. Il ne resta plus que quelques débris de cette fameuse armée, qui avait fait de si grandes choses sous Weymar et sous Guébriant. (Pl. 4, fig. 3.)

Turenne fut envoyé pour recueillir les débris de l'armée weymarienne. A force de talents, d'activité et de sacrifices, il parvint à organiser un petit corps de 8,000 hommes, dont 3,000 d'infanterie, et une artillerie d'une vingtaine de pièces, presque toutes de petit calibre. Trop faible en face de l'armée de Mercy, Turenne fut obligé de laisser ce général s'emparer de Fribourg. A cette nouvelle, Condé passa le Rhin, et accourut avec l'attirail de canons le plus léger

possible, pour se joindre à Turenne. Les deux armées réunies avaient 11,000 hommes d'infanterie, 9,000 de cavalerie et 37 pièces, presque toutes de faible calibre.

Mercy, avec 15,000 hommes et vingt-huit pièces de parc, occupait une forte position devant Fribourg. Son infanterie était à gauche sur une montagne élevée, couverte d'abatis et de retranchements. Les saillants de ces retranchements avaient pour appui des redoutes garnies de deux à trois canons. Sur le côté droit de la montagne, à mi-côte, était un fort palissadé, muni de cinq pièces, qui battaient parfaitement la plaine située en avant et à droite. Dans cette plaine, la cavalerie s'étendait en longues lignes avec une douzaine de canons ; devant elle étaient des bois et des marais, dont les défilés étaient défendus par des abatis, et par des bataillons avec leurs pièces régimentaires.

L'impétueux Condé voulut, malgré les avis de Turenne, attaquer cette position. Le plan adopté fut le suivant : Condé avec son corps devait attaquer de front la gauche ennemie, pendant que Turenne, avec ses 8,000 hommes et ses vingt pièces, tournerait cette gauche par une étroite vallée. Turenne menait avec lui trop de canons. La route qu'il devait suivre, et qui n'avait pas été reconnue, présentait une foule d'obstacles. L'artillerie donna des peines infinies, et retarda beaucoup la marche, de sorte que Turenne ne put exécuter son attaque que vers la nuit.

Cependant Condé s'était établi avec son artillerie trop peu nombreuse. La cavalerie était à gauche avec huit canons pour maintenir la droite des retranchements et toute la cavalerie bavaroise. Les neuf pièces restantes s'efforcèrent de canonner la gauche des retranchements ; mais dominées, placées trop loin, et n'ayant que de faibles calibres, elles produisirent peu d'effet. Le vice de disposition dans l'artil-

lérie française provenait surtout de ce que chaque corps d'armée conserva son artillerie. Condé eût dû prendre au moins dix canons à l'artillerie de Turenne.

Après quelques temps d'insignifiante canonnade, Condé, pensant que Turenne avait exécuté son mouvement, lança son infanterie à l'attaque des retranchements ennemis. Les troupes masquèrent le feu des quelques canons français, et leurs attaques se trouvèrent isolées. Retardées par les obstacles de toute sorte, ces troupes restèrent longtemps exposées à la mousqueterie et à la mitraille ennemie. Trois fois, elles furent repoussées; enfin, entraînées par l'irrésistible Condé, elles enlevèrent les retranchements, après avoir essuyé des pertes énormes.

La nuit était venue, Condé et Turenne s'étaient joints. Mercy voyant les Français sur son flanc et sur ses derrières, se mit en retraite; son artillerie fut évacuée avec un silence et une rapidité admirables, puis établie dans une nouvelle position à gauche de Fribourg. La nouvelle ligne de Mercy appuyait sa gauche à une montagne très élevée, sept pièces défendaient cette partie : la ligne se déployait ensuite sur un long et étroit plateau, dont la crête était bordée de retranchements défendus par quelques canons; à l'extrémité droite du plateau, était une batterie de dix pièces qui flanquait l'étroite vallée entre ce plateau et Fribourg. Un retranchement, garni de cinq canons, barrait cette vallée; enfin, les grosses pièces de Fribourg flanquaient parfaitement toute la droite de la position.

Les généraux français résolurent d'observer, avec la cavalerie et une partie de l'artillerie, la droite ennemie, qui était un véritable gouffre de feu, de faire une fausse attaque contre le centre, et de forcer vigoureusement la gauche, Turenne envoya ses vingt pièces pour cette dernière attaque,

Quelques canons étaient à peine placés et commençaient à tirer, quand par suite d'une méprise, les généraux subalternes lancèrent l'infanterie à l'attaque. Cette infanterie fut écrasée par le feu des Bavares. Condé accourut, rallia les débris, et n'ayant plus de forces pour agir contre la gauche ennemie, il laissa pour observer ce point quelques troupes et quelques canons; puis avec tous ses restes disponibles, il alla rejoindre sa cavalerie dans la plaine, à gauche, et attaqua la droite ennemie. Alors, eurent lieu des combats terribles, sous le feu d'une nombreuse artillerie qui tira des deux côtés sans relâche. Les Français, entourés par le feu, furent prodigieux de courage et d'énergique persévérance.

A la faveur de la nuit, Mercy se mit en retraite, faisant filer son artillerie en avant, pendant que les troupes bordaient les montagnes latérales. Avec cette artillerie, Mercy se mit en bataille, et repoussa les énergiques charges des escadrons français envoyés à sa poursuite. Mais comme Condé suivait de près ses escadrons, Mercy se jeta dans les défilés, abandonnant six canons et deux mortiers.

Ainsi finirent ces longs et terribles combats de Fribourg. Mercy montra une grande habileté dans la conduite générale de sa défense, et particulièrement de son artillerie. Le feu à mitraille fit des ravages terribles; l'infanterie française fut presque anéantie. Les Français furent vainqueurs à force de courage et d'énergie. Nous avons vu les causes qui paralysèrent en grande partie leur artillerie, et occasionnèrent ainsi les pertes énormes en hommes.

Turenne avec les débris victorieux de l'armée française, poursuivit les Bavares. A force d'activité et de soins, il était parvenu à réorganiser une armée de 6,000 hommes d'infanterie, 5,000 de cavalerie, et quinze canons. Au cœur

de l'hiver, avec cette petite armée, il s'empara de plusieurs villes, chassa les Bavarois de la Souabe, et les poussa en Franconie. Enfin, cédant aux sollicitations de ses troupes harassées, il prit des cantonnements à Marienthal, garda auprès de lui l'infanterie et l'artillerie; mais dispersa trop la cavalerie. Le vigilant Mercy surprit cette cavalerie, la culbuta. Turenne fit venir en hâte son infanterie et son canon. Mais ces forces arrivant à la débandade, furent repoussées par l'armée de Mercy en bataille et soutenue par une artillerie nombreuse.

Turenne se retira, se jeta dans la Hesse pour sauver les restes de son armée, et perdit la plus grande partie de ses pièces, dans les défilés presque impraticables.

Condé accourut au secours de Turenne, et prit le commandement des forces réunies; elles montaient à 17,000 hommes et vingt-sept canons. Selon son habitude, Condé tenait loin de lui tous les bagages inutiles, il ne voulait d'autres voitures que les canons, les chariots de munitions et d'outils.

Cette armée française poussa vigoureusement celle impériale, forte de 15,000 hommes et vingt-huit canons de parc. Mercy cédait le terrain pied à pied, profitant de tous les obstacles pour arrêter l'armée française. Un jour, s'étant posté derrière des marais, il disposa son canon contre les défilés. Arrivé en face de cette position, l'impétueux Condé voulut attaquer de suite; mais le sage Turenne sut le retenir, et fit avancer le canon. On tira des deux côtés jusqu'à la nuit. Chaque armée perdit trois cents hommes. Mercy se sentant peu en sûreté, se retira, et prit une forte position à Nordlingen. (Pl. 5, fig. 1.)

La ligne allemande légèrement concave, appuyait ses flancs à deux hauteurs difficiles à tourner. A trois cents mètres en avant du centre, était le village d'Allerheim, oc-

cupé par quelques bataillons et par quatre pièces de parc. Ces hauteurs auxquelles s'appuyait la ligne, étaient armées chacune de cinq grosses pièces. Une batterie de six canons était établie devant chacune des ailes de l'infanterie, enfin trois pièces étaient devant le centre. Cette disposition symétrique de l'artillerie, sur une ligne peu étendue et attaquable de front seulement, était très forte. Les batteries étaient assez rapprochées pour croiser leur feu, et le village d'Allerheim était fortement flanqué. Le défaut de la disposition était que les pièces, placées sur la crête des hauteurs, laissaient de grands angles morts au pied de ces hauteurs. Toutes les batteries étaient couvertes par des retranchements inachevés.

L'armée française se forma sur deux lignes; l'artillerie, partagée en six batteries, fut ainsi disposée : quatorze pièces en trois batteries furent établies devant l'infanterie, et durent concentrer leur feu sur Allerheim; neuf pièces en deux batteries furent établies devant la cavalerie de la gauche, pour battre la hauteur de droite, qui était la plus accessible; enfin, quatre pièces seulement furent données à la cavalerie de la droite : cette batterie paraissait suffisante, parce que la droite française ayant devant elle des fossés, pouvait moins attaquer, et était moins attaquable. Ainsi, la disposition de l'artillerie française était bien combinée et conforme au plan d'attaque, elle était réunie contre le village central, et contre la hauteur de droite qui pouvaient être les seuls points attaqués.

A trois heures, le feu commença. Les quatorze pièces du centre canonnèrent le village; mais sans leur donner le temps nécessaire pour agir efficacement, Condé se précipita à l'attaque. Les lignes d'infanterie masquèrent alors l'artillerie qui, incapable de mouvement, se trouva presque para-

lysée ; aussi, les troupes de Condé furent accueillies par les décharges à bout portant de l'artillerie du village, et par le feu de flanc des batteries de la ligne. Ces troupes furent repoussées après des pertes énormes, et se trouvèrent incapables d'attaquer de nouveau. Pendant ce temps, la cavalerie française de droite était fortement ébranlée par l'artillerie de la gauche allemande, et commençait à flotter : Grammont, pour la rassurer, la conduisit à l'attaque ; mais cette cavalerie, mise en désordre par l'artillerie ennemie et par le mauvais état du terrain, fut rapidement culbutée par Jean de Werth.

Ainsi le centre et la droite française avaient été battus. Il ne restait plus que la gauche, solide sous les ordres de Turenne. Les neuf canons de cette gauche tiraient vivement contre la droite ennemie, pendant que quelques pièces des batteries du centre tiraient de nouveau sur le village d'Allerheim. Sous la protection de ce feu, Turenne et Condé, à la tête de la cavalerie de la gauche, s'avancèrent en bataille et au pas, sur huit escadrons de front. Pendant cette marche, l'artillerie bavaroise eut le temps de tirer quatre fois. Ses décharges font de grands ravages ; mais les escadrons serrent les rangs, avancent toujours, arrivent dans l'angle mort au pied de la hauteur, gravissent les pentes, reçoivent une dernière décharge à mitraille, enlèvent la batterie de droite, et la dirigent aussitôt contre le flanc de l'infanterie bavaroise qui capitule. La nuit, Jean de Werth, qui avait succédé à Mercy tué pendant la bataille, se retira avec les débris de ses troupes et quatre canons seulement.

L'armée française s'empara de Nordlingen, où furent trouvées de grandes ressources pour réparer l'équipage d'artillerie. Elle prit encore plusieurs autres places, et arriva sur les frontières de la Bavière. Turenne, resté seul à la tête

de l'armée, fut obligé de se retirer devant une armée impériale très supérieure. Il vint se retrancher sous le canon de Philippsbourg. Les Impériaux n'osèrent l'attaquer, et se contentèrent de prendre quelques places.

L'armée de Turenne s'épuisait dans la misère; longtemps, il ne put rien entreprendre. Enfin, en 1645, à force de peines, il put assiéger Trèves avec du gros canon venu de Metz, rétablir ainsi l'électeur dans ses Etats, faire sa jonction avec les Suédois (1646).

§ 2.

Pendant ces brillants succès de la France contre les Espagnols et contre les armées impériales, les Suédois, sous la conduite de Tortenson, continuaient à parcourir l'Allemagne, et à porter de grands coups à la maison d'Autriche. Tortenson, maître de Leipzig, avait échoué devant Friedberg; avec une activité admirable, il réorganisa son armée; et la pourvut d'une nombreuse artillerie légère, traversa la Bohême, insulta Prague avec ses projectiles creux, se jeta dans la Moravie, et ravagea tout jusqu'au Danube. L'inébranlable et habile Ferdinand, loin de se laisser abattre par ces revers, traita avec le roi de Danemark, qui dut attaquer la Suède. Le sénat suédois prévint cette attaque par son audacieuse vigueur. Horn, avec une armée, partit de Suède et attaqua le nord-est du Danemark, tandis que Tortenson, avec son artillerie nombreuse mais renfermant très peu de forts calibres, traversa la Moravie, la Silésie, la Lusace, passa l'Elbe à Torgau, fondit sur le Holstein, et le soumit rapidement ainsi que le Jutland. Cependant, Gallas accourut avec l'élite de l'armée impériale, se joignit aux Danois et voulut bloquer Tortenson dans le Holstein. Mais par

des marches habiles et rapides, Tortenson échappa et poursuivit vivement Gallas qui se retirait à Yuterbock ; il atteignit la cavalerie impériale, la battit de ses nombreuses pièces légères, et la culbuta ; enfin près de Magdebourg, il entourait l'infanterie de Gallas, et la détruisit presque entièrement. Alors le Danemark fut forcé à une paix très avantageuse pour la Suède, et la Saxe se détacha du parti de l'empereur.

Tortenson, avec son activité admirable, poursuivit ses succès ; il traversa la Bohême, et battit l'armée impériale à Jankowitz, en canonnant cette armée de front pendant que la cavalerie tournait les ailes ; ensuite il inonda la Moravie et l'Autriche, occupa, et ravagea tout le pays, menaça Vienne ; mais il voulut s'acharner au siège de Brunn, contre lequel son artillerie fut impuissante. Là il perdit beaucoup de temps et de forces. Une nouvelle armée impériale créée avec rapidité, s'avança au secours de la ville ; Tortenson leva le siège et se retira en Bohême. Bientôt épuisé par les souffrances cruelles de la goutte, il quitta le commandement des armées suédoises.

Wrangell succéda à ce grand général. En 1646, près de Geissen, il fit sa jonction avec Turenne, qui avait passé le Rhin avec un faible corps. Les deux armées réunies n'avaient que 18,000 hommes, mais une artillerie de soixante pièces. L'influence suédoise ramenait, on le voit, le nombre et la légèreté des pièces. Avec cette armée, Turenne et Wrangell envahirent la Bavière, repoussèrent l'armée impériale, prirent plusieurs places où ils trouvèrent de grandes ressources, et forcèrent la Bavière à la paix. Alors les deux armées se séparèrent. Wrangell alla en Bohême et Turenne soumit la Hesse.

Wrangell ravagea cruellement la Bohême; les Bava-rois rompirent la trêve et vinrent pour l'attaquer. Les Suédois se voyant sur le point d'être enfermés entre les Impériaux et les Bava-rois, se retirèrent en Westphalie où Turenne vint les rejoindre. Les deux armées réunies marchèrent contre la Bavière avec une nombreuse artillerie. Les armées impériales et bava-roises se retirèrent. Alors les opérations des Franco-Suédois ne furent qu'une poursuite rapide, à travers les pays difficiles et les rivières nombreuses de la Bavière. Dans cette poursuite, l'artillerie légère rendit de grands services. On avait passé le Danube; l'avant-garde, forte de six régiments de cavalerie, 800 mousquetaires et six pièces d'artillerie, canonna souvent l'arrière-garde ennemie, et la poussa jusqu'à l'Armuth, près de Sommershausen. L'ennemi avait là 4,000 hommes de cavalerie, deux brigades d'infanterie et du canon dans des retranchements. Turenne, arrivé avec l'avant-garde et se sentant trop inférieur, se contenta de canonner cette arrière-garde, et la maintint ainsi jusqu'à l'arrivée d'une partie de l'armée. Alors, vingt canons, formant trois batteries, furent établis, et commencèrent un feu vif et soutenu. Les ennemis, placés à quatre cents pas, le supportèrent avec un courage admirable, et perdirent, sans se rompre, près des deux tiers de leurs troupes. Enfin, la nuit vint sauver cette brave arrière-garde dont les débris purent se retirer.

L'armée franco-suédoise continua sa poursuite, arriva sur le Lech, le passa près de Rain, après avoir canonné toute la journée sur plusieurs points, pour tromper l'ennemi et débayer le point de passage. L'armée eut ensuite à passer l'Isar, et la vigoureuse action de l'artillerie disposée contre les postes et les retranchements bava-rois, repoussa encore toute résistance.

Enfin, l'armée victorieuse arriva sur l'Inn; toute la Bavière avait été conquise et cruellement ravagée. L'autriche allait être envahie; mais des torrents de pluie rendirent l'Inn impraticable : dix fois le pont jeté pour le passage fut emporté par les eaux. Alors, les armées ne trouvant plus à subsister dans la Bavière ravagée, se retirèrent, puis se séparèrent. Les Suédois revinrent en Bohême, surprirent la vieille ville de Prague et son arsenal, mais ne purent réduire la ville nouvelle. Cette action fut la dernière de cette longue guerre en Allemagne. Une suspension d'armes préliminaire de la paix de Westphalie, fut signée.

Cette paix importante fut décidée par les victoires de la France contre l'Espagne. Après la victoire de Nordlingen, Condé vint dans les Pays-Bas, assiégea et prit Dunkerque, à la vue de l'armée espagnole. Ensuite, il alla en Catalogne, mais échoua au siège de Lerida; dans sa retraite, les Espagnols le poussant de trop près, Grammont, avec cinq escadrons et quatre pièces de 4, que Condé lui envoya en toute hâte, fit volte face, s'avança audacieusement à l'attaque de vingt-deux escadrons espagnols, et les arrêta. Condé revint bientôt dans les Pays-Bas pour arrêter les progrès des Espagnols et des Impériaux.

Avec 14,000 hommes et un parc de vingt pièces commandé par le comte de Cossé, Condé marcha aux ennemis forts de 18,000 hommes et trente-huit pièces d'artillerie. Les deux armées disposées sur deux lignes, avec l'artillerie distribuée devant le front, se canonnèrent vivement. Condé n'ayant pu parvenir à faire sortir les Espagnols de leur forte position, se retira lentement, laissant la cavalerie pour arrière-garde. Les Espagnols poursuivirent, culbutèrent cette cavalerie, puis établirent leurs pièces sur une hauteur

d'où elle commencèrent un feu très vif. Un grand désordre eut lieu dans les premières troupes françaises, surprises par le feu de cette artillerie. Condé, avec une activité et une présence d'esprit admirables, établit ses vingt pièces sur une hauteur et arrêta la poursuite des Espagnols. Sous la protection de cette forte batterie, il disposa son armée en bataille, exécuta un passage de lignes; puis, par des charges admirables, il culbuta les ennemis, et prit leurs trente-huit pièces.

La disposition rapide de l'artillerie française était un coup de génie; cette disposition était d'autant plus remarquable que les habitudes de l'époque étaient contraires à l'action indépendante et massée de l'artillerie.

Cette brillante victoire termina la guerre. L'Espagne et la Hollande conclurent un traité qui reconnut la souveraineté de la Hollande, et lui laissa toutes ses conquêtes. La France, la Suède, l'Autriche et tous les États d'Allemagne, conclurent, après de longues discussions, le fameux traité de Westphalie, qui devait servir longtemps de base à la constitution et à l'équilibre de l'Allemagne et de l'Europe. La France, la Suède et leurs alliées, reçurent des accroissements de territoire; les protestants acquirent des droits politiques comme les catholiques; les petits États d'Allemagne virent leurs droits augmentés et assurés; aucune résolution de constitution, de paix ou de guerre ne put être prise sans le consentement de ces États, qui se trouvèrent ainsi arrachés à l'ambition dominante de l'Autriche. Enfin la paix européenne eût été générale sans la guerre qui continua toujours entre la France et l'Espagne.

§ 3.

Richelieu avait maintenu l'intérieur du royaume avec

une main de fer. Sous le doux Mazarin, la réaction eut lieu. Le parlement, bâillonné par Richelieu, commença une opposition continuelle et tracassière; des avocats, des procureurs, des femmes, des prélats, se crurent appelés à conduire les affaires de l'Etat. Toutes ces prétentions jointes à celles des nobles, et aux intrigues de la cour, firent de l'intérieur du royaume une confusion affreuse de cabales et d'intrigues, amenèrent la misérable lutte de la Fronde. Ces guerres devraient être méprisées sans la présence de Condé, de Turenne et des Espagnols. Ces derniers espéraient trouver dans les troubles de la France l'occasion de réparer leurs défaites précédentes.

Sous Mazarin, les finances de la France étaient livrées à un véritable brigandage. En Flandre, en Italie, sur le Rhin, les opérations avaient été paralysées faute de ressources et de prévoyances (1648). Par suite de cette misère et de la confusion générale, les armées, qui luttèrent dans cette guerre, furent faibles et mal pourvues. Le plus souvent l'artillerie fut en très petit nombre, mal organisée, composée de pièces prises çà et là, où on les trouvait. Du reste, elle jouissait toujours d'une grande considération; Mazarin sentait qu'elle était l'armée principale du pouvoir, et en 1650, il se fit grand maître de l'artillerie.

Les frondeurs n'avaient que des offrandes et des collectes pour fournir à l'organisation éphémère de leur armée. Les premières collectes produisirent de fortes sommes, mais les troupes qui en résultèrent, furent dispersées par une charge de Condé. Les armées royales n'avaient aussi que de misérables ressources à leur disposition. En 1649, Puysegur, chargé de défendre la Marne, dut ramasser du canon là où il en trouverait. En 1650, le maréchal du Plessis-Praslin, chargé d'arrêter l'invasion des Espagnols, s'empara de Reims avec quelques misérables canons; puis avec 7,000

hommes et quelques pièces de petit calibre, ramassées çà et là, il attaqua les Espagnols, forts de 7,000 hommes et 6 canons. Les deux armées étaient sur des coteaux parallèles et très rapprochés; l'armée royale descendit dans la vallée avec son artillerie.

Turenne, qui commandait l'armée espagnole, fit tirer ses six pièces, puis descendit avec ses troupes seulement. Un combat acharné eut lieu dans la vallée; les pièces françaises agirent de très près, furent prises et reprises. Enfin, Turenne fut repoussé, et se retira sous la protection de ses 6 canons, laissés sur le coteau. Cette victoire de Rethel, affermit beaucoup le parti de la cour.

Condé, dont le caractère fier et impétueux affichait un grand mépris pour les intrigues de toutes sortes qui l'entouraient, fut facilement trompé par ces intrigues, et se jeta dans le parti de la fronde; il organisa la guerre civile, puis, aveuglé par ses ressentiments, il traita avec les Espagnols. Condé, avec son activité et ses talents admirables, fit toute la force de la fronde. Il courut dans la Guienne, l'Anjou, le Poitou, pour soulever le pays, et s'organiser une armée. Dans ses opérations, son artillerie fut toujours misérable; on le vit assiéger Miradoux, avec trois pièces prises à Agen, et faire ramasser, dans les fossés, les boulets qu'il avait tirés, afin d'entretenir le feu de ses canons.

Mazarin, exilé à Cologne, était rentré en France avec une armée de 7,000 hommes, levée à ses frais. Cette armée, augmentée par quelques troupes royales, et mise sous les ordres de Turenne et d'Hocquincourt, était campée près d'Orléans. Condé accourut avec quelques petites pièces, pour l'attaquer; il surprit le quartier d'Hocquincourt, l'enleva ainsi que son artillerie, et poussa vers le quartier de Turenne. Mais ce sage général prit ses mesures avec habi-

leté et rapidité; il fit avancer en hâte son canon, et l'établit en face du défilé par lequel arrivait Condé victorieux. Le feu de ces quelques pièces, soutenu pendant quatre heures, arrêta Condé, ravagea ses vingt escadrons, démonta les deux canons qu'il avait fait avancer. Turenne sauva ainsi les débris de l'armée d'Hocquincourt, et la puissance royale, sans avoir perdu un seul soldat.

Condé vint à Paris, mais se trouva paralysé au milieu d'une foule d'intrigues, de cabales de toute sorte. Sa petite armée s'affaiblissait de plus en plus. Turenne, commandant l'armée royale, constituait toute la force du parti de la cour. Il s'avança vers Paris, et voulut enlever Etampes; mais son artillerie était trop faible; il échoua. Les ressources de cette armée royale, étaient si misérables, que pour atteler la peu nombreuse artillerie, on employa les chevaux de la cour, et on forma deux convois successifs, traînés par les mêmes chevaux.

Turenne arriva devant Paris, et attaqua l'armée de la fronde qui passait autour de la ville pour se rendre à Charenton. Condé, attaqué en marche, se jeta dans le faubourg Saint-Antoine, et s'établit fortement dans les maisons et derrière des barricades.

Turenne, qui se trouvait sans artillerie, voulait seulement maintenir les ennemis jusqu'à l'arrivée du canon, qui marchait avec le maréchal La Ferté. — Mais la cour lui donna l'ordre d'attaquer. Il le fit avec son habileté ordinaire; des combats sanglants eurent lieu, mais toutes les attaques furent repoussées. Enfin, La Ferté arriva avec une partie de l'armée royale et l'artillerie. Turenne distribua le canon à trois attaques, et établit une batterie de six pièces pour enfler la rue principale. Les frondeurs battus par cette artillerie et attaqués vigoureusement, ne purent tenir et plièrent

de tous côtés. Ils eussent été complètement culbutés, si le canon de la Bastille, tiré par ordre de Mademoiselle, n'eût arrêté la poursuite des troupes royales.

Ce succès de Turenne termina les troubles de la Fronde, rétablit la royauté. Alors, tous les efforts militaires furent portés contre les Espagnols, qui avaient profité de ces troubles pour reprendre quelques places dans les Pays-Bas, en Italie, sur le Rhin et en Espagne.

Les Espagnols n'avaient que de faibles ressources, mais ils étaient renforcés par les Allemands devenus libres, et deux des plus grands généraux français, égarés par de funestes ressentiments, conduisaient leurs armées. Le comte d'Har-court, sur le Rhin : le grand Condé, dans les Pays-Bas.

Les armées françaises, grâce aux brigandages et à l'incurie de Mazarin, étaient faibles, manquaient de ressources, et surtout d'artillerie. Mais le sage Turenne était à leur tête, la prudence et l'habileté consommées de sa conduite, procurèrent des succès, repoussèrent les ennemis de la France.

En 1653, Condé, avec une forte armée espagnole et allemande, envahit la Picardie. Il fut arrêté par l'habile défense de Turenne, qui était trop faible pour combattre.

En 1654, les Espagnols revinrent, assiégèrent Arras, et construisirent de vastes lignes bordées d'artillerie. L'armée royale attaqua ces lignes et y pénétra par deux points. Condé culbuta le maréchal La Ferté qui commandait une des attaques, et accourut aussitôt pour repousser Turenne qui dirigeait l'autre attaque. Turenne avait si peu de monde à opposer aux forces de Condé, qui grossissaient de plus en plus, qu'il dut dédoubler son infanterie pour présenter un front assez grand. Mais heureusement, le sage général avait fait suivre ses troupes par de l'artillerie. Il

ordonna à Puysegur de faire avancer quatre canons. Le feu à boulet et à mitraille de ces pièces fit de grands ravages dans les escadrons de Condé, et le força à la retraite. Les Français prirent 63 canons et 2,000 chariots.

De 1655 à 1658, les opérations languirent faute de ressources; l'armée française s'occupa à prendre des places. En 1656, elle assiégeait Valenciennes. Condé, à la tête d'une armée espagnole, força les lignes, culbuta le maréchal de La Ferté; mais Turenne, par ses belles dispositions, le bon emploi de ses pièces d'artillerie, arrêta le succès ennemi, sauva l'armée royale.

En 1658, Turenne, renforcé par 6,000 Anglais envoyés par Cromwell, faisait le siège difficile de Dunkerque. Une forte armée espagnole, sous don Juan d'Autriche, s'avança le long des dunes, avec une lenteur extrême, pour faire lever le siège. Turenne, averti que cette armée n'avait pas son artillerie, sortit de ses lignes, se disposa en bataille⁽¹⁾, marcha aux ennemis, et les mit en désordre par le feu de son canon, avant de les attaquer. Pour l'action décisive de la bataille, Turenne résolut d'écraser la droite espagnole; à cet effet, il l'entoura par l'artillerie. La flotte anglaise foudroya le flanc et les derrières de cette droite, pendant que 5 pièces établies sur une dune battaient le front; et que Castelnau s'avancait le long du rivage, avec la cavalerie et deux petites pièces qui tirèrent trois fois avant qu'on abordât l'ennemi. (Pl. V, fig. 2.)

La droite espagnole fut rompue et entraîna la déroute de toute l'armée.

(1) Cette marche en bataille fut d'une lenteur extrême, Turenne resta trois heures pour faire un quart de lieue.

Cette dernière victoire, où toutes les dispositions de Turanne furent des plus belles, termina la guerre, et amena le traité des Pyrénées..

1659. La paix fut signée entre la France et l'Espagne, paix glorieuse et solide pour la France.

Alors les guerres cessèrent en Europe, et la France, qui depuis vingt-cinq ans luttait, sur toutes ses frontières contre les étrangers, et dans l'intérieur contre l'anarchie, recueillit le fruit de ses efforts, devint le plus glorieux et le plus puissant royaume d'Europe.





LIVRE DEUXIÈME.

1659 à 1740.

CHAPITRE PREMIER.

1659 à 1697.

Artilleries de France, de Hollande, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, de Prusse, d'Allemagne, de Savoie, etc.

Section I.—§ 1^{er}. Etat de l'Europe occidentale.—France sous Louis XIV; développement général; position de l'artillerie.—§ 2. Ennemis de la France; état politique et militaire; position de l'artillerie.—Espagne.—Hollande et Angleterre, sous Guillaume. Bataille de la Boyne.—Allemagne, Autriche, Prusse, Bavière, Saxe, etc.—Savoie.

Section II.—§ 1^{er}. Développement général de l'artillerie. Organisation militaire et permanente du personnel en France.—Discussion de cette organisation.—Progrès et valeur.—Personnel de l'artillerie dans les autres Etats.—§ 2. Grande création de matériel d'artillerie.—Etat général des bouches à feu. Réduction, classement. Canons longs, moyens et courts; obusiers et mortiers.—Puissance progressive de l'action de l'artillerie. Mitraille. Projectiles creux.—Etat de la théorie et de la pratique du tir. Charges, détails de chargement et de service.—Des affûts et des voitures; principes de construction.—Etat et organisation des attelages.—§ 3. Armées de siège et armées de campagne. Composition, but, relations mutuelles.—Aperçu général sur les parcs de siège.—Artillerie des armées françaises en campagne. Position générale; pièces de troupes; artillerie de parc; masse et composition générale des parcs, en matériel et en personnel.—Parcs, premiers essais d'organisation générale.—Organisation du matériel, son partage en masses et en groupes; en partie active et partie passive; organisation de la partie active en brigades.—Relations des différentes spécialités du parc avec le matériel organisé.—Direction générale du parc, marche, campement.—Parcs étrangers.—§ 4. Etat général des troupes d'infanterie et de cavalerie; relations mutuelles des trois armes.—Art des marches; masse énorme des armées; dispositions et relations mutuelles de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, des vivres

et approvisionnements, des bagages; positions de l'artillerie dans les ordres de marche.—Campements; formations en bataille; conduites diverses de l'artillerie.—Relations avec les lignes de troupes, combinaisons avec les circonstances.—Action de l'artillerie dans les batailles; canonnades; mouvements des pièces.—Positions réciproques de la défensive et de l'offensive, système général de guerre.

Section III.—§ 1^{er}. Puissance et ambition de Louis XIV; guerre contre l'Espagne. Siège de Lille. Traité d'Aix-la-Chapelle.—Progrès militaires. Invasion de la Hollande. Passage du Rhin.—§ 2. Attaques générales de l'Europe contre la France. Guerres en Flandre. Opérations de Condé. Bataille de Seneff. Bataille de Cassel.—§ 3. Opérations sur le Rhin, pénurie de forces; campagne de Turenne en 1674. Combat de Spitzheim et de Lutzenbourg.—Nouvelles opérations de Turenne, bataille d'Entsheim; grandes marches; combats de Turckheim et de Colmar.—Campagnes de 1675, lutte entre Turenne et Montecuculi; succès de Turenne; disposition de son armée; actions sur la Zalzbach.—Bataille d'Altenheim.—Opérations du maréchal de Créquy en Lorraine et sur le Rhin. Paix de Nimègue.

Section IV.—§ 1^{er}. Ambition de Louis XIV. Ligue générale de l'Europe contre la France. Déploiement gigantesque de forces militaires. Affaire de Walcourt.—§ 2. Grandes luttes et grandes armées dans les Pays-Bas. Opérations de Luxembourg. Campagne de 1690. Marches sur la Sambre. Bataille de Fleurus.—Campagne de 1691. Positions. Combat de Leuzé.—Campagne de 1692. Positions sur la Meuse. Bataille de Steinkerque.—Campagne de 1693. Forces énormes dans les Pays-Bas, bataille de Nerwinden.—Campagne de 1694. Mort de Luxembourg.—§ 3. Guerre en Italie sous Catinat dans la Savoie et le Piémont. Opérations dans les montagnes et contre les places.—Opérations contre l'armée de Savoie. Bataille de Staffarde; bataille de Marseille.—Guerre en Espagne et sur le Rhin; conduite de Louis de Bade, dans la campagne de 1696 sur le Rhin.—Paix de Ryswick (1697).

SECTION I.

§ 1.

Après la mort de Mazarin, Louis XIV voulut conduire lui-même, les destinées de la France. Toutes les résistances intérieures étaient disparues, les grands et les protestants avaient été écrasés par Richelieu, le parlement était tombé

sous le ridicule de son impuissance; il n'y avait plus en France qu'un roi, et un peuple heureux de se soumettre : l'Etat, c'est moi, avait dit Louis XIV, en commençant son règne. Le jeune roi concentra dans sa main toutes les forces de la France, organisa, dirigea tout suivant sa volonté absolue, suivant ses idées grandioses et ambitieuses. La France, soumise à cette impulsion unique et vigoureuse, prit un essor immense; elle devint la première puissance d'Europe; elle servit de modèle pour toutes les institutions sociales et militaires. Comme toujours, ce grand développement ne put avoir lieu que par des guerres; elles furent longues et acharnées; la France isolée eut à lutter contre toute l'Europe.

Louis XIV travailla longtemps à préparer ses forces, puis les essaya dans de petites expéditions en Portugal, en Hollande, contre les Turcs et les pirates d'Afrique. Ces petites expéditions, qui répandirent au loin le nom et la gloire de la France, préludaient à de plus grandes opérations. Enfin, Louis XIV se sentant assez fort, marcha hardiment dans ses projets de conquête et de domination.

Les débris du colosse espagnol entouraient la France; ils durent être le premier but des conquêtes. Les armées françaises envahirent tout à coup la Flandre et la Franche-Comté, et les soupirent en quelques semaines. L'Europe effrayée, se ligua; alors, Louis XIV voulut bien accepter la paix d'Aix-la-Chapelle (1668), qui lui donna une partie de la Flandre.

Pendant la paix, Louis XIV augmenta et perfectionna beaucoup ses forces militaires et maritimes. En 1672, voulant se venger de la Hollande, et frapper au cœur cette reine des mers, il s'avança à la tête d'armées nombreuses, dont

la tenue et l'organisation excitèrent une admiration générale. La Hollande n'ayant qu'une faible armée, fit peu de résistance, et perdit rapidement toutes ses places. Mais Louis XIV ne sut pas pousser ses conquêtes, et bientôt le jeune stathouder, Guillaume d'Orange, sauva son pays, en soulevant toute l'Europe; l'Espagne, l'Autriche, l'empire d'Allemagne, le Brandebourg, le Danemark, se liguerent contre la France, sous le prétexte de défendre la Hollande. Louis XIV tint tête à ce formidable débordement d'ennemis. Pendant six ans, la France combattit avec vigueur, sur mer, en Flandre, dans la Lorraine, sur le Rhin, et dans les Pyrénées; enfin elle sortit victorieuse de cette lutte immense, et imposa la paix de Nimègue (1678).

La France était parvenue au plus haut point de puissance : les armées et les flottes étaient nombreuses, et parfaitement organisées. Orgueilleux de sa puissance, aveuglé par l'ambition, Louis XIV s'empara de plusieurs possessions au milieu de la paix. L'Europe effrayée, n'osait agir, mais conspirait sous la conduite de Guillaume, travaillait à se réunir. Louis XIV la prévint, et lui jeta le gant, en attaquant l'Empire (1688). Alors, des luttes terribles commencèrent, sur terre et sur mer. La France était seule contre tout les Etats de l'Europe : pas d'alliés pour elle, et même pas de neutres; tous étaient ennemis, plus nombreux, plus concentrés, plus acharnés que jamais. Dans cette position, la France donna à ses forces militaires un développement inconnu jusqu'alors; pendant dix ans, elle lutta sur toutes ses frontières avec quatre, cinq, six armées, qui comprirent jusqu'à 400,000 hommes. Des efforts aussi gigantesques furent couronnés de succès; l'Europe fut encore vaincue, et Louis XIV, voulant se préparer à recueillir la succession d'Espagne, donna la paix de Ryswik.

Pour soutenir ces luttes gigantesques, pour en sortir victorieuse, il fallut à la France des ressources immenses, une excellente organisation des forces militaires, une habile conduite de ces forces. Colbert organisa les finances, fit fleurir et développa l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences et les arts : la richesse de la France prit un accroissement inouï. Les recettes régulières purent suffir aux dépenses militaires, jusqu'à la mort de Colbert (1683); après ce grand ministre, les armées de France augmentèrent considérablement, les recettes régulières devinrent insuffisantes, mais des emprunts couvrirent rapidement les dépenses. Louvois, ministre de la guerre, employa ces ressources à créer, organiser, maintenir les forces militaires. L'incertitude et la confusion, qui jusqu'alors avaient régné dans l'état des armées, disparurent pour faire place à l'ordre, à la régularité, à la permanence; ces principes d'organisation augmentèrent considérablement la valeur des forces matérielles. Beaucoup de nouvelles institutions furent établies sur des bases fixes, et procurèrent, même dans les moments les plus difficiles, des éléments solidement organisés. Les armées soumises à l'unité d'organisation et de suprématie royale, furent remises pour la conduite à d'habiles généraux, parmi lesquels brillèrent Turenne, Condé, Luxembourg, de Créquy, Catinat, grands capitaines, hommes de génie, qui portèrent si haut la gloire et la puissance de la France.

L'artillerie fut de toutes les institutions, celle qui retira les plus grands avantages de ce nouvel état de choses. Cette arme était dans le génie orgueilleux et calculateur de Louis XIV. Agir en masse et à coup sûr, conquérir pied à pied, et rendre ses conquêtes inattaquables, telles étaient les principes de Louis XIV, de Louvois et de Vauban, qui exer-

cèrent une influence grande et continue, sur la conduite des opérations. Ces principes entraînèrent les guerres de sièges, d'observation et de position, malgré les efforts de Turenne, Condé et Luxembourg, etc., pour donner plus d'activité aux opérations. Dans ces systèmes de guerre établis, surtout pour les sièges avec leurs vastes lignes, l'artillerie était l'arme principale; souvent même, son action était la seule employée.

Louis XIV appréciait toute la puissance d'action matérielle et morale de l'artillerie; il n'opéra jamais qu'avec des masses énormes de cette arme, attributs continuels de l'orgueil et de la puissance royale; il concentra dans sa main, toute l'artillerie du royaume, et chaque pièce porta un soleil comme cachet de possession royale.

L'artillerie de France, presque épuisée par les guerres précédentes, dut être créée en quantité immense, pour armer les flottes et défendre les côtes, pour garnir les places existantes et celles conquises, pour soumettre les places ennemies, pour suffir à la consommation des armées, pendant trente années de guerre, sur toutes les frontières. Ce développement immense fut donné à l'artillerie; cette arme ne manqua dans aucune opération, elle fut toujours nombreuse et régulière. Pour obtenir un si grand résultat, l'artillerie eut besoin d'une impulsion vigoureuse, d'une activité continuelle, d'une bonne organisation de sa multitude d'éléments divers. Le système général de régularité, de prévoyance et de permanence, fut appliqué à toutes les parties; mais le progrès le plus important fut l'organisation militaire et permanente de tout le personnel. Louis XIV, avec ses idées grandes et profondes, sentait qu'un bon personnel était l'âme, la base d'une bonne artillerie; aussi le grand roi s'efforça de maintenir et d'honorer ce personnel; il en

fit un corps d'élite parmi toutes les troupes, et se mit à sa tête.

§ 2.

En face de cette France devenue forte et brillante sous l'impulsion vigoureuse et unique de Louis XIV, était toute l'Europe avec ses Etats divers, parmi lesquels, les uns prospéraient, d'autres restaient dans une stationnaire inertie, d'autres tombaient d'une très haute position. L'éclat de la France attira ces Etats divers, dont la multitude confuse, se précipita contre l'ambitieuse dominatrice. Quoique vaincus presque toujours, ces ennemis retirèrent de leur choc contre la France quelques lambeaux de lumière.

L'Espagne, qui, par ses puissantes armées, avait dominé en Europe, en Afrique, dans le Nouveau Monde et sur toutes les mers; l'Espagne dont la prospérité intérieure, protégée par cette immense puissance militaire, avait pris un admirable développement; l'Espagne dont l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences, les arts et les lettres dominaient en Europe; cette Espagne si grande, déclinait avec une rapidité effrayante; descendait au rang d'Etat secondaire, depuis que ses fameuses armées étaient tombées sous les coups des Français. Toutes les forces de ce malheureux royaume étaient brisées, soit par les soulèvements intérieurs, soit par la faiblesse des gouvernants. Les provinces se dépeuplaient; l'agriculture, le commerce, l'industrie dépérissaient, la marine devenait même incapable de suffire au service des colonies; les forces militaires devenaient insignifiantes, délabrées. Louis XIV profita de cet état de faiblesse pour reprendre quelques riches provinces; l'Espagne incapa-

ble de résister, les abandonna, presque sans coup férir. Quand l'Europe se réunit contre la France, l'Espagne se trouva naturellement faire partie de toutes les ligues; mais elle ne put agir que faiblement; ses efforts se bornèrent à la résistance de quelques places de Catalogne, et à ceux de quelques corps de troupes qui figurèrent seulement dans l'armée alliée des Pays-Bas.

La misère de l'état militaire dut affecter principalement l'artillerie : cette arme qui avait toujours été nombreuse, forte et régulière dans les armées Espagnoles, se réduisit à quelques lourdes pièces mal organisées que les troupes conduisaient avec elles; les places même manquaient de matériel pour leur défense; du reste, les guerres dans les pays difficiles de l'Espagne et du Portugal, les relations multipliées avec les Impériaux, avaient introduit l'idée d'employer des pièces d'artillerie très allégées, mais l'influence française devait finir par dominer toutes les institutions militaires de l'Espagne.

La Hollande, après la paix de 1648, se crut débarrassée pour toujours des guerres continentales, porta tous ses efforts sur le commerce et la marine, acquit de grandes richesses, mais ne sut pas en profiter pour s'assurer des forces militaires; ces forces, que Maurice et Henri de Nassau avaient rendues si puissantes, se trouvèrent réduites à quelques troupes dispersées et dépourvues de ressources. L'artillerie négligée pendant longtemps, consistait en quelques pièces lourdes abandonnées dans les places, et manquant des éléments nécessaires pour être mises en action.

De cet état de faiblesse militaire, arriva que la Hollande malgré ses richesses fut incapable de résister aux armées françaises, qui envahirent son territoire. L'artillerie hollan-

daise manqua pour empêcher le passage du Rhin, pour défendre les places. La Hollande entière était perdue, sans les fautes de Louis XIV, Guillaume III, nommé stathouder, réveilla l'énergie de la nation, travailla vigoureusement à réorganiser les forces militaires, souleva toute l'Europe contre la France. Ces efforts furent couronnés de succès, les Français durent évacuer la Hollande, et cet Etat devint le plus actif ennemi de Louis XIV.

Guillaume à la tête de ses Hollandais, réunis aux Espagnols et aux Allemands, fit constamment la guerre dans les Pays-Bas. Il eut peu de succès, mais son génie actif, sa fermeté inébranlable excellaient à paralyser les suites d'une défaite; il reparaissait toujours à la tête d'armées de plus en plus fortes. L'artillerie était encore l'arme de ce génie froid et calculateur : Guillaume l'employa toujours en grande quantité, soit pour les sièges, soit pour les batailles; il en sentait vivement la nécessité contre les troupes françaises très supérieures en qualité et en moral. Guillaume dut créer rapidement une grande quantité de matériel; l'influence des Français et des Impériaux, mais surtout les conseils de Montécuculli firent que cette artillerie hollandaise fut moins lourde que précédemment et employa un nombre beaucoup plus grand de petits calibres.

Pendant six ans, Guillaume fut obligé de créer et d'entretenir des armées, de payer des subsides à quelques Etats secondaires qu'il entraînait à sa suite; les ressources s'épuisèrent à force de revers; la Hollande fut obligée de demander la paix, mais son habileté politique sut se rendre favorable le traité de Nimègue.

Pendant la paix, Guillaume, dévoré de haine contre la France, fit tous ses efforts pour étendre et assurer les forces militaires de la Hollande, pour augmenter le nombre des

ennemis de la France ; il parvint admirablement à ce dernier but en s'emparant du trône d'Angleterre (1).

(1) Depuis les guerres européennes contre la France, terminées en 1559, l'Angleterre, portant tous ses efforts vers le développement de sa marine, avait négligé ses forces de terre, et s'était retirée des guerres continentales. Elisabeth, qui établit solidement la richesse et la force de l'Angleterre, négligea par économie l'armée, dont la nécessité se faisait peu sentir à des Insulaires, pour étendre leur puissance. Cette absence d'armée eût pu devenir fatale en 1587, lors de la grande attaque espagnole. L'Angleterre ayant décrété une armée de 70,000 hommes, ne put réunir que 20,000 hommes de mauvaise milice ; mais les éléments combattirent pour les Anglais, l'immense flotte espagnole fut dispersée par les tempêtes. Cet événement ayant assuré la puissance de l'Angleterre, on laissa l'armée dans l'oubli ; pendant longtemps les seules opérations militaires furent quelques secours insignifiants en infanterie et artillerie, vendus aux protestants de France : puis 6,000 hommes envoyés par Jacques I^{er}, dans l'armée de Maurice de Nassau. Avec une telle misère de forces militaires, l'artillerie de terre dut être faible et grossière. Les places fortes, extrêmement rares en Angleterre, avaient très peu de canons. Quelques pièces fort lourdes avaient les corps insignifiants de troupes qui allaient guerroyer au dehors.

La royauté fut victime de cette absence de forces militaires ; le malheureux Charles I^{er} sans armes, sans subsides du parlement pour organiser une armée, se vit obligé de céder peu à peu aux envahissements de toute sorte. Pour marcher contre les Ecossais révoltés, il n'eut d'abord que les dons gratuits de sa noblesse (1610) ; Strafford, à force d'activité et d'habileté, obtint de l'Irlande et du clergé des subsides pour créer et entretenir pendant dix-huit mois un corps de 8,000 hommes d'infanterie, avec un parc d'artillerie ; mais ces forces faibles et ignorantes, mal dirigées, furent impuissantes contre les Ecossais, dont la nombreuse armée avait été organisée par Lesly, ami de Gustave-Adolphe, et qui avait pris part pendant longtemps aux opérations des Suédois en Allemagne.—En 1640, cette armée écossaise, forte de 24,000 hommes et 40 canons, s'empara de plusieurs villes, se retrancha sur la montagne de Dunse, et paralysa ainsi les efforts de Charles I^{er}. L'année suivante, l'armée écossaise, devenue plus forte, envahit l'Angleterre, et dispersa par le feu de son artillerie les Anglais qui s'étaient établis sur les rives de la Tyne, avec beaucoup de batteries de canons.

Charles, impuissant contre les Ecossais, n'ayant aucune ressource à sa

Les Anglais consacrant toutes leurs ressources au développement du commerce, de l'industrie et de la marine, avaient laissé dans une négligence complète leurs forces mi-

disposition, tomba sous la dépendance du long parlement qui usurpa de plus en plus l'autorité royale, et s'empara des milices et des arsenaux du royaume. Dans cette position, Charles se décida à lever l'étendard de la guerre civile, et alors une longue lutte commença entre les royalistes et les parlementaires.

Les Anglais s'étaient instruits dans la guerre à l'école des Espagnols et des Hollandais. La prudence et la lenteur d'action, caractères de cette école, se combinant avec l'énergie du caractère anglais, et la mobilité d'opérations qui est le propre des guerres civiles, amenèrent un système varié d'opérations, mélange de marches, batailles, positions et sièges, avec des armées éphémères et irrégulièrement organisées. L'artillerie, composée hâtivement au moyen de ressources créées ou trouvées de tous côtés, appelée à agir au milieu d'opérations variées, présenta généralement, dans sa nature et son emploi, beaucoup de faiblesse et de grossièreté. Les armées royales créées et entretenues au moyen des dons gratuits ou de quelques secours étrangers, eurent toujours une artillerie assez misérable, et surent rarement l'employer. A Edge-Hill, Charles ne sut pas tirer parti de son artillerie pour écraser l'armée parlementaire qui était devant lui sans canons. A la bataille de Marston-Moor, à celle de Naseby qui renversa la royauté, l'impétuosité du prince Robert et de la cavalerie royale, paralysa l'artillerie, qui tomba au pouvoir des parlementaires. Enfin, cette artillerie royale échoua contre presque toutes les villes, même peu fortes, qu'elle voulait attaquer.

Les armées parlementaires faibles d'abord, se formèrent rapidement au milieu de la guerre, avec les grandes ressources que procurait le parlement, et sous des chefs habiles. L'artillerie, créée avec rapidité et ensemble dans les arsenaux de la nation, fut toujours plus nombreuse, plus régulière et mieux conduite que celle des royalistes. Elle rendit de grands services dans toutes les victoires qui écrasèrent la royauté. Cromwell avec son génie vigoureux et profond, sut toujours se procurer l'appui de cette artillerie : elle l'accompagna dans ses luttes en Angleterre, dans sa terrible expédition d'Irlande, où il prit les villes d'assaut et ravagea tout le pays, dans sa glorieuse expédition d'Ecosse, où il remporta les victoires de Dunbar et de Worcester, soumit plusieurs villes.

Les royalistes étant partout vaincus, Cromwell revint à Londres avec

litaires. Les guerres civiles entre la royauté et le parlement, ramenèrent les ressources vers la création et l'entretien des armées de terre. De la sanglante lutte entre les deux partis, résulta que l'armée victorieuse, celle du parlement, devint souveraine dans le royaume. Cromwell s'appuyant sur cette armée fortement organisée, devint maître absolu. Sous eet habile tyran l'Angleterre parvint à un haut degré de puissance; l'armée resta forte et influente, mais inactive. Seulement, 6,000 hommes vendus à la France comme secours, parurent un instant dans l'armée de Turenne. Après la mort de Cromwell et la restauration de Charles II, la réaction eut lieu. L'armée fut licenciée : les refus de subsides de la part des parlements, les folles dépenses de Charles II, laissèrent de nouveau les forces militaires tomber dans la négligence. Pendant la guerre européenne, terminée par le traité de Nimègue, 6,000 Anglais seulement vendus par Charles II, à la France, parurent un instant dans l'armée de Turenne. Ensuite, les résistances des parlements, sous Charles II et Jacques I^{er}, annulèrent de plus en plus les forces militaires. L'artillerie était victime de toutes ces variations; d'abord soumise aux influences espagnole et hollandaise, elle était restée dans un état de faiblesse et de lourdeur extrême. Les guerres civiles la ramenèrent en assez grande quantité; les progrès faits en Europe, la nécessilé pour cette artillerie de pouvoir agir rapidement en Angleterre, en Irlande, et dans les pays difficiles de l'Ecosse, l'allégèrent un peu; les relations avec les armées françaises y contribuèrent aussi.

son armée victorieuse, et dont l'influence était souveraine; il chassa le parlement, et devint ainsi le maître absolu de l'Angleterre. Le royaume fut partout fort et puissant).

Enfin, comme toutes les choses militaires de l'Angleterre, cette artillerie, vers 1688, était dans une misère extrême.

Tel était l'état militaire de l'Angleterre, lorsque Jacques II, victime de ses préférences pour la religion catholique, se vit abandonné par la nation. Guillaume d'Orange, qui avait épousé une princesse anglaise, vint pour prendre la couronne, à la tête de 15,000 hommes pourvus d'une nombreuse artillerie. L'Angleterre et l'Ecosse le reconnurent pour roi; l'Irlande soutint les Stuarts, et devint le théâtre de la lutte des deux rivaux. Jacques II avait une armée assez nombreuse, mais elle contenait beaucoup d'Irlandais, nouvellement levés, peu instruits et peu solides. La seule force de cette armée, était dans un corps de Français munis d'une peu nombreuse mais bonne artillerie. Jacques II ruina son armée au siège insignifiant de Londonderry, et se trouva très faible en présence de Guillaume, qui débarqua en Irlande, avec une armée nombreuse et pourvue d'une forte artillerie. A la bataille de la Boyne, cette artillerie de Guillaume battit de front l'armée de Jacques, pendant que le maréchal de Schomberg, avec la cavalerie, une brigade d'infanterie et cinq petites pièces, passait la Boyne à trois mille au delà du camp de Jacques, et tombait sur les derrières de cette armée.

Les Irlandais prirent rapidement la fuite, les Français seuls firent une vigoureuse résistance, leur artillerie tira jusqu'au dernier moment; un boulet tua le vieux Schomberg, qui était venu souiller son honneur en attaquant des Français; un autre boulet effleura l'épaule de Guillaume. La prise de Limerick, la victoire de Kirkconnel, écrasèrent la résistance de l'Irlande, et désormais Guillaume III fut roi des trois États.

Guillaume s'efforça de réorganiser les forces militaires de l'Angleterre et les lança de suite dans les luttes européennes contre la France. La marine devint formidable; réunie à celle hollandaise, elle frappa de grands coups contre celle des Français. Les forces de terre furent augmentées; cependant, elles restèrent toujours faibles, Guillaume était arrêté, dans le grand développement qu'il voulait leur donner, par l'opposition constante des parlements. Aussi, malgré tous ses efforts, les forces anglaises se bornèrent à des corps de 12,000 à 20,000 hommes, qui agirent constamment dans l'armée des Pays-Bas.

Les Anglais réunis aux Hollandais, formèrent la base et la force de cette armée, qui, sous la conduite de Guillaume, fit les plus grands efforts contre la France, mais fut toujours battue. L'armée des Pays-Bas eut toujours à sa disposition, une très nombreuse artillerie, et Guillaume dut déployer une activité étonnante, pour réorganiser les parcs, après des revers multipliés, qui enlevaient presque tout le matériel. Les alliés secouraient partout les Allemands, fournissaient beaucoup de pièces de petits calibres. La Hollande et l'Angleterre, riches en métaux et en usines, fournissaient les pièces de parc. L'artillerie de ces deux Etats était soumise à l'influence et à la direction de Guillaume. Les traditions hollandaises dominaient et amenaient pour ces artilleries l'emploi étendu des projectiles creux.

Après les affreux ravages de la guerre de trente ans, l'Allemagne resta dans une longue paix, travaillant à réparer ses désordres et à s'organiser, suivant les clauses du traité de Westphalie. Ce fameux traité, établissant dans toute l'Allemagne, un équilibre entre les éléments contraires, en religion, en guerre et en politique, redonnant à chaque petit Etat,

des garanties contre l'envahissement des plus puissants, en même temps que la liberté d'action, le droit de guerre et d'alliance : ce traité, disons-nous, avait ramené la confusion, le morcellement de force et de but, qui rendaient l'Allemagne, malgré sa masse au milieu de l'Europe, aussi impropre à la défense qu'à l'attaque.

L'Autriche, quoique fortement attaquée par le traité de Westphalie, était toujours en tête de ces Etats d'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657, son fils, Léopold, lui avait succédé, et avait réuni sous son pouvoir, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, le Tyrol et la dignité d'empereur d'Allemagne. L'Autriche, la Bohême et le Tyrol étaient soumis et dévoués, formaient la base de la puissance et des ressources autrichiennes ; la Hongrie était presque toujours révoltée et envahie par les Turcs ; la dignité d'empereur était désormais sans action ; tout le pouvoir sur l'empire était passé à la diète permanente de Ratisbonne. De cette position arriva que l'Autriche, obligée d'employer une grande partie de ses ressources, contre les Hongrois et les Turcs, ne put agir contre les Français, avec la force et la vigueur dignes de sa haute puissance. Cependant, l'Autriche fut toujours un des principaux ennemis de la France. Ses armées réunies aux troupes de Lorraine, d'Allemagne et de Savoie, agirent presque constamment dans les Pays-Bas et la Lorraine, sur le Rhin, en Italie. Mais le Rhin fut principalement le théâtre de leur action. Ces armées autrichiennes furent toujours pourvues d'une très nombreuse artillerie ; les guerres contre les Suédois et les Turcs avaient amené l'emploi de cette arme en grand nombre.

La Prusse travaillait à conquérir une haute position en Allemagne, et se montra pendant toute la guerre, un des

ennemis les plus actifs contre la France. Jusque vers 1650, le duché de Brandebourg resta peu étendu, tributaire de la Pologne, occupé en partie par les Suédois et les Impériaux. Frédéric Guillaume, le grand électeur, dégagea ce duché de l'occupation étrangère, et l'affranchit de l'autorité polonaise; il acquit quelques possessions dans la Westphalie, augmenta sa richesse à force d'habileté, de soins et d'économie, travailla avec persévérance à former une armée permanente. Forte de cette armée, la Prusse à peine naissante, se jeta hardiment et des premiers dans la lutte européenne contre la France, agit constamment avec des forces de 15 à 20,000 hommes. Cette armée prussienne était remarquable, surtout dans les premiers temps, par la grande quantité de pièces de petits calibres qu'elle menait avec elle. Comme tous les pouvoirs naissants et ambitieux, la Prusse voyait dans une nombreuse artillerie la base de sa puissance militaire, surtout pour ses luttes contre les Danois, les Suédois et les Polonais.

Ces armées d'Autriche et de Prusse, ne formaient qu'une partie des forces allemandes, qui luttèrent contre la France; autour d'elles se groupaient les contingents des autres États, devenus moins nombreux et plus concentrés par l'absorption de beaucoup de petites puissances, surtout des villes indépendantes. Parmi ces puissances secondaires, se faisaient remarquer; la Bavière, dont le gouvernement était solide et la puissance assez forte, mais qui fut retenue par la faiblesse de son électeur, cet état fournit 18,000 hommes à la ligue européenne; la Saxe, qui, bien que démembrée par des partages, resta toujours à la tête des protestants, et contribua dans la ligue, pour 12,000 hommes; la maison de Brunswick, dont la prospérité allait toujours croissant et qui fournit 16,000 hommes; la maison Palati-

ne, dont les possessions encore nombreuses, mais ravagées par les Français, ne purent contribuer que pour 4 à 5,000 hommes; les électeurs ecclésiastiques, qui, pressés entre la France et l'Autriche, voyaient souvent leurs pays ravagés et perdaient de plus en plus leur puissance. Les cercles de Franconie, de Souabe et d'autres petites puissances, contribuaient pour des corps de 3 à 6,000 hommes chacune; tous les contingents allemands arrivaient avec leur artillerie particulière; il en résultait pour l'artillerie des armées, une très grande confusion. Généralement, les pièces conduites par ces contingents, étaient de petit calibre; quelques-unes étaient même de construction assez légère. Les petits Etats avaient dû s'empresser d'imiter les petites pièces légères des Suédois.

Enfin, la Savoie compléta la liste des ennemis qui agirent directement contre la France. Victor-Amédée, tourmenté du désir d'étendre sa domination, se ligua avec l'Allemagne et l'Espagne, dut fournir une armée de 20,000 hommes pour soutenir la lutte. Ces hostilités nécessitèrent une armée française en Italie; mais elle fut commandée par Catinat, qui, par de belles victoires, paralysa ce nouvel ennemi.

Tels furent les principaux ennemis qui luttèrent directement contre la France. Mais ces grandes guerres d'Occident en amenèrent beaucoup d'autres secondaires en Orient. Le Danemark, la Suède, la Prusse, la Russie, la Pologne, la Turquie, la Hongrie, la Saxe et l'Autriche, figurèrent dans ces luttes; nous en parlerons plus bas.

SECTION II.

§ 1.

Dans toute l'Europe, l'emploi de l'artillerie s'étendait de plus en plus; les causes de cet accroissement furent le grand nombre des armées; la grande force numérique de plusieurs d'entre elles : le principe de plus en plus pratiqué de l'action par le feu, dans les opérations de campagne : la forte résistance des remparts et l'emploi des vastes lignes autour des villes, dans les opérations de siège. Pour créer, entretenir, mettre en jeu cet immense ensemble aux détails si compliqués, il fallait un personnel nombreux, instruit, fortement organisé. Cette nécessité se faisait sentir de plus en plus; il en était résulté la réunion en compagnies, pendant la guerre, des canonniers brevetés, et l'organisation militaire du corps des officiers de l'artillerie. Ces premières institutions n'étaient qu'un premier pas, important il est vrai, mais insuffisant pour les besoins présents. La formation, la réunion et la conduite de ces canonniers présentaient trop d'indépendance, d'incertitude et de lenteur; la possession en était trop précaire, le nombre trop limité, à cause de l'éparpillement et de la difficulté des moyens d'instruction; ces inconvénients furent vivement sentis par Louis XIV et Louvois, lors du grand développement qu'ils donnèrent à l'artillerie. Il en résulta l'institution la plus importante pour cette arme, savoir l'organisation permanente de son personnel, en corps de troupes qui furent soumis à la discipline, à l'uniformité, et à l'instruction militaire. Henri, duc de Lude, était grand maître de l'artillerie française quand eut lieu cette nouvelle institution.

L'organisation d'une arme aussi compliquée que l'artillerie, dut être d'abord fort imparfaite; le temps et l'expérience pouvaient seuls la faire marcher pas à pas, au milieu de la variété des conditions de toute sorte.

Cette organisation du personnel de l'artillerie résulta naturellement de l'état des choses existantes et de la position assignée à l'artillerie dans les armées. On réunit par espèces les différents hommes employés auprès de l'artillerie; mais on laissa à part les charretiers dont on ne pouvait pas encore apprécier l'importance; tous les hommes d'une même espèce furent formés en compagnies semblables pour l'organisation, à celles d'infanterie, et commandées par des officiers choisis dans l'élite de cette dernière arme.

Ces compagnies d'artillerie devinrent bientôt des modèles pour la tenue et les qualités militaires. Plusieurs d'espèces différentes, furent réunies en bataillons, et ces derniers formèrent un régiment; des officiers choisis dans l'état-major de l'artillerie furent attachés à ces bataillons, les uns pour les commander, d'autres, de grade inférieur, pour diriger et surveiller l'instruction en artillerie. Aux armées, le bataillon était réuni sous le commandement de ses officiers; mais pour l'action, le bataillon et ses compagnies étaient brisés en petites fractions, que les officiers d'état-major de l'artillerie venaient prendre pour les diriger et les commander; après l'action, ces hommes divers de l'artillerie rentraient au parc dans leurs compagnies respectives, sous le commandement de leurs officiers de troupe.

Cette organisation était, on le sent, dominée par deux vices capitaux qui étaient : 1^o une organisation d'éléments, non basée sur la nature du service; 2^o les chefs de deux espèces, appelés à commander et à diriger les mêmes troupes.

L'organisation en compagnies à élément uniforme était la

plus simple, la plus favorable pour donner rapidement les qualités militaires aux troupes de l'artillerie; mais son inconvénient, de ne pas être en rapport avec le service du matériel, était immense; il fallait au moment de l'action, détruire l'organisation existante, employer des éléments éparpillés, sans lien, sans connaissance entre eux; établir rapidement, et en présence de l'ennemi, une nouvelle organisation plus appropriée à l'action. Ces inconvénients majeurs devaient être du reste peu sentis à cette époque; le vaste ensemble de l'artillerie, personnel et matériel, marchant presque toujours réunis, les opérations étant lourdes et lentes, on trouvait sous sa main toutes les ressources nécessaires, on avait le temps de prendre les dispositions convenables. Mais du moment où il deviendrait nécessaire de distribuer l'artillerie dans l'armée, de la mettre à même de suivre rapidement des corps de troupes détachés, il faudrait renoncer à cette organisation massive et à éléments séparés. Réciproquement cette organisation du personnel, qui rendait difficiles les détachements d'artillerie, devait contribuer à maintenir la réunion de toute l'artillerie en parc, par suite la lenteur et la lourdeur d'opérations des armées, la rareté d'emploi des corps détachés.

Le défaut de deux espèces de chefs pour les troupes d'artillerie était majeur, il fut rapidement et vivement senti; mais il avait été nécessaire au commencement. Les officiers d'artillerie n'étaient pas à même de soigner parfaitement et rapidement l'éducation militaire des troupes; d'un autre côté, les officiers d'infanterie, quelque choisis qu'il fussent comme officiers de troupe, étaient ignorants en artillerie et incapables, par conséquent, de conduire leurs troupes dans le service sur le champ de bataille. Quelque nécessaire que fût cette double autorité, elle devait cesser le plus tôt possible. Il était

inouï de voir les officiers d'état-major de l'artillerie paraître seulement au moment de combattre, et prendre le commandement de troupes formées et commandées par d'autres officiers, qui se trouvaient ainsi réduits à un rôle passif, relégués le plus souvent aux parcs, loin du feu. Les officiers de troupes, hommes de cœur et d'élite, ne pouvaient souffrir d'être ainsi annulés au moment de l'action ; presque tous demandaient à sortir de cette fausse position, à combattre en ligne comme régiment d'infanterie. Ces demandes, ces collisions d'amour-propre et d'autorité entre les deux classes d'officiers, compromirent souvent le service, menacèrent un moment de paralyser tous les efforts pour l'organisation militaire de l'artillerie ; mais l'expérience de longues guerres avait rendu trop sensibles les avantages de cette organisation, pour la sacrifier à un intérêt d'amour-propre. Louis XIV et Louvois avaient trop de profondeur et de fermeté pour détruire une institution dont ils appréciaient la nécessité ; aussi, coupant court à toutes les réclamations, ils établirent pour toujours le personnel militaire par les ordonnances de 1693 et de 1695. Toutes les troupes employées à l'artillerie furent réunies dans les deux régiments : Royal-Artillerie et Royal-Bombardier. Ces régiments furent organisés militairement, eurent leurs officiers comme ceux de l'infanterie ; il fut enjoint à ces officiers de s'instruire, dans les garnisons et les écoles, sur la science et la conduite de l'artillerie. Alors, une fois reconnus capables, il recevaient, en passant à un grade supérieur, le brevet d'officier d'artillerie, du grade correspondant ; alors les officiers de troupes et d'état-major durent concourir, à ancienneté de grade, pour le commandement ; ainsi se trouva rapidement détruit le vice d'organisation qui résultait des deux classes distinctes d'officiers. Mais en pratique cette destruction ne put arriver que peu à peu ; il dut y

avoir un moment de transition, occupé par de grandes difficultés et oppositions d'amour-propre, provenant naturellement des officiers de l'état-major dont la spécialité savante se trouvait choquée de se voir assimiler à toutes les troupes : ainsi les bases de la fusion étaient posées, mais elle dut rester longtemps à s'opérer complètement.

Voici en résumé quelle fut la marche de l'organisation de l'artillerie française pendant la période que nous considérons. En 1668, furent organisées six compagnies de canonniers ; leur nombre fut bientôt porté à douze. Ces troupes avaient pour fonction spéciale le service du canon et la construction des batteries. En 1671, fut établi le régiment des fusiliers du roi, corps très complexe destiné à fournir à tous les services, à part les charrois, dans les opérations de la guerre. Formé d'abord de quatre compagnies seulement, ce régiment éprouva des variations et une augmentation extrêmement rapides et fortes. Il comprenait des compagnies de canonniers : des compagnies de pionniers appelés désormais sapeurs, et chargés de préparer les chemins à l'artillerie, soit dans les opérations de campagne, soit dans les sièges ; des compagnies d'ouvriers en bois et en fer, pour le service du matériel ; des compagnies de fusiliers et grenadiers, ayant pour fonction spéciale de veiller à la garde et à la conduite du canon, dans toutes les circonstances. Ce régiment, consacré à l'artillerie, est remarquable dans l'histoire de l'infanterie française ; ce fut le corps par lequel se firent l'essai du fusil qui bientôt remplaça les carabines et les mousquets, l'essai de la baïonnette, et de l'institution des compagnies de grenadiers dont les fonctions primitives furent de lancer les grenades, projectile très employé alors. Outre les douze compagnies de canonniers et le régiment

des fusiliers, le personnel de l'artillerie comprenait encore une compagnie de mineurs, et les compagnies de bombardiers destinées spécialement au service des pièces à projectiles creux. Ces derniers augmentèrent bientôt en nombre, de manière à former le régiment Royal-Bombardier.

Par les ordonnances de 1693 et 1595, les douze compagnies de canonniers furent réunies au régiment des fusiliers, dont les compagnies de grenadiers devinrent compagnies de canonniers, et dont le nom fut changé en celui de Royal-Artillerie. En 1595, ce régiment comptait quatre-vingt dix compagnies; le régiment Royal-Bombardier en comptait quatorze. Les mineurs formaient deux compagnies. Toutes ces troupes jointes aux officiers d'artillerie de l'état-major, et à un grand nombre d'employés de toute nature, formaient le personnel de l'artillerie française.

Louis XIV était fortement pénétré de l'importance de ce personnel militaire de l'artillerie. Il s'efforça de le composer, de l'instruire et de l'honorer le plus dignement possible. Ce corps fut recruté au moyen d'hommes choisis dans les meilleurs régiments d'infanterie. L'instruction fut assurée par un grand nombre de travaux pratiques et théoriques, faits dans les garnisons. Les écoles d'artillerie, excellente institution pour former les officiers, furent établies dès 1679. Louis XIV appréciant toute l'importance de cette nouvelle institution pour les progrès de toute sorte, pour la formation et l'instruction des officiers, porta de grands soins à ces écoles, leur donna des règlements rédigés par le général Saint-Rémy, augmenta sans cesse leur dotation; enfin voulant assurer le service de son artillerie et en honorer le personnel, Louis XIV ordonna à tout colonel d'infanterie ou de cavalerie détaché près de l'artillerie, de se conformer aux ordres de l'officier d'artillerie, quelle que fût sa charge. Il

confia la dignité de grand maître à un prince du sang (Louis de Bourbon, duc du Maine); enfin il se fit colonel des régiments d'artillerie, et prit le grand-maître pour lieutenant-colonel.

Ainsi composé et honoré, le personnel de l'artillerie parvint à une grande valeur. L'émulation, l'application aux services du matériel et à la conduite des troupes, se répandirent parmi les officiers, et bientôt les lieutenants généraux de Vigny, Dumetz, Lafizelière, Saint-Hilaire, de Cray, de Vallière répandirent sur le corps de l'artillerie française l'estime et la gloire la plus générale, imprimèrent une grande impulsion aux progrès de toute espèce. Les travaux de ces grands généraux, consignés dans les Mémoires de Saint-Remy, devinrent pendant longtemps le Manuel de l'artillerie française, et aussi de toutes celles d'Europe.

Pendant que la France établissait solidement et régulièrement le personnel de son artillerie, pendant qu'elle montrait ainsi à l'Europe la principale base de la puissance de l'arme, les autres artilleries européennes laissaient leur personnel plongé dans la confusion et l'ignorance : comme précédemment, leurs canonniers n'étaient que des artistes, des ouvriers brevetés, dont l'instruction en artillerie était laissée au hasard, que l'on rassemblait à grand'peine au moment de la guerre, que l'on réunissait alors en troupes, mais qui étaient dispersés à la fin des opérations. L'institution du personnel français frappa vivement plusieurs de ces puissances et elles essayèrent de l'imiter. Mais l'unité, la force d'organisation politique et militaire, les lumières manquaient à tous ces États, à part l'Autriche peut-être, pour établir une institution aussi compliquée que celle d'un bon personnel. Aussi, les puissances qui réunirent leurs artilleurs en com-

pagnies militaires, ne firent qu'imiter la surface de l'institution française; le fond, c'est-à-dire les traditions, l'instruction, leur manquaient. Dans toute l'Allemagne, l'artillerie était encore plongée dans une confusion extrême. Les artilleurs allemands, à part le grand Montecuculli, écrivaient des in-folios sur les niaiseries du métier, et ne se doutaient pas des principes fondamentaux de l'arme. La France avait des écoles d'artillerie dès 1679, et l'Allemagne resta encore plus de soixante ans sans en avoir. Les artilleurs étrangers ne s'instruisirent qu'en imitant les Français, ou en les prenant pour maîtres (1). Dès lors, l'artillerie française organisa, dirigea, professa dans toute l'Europe. A toutes les époques, le personnel de l'artillerie a été la supériorité la moins incontestée de la France sur toutes les puissances européennes.

§ 2.

Les longues luttes de la guerre de Trente-Ans et les guerres civiles chez quelques puissances, avaient consommé considérablement de matériel d'artillerie. D'un autre côté, la plupart des puissances avaient laissé dans la négligence et l'oubli une arme trop dispendieuse, de sorte que presque toutes les artilleries européennes étaient dans un grand épuisement de matériel. Les arsenaux ne contenaient que des approvisionnements en petit nombre, confus et gros-

(1) « En France, on considérait dès le principe l'artillerie comme une arme et une science, tandis qu'en Allemagne elle n'était regardée encore que comme un art mécanique, et n'occupait que le dernier rang parmi les troupes. »

(GREWENITZ, major prussien d'artillerie.)

siers, rebuts des époques précédentes. Les grandes guerres suscitées par Louis XIV, nécessitèrent des consommations énormes de matériel. Les créations précipitées, faites généralement sans études ni discussions préparatoires, dépendirent seulement des traditions anciennes, des nouvelles influences et des besoins à remplir. De là résulta encore confusion et incertitude dans ce matériel. Cependant, ces créations en masse eurent l'avantage d'introduire beaucoup plus de régularité que dans les temps antérieurs; alors que chaque prince, chaque général, chaque fondeur, inventant selon son caprice, sans utilité ni raison, avait contribué à faire de l'artillerie un véritable chaos.

La France si avancée en organisation centrale, qui dès 1600 avait discuté un système d'artillerie, qui depuis des siècles poursuivait dans toutes ses créations, la simplicité et l'unité; la France, malgré le développement immense et varié de ses forces, fut la puissance d'Europe qui présenta le plus de régularité et d'uniformité dans ce matériel. Pour suffire à ces immenses créations, le système par entreprises fut appliqué à toutes les branches de l'artillerie. Il y eut un fermier général des poudres qui dut fournir par an, à l'Etat, de 600 à 800 milliers de poudre de guerre. Il y eut des entrepreneurs pour la fonte des pièces, pour la confection des projectiles, pour la confection des voitures, enfin pour les immenses charrois de l'artillerie. Tous ces différents objets étaient vérifiés, reçus, classés, conservés dans les magasins de l'Etat, par l'artillerie, qui ensuite les organisait et les employait à la guerre. Ce mode de création par entreprise, soumis à une bonne vérification, procurait rapidement un matériel nombreux, qui loin encore de présenter la perfection et la régularité désirables, établissait cependant beaucoup plus d'uniformité dans l'artillerie; dans chaque

pare, les éléments de même espèce pouvaient provenir en entier, du même entrepreneur. Les autres artilleries européennes étaient loin de présenter cette unité de moyens de création, pour le matériel. Les voies par entreprise, par achats, par dons, par construction directe, étaient souvent confondues.

L'expérience et les progrès avaient amené, dans les artilleries européennes, la disparition presque générale, des calibres extrêmes, vicieux par leur trop grande force ou par leur extrême faiblesse. On employait quelquefois encore, les calibres de 48 et 32; mais ce n'était que très rarement, dans des circonstances accidentelles; les calibres au-dessous de 2, étaient généralement rejetés.

Un grand nombre de calibres irréguliers avaient disparu, on renonça même à ceux de 3, 10, 20, 30, etc., beaucoup trop rapprochés des calibres reconnus les meilleurs et employés par les artilleries influentes. D'un autre côté les communications variées de guerre ou d'amitié, entre les différentes puissances, avaient amené pour chacune d'elles, l'adoption de calibres étrangers; de sorte que pendant cette période, toutes les puissances employèrent les seuls et mêmes calibres de 24, 16, 12, 8, 6, 4, 3, 2. Une immense simplification se faisait, on le voit dans l'artillerie générale de l'Europe.

La distinction que l'on commençait à établir entre les différents systèmes du guerre; la vue du matériel des Espagnols, des Français et des Suédois; l'exemple de la discussion du système français, en 1600, avaient amené presque toutes les grandes puissances à employer trois espèces d'artillerie : celle à pièces longues, celle à pièces moyennes, et celle à pièces courtes. Montecuculli, le plus grandartil-

leur et le plus grand capitaine de l'Allemagne, les déclarait nécessaires, malgré ses expériences sur la longueur la plus favorable à donner aux pièces.

Les pièces longues étaient presque les seules en usage, à la fin de l'époque précédente. Partout elles furent conservées, pour servir dans les opérations de sièges et de positions retranchées. La masse de ces pièces avait diminué; la longueur était comprise entre 30 et 36 calibres; le poids variait suivant les calibres. En France, ce poids était de 220 à 350 fois le poids du projectile; en Espagne, en Hollande, et dans toute l'Allemagne, il était plus fort, et variait de 250 à 550 fois le calibre.

Les pièces moyennes représentaient dans les artilleries de l'Europe, l'influence française; elles constituaient le progrès lent, mais sûr, provenant des époques précédentes. Dans toute l'Allemagne, Montécuculli prêchait pour cette artillerie moyenne, en établissant que les pièces trop longues, donnent moins de force au boulet, entraînent de grands embarras et de grandes dépenses; que les pièces trop courtes, sont peu solides, reculent trop, abîment les embrasures, ont un tir peu assuré.

Ces pièces moyennes pouvaient être employées dans toutes les opérations, mais étaient destinées principalement à former la base des parcs de campagnes. La longueur de ces pièces était généralement comprise entre 20 et 28 calibres; leur poids variait de 190 à 250 fois celui du boulet, pour les pièces françaises, et de 180 à 350 fois, pour les autres artilleries européennes.

Les pièces courtes étaient la nouvelle invention de l'époque. L'influence de Gustave-Adolphe, la guerre des Allemands contre les Turcs, le sentiment du besoin d'une artillerie mobile, sentiment éprouvé par les plus grands gé-

raux de l'époque, déterminèrent leur apparition dans toutes les artilleries européennes.

Ces pièces savaient leur longueur comprise entre 11 et 18 calibres, leur poids entre 120 et 160 fois celui du boulet; elles constituaient, on le voit, une artillerie légère, dont la mobilité devait être précieuse dans bien des circonstances, surtout pour les gros calibres : aussi reçurent-elles quelquefois un emploi très développé. Mais ces nouvelles constructions venaient encore trop tôt pour être bien appréciées et employées. Victimes du système de guerre en faveur, elles se trouvèrent frappées dans leur nature, d'un vice radical, qui finit par les déprécier et les faire rejeter. Le système de guerre établi demandait surtout à l'artillerie la longueur de portée et la force des coups ; on voulut donner ces qualités aux pièces nouvelles. A cet effet, on essaya beaucoup de modifications dans les constructions ; la plus générale fut l'adoption des chambres au fond de l'âme. Cette disposition, très bonne pour l'emploi des petites charges, diminuait un peu l'infériorité du tir des pièces courtes ; cette infériorité existait toujours cependant, et fit que souvent on abandonna ou bien l'on négligea les pièces courtes. Cependant la légèreté de cette artillerie était un immense avantage, qu'appréciaient beaucoup les chefs d'armée. Pour satisfaire à toutes les conditions, on tira les canons courts avec de fortes charges ; mais alors, le service fut des plus vicieux. En France, le corps de l'artillerie avait résisté très longtemps à l'adoption de ces bouches à feu ; mais en 1679, il fut forcé de les admettre. Pour augmenter la portée, on en vint à employer une forte charge que l'on imagina d'enfermer dans une chambre sphérique, d'un diamètre plus grand que celui de l'âme. On obtint ainsi une assez grande portée, mais les pièces étaient rapi-

dement hors de service, et fatiguaient énormément leurs affûts; le tir était peu juste, le service était lent et dangereux.

Outre ces différentes espèces de canons, on commençait à employer dans les opérations de campagne un assez grand nombre de pièces à projectiles creux. Le calibre de ces pièces variait beaucoup, mais pour les opérations de campagne, il resta compris entre 10 et 100 (1). Parmi ces pièces, le mortier était la plus simple, aussi fut-il universellement employé. Les Allemands, mais principalement les Hollandais, en étendirent beaucoup l'usage, surtout après l'invention des petits mortiers portatifs de Coëhorn. Tous ces mortiers étaient à chambres de formes très variables, et tiraient avec de faibles charges, avaient des modes de transport et de service très variables. Les mortiers des plus petits calibres étaient transportés à dos d'hommes, de mulets, ou sur des charrettes; ceux de plus gros calibre avaient des chariots qui les déposaient aux places où ils devaient agir, ou bien des affûts particuliers à rovaqe, qui servaient pour le transport et pour le tir. De l'allongement de ces mortiers transportés sur affût, naquirent naturellement les obusiers, genre de bouche à feu, intermédiaire entre le mortier et le canon, mais qui, dans ces premiers temps, se rap-

(1) Il serait bien temps pour les artilleries de toute l'Europe, de faire cesser cette confusion extrême qui règne dans la désignation des calibres des pièces à projectiles creux, confusion qui a lieu non-seulement d'une puissance à l'autre, mais encore dans l'artillerie de chaque puissance. Ce n'est pas ici le lieu de développer cette question. Nous dirons seulement, que pour éviter une inextricable confusion, nous désignons les calibres des projectiles creux, par le poids en livres du boulet plein de même diamètre, en fonte de fer.

prochait beaucoup du mortier. Ces obusiers courts, au tir courbe et peu assuré, étaient une bouche à feu encore grossière. Les Hollandais, et à leur suite les Anglais et les Allemands, commencèrent à les employer en campagne. Les Français ne voulurent pas les admettre. Il est cependant à remarquer que les pièces courtes et à chambre, employées dès 1679, pouvaient être regardées comme de véritables obusiers. Elles servaient quelquefois à lancer des projectiles creux ou des carcasses remplis de poudre ou de petits projectiles.

Tel était l'état des bouches à feu employées par les armées européennes. Beaucoup plus de régularité et d'ordre régnaient dans toutes ces artilleries. Cependant, les manies de classement étaient encore exagérées. L'existence de trois espèces de pièces pour chaque calibre, était un abus qui n'était pas suffisamment justifié. Il était impossible, dans la grande dépense d'artillerie, au milieu de vastes guerres, de réserver chaque espèce de pièces pour son opération spéciale; souvent, les pièces de différentes espèces devaient se trouver réunies dans la même opération, et de là devait résulter une grande confusion. Les idées d'ordre et de classement pour l'artillerie, qui avaient simplifié l'état de chaque parc particulier, avaient maintenu une complication très grande dans l'état général des pièces de chaque puissance. On comptait dans les artilleries de France et d'Allemagne, qui étaient les seules comparables pour leur étendue, près de vingt espèces de canons, plus les mortiers et obusiers. Toutes ces pièces étaient employées en campagne.

Le tableau ci-joint donne le poids des canons de France, et de ceux d'Autriche, dont l'artillerie, sous la direction de Montecuculli, était la plus parfaite de toute l'Allemagne.

Calibres	24.			16.			12.			8.			6.			4.			3.			2.	
	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.	Court.	Long.	Moyen.
France....	5100	4600	3000	4100	3800	2200	3400	"	2080	1950	1700	1000	Pièces étrang.	1000	1000	600	Pièces étrang.	800	500	800	1100	800	
Allemagne	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	

* Dans ce tableau des canons européens nous avons réduit les poids en nombres ronds. Pour les pièces françaises les poids sont extraits des Mémoires de Saint-Remy; pour les pièces allemandes, les poids marqués d'un astérisque sont donnés par Montécuculli. Les autres sont extraits de plusieurs auteurs parmi lesquels Moritz, Mayer, Grewentz, Decker, etc. Quelques autres sont calculés d'après les données de Montécuculli.

** A propos de ce Tableau nous ferions une observation que nous omissions de faire plus tôt peut-être et qui s'applique à tout l'ouvrage, c'est que nous sacrifions souvent les noms aux choses; cela est indispensable pour éviter la confusion qui résulterait des dénominations multipliées et bien variées, suivant les différentes puissances. Ainsi dans le classement précédent des pièces françaises, nous appelons moyennes les pièces qui étaient alors appelées courtes, et nous appelons courtes celles que l'on appelait alors pièces de nouvelle invention.

* Dans ce tableau des canons européens nous avons réduit les poids en nombres ronds. Pour les pièces françaises les poids sont extraits des Mémoires de Saint-Remy; pour les pièces allemandes, les poids marqués d'un astérisque sont donnés par Montécuculi. Les autres sont extraits de plusieurs auteurs parmi lesquels Mortiz, Mayer, Grewenitz, Decker, etc. Quelques autres sont calculés d'après les données de Montécuculi.

** A propos de ce Tableau nous ferions une observation que nous omissions d'ailleurs plus tôt peut-être et qui s'applique à tout l'ouvrage, c'est que nous sacrifions souvent les noms aux choses; cela est indispensable pour éviter la confusion qui résulterait des dénominations multipliées et bien variées, suivant les différentes puissances. Ainsi dans le classement précédent des pièces françaises, nous appelons moyennes les pièces qui étaient alors appelées courtes, et nous appelons courtes celles que l'on appelait alors pièces de nouvelle invention.

Pendant que partout on commençait à vouloir classer les pièces d'artillerie et régulariser leur construction, l'emploi de la mitraille et des projectiles creux, ces deux moyens d'action encore nouveaux, se développait et s'uniformisait dans les artilleries européennes.

Les projectiles si variés que l'on employait dans l'origine pour la mitraille, étaient généralement disparus pour faire place aux balles de plomb d'infanterie. Le plus grand avantage de ce projectile était la simplicité et la facilité de son approvisionnement. Ces balles avaient peu de portée et ne pouvaient ricocher, c'était donc en quelque sorte l'enfance de la mitraille. Aux distances très rapprochées, ces balles, à cause de leur grand nombre, pouvaient quelquefois produire un grand effet; mais il était alors nécessaire d'assurer leur écartement pour éviter le *pelotonnement*, résultant de la nature dense et molle du plomb. Les pièces longues ne pouvaient procurer cet écartement, et avaient de plus cet inconvénient que leur mitraille, tirée à forte charge, éprouvait une fusion partielle dans l'âme de la pièce; aussi, généralement, on employait très peu ces pièces pour ce genre de tir. Avec les canons moyens, les inconvénients étaient moins sensibles; cependant ils existaient toujours, et ces pièces furent encore peu employées pour tirer la mitraille. En France, elles n'avaient qu'un approvisionnement de quatre à cinq coups. Les pièces courtes et à chambre donnaient une mitraille non déformée et écartant beaucoup, aussi étaient-elles très employées pour ce genre de tir. Les pièces courtes françaises avaient un approvisionnement de vingt coups à mitraille; mais les balles, distribuées par ces pièces courtes, comme l'eau par un arrosoir, avaient une très faible portée et peu de force. Pour remédier à cette faiblesse, on employa souvent les grappes de raisin et les pommes de pin, systèmes

composés de balles groupées en un seul projectile. Mais ces modifications ne paraient que faiblement aux inconvénients existants, et en introduisaient de nouveaux. Quelquefois encore, pour transporter au loin la mitraille, on enferma les balles dans des projectiles creux ou des carcasses; mais ce genre de projectiles, si vanté de nos jours, fut rapidement abandonné. En résumé, les artilleries européennes faisaient un grand usage de la mitraille à balles de plomb. Cette mitraille avait peu de force, peu de portée, mais pouvait faire des ravages terribles aux distances très rapprochées de cent cinquante pas.

Les projectiles creux commençaient à se répandre dans les armées de campagne, et comme toutes les choses nouvelles, ils jouissaient d'une très grande faveur; ils étaient employés en grenades, en obus et en bombes. Les grenades, inférieures généralement au calibre de 20, étaient lancées à la main par les grenadiers, ou bien tirées par de petits mortiers très légers et fixés, sur une planche que l'on posait à terre, ou bien lancées comme mitraille par des pierriers, des mortiers, des canons courts. Pour les grenades de plus gros calibre et les bombes, on avait des mortiers transportés sur des chariots, ou placés sur des affûts à rouage, et des obusiers courts. Tous ces moyens de projection donnaient un tir très courbe, peu juste et sans ricochet; de plus, le service de ce tir, surtout pour les gros calibres, était très lent et dispendieux. Ces inconvénients firent que l'emploi des projectiles creux, qui se répandit de plus en plus en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, fut peu apprécié par les Français. Cependant, cet emploi eut lieu dans les armées françaises. En 1671, Turenne battait avec ses canons de campagne le poste de Dohna; ne pouvant le réduire, il employa ses mortiers; en très peu de temps, leurs bombes embrasè-

rent le poste et le forcèrent à capituler. Ce fait et quelques autres semblables, devaient faire apprécier les avantages des projectiles creux. Aussi, pendant ces longues guerres, les armées françaises eurent des mortiers à leur suite, surtout avant le traité de Nimègue.

En résumé, les projectiles creux de toute sorte se répandaient en très grande quantité dans les armées ennemies de la France; ils entraînaient beaucoup d'embarras et de dépenses; avaient un tir peu étendu et peu juste; mais leur grand nombre, leurs flammes, leur tir courbe, leurs éclats pouvaient amener de très grands avantages dans les opérations contre les postes et les retranchements, dans les batailles en terrains fourrés et couverts.

Le tir de l'artillerie avait beaucoup gagné en précision, surtout en France où on lui avait toujours accordé les soins les plus attentifs, et où des progrès de toute sorte venaient concourir au perfectionnement. La plus grande régularité apportée dans la poudre, les projectiles, les bouches à feu, et la détermination des charges, l'expérience acquise, les épreuves faites journellement dans les écoles, l'instruction plus uniforme et plus soignée des officiers et des canonniers, enfin les recherches fructueuses des plus grands géomètres sur la nature et les propriétés de la trajectoire, tous ces progrès augmentèrent la précision du tir; cependant cette précision laissait encore beaucoup à désirer. La régularité apportée dans toutes les parties, était loin d'être absolue; elle ne s'exerçait qu'entre certaines limites; ainsi, parmi plusieurs exemples, les charges étaient fixées généralement à 2/3 pour les pièces longues, à 1/2 pour les pièces moyennes, et 1/3 pour les pièces courtes; mais ces charges n'étaient pas pesées d'avance, et le chargement à la lanterne devait les faire varier.

Avec le système de guerre établi, l'artillerie devait rechercher dans le tir, moins la rapidité que la sage lenteur et la sûreté d'action. Telle était l'opinion des Français, laquelle entraîna toutes les autres. Le chargement à cartouches, qui du reste n'avait été jamais beaucoup répandu, fut abandonné même pour les pièces de petits calibres; partout le chargement à la lanterne fut conservé. Un baril de poudre défoncé était placé près de la pièce avec des bouchons de foin et des boulets : pour le tir aux distances éloignées, on puisait la poudre à plusieurs reprises avec la lanterne, on la refoulait; on mettait le bouchon, on refoulait; on plaçait le boulet avec un bouchon, et on refoulait encore; pour les distances rapprochées, on supprimait les bouchons, quelquefois même, surtout pour le tir à mitraille, on employait les charges préparées dans une gargousse, alors le tir devenait beaucoup plus rapide. Ce chargement à la lanterne était lent, irrégulier, pouvait amener de grands dangers par la présence du baril de poudre près de la bouche à feu; cependant, comme pendant cette époque on s'étudiait à tirer posément, ces inconvénients étaient peu sensibles, et on avait l'avantage de pouvoir modifier la charge en raison de l'effet à produire par le boulet.

Les mouvements et instruments pour charger étaient nombreux et variés : il fallait introduire successivement et à plusieurs reprises l'écouvillon, la lanterne, le refouloir, qui tous étaient séparés et portaient des hampes longues. Le pointage se faisait au moyen des coins de mire, du quart du cercle, et de nombreux leviers employés pour donner à la pièce la direction et la hauteur convenables. On amorçait avec la poudre fine, on mettait le feu avec la mèche.... De tous ces détails et de la difficulté de mouvoir la pièce, résultait un tir assez lent; pour obtenir un peu plus de rapi-

dité aux distances rapprochées, on bréait la pièce sur l'affût.

De cette lenteur du tir résulta que, malgré le système de canonnades en vigueur, l'approvisionnement par pièce resta généralement inférieur à 150 coups, et fut regardé comme suffisant pour deux grandes batailles et une retraite. Les munitions étaient transportées sur des charrettes particulières qui portaient, les unes les barils de poudre, les autres les boulets, d'autres la mèche, le plomb, etc.

L'importance des affûts et des voitures d'artillerie était peu appréciée. Cette partie était regardée comme très-secondaire, et il devait en être ainsi avec un système de guerre sans mobilité. Les constructions étaient peu soignées et peu mobiles. Les ferrures étaient en petit nombre, mal travaillées et arbitrairement disposées. Les affûts, destinés seulement à transporter la pièce et à la supporter pendant le tir, étaient en quelque sorte réduits à leur plus simple expression; ils avaient été débarrassés de toutes les dispositions accessoires ayant pour objet le transport des armements et des munitions, la manœuvre de la pièce. Tous ces affûts étaient à deux flasques moins massifs et moins longs que précédemment. L'avant-train était à limonière et à roues basses; la réunion avec l'affût avait lieu au moyen d'une grande cheville ouvrière, placée sur le corps de l'avant-train, et engagée dans la queue d'affût. De ces dispositions résultait qu'il fallait un assez long temps pour mettre la pièce en état d'être chargée, que les mouvements étaient difficiles et devaient nécessiter l'emploi des attelages.

La confusion était extrême dans le matériel général de ces affûts, c'est que les pièces étaient en très grand nombre, que chaque pièce avait son affût particulier, que les affûts pour

la même pièce variaient beaucoup, suivant les localités, et même suivant les constructeurs d'une même localité; cependant, la régularité et le classement tendaient à s'introduire dans cette partie de l'artillerie comme dans toutes les autres; ces qualités se montrèrent souvent dans un parc construit sous la direction du même officier général d'artillerie, dans l'étendue d'une division territoriale. Les trois classes de pièces longues, moyennes et courtes, amenèrent naturellement le classement des affûts en trois classes; les constructions particulières pour chaque calibre, dans une même classe de pièces, amenèrent aussi des règles de construction pour chaque calibre dans chaque classe d'affût.

Les principes de construction des affûts pour le tir, veulent, pour la solidité, que le rapport entre la masse de l'affût et celle de la pièce, soit d'autant plus grand que la pièce est plus légère, relativement à son calibre. Ce principe était loin d'être mis en pratique, soit dans le classement par espèces, soit dans le classement par calibres dans la même espèce (1). Ainsi, dans la même espèce, le rapport du poids des pièces à celui du projectile, était plus faible pour les gros calibres que pour les petits; donc le rapport de la masse de l'affût à la masse de la pièce devait être plus grand pour les gros calibres que pour les petits. Eh bien! le contraire avait lieu. Ainsi, pour les pièces longues, ce rapport variait de 0,50 pour le calibre de 24, à 0,85 pour le calibre de 4; et dans les pièces moyennes, il variait de 0,33 pour les calibres de 24, à 0,65 pour le calibre de 4. La construction de ces affûts était grossière; on ne se doutait pas des dispositions

(1) La question traitée en détail serait très complexe à cause des différences des charges employées.

nécessaires pour donner la mobilité; les roues étaient petites et lourdes, tous les essieux étaient en bois. La seule disposition favorable était la légèreté suffisante de ces affûts, relativement à celle des pièces.

Les charrettes destinées à transporter les barils de poudre, les projectiles et autres munitions, les outils, n'avaient que bien peu de conditions spéciales à remplir. Leur construction variait beaucoup, suivant les localités et suivant les généraux d'artillerie. Généralement, on cherchait à les rendre uniformes dans le même parc; on les faisait les plus légères et les plus simples possibles; elles étaient à deux ou à quatre roues, recouvertes de prelaris, pour garantir le chargement.

En France et en Allemagne, la force des attelages était calculée à raison d'un cheval pour près de 550 livres du poids du chargement et de la voiture. Ce poids, donné à chaque cheval, était fort, surtout avec des voitures grossières. Sur des chemins solides et à des allures assez lentes, cette artillerie pouvait facilement marcher; mais il lui était impossible d'aller rapidement dans les terrains difficiles. Du reste, l'attelage à limonière, qui était généralement employé, s'opposait à la rapidité des allures.

Dans presque toute l'Europe, les attelages de l'artillerie étaient fournis par entreprise; en Autriche seulement les attelages appartenaient à l'État. Mais Montecuculli s'en plaignait et demandait de revenir au système par entreprise. En France, ce système était solidement organisé. Un entrepreneur fournissait les chevaux, les harnais et les hommes nécessaires aux charrois de l'artillerie. Le service général de ces attelages avait en tête un conducteur général. La masse était partagée en fractions régulières, commandées chacune par une capitaine conducteur. Chaque charrelrier avait de

deux à quatre chevaux, marchait à pied à côté d'eux. Tout ce charrois et ses chefs étaient soumis aux officiers d'artillerie qui devaient, au moyen de beaucoup de formalités, de soins et d'inspections, parer, autant que possible, aux abus attachés au mode d'entreprise, et à l'emploi de charretiers non militaires. Du reste, le premier pas se faisait pour parer à ce dernier inconvénient. Les chefs de charrois commençaient à avoir une position militaire, qui nécessairement était très inférieure. Un capitaine conducteur n'avait guère que le rang de sergent d'infanterie.

§ 3.

Sous la direction de Vauban, l'art des sièges avait fait en France de très grands progrès. Le génie de Louis XIV se complaisait dans ces vastes opérations, dont le succès pouvait être assuré, et dans lesquelles il pouvait faire ostentation de ses immenses ressources militaires. Ces opérations de siège devinrent longues et dangereuses à cause de la puissance acquise par les grandes places, de l'habitude de s'entourer de lignes continues, de la présence continuelle d'une nombreuse armée ennemie. Précédemment, une seule armée était chargée de prendre la place, et de repousser tous les secours, soit en allant à la rencontre, soit en attendant l'attaque dans ses lignes. Ce double rôle à remplir rendait extrêmement critique la position d'une armée assiégeante. Les Français sentirent la nécessité de soutenir cette dernière; alors furent établies les armées d'observation, chargées spécialement d'observer et de combattre l'armée ennemie de secours. Ainsi, pour une même opération, la prise d'une place, deux armées furent appelées à réunir leurs efforts. L'une dite de siège s'enferma dans des lignes et di-

rigea son action contre la place; l'autre tint la campagne, et dut, par ses positions, ses marches, ses combats, protéger l'armée de siège, maintenir ou repousser l'ennemi portant secours. Ces deux armées eurent chacune l'artillerie jugée la plus convenable pour le but à remplir. La différence de nom et de position de ces deux armées amena la même différence pour leur artillerie; dès cet instant, on eut des parcs de siège et des parcs de campagne organisés séparément.

Ces deux espèces de parcs différaient essentiellement dans leurs buts, et avaient nécessairement une composition et une organisation différentes; cependant ils devaient avoir plusieurs points communs. Le parc de siège était appelé à fournir, pour l'armement des lignes, des pièces destinées à agir contre les troupes; d'un autre côté, le parc de campagne devait, suivant les idées de l'époque, avoir des pièces de gros calibre pour forcer les postes et les petites villes. Enfin, ces parcs quoique séparés devaient au besoin pouvoir s'entr'aider, se soutenir mutuellement. De ces rapports communs résulta que les deux parcs furent à peu près composés des mêmes pièces, mais seulement dans des proportions différentes.

L'attaque des grandes places et l'armement des lignes pour les entourer, nécessitaient une artillerie très nombreuse. Louis XIV et Louvois mirent leurs soins et leur orgueil à composer ces masses énormes d'artillerie, pour lesquelles tout pouvait être calculé et préparé d'avance. La force de ces parcs varia beaucoup pendant la durée de cette guerre. Dans les premiers temps, retenu par la sévère économie de Colbert, Louis XIV ne put leur donner un très grand développement; mais après la mort de ce grand ministre, le roi s'abandonna sans frein aux dépenses militaires,

et les parcs de siège devinrent alors monstrueux. En 1693, celui employé par le roi contre Namur comptait plus de deux cent soixante pièces. Ces parcs avec leurs énormes approvisionnements de toute sorte, dépensaient des ressources immenses en personnel, en matériel et en chevaux; ils pouvaient facilement tirer de leur intérieur des détachements pour l'artillerie de campagne.

La composition de ces parcs de siège varia beaucoup, suivant les époques de la guerre et suivant la nature du siège. La composition suivante est une moyenne entre divers parcs employés par les armées françaises, principalement pendant la seconde période de la guerre. Le tiers du parc était formé par les mortiers dont la moitié était du calibre de 80 [8°]; les deux tiers restants du parc étaient formés de canons de tous les calibres. Le total de ces canons était ainsi distribué : 0,45 de gros calibres et 0,55 de petits. Les gros calibres étaient ceux de 32, 24, 16 et 12. Le canon de 24 était le plus employé, il entraînait pour 0,35. Le canon de 32, destiné surtout à faire brèche, entraînait pour 0,04 ou plus. Le canon de 16 était presque repoussé à cause de la grande vogue du calibre de 24. Le calibre de 12 entraînait pour 0,06. Les petits calibres étaient ceux de 9, 4, 3, destinés principalement à l'armement des lignes et aux détachements. Le calibre de 9 entraînait pour 0,25, et celui de 4, réuni quelquefois à quelques pièces de 3, entraînait pour 0,30. Généralement, tous ces canons étaient partagés par espèces de la manière suivante : 0,40 en pièces longues, 0,40 en pièces moyennes, et 0,20 en pièces courtes, des calibres de 24, 12, 9, 4.

L'artillerie de campagne fut souvent victimée par l'importance et le développement donnés aux parcs de siège.

Les armées de campagne, condamnées par les intentions du roi et de son ministre à un rôle secondaire, durent souvent organiser leurs artilleries, avec les ressources laissées par les armées de sièges, ou avec celles ramassées dans les villes occupées. De là résulta, dans les premiers temps de la guerre, la variété, la confusion et la faiblesse pour cette artillerie.

Le personnel de l'arme déployait les plus grands efforts, pour chercher, organiser, diriger le matériel, pour mettre enfin l'artillerie des armées de campagne à hauteur du rôle à remplir. Les chefs d'armée, témoins de ces efforts persévérants et bien dirigés, heureux d'avoir une bonne artillerie, sans se donner de grands embarras, s'habituaient à ne pas s'en occuper, à s'en rapporter aux personnes spéciales. D'un autre côté, le personnel cherchant à avoir la direction presque souveraine de son arme, réunit de plus en plus toutes les parties sous son commandement, les organisa, les conduisit suivant ses principes et ses traditions. De ces faits résulta une organisation simple, régulière et forte. L'influence générale d'un personnel, formant un corps unique, rendit uniforme cette artillerie, pour les différentes armées, et pour les différentes années de la guerre.

Alors, l'artillerie de campagne se trouva soumise à des principes presque fixes de composition et d'organisation ; alors, on ne vit plus ces variations rapides, qui faisaient passer d'une faiblesse extrême à une grande force. La proportion d'artillerie resta presque constante, dans ces armées nombreuses et variées, qui agirent si longtemps sur toutes les frontières de France. Cette proportion fut de 3 pièces pour 2,000 hommes d'infanterie et cavalerie.

L'artillerie des grandes armées étrangères, était soumise à une foule de variations ; elle fut bien loin de présenter

l'ordre, l'uniformité et la puissance d'organisation de l'artillerie française. Mais elle lui fut toujours supérieure en nombre et aussi en calibres. La quantité de pièces varia dans ces armées, de 3 à 5 pour 2,000 hommes.

De même que pendant la période précédente, l'artillerie de campagne employée par les armées européennes, fut de deux espèces; savoir : l'artillerie de troupes et l'artillerie de parc.

La France avait abandonné les pièces de troupes, avant la fin des guerres précédentes. Au commencement des luttes nouvelles, un effort fut fait pour les ramener.

Chaque bataillon dut avoir une pièce de petit calibre, achetée, entretenue et servie par lui; cette artillerie de bataillon était funeste, elle encombrait l'armée, elle était inutile pour soutenir le moral des troupes, qui était excellent; elle était presque illusoire dans ses effets, à cause de son éparpillement et de l'ignorance de sa conduite; enfin elle consommait de grandes ressources, que l'on pouvait mieux employer. Ces inconvénients furent rapidement sentis. Le personnel de l'artillerie, s'empara de toutes les petites pièces, les réunit à d'autres, les organisa en parc soumis seulement à sa direction. L'artillerie de troupes, disparut complètement des armées françaises, et ne reparut pas de longtemps.

Les armées étrangères, continuèrent à l'employer, quelques-unes même, qui jusqu'alors l'avaient repoussée, l'adoptèrent pour ces guerres contre la France. L'influence traditionnelle de Gustave Adolphe en Allemagne, la guerre contre les Turcs, la nécessité de soutenir le moral des troupes, attaqué par les victoires des Français; enfin la composition des armées, dans lesquelles arrivaient beaucoup de petits contingents, avec quelques petites pièces leur appar-

tenant; toutes ces causes diverses tendaient à laisser subsister cette artillerie de troupes. Du reste, il continua à y régner une grande confusion. Pour quelques puissances, c'était une artillerie de bataillons; pour d'autres, une artillerie de régiment; pour d'autres enfin, une artillerie de brigades. Chacune de ces artilleries était très irrégulièrement établie, de plus, toutes les trois se trouvaient quelquefois présentes dans la même armée. La quantité confuse de cette artillerie varia beaucoup; moyennement, elle fut d'une pièce par mille hommes. L'avantage le plus important de cette artillerie, était de permettre aux troupes d'avoir toujours quelques canons pour soutenir leur action.

Pour toutes les armées, les parcs étaient la partie la plus solide et la plus importante de l'artillerie de campagne. En France, ils constituaient à eux seuls toute cette artillerie, et avaient réalisé de grands progrès, que s'efforcèrent d'imiter les autres puissances.

Les parcs de siège débarrassèrent ceux de campagne, du grand nombre de forts calibres, avec leurs énormes approvisionnements, destinés à prendre les villes; mais ces forts calibres ne disparurent pas entièrement; ils furent conservés en petit nombre, pour agir dans quelques circonstances particulières où la force du coup était jugée nécessaire. Les calibres moyens, correspondant aux quarts de canon, furent employés pour agir efficacement dans toutes les circonstances de la guerre. Les petits calibres entrèrent en grand nombre dans les parcs français, pour agir comme canons de bataille. Enfin, quelques pièces à projectiles creux, destinées à des circonstances particulières, entrèrent aussi dans ces parcs, surtout dans ceux étrangers. Ainsi les parcs de campagne étaient composés des mêmes calibres que ceux de siège: seulement, ces calibres figuraient dans des propor-

tions différentes. Les pièces étaient plus légères, et les approvisionnements beaucoup plus faibles.

Les gros calibres, comprenant pour la France, le canon de 24 et rarement celui de 16, formaient les 0,05 du parc. Ces mêmes calibres entraient pour 0,15 dans les parcs étrangers.

Les calibres moyens, comprenant pour la France les canons de 12, accidentellement ceux de 6, mais principalement ceux de 8, entraient pour 0,30; chez les étrangers, qui employaient principalement les canons de 6 et de 12, ces calibres moyens formaient les 0,60 du parc. En France, les petits calibres comprenant le canon de 4 et accidentellement celui de 3, formaient la base des parcs de campagne; leur nombre alla toujours en augmentant pendant la guerre, et varia de 0,55 à 0,65. Dans les parcs étrangers, le nombre de ces petits calibres dépassa rarement 0,10. Les pièces à projectiles creux étaient peu employées par les armées françaises; dans les premières guerres, le nombre des mortiers alla jusqu'à 0,10, mais ces pièces disparurent peu à peu. Chez les étrangers, au contraire, le nombre des mortiers et obusiers alla toujours en augmentant, fut moyennement de 0,15.

Dans ces parcs de campagne, les canons comptaient très peu de pièces longues, 0,10 au plus dans les parcs français, 0,30 à peu près dans les parcs étrangers. La quantité des pièces moyennes était de 0,60 à 0,50. Enfin, les pièces courtes entraient dans les parcs pour 0,30 et 0,20. En France, tous les canons de 24, 16, 12, le tiers des canons de 8, le quart des canons de 4, appartenaient à ce système de pièces courtes.

En résumé, les canons de campagne employés par la France, comprenaient 0,05 de gros calibres, 0,35 de cali-

bres moyens, et 0,60 de petits calibres. Les artilleries de campagne étrangères donnaient à peu près les mêmes rapports en réunissant les canons de troupes et ceux de parc. Les proportions sont les moyennes d'un grand nombre de parcs qui furent employés pendant ces longues guerres. La composition de ces parcs varia suivant les époques, suivant les circonstances et les nations. Celle des parcs français fut la plus régulière et la plus constante. Ne considérons d'abord que ces parcs.

Dans les parcs de campagne, les canons courts et les petits calibres furent en grande proportion; il en résulta un allègement considérable. La pièce la plus lourde, affût compris, pesait 4,500 livres; celle la plus légère, en pesait 1500, mais le grand nombre des pièces avaient leur poids compris entre 1800 et 3,000 livres. Ainsi 2,400 livres peut être pris pour le poids moyen de toutes les pièces. De sorte qu'un parc de cent pièces nécessitait au plus 500 chevaux, pour son attelage.

Le grand nombre de petits calibres qui avaient amené cette légèreté, et la destination du parc qui n'était pas appelé à agir longtemps contre les postes solides, débarrassèrent des lourds approvisionnements. En comptant 150 coups par pièce, ce qui fut le maximum pendant toute la guerre, les munitions des 100 bouches à feu, mèche, poudre, projectiles et barils compris, nécessitaient au plus 130 chariots, chargés chacun de 1200 livres seulement, et qui demandaient pour leur attelage 520 chevaux. En joignant à ces voitures une dizaine de chariots, pour le transport des armements, équipements, etc. Et une vingtaine d'autres chariots chargés d'outils de sapeurs, nécessités par la grossièreté des voitures, la faiblesse des attelages, le petit nom-

bre de bons chemins existant alors en Europe, on avait un total de 260 voitures et 1140 chevaux, pour la masse active d'un parc de campagne de 100 canons.

Outre cette partie active, il y avait une grande masse inerte pour l'action directe. Cette masse comprenait, 1^o les munitions pour les troupes d'infanterie et de cavalerie, munitions qui allèrent toujours augmentant à mesure que le tir du fusil se perfectionna, que les armes à feu augmentèrent dans l'infanterie, et que la proportion d'infanterie augmenta. Pour une armée de 65,000 hommes, qui contenait à peu près 30,000 hommes d'infanterie, et 15,000 de cavalerie, agissant par le feu, l'approvisionnement conduit par le parc d'artillerie de 100 pièces, nécessitait au plus 150 voitures et 600 chevaux; 2^o les rechanges et approvisionnements en matières, les forges, outils d'ouvriers, bagages des troupes et des officiers. A cette époque où le matériel des affûts et voitures étaient si confus et grossiers, les rechanges étaient en petit nombre, on avait seulement quelques matières premières, et les ouvriers façonnaient les objets sur les lieux. Toute cette portion du parc était assez indéterminée; on pouvait évaluer à 140, moyennement, le nombre de voitures nécessitées pour les transports. Ainsi, la partie inerte du parc exigeait à peu près 290 voitures et 1160 chevaux. Un parc de 100 pièces de canons contenait donc à peu près 550 voitures, et demandait 2,500 chevaux, y compris quelques chevaux haut le pied.

La masse si complexe de matériel, réunie au personnel des charrois, aux troupes de l'artillerie, aux employés et aux officiers du corps, composait le parc complet de campagne. Pour entretenir et conduire dans mille circonstances diverses ce vaste ensemble, une puissante organisation, qui liât en-

semble tous les éléments hétérogènes, était indispensable. Pour arriver à cette organisation, il fallait d'abord établir l'ordre et la capacité dans les divers éléments, puis arriver ensuite à les combiner de manière à obtenir les unités du parc, et enfin grouper ces dernières entre elles, de manière à former l'organisation du parc complet.

Le moyen le plus simple et le plus régulier, celui qui dut se présenter le plus naturellement pour organiser cette masse d'objets divers, pour sortir du chaos, fut de réunir à part tous les éléments de même nature. La mise en pratique de ce principe amena la séparation et l'organisation particulières des grandes spécialités du parc, telles que le corps des officiers et employés de l'artillerie, le corps des troupes de l'artillerie, les charrois et leur personnel, enfin, la masse énorme du matériel. Dans l'organisation particulière de chacune de ces spécialités, on suivit encore le principe de réunir à part les éléments homogènes. Dans l'état-major de l'artillerie, la classe des officiers fut séparée de celle des employés, et dans chacune de ces classes, les différentes positions formèrent des grades distincts. Dans les troupes de l'artillerie, les hommes de chaque espèce furent réunis en compagnies séparées. Dans les charrois, les chevaux, les charretiers, les conducteurs, les officiers, les entrepreneurs, formèrent autant d'éléments séparés. Enfin, dans le matériel, cette masse si complexe, qui fut l'objet des efforts constants des officiers, la réunion des éléments de même nature en groupes séparés, fut d'abord poussé jusqu'aux dernières limites pour obtenir l'ordre si indispensable. Ensuite on commença à construire une organisation avec la réunion de ces éléments mis en ordre.

Le matériel constitue l'arme proprement dite, c'est l'instru-

ment à la mise en jeu duquel doivent concourir toutes les autres spécialités de l'artillerie. L'organisation de ce matériel devait donc précéder celle des autres spécialités, entraîner leur nature.

Pendant les époques précédentes, on avait fait des efforts constants pour l'organisation de ce matériel; mais le désordre politique, l'instabilité et la pénurie des ressources, l'irrégularité des modes de création et de réunion, le manque de principes établis pour les constructions, ramenaient constamment l'incertitude et la confusion. Cependant, ces longues années d'expérience avaient assuré de grands progrès, dont les plus importants étaient la possibilité d'avoir des éléments plus simples, plus réguliers, plus homogènes, la nécessité sentie de lier ces éléments par de bonnes et permanentes organisations.

Le principe de la réunion des éléments de même nature par groupes séparés, amena d'abord le partage de tout le matériel en trois masses, savoir : celles des bouches à feu, celle des munitions, et celle inerte des approvisionnements. Chacune de ces masses fut organisée par groupes d'éléments homogènes. Ainsi, dans celle des bouches à feu, on réunit les pièces de même calibre, et on eut autant de groupes que de calibres. Ainsi, dans la masse des munitions, on eut des voitures pour les boulets classés par calibres, d'autres pour la poudre, d'autres pour la mèche, d'autres pour le plomb en balles. Dans la masse inerte, on eut des charrettes pour les bois, d'autres pour les fers, les plombs, etc., d'autres pour les rechanges, pour les outils de sapeurs, pour ceux des ouvriers en bois et en fer, les forges, les bagages. Cette organisation par éléments séparés eut l'immense avantage d'établir rapidement l'ordre et la régularité, dans la multitude d'objets divers qui constituaient le matériel. Elle était

excellente, en tant que ce matériel resterait une masse inerte toujours réunie. Mais du moment où il faudrait le faire agir, comme cette action nécessitait la réunion des éléments divers, il fallait alors que chaque groupe d'éléments fit des détachements destinés à concourir pour une action demandée. Une telle organisation entraînait évidemment trop de faiblesse, d'incertitude et de lenteur, elle ne pouvait convenir pour l'action.

Alors on pensa à réunir d'avance tous les éléments divers qui devaient concourir pour l'action; et tout le matériel fut partagé en deux grandes parties; l'une active, destinée à entrer immédiatement en action, et composée, à cet effet, des bouches à feu, de leurs munitions, de celles pour les troupes, des agrès et outils nécessaires au service, pendant une longue affaire; l'autre, passive, composée de l'excédant des munitions, et de presque toute la masse inerte. Cette partie passive conserva naturellement l'organisation par groupes d'éléments homogènes.

La partie active du parc nécessitait une autre organisation. Les masses d'éléments de même nature durent être partagées, et leurs groupes durent être réunis à ceux correspondants des autres masses. Ainsi, à chaque groupe de bouches à feu, on réunit les charrettes de munitions propres à son service, les rechanges, les armements, les outils jugés nécessaires. Alors, la partie active se trouva composée d'autant de petits parcs qu'il y avait de calibres différents dans le parc total. Chacun de ces parcs susceptibles d'une action immédiate et longue, offrait une assez grande simplicité. Les avantages de ce partage étaient très grands, pour la mise en action du matériel. Cependant, ce partage ne pouvait suffire qu'autant que les pièces d'un même calibre seraient en petit nombre, car si ce nombre était grand, le parc par-

tiel correspondant devenait trop fort, présentait, quoique à un degré bien moindre, le même inconvénient que précédemment le pare général. Le cas arrivait précisément pour les petits calibres, qui étaient ceux nécessitant la plus grande rapidité de mise en action. Alors pour obtenir cette rapidité, on partagea le groupe trop fort de bouches à feu en un certain nombre de fractions qui furent, chacune, comme les groupes précédents, organisées en pare partiel.

Ainsi, toute la partie active de la spécialité du matériel fut partagée en petits pares, simples, réguliers, susceptibles de se suffire à eux-mêmes, et d'agir immédiatement. Ces petits pares partiels furent appelés brigades, et constituèrent l'unité d'artillerie. Le partage par brigades étant résulté de la nécessité d'action, la force de ces unités dut être soumise aux règles de cette action, dut être basée surtout sur la condition d'accompagner les détachements, et de former les batteries que l'on était dans l'habitude de distribuer devant le front des armées en bataille. Enfin, cette force des brigades dut encore dépendre de la condition de présenter assez de solidité, et en même temps de pouvoir être maniée assez facilement. Ces différentes conditions et aussi d'autres influences agissant pendant la guerre, firent varier la force des unités de matériel.

Les canons de 24, qui étaient en petit nombre, formèrent une brigade séparée de quatre à six pièces au plus. Il en fut généralement de même des canons de 12, dont le nombre dépassa rarement huit dans les pares les plus forts. Mais les canons de 8 et de 4 étant trop nombreux, surtout ces derniers, ils formèrent chacun plusieurs brigades; le nombre de bouches à feu varia dans ces brigades, appelées légères. Pendant la première partie des guerres, sous Turenne et Condé, alors que les pares étaient peu nombreux, alors que

les opérations militaires avaient de la mobilité, ces brigades furent généralement composées de six pièces, nombre très convenable pour la force d'action et pour la mobilité.

Dans la seconde partie de la guerre, les armées furent très nombreuses. Par suite, toute leur artillerie forma une masse très grande; les opérations militaires devinrent plus lourdes et plus timides; le parc resta plus concentré sous le pouvoir des chefs de l'artillerie. De ces faits durent résulter une plus grande masse pour l'unité de matériel. Pendant les dernières guerres, ces unités furent ainsi composées : quatre pièces pour la brigade de 24; six pièces pour celle de 12; huit pièces, mais souvent aussi dix pièces, pour la brigade de 8, enfin dix canons pour celle de 4. Cette inégalité dans le nombre des pièces pour les brigades de calibres différents était très rationnelle. Il eût été trop vicieux de mettre dans la brigade de 24 autant de canons que dans celle de 4. Les masses et les puissances des deux unités eussent été dans le rapport de un à six.

La composition de chaque brigade était régulière et complète; outre les bouches à feu, les munitions et agrès nécessaires à l'action, cette unité contenait encore les chariots de munitions pour les troupes avec lesquelles elle devait agir en bataille. Toutes les brigades ainsi complètes comprenaient moyennement trente voitures, et nécessitaient 150 chevaux; mais celle de 4 n'avait que vingt-sept voitures et cent dix chevaux. Voici la composition de la brigade de 8 : dix canons; six charrettes contenant chacune 154 boulets; trois charrettes de poudre à 1200 livres chaque; quatre charrettes pour les armements, les équipements, les outils de sapeurs et d'ouvriers; un affût de rechange; six charrettes de munitions pour les troupes, contenant chacune 400 livres de poudre, 400 livres de plomb et 300 livres de mèches;

enfin une charrette pour les bagages; total trente et une voitures.

Ainsi, dans le parc général, la spécialité du matériel se trouva soumise à une organisation assez perfectionnée. Tout ce matériel fut partagé en deux parties : l'une qui, destinée à rester passive, fut organisée par groupes séparés d'éléments de même espèce; l'autre active, et qui fut partagée en plusieurs portions, composées régulièrement avec les divers éléments réunis, et capables d'entrer immédiatement en action.

Cette organisation du matériel devait entraîner peu à peu celle des autres spécialités du parc. Les charrois s'y adaptèrent avec le plus de facilité et de rapidité. On les partagea facilement en compagnies, dont la force fut déterminée par la condition de fournir l'attelage de toutes les voitures de la brigade. L'organisation des troupes de l'artillerie se prêtait difficilement à celle du matériel; les compagnies diverses étaient obligées de se rompre pour détacher quelques-uns de leurs éléments. Les officiers de l'état-major purent se distribuer facilement pour le commandement. Chaque brigade de dix pièces eut un officier supérieur, deux capitaines, deux lieutenants, deux sous-lieutenants, un capitaine de charrois, et au moins un officier de troupes. Ainsi, le chef de la brigade était haut placé, et les officiers étaient nombreux. Le service se trouvait alors assuré, bien dirigé; les détachements étaient faciles.

Les différentes spécialités concourant à la formation de la brigade ne se trouvaient guère réunies qu'au moment de l'action; hors de là, chacune restait dans son organisation particulière. Le matériel, toujours réuni, campait à part; les troupes restaient dans leurs bataillons. Les charrois seuls

étaient obligés d'être en contact presque continuels avec le matériel. Les officiers d'artillerie marchaient, vivaient réunis en corps; quelquefois on changeait leurs fonctions, on les désignait subitement pour une brigade, mais l'usage commençait à s'établir de leur désigner des postes, dès le commencement de la campagne, et de les y maintenir toujours. Ce dernier usage ne pouvait être qu'avantageux sous tous les rapports, il entraînait forcément une plus grande attache des chefs de l'artillerie à leur matériel et à leur service.

Pour diriger un certain nombre de groupes d'éléments et l'ensemble d'une même spécialité, pour commander la réunion de plusieurs groupes de spécialités diverses, pour en lier tous les éléments, pour concentrer l'administration et le service général dans toutes les circonstances, un grand nombre d'officiers des grades élevés de brigadiers, colonels, lieutenants-colonels, étaient attachés au parc général; enfin, tout cet ensemble était dirigé par l'état-major général, composé d'un grand nombre d'employés et d'officiers de tous grades, pour les détails de la centralisation générale, d'un chef d'état-major du grade de colonel ou brigadier, d'un commandant en second du grade de maréchal de camp, enfin d'un lieutenant général commandant en chef toute l'artillerie, et qui devait être en relations continues avec le commandant en chef de l'armée.

Les nombreux éléments étant ainsi régularisés, classés, coordonnés entre eux, soumis à une direction générale, composaient le parc général. Ce dernier formait dans l'armée un corps séparé; il s'administrait, se conduisait indépendamment des chefs de troupes, et suivant des règles particulières et fixes : il n'avait de contact avec les autres parties de l'armée qu'au moment accidentel d'une action.

Pour la marche isolée du parc, les parties actives et passives du matériel étaient séparées; les éléments de chacune d'elles étaient classés et s'avançaient avec ordre. La première marchait toujours au poste le plus rapproché de l'ennemi, et formée en brigades; celles de 4 étaient en tête et en queue; celles de 6 étaient placées de chaque côté vers l'intérieur; enfin les brigades de gros calibres étaient au centre.

En tête de cette longue colonne du matériel et des charrois, marchaient les détachements de sapeurs pour disposer les chemins, puis quatre pièces de petits calibres chargées à mitraille, et ayant avec elles tout le personnel et les munitions pour faire feu. La conduite de la colonne était remise aux chefs du charrois: chaque capitaine attelait et conduisait une brigade avec sa compagnie. Des chefs supérieurs maintenaient l'ordre général dans le convoi. Les troupes de l'artillerie, marchant en bataillon, à la tête et à la queue de la colonne, ne détachaient qu'un petit nombre d'hommes, principalement des ouvriers et des sapeurs, auprès de ce matériel. Quelques officiers d'artillerie venaient inspecter, s'assurer de la bonne conduite de tout; mais généralement la masse de ces officiers marchait en corps à la tête du parc.

Un tel ordre de marche était régulier et ménageait la fatigue des hommes; il pouvait être très avantageux, quand les ennemis étaient loin, mais il pouvait être funeste s'ils étaient rapprochés, à cause des préparatifs nécessaires pour organiser les brigades complètes.

Dans les campements, toutes les spécialités étaient séparées. Les officiers avaient un quartier particulier; les bataillons du personnel étaient réunis dans un camp séparé; les charrois s'établissaient à part, souvent dans les villages environnants; enfin le matériel formait une grande masse

placée généralement entre ces campements divers. La disposition de cette dernière spécialité devait naturellement résulter de l'ordre de marche. Pendant longtemps, on conserva le partage par masses d'éléments séparés; toutes les bouches à feu formaient la première ligne, ayant les gros calibres au centre, ensuite venaient en seconde ligne les charrettes de munitions, puis après celles d'outils, les rechanges, les bagages, etc.; plus tard, quand l'organisation du matériel par brigades fut plus perfectionnée, on changea le campement, et on adopta généralement celui employé par le lieutenant général de Vigny. Ce dernier campement avait lieu par brigades séparées; chaque brigade de pièce avait immédiatement derrière elle toutes les voitures nécessaires à son service. La masse passive du parc était disposée séparément en arrière.

Tels furent les parcs de l'artillerie française. Ceux des autres armées européennes furent bien loin de présenter le même ordre et la même perfection d'organisation. Créés généralement au milieu de circonstances pressantes, avec des ressources irrégulièrement établies et rassemblées, ils offraient une grande variété dans la nature et l'organisation des éléments. La masse et la confusion de ces parcs étaient encore augmentées par le grand nombre des pièces à projectiles creux, et par le lourd approvisionnement qu'elles entraînaient. L'organisation par brigades régulières était presque inconnue; le parc était, il est vrai, partagé souvent en fractions, mais elles résultaient plutôt de la variété des contingents que d'un progrès d'organisation régulière. Ces artilleries étrangères, pour prospérer, cherchaient à imiter celle de France.

Tel fut l'état de l'artillerie considérée isolément; voyons

quelles furent ses relations avec les troupes, sa position dans l'armée pendant les circonstances de la guerre.

§ 4.

L'action par le feu prenait chez les troupes un accroissement de plus en plus rapide. Le fusil avec batterie à ressort et à pierre, remplaçait, surtout chez les étrangers, le lent et incommode mousquet à mèche. L'emploi des cartouches et de la giberne, la simplification dans le maniement de l'arme, augmentèrent encore la rapidité du feu de l'infanterie. Le nombre des piquiers diminuait de plus en plus : au commencement de la guerre, il était le tiers de l'infanterie, à la fin de la guerre, il en était à peine le sixième. On conservait encore ces piquiers par habitude, et pour permettre à l'infanterie de recevoir le choc de la cavalerie ; mais l'emploi de la baïonnette à douille, nouvellement inventée, allait bientôt les faire disparaître. Ainsi, l'action par le feu accapara de plus en plus toute l'attention, et les piquiers furent relégués au dernier rang de l'infanterie. De cette nouvelle disposition, de la multiplication des armes à feu, résulta une grande diminution dans la profondeur de formation. Cette profondeur, qui précédemment variait de quatre à dix rangs, resta fixée entre trois et six. La cavalerie ne se forma plus que sur trois et quatre rangs.

Ainsi, les troupes diminuèrent beaucoup en profondeur, elles conservèrent dans les rangs et dans les files les intervalles dont nous avons parlé précédemment ; les fronts des bataillons et escadrons restèrent les mêmes, de sorte que la forces de ces éléments diminua. Dans l'ordre de bataille, ils conservèrent de grands intervalles sur la même ligne, et une grande distance d'une ligne à l'autre. Toutes ces dispositions

étaient très favorables pour éviter les ravages de l'artillerie; les troupes étaient parvenues à se soustraire de plus en plus à l'action de cette arme. D'un autre côté, par la plus grande puissance de leur feu, par leur plus grande mobilité, elles étaient devenues plus redoutables pour l'artillerie. Nous avons vu tous les progrès réalisés par cette dernière arme, progrès qui rétablissaient l'équilibre.

Les tendances manifestées pendant la période précédente allaient toujours croissant. Une symétrie systématique régnait de plus en plus dans les ordres de bataille. Quelles que fussent les circonstances, on voyait presque toujours les troupes disposées sur deux lignes, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. La suppression presque ordinaire des réserves, la diminution de profondeur dans l'ordonnance des troupes, le nombre croissant des bataillons et escadrons conservant les mêmes fronts et les mêmes intervalles, étendaient de plus en plus les lignes d'armée, détruisaient la solidité, exigeaient de soutenir par l'artillerie toutes les parties du front; aussi on conserva l'usage introduit par Gustave-Adolphe de couvrir les troupes par la ligne de pièces établie en avant. Dans les armées étrangères, l'artillerie de troupes était plus spécialement destinée à cette protection, celle de parc formait ordinairement trois batteries, distribuées au centre et aux ailes. Tout en soutenant fortement les lignes placées derrière elles, ces batteries agissaient fortement contre la ligne ennemie. Dans les armées françaises, l'artillerie de parc était seule pour soutenir les lignes de troupes, et pour agir en batteries indépendantes dans la défense ou dans l'attaque. Pour remplir ce double but, cette artillerie se distribuait de manière à pouvoir flanquer toutes les parties de la ligne, tout en conservant une solidité de composition et une indépendance de disposi-

tion, qui procurassent à son action la force et la combinaison.

Pour former avec régularité et promptitude les lignes étendues de troupes et d'artillerie, pour marcher de front sans trop de lenteurs et d'incommodités, les armées nombreuses et encombrées ne pouvaient avancer par une seule direction ; il fallait nécessairement partager leur masse en plusieurs colonnes, marchant simultanément par différentes routes. Le mode de formation le plus simple et le plus rationnel, pour ces ordres de marche, était de partager l'ordre de bataille en plusieurs portions, et de former de chacune de ces portions, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, une colonne particulière. Alors, jusqu'à un certain point, la durée de marche et de formation de toute l'armée, devenait la même que pour une colonne. Cette réunion des différentes armes, dans les diverses colonnes, était le seul moyen d'obtenir une mobilité suffisante dans les opérations. Gustave-Adolphe, par l'introduction de l'artillerie de troupes, avait indiqué cette voie, mais ses tentatives avaient été trop morcelées, pour le mélange de l'infanterie, de la cavalerie et des canons. Le grand Turenne et les généraux de son école, les de Créquy, Catinat, etc., apprécièrent toute l'importance de cette réunion des différentes armes, pour les mouvements rapides, et le plus souvent, leurs colonnes de troupes eurent chacune une portion d'artillerie.

Mais cette réunion ne fut, pour ainsi dire, qu'accidentelle, elle n'était pas en rapport avec la valeur et la nature des éléments militaires, avec les idées d'organisation et de classement en vigueur.

Les armées devenant de plus en plus nombreuses, formaient une masse énorme. Désormais, elles se composaient

de cinq éléments distincts, savoir : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les vivres et les approvisionnements, et les bagages. Les trois premiers constituaient la force active de l'armée, ils paraissaient seuls sur le champ de bataille, ils étaient donc la force importante qui aurait dû soumettre à ses dispositions les deux autres éléments. Mais à cette époque, il n'en fut pas ainsi ; le grand Ministre, créateur des approvisionnements réguliers, accorda une attention beaucoup trop grande à cette partie, lui subordonna les autres éléments, et même la conduite générale des opérations. Les bagages acquirent aussi un volume et une importance considérables ; l'esprit de prévision et d'approvisionnement, alla toujours croissant, descendit du gouvernement aux particuliers ; bientôt on prétendit transporter dans l'armée les aises de la ville ; les officiers traînèrent à leur suite un train de maison ; les bagages devinrent extrêmement nombreux, et une foule d'intérêts particuliers et puissants furent attachés à leur présence continuelle.

Ainsi, les armées comprenaient cinq spécialités, dont la présence continuelle était devenue indispensable. Le moyen le plus simple et le plus rationnel d'assurer la présence de ces spécialités, était de partager chacune d'elles en groupes, et de réunir en une même masse les groupes divers, destinés à coopérer dans les diverses positions. Mais ce partage n'était pas encore possible, aucune de ces spécialités n'était assez solidement constituée. Il fallait la concentration de chacune d'elles pour établir dans son intérieur, l'ordre, la régularité et la simplicité. Aussi, chacune de ces spécialités resta isolée des autres, et travailla à s'organiser régulièrement.

L'infanterie et la cavalerie, formant des masses séparées, avaient beaucoup perfectionné leurs éléments et leurs or-

ganisations; les bataillons et escadrons étaient devenus réguliers, ils étaient groupés par régiments et brigades encore inégaux. L'ordre régnait dans ces éléments, mais il y avait encore beaucoup de désordre et d'incertitude dans la marche des grandes réunions; il fallait donc les laisser seuls, il fallait éloigner d'eux, le plus possible, tous les embarras. Les colonnes de troupes, dont le nombre varia, mais alla toujours augmentant, étaient la tête de l'armée, et s'avançaient à la même hauteur.

Les vivres et les bagages formaient une masse énorme qui marchait en arrière des colonnes de troupes. Ces deux spécialités étaient séparées; les vivres et approvisionnements réguliers, soumis à une administration centrale, marchaient en une seule colonne assez régulière. Les bagages, présentant le comble de la variété et de la confusion, avaient une position irrégulière; les intérêts particuliers forçaient souvent de les mettre immédiatement à la suite des colonnes de troupes.

L'artillerie se trouvait tenir à la fois des troupes et des charrois. Pendant cette époque les marches d'armées, étant réglées sur celles de ces charrois devenus indispensables, étaient nécessairement lourdes et lentes, aussi ne vit-on pas de grands inconvénients à tenir le parc d'artillerie réuni en une seule masse, et même à le reléguer à la tête des charrois. Dans les circonstances ordinaires, comme les marches d'armée étaient lentes, comme les dispositions de combats étaient longues à prendre, comme généralement on préparait dès la veille les ordres de bataille, les inconvénients de la séparation de l'artillerie d'avec les troupes étaient peu sensibles. Cependant, pour toutes les opérations en face des ennemis, cette séparation devait être des plus funestes, car des embarras, des erreurs ou des oublis d'ordre pouvaient

laisser les troupes sans artillerie, dans les combats rapidement engagés. Généralement, les meilleurs généraux français de l'époque sentirent ces inconvénients, et jamais ils n'opérèrent en face de l'ennemi, sans avoir des batteries pour soutenir l'action des troupes.

Alors, on adopta une nouvelle disposition pour le parc. La partie passive resta en tête des bagages, la partie active marcha à hauteur des troupes.

Cette partie active du parc formait une colonne séparée. Les généraux de troupes et les chefs de l'artillerie, étaient alors d'accord pour maintenir cette séparation; les chefs de troupes, pour ne pas mettre plus de désordre et d'embaras dans leurs marches, les chefs de l'artillerie pour concentrer dans leurs mains, la conduite souveraine de l'arme. La colonne d'artillerie était généralement placée vers le centre, entre les colonnes de troupes, de manière à être bien couverte par elles, et à pouvoir se développer rapidement devant la ligne de bataille. Cette colonne unique d'artillerie était insuffisante pour une armée nombreuse, embrassant une grande étendue de terrain. Les habiles généraux sentirent que de l'artillerie était nécessaire pour repousser les tentatives de l'ennemi, ou pour quelques actions partielles, pendant la marche; aussi, ces généraux placèrent toujours une brigade d'artillerie à leur avant-garde et à leur arrière-garde; quelques-uns donnèrent, en outre, quelques brigades d'artillerie à quelques colonnes de troupes. D'autres, enfin, distribuèrent toute leur artillerie à ces dernières colonnes : ces dernières dispositions étaient assez rares.

A mesure que les fronts d'armée s'étendaient, les campements devenaient plus difficiles; dans ceux journaliers, l'emploi des retranchements était presque impossible. Géné-

ralement l'armée campait dans l'ordre de bataille, les troupes formaient deux lignes, les vivres et les bagages étaient placés en arrière. L'artillerie formait une seule masse entre les troupes et les charrois, le plus souvent cette masse était placée derrière le centre de l'armée, mais quelquefois aussi derrière une partie déterminée par les circonstances du terrain et de la marche, ou par les projets ultérieurs. Une telle disposition offrait les plus grands inconvénients. L'artillerie n'y était pas à même de soutenir immédiatement l'armée contre les attaques, il lui fallait longtemps pour être prête à se mouvoir, pour parcourir des distances très grandes souvent. Aussi dans les surprises, dans les luttes accidentelles, cette artillerie était en retard ou même ne paraissait pas.

Pour les formations en bataille, l'armée arrivait partagée en quatre, six, ou huit colonnes de troupes, marchant à leur distance et à même hauteur, précédées de pionniers qui préparaient les chemins; la colonne d'artillerie, précédée des sapeurs, marchait au centre et un peu en arrière. Arrivées au lieu indiqué, les colonnes de troupes se mettaient en bataille, par des formations de flancs ou sur les flancs. Ces formations processionnelles, avec des éléments massifs et peu manœuvriers, étaient très longues. Les corps de troupes se disposaient suivant un ordre de bataille théorique, formaient deux longues lignes presque sans réserve; il fallait longtemps pour mettre l'ordre, la régularité, dans cette multitude d'éléments, étendus sur un terrain très inégal.

Les formations d'artillerie étaient en rapport avec celles des troupes, mais devaient être nécessairement beaucoup plus compliquées et plus longues. L'ordre de bataille de l'artillerie n'était pas fixe et simple comme celui des trou-

pes qui, dans toutes les circonstances, n'avaient à former que leurs deux lignes parallèles; il variait avec les circonstances. L'artillerie était disposée tout entière, sur une seule ligne, devant les troupes; mais le nombre et la position des pièces, dans chaque point, dépendaient des circonstances locales et du plan général de bataille. La formation de cette ligne de l'artillerie, devait être longue, parce que la même colonne, formant une très grande longueur, devait se distribuer devant le front de toutes les colonnes de troupes, parce que le mouvement de cette colonne ne pouvait commencer qu'en retard: il fallait attendre que les chefs de l'artillerie et quelquefois le général en chef lui-même, eussent déterminé la position des batteries.

Ainsi, arrivée sur le champ de bataille, la colonne d'artillerie s'arrêtait comme celles de troupes, et pendant que ces dernières se mettaient en ordre et commençaient à se former, cette arme travaillait, avec les plus grands efforts, à organiser ses brigades complètes de combat. A cet effet, les officiers de l'artillerie, les différentes troupes des bataillons d'artillerie, se rendaient auprès de leur brigade de matériel et de charrois; alors tout était organisé et classé, tous les éléments de personnel et de matériel étaient mis en rapport; chacun était à son poste, prêt à agir. A un signal donné, cette longue colonne du parc défilait devant le général d'artillerie, qui indiquait à chaque brigade, si d'avance il ne l'avait fait par écrit, la position qu'elle devait occuper. La brigade après avoir été inspectée pendant le défilé, faisait tête de colonne à droite ou à gauche, et longeait les derrières des lignes de troupes, jusqu'à hauteur de la position qu'elle devait occuper; puis arrivée à cette hauteur, elle distribuait aux bataillons d'infanterie leurs charrettes à munitions, lesquelles ne rentraient sous la direction de l'artillerie

qu'après l'affaire; ensuite cette brigade, laissant entre les deux lignes de troupes, la plupart de ses charrettes à munitions et à outils, passait par les intervalles, et se portait à moyennement cent mètres en avant, avec un approvisionnement de vingt-cinq à trente coups par pièce. Arrivé dans cette position avancée on mettait en batterie; ensuite les avant-trains et les chevaux étaient ramenés entre les deux lignes de troupes, et formaient avec les charrettes à munitions, le parc de la brigade, lequel restait sous la garde des fusiliers, pendant que les canonniers étaient aux pièces. Outre ces parcs de brigades, il y avait le parc général, placé le plus souvent derrière le centre de l'armée, et qui contenait le complément de l'approvisionnement à 150 coups de chaque pièce. Cette disposition des parcs était suffisante pour le service peu rapide de l'artillerie; mais la position de ceux de brigades, avait un grand inconvénient : leur explosion pouvait être trop dangereuse pour les troupes.

Telle était la disposition de marche et de bataille, pour les armées françaises qui servaient de modèles aux armées étrangères. Ces dernières se rapprochaient le plus possible de ces dispositions; cependant une différence avait lieu, laquelle résultait surtout de l'existence dans ces dernières armées, des deux espèces d'artillerie de troupes et de parc; la première accompagnait naturellement ses troupes, soit dans la marche, soit dans l'ordre en bataille, elle leur était complètement soumise, se mettait en ligne en même temps qu'elles et toujours à côté d'elles. Il en résulta manque de combinaison dans les dispositions de cette artillerie, et par suite gaspillage d'action. Mais aussi on avait cet avantage, que les troupes n'étaient jamais abandonnées sans artillerie.

De la présence continuelle des pièces de troupes, résulta que le parc put, avec moins d'inconvénients, rester à la tête

des bagages. Là fut généralement sa place dans les armées étrangères; très rarement il forma une colonne particulière entre les troupes. Ce parc était la seule artillerie dont la disposition dans l'ordre de bataille fût susceptible de combinaisons; ces dernières étaient, du reste, très rares chez les étrangers, et ordinairement le parc ne formait que trois batteries.

Montécuculli recommandait de cacher les charrettes de munitions, et de les partager en plusieurs parcs.

Ainsi, dans les ordres de bataille des armées françaises, les trois armes étaient séparées, indépendantes les unes des autres. L'infanterie et la cavalerie étaient astreintes à une position, formaient deux lignes et avaient seulement une petite réserve, dont la force allait diminuant de plus en plus. L'artillerie distribuée suivant les circonstances, avait toutes ses pièces formant la première ligne de l'armée en avant des lignes de troupes. Les armées étrangères offraient une séparation moins tranchée entre les différentes armes. L'artillerie formait en quelque sorte deux lignes, l'une composée des fortes batteries de parc était indépendante, l'autre placée plus en arrière, était formée par les pièces attachées aux troupes. L'influence française tendait constamment à amener dans ces armées étrangères la séparation complète des différentes armes.

Montécuculli, habitué à la guerre contre les Turcs, et disciple ardent de Gustave-Adolphe, protestait contre cette séparation, contre ces lignes trop étendues, et les dispositions systématiques. « Chaque arme, disait-il, doit être placée où elle sera avantageuse; de plus, les trois armes doivent être entremêlées, pour pouvoir se soutenir réciproquement. Il est important comme aux échecs, disait Montécuculli, de

« conserver le plus de forces en réserve ; alors on doit former trois lignes, ou si l'on n'a que deux lignes, on doit donner une réserve à chacune d'elles. » Malheureusement, pour l'application de ces bons principes, Montécuculli en restait aux institutions morcelées de Gustave-Adolphe ; il voulait ramener les régiments d'infanterie, entremêlés de pelotons de cavalerie et de petites pièces régimentaires.

Ainsi, les armées étant en bataille, toutes les pièces formaient la première ligne. Chez les Français, la composition de cette ligne n'avait, nous avons dit, rien de forcé ou de systématique. Cette composition dépendait des circonstances locales et du plan de bataille ; elle obéissait à ces deux principes, bases d'une bonne disposition : être répandue devant la ligne de troupes, de manière à la soutenir efficacement et à répondre à l'artillerie nombreuse des ennemis ; se masser sur les points reconnus les plus favorables à la puissance défensive ou offensive de l'armée.

Pour obtenir une telle combinaison, avec une artillerie inférieure en nombre à celle ennemie, et avec des lignes de troupes très étendues, il fallait une grande précision et une grande habileté de combinaison ; il fallait de bons chefs d'armée et de bons chefs d'artillerie. Ces conditions furent remplies pendant les guerres de cette période, où les armées eurent pour chefs les Turenne, les Condé, de Créquy, Luxembourg, Catinat, de Lorges, de Noailles, etc., et où les chefs de l'artillerie furent les Saint-Hilaire, les de Vigny, de Cray, Dumetz, etc.

La précision dans les dispositions existait, non-seulement pour l'ensemble de l'artillerie, mais aussi, pour chaque brigade en particulier. Chaque chef, en établissant sa brigade dans la position désignée, pouvait choisir dans certaines limites, les emplacements jugés les plus convenables pour

l'action, et distribuait ses pièces en conséquence. Un principe de disposition recommandé à l'artillerie, était de se placer de manière à tirer le plus longtemps possible, sans gêner la marche des troupes allant à l'attaque, et sans être obligé de se déplacer, pour soutenir cette attaque. Une pareille recommandation entraînait évidemment le choix des hauteurs pour établir l'artillerie. Montécuculli attachait une si grande importance à ces positions, qu'il recommandait d'y établir autant que possible, plusieurs étages de pièces, disposition évidemment vicieuse.

Les hauteurs les plus avantageuses à posséder étaient celles situées sur les flancs, et en avant de l'armée. Ordinairement l'artillerie française les occupait par ses pièces du gros calibre. Quand on jugeait inutile de faire agir les canons de 24, on les laissait au parc, en arrière du centre de l'armée. Là, ils restaient non comme une réserve, mais comme une masse sans emploi.

Les artilleries étrangères étaient bien loin de présenter, dans leur disposition, l'unité et la combinaison de l'artillerie française. Les pièces de troupes, éparpillées sans direction générale, ne pouvaient que flanquer le front de leurs troupes, tirailler le plus souvent sans but. Les pièces de parc elle-mêmes étaient peu soumises à la combinaison, leur disposition était le plus souvent systématiquement régulière. Trois batteries étaient placées au centre et aux ailes de l'infanterie, Montécuculli recommandait de plus, de mettre devant la cavalerie des batteries de pièces de campagne les plus légères.

Les armées étant en présence et formées, la bataille commençait naturellement par l'action des lignes d'artillerie. La canonnade durait longtemps, quelquefois même elle

constituait toute l'action entre les armées. Montécuculli recommandait d'attendre l'ennemi de pied ferme, quand l'artillerie faisait de grands ravages; aussi beaucoup de généraux médiocres s'accommodaient de cette maxime, pour rester immobiles, sous la protection de leur artillerie, et éviter ainsi, la difficulté et les dangers de la marche à l'attaque. Pendant ces longues canonnades, qui le plus souvent n'étaient qu'une lutte entre les artilleries ennemies, les troupes restaient inertes en arrière, et recevaient tous les boulets perdus, qui avaient été dirigés sur les batteries placées en avant. Ces lignes de troupes faisaient ainsi des pertes assez graves, mais qui éparpillées sur des fronts étendus, étaient sans grande influence immédiate sur la bataille.

Ces canonnades, qui depuis Gustave-Adolphe étaient devenues une habitude, agissaient beaucoup sur le moral des armées, les ébranlaient ou les rassuraient, suivant l'effet que les troupes voyaient produire. Du reste, la plus importante action de ces canonnades résultait de la lutte même des artilleries. Une des deux se trouvait ordinairement vaincue, et c'était un immense avantage pour l'offensive, quand son artillerie pouvait ainsi dominer celle de la défense. Les armées françaises, qui eurent presque constamment le rôle offensif, pendant la guerre, purent apprécier cet avantage. Leur artillerie, soumise dans toutes ses parties à la solidité et à la combinaison d'action, devait naturellement dominer, sur tous les points d'attaque, celle ennemie, dont les coups plus nombreux étaient éparpillés.

Après plusieurs heures de canonnade, les troupes entraient en scène, l'offensive s'ébranlait pour marcher à l'attaque; ces marches avaient lieu en lignes étendues, elles devaient donc être très lentes. Pour éviter la confusion et obtenir un peu d'ensemble, ces lignes devaient s'arrêter souvent pour

se reformer, à cause des accidens de terrain ou des ravages faits par le feu ennemi. L'artillerie se trouvait en partie paralysée par cette marche, en avant des troupes. Quelques batteries placées avantageusement, pouvaient encore continuer leur action et soutenir l'attaque; mais le plus grand nombre était obligé de se déplacer. Alors une partie s'établissait de manière à soutenir la retraite des troupes en cas d'échec, une autre, faisant venir ses chevaux du parc, se remettait sur avant-trains, marchait pour soutenir les troupes attaquantes, pour agir où besoin serait. Quelquefois, dans les armées françaises, ces marches combinées de l'artillerie amenèrent de belles dispositions et de beaux succès. Cependant, les mouvemens n'étaient pas le propre de l'artillerie de cette époque, ce n'était qu'à force d'habileté et d'activité que les artilleurs français pouvaient les faire exécuter. L'artillerie, demandant beaucoup de temps pour être mise en marche et en batterie, ne pouvant marcher qu'au pas et lentement, arrivait généralement en retard pour soutenir la première attaque; les lignes de troupes, poussant toujours en avant, masquaient de plus en plus les batteries restées en position, et arrivaient seules devant l'ennemi. L'artillerie défensive, quelque endommagée qu'elle eût été par l'artillerie de l'attaque, pouvait encore conserver une grande force. Jusqu'alors elle n'avait pu agir que par les boulets contre des lignes très peu denses; mais à mesure que ces lignes approchaient, cette artillerie pouvait mettre en jeu sa mitraille, dont les milliers de projectiles faisaient de grands ravages dans les troupes attaquantes. Le plus souvent, le premier effort de ces troupes était repoussé, et ce n'était qu'à force de persévérante énergie, ou lorsque les batteries attaquantes parvenaient à s'établir près de la position ennemie, et à faire agir leur mitraille, que l'on pouvait

briser la dernière résistance. Après le succès, le rôle des batteries n'était pas encore fini, et l'on vit souvent les brigades françaises se porter en avant pour canonner la retraite des ennemis.

La position défensive fut presque constamment celle des armées alliées. Leur artillerie avait de bien grands avantages; elle était supérieure en nombre, pouvait agir à couvert et d'une manière continue, sans être obligée de se déplacer; enfin, elle avait pour elle les projectiles creux, et la mitraille, si terrible contre l'attaque qui ne pouvait en faire usage. Cependant, cette artillerie fut toujours vaincue: c'est qu'elle éparpillait son action sur tout le front, qu'elle agissait partout, mais sans combinaisons. Le génie tactique lui manquait, ainsi que l'instruction et une bonne organisation. Elle ne savait pas se combiner, se déplacer, se retirer, et après une défaite, elle restait perdue presque entière.

Pendant la période que nous considérons, on voit dans presque toutes les batailles l'offensive conduite par les Français être victorieuse de la défensive. Une des principales causes de ces succès fut la différence de valeur des deux artilleries. Les Français se servirent admirablement de la leur peu nombreuse, en tirèrent tout ce qu'elle pouvait donner; les alliés, au contraire, ne surent pas apprécier les immenses avantages que pouvait leur procurer la supériorité en nombre. Mais la base des succès de cette offensive fut dans le génie des chefs; ils ne s'épuisaient pas dans des attaques parallèles, mais combinaient des actions massées contre quelques points de la défensive. L'artillerie entraînait avec une grande intelligence dans l'esprit de ces combinaisons, contribuait puissamment à la victoire. Cependant, les succès furent le plus souvent achetés par de grandes

pertes. L'artillerie de la défensive, quoique mal conduite, fut la cause de ces pertes, et repoussa souvent par sa mitraille des attaques répétées.

A part ces influences accidentelles du génie des chefs et de l'habileté supérieure de l'artillerie française, la défensive à cause de son inertie, de son immobilité, perdait de plus en plus de sa supériorité sur l'offensive, qui profitait habilement, pour l'action, de tous les progrès réalisés. L'étendue des lignes garantissait en partie les troupes offensives du feu de l'artillerie ennemie; les progrès en mobilité et en organisation réalisés par l'artillerie, étaient habilement employés pour combiner des dispositions contre la défensive, pour écraser ses points faibles, pour aller les battre de plus près. D'un autre côté, la défensive, à cause de l'étendue de ses lignes, trouvait difficilement des terrains propres à une bonne position, et présentait toujours quelques points faibles; son artillerie, obligée de se morceler le long des lignes, n'avait que sa mitraille pour grand avantage; mais naturellement l'immobilité absolue de cette défensive devait finir par céder sous les coups répétés et violents d'une offensive énergique et pouvant chercher le point à frapper.

Du reste, ces avantages acquis par l'offensive étaient faibles, très difficiles à employer; presque tous se trouvaient entravés par la masse des armées encombrées d'embarras. Il fallait que la défensive voulût bien se condamner à une inertie complète, pour ne pas tomber sur cette offensive qui se mouvait si difficilement, et avait besoin d'un si long temps pour faire ses préparatifs d'action. La conduite générale de ces armées, marchant toujours en masse, leur conduite particulière à l'attaque étaient très difficiles, très épineuses; aussi, les généraux se bornaient souvent à agir avec leur artillerie seulement. Cette action isolée qui ne pouvait évi-

demment rien décider, allait à merveille aux chefs médiocres, dont tout le contentement consistait alors à ne rien compromettre. La timidité des généraux jointe à la lourdeur des armées, à la grande difficulté de les conduire, et à l'influence dominante des opérations de siège, réduisirent considérablement la sphère d'action des armées : on dépensa un temps et des ressources énormes à réunir de grandes forces; l'armée, réunie en masse, se traînait lourdement pendant quelques marches très lentes, donnait une grande bataille, ou simplement échangeait quelques longues canonades avec les ennemis; puis, revenant sur ses pas, prenait ses quartiers d'hiver, se dispersait, pour se réunir de nouveau au printemps de la campagne suivante. De sorte que quelquefois, pendant tout le cours d'une campagne, il arrivait que les troupes n'en venaient pas aux mains, et que l'artillerie seule frappait les ennemis.

SECTION III.

§ 1.

Louis XIV possédant la France entière, lui imprima une vigoureuse unité qui, tout en assurant la solidité intérieure, permit d'agir fortement à l'extérieur. Plusieurs années furent nécessaires pour créer les ressources militaires et maritimes. Louis XIV essaya ses nouvelles forces, en Hongrie, en Hollande, en Afrique, dans de petites expéditions, dont le but était de répandre au loin l'influence de la France. Ensuite, il commença d'exécuter ses projets de domination. Deux puissances devaient être le principal but des attaques, pour établir cette domination : l'une, la Hollande, était la reine des mers; l'autre, l'Espagne, avait longtemps dominé

le continent, conservait encore une grande influence en Europe.

La Hollande était vivace; Louis XIV n'avait pas encore de marine, il dut donc remettre à plus tard l'exécution de ses projets contre cette puissance. L'Espagne, frappée par les victoires de Condé et de Turenne, gisait presque sans vie dans les vastes possessions territoriales qui entouraient la France. Louis XIV, profitant de cet état de faiblesse, envahit tout à coup la Flandre (1667) avec une armée de 35,000 hommes, flanquée par deux petits corps d'armée dirigés, l'un sur Dunkerque, l'autre sur Luxembourg.

Des préparatifs extraordinaires avaient été faits pour cette campagne, destinée surtout à des prises de villes. Les approvisionnements étaient immenses, l'artillerie avait un très fort parc de siège. Cependant, comme les nouvelles organisations n'étaient pas encore bien établies, il y eut encore un peu de misère et de confusion. L'artillerie fut même victime de la grande attention apportée par Louvois aux nouvelles créations du service des magasins et approvisionnements. Quand l'entrée en campagne eut lieu, une très grande quantité de chevaux manquait pour l'artillerie. Ce ne fut qu'avec des peines extrêmes que Saint-Hilaire, commandant de cette arme, put la réunir morceau par morceau. Du reste, toutes les forces de l'artillerie, toutes les ressources dont elle pouvait disposer, surtout en personnel, furent consacrées à ce parc de siège. Mais comme les grosses pièces étaient insuffisantes, et qu'il fallait un grand nombre de petits calibres pour agir avec les troupes, on dut céder à la nécessité, et avant l'entrée en campagne, il fut ordonné que chaque bataillon mènerait avec lui et servirait une pièce de 4 ou de 3; on fit délivrer aux chefs de corps l'argent nécessaire pour acheter les chevaux et attirails nécessaires à cette artillerie.

Cette campagne de Flandre ne vit qu'un petit combat, dans lequel le marquis de Créquy battit quelques troupes espagnoles. Toutes les autres opérations ne furent que des prises de villes qui firent peu de résistance. Le seul siège important fut celui de Lille, où Turenne et Louis XIV firent de grands efforts. A ce siège, la ligne de contrevallation eut ses redans armés de petites pièces que les bataillons menaient à leur suite. La Flandre fut conquise en deux mois, et pour assurer sa conquête, Louis XIV mit de fortes garnisons dans toutes les places, fit renforcer les fortifications par Vauban, et les garnit d'artillerie. L'année suivante (1668), Condé, avec 20,000 hommes, conquît la Franche-Comté en quinze jours. L'Espagne était incapable de résister. Plusieurs puissances européennes s'effrayèrent de ces conquêtes de la France, et se liguèrent pour soutenir l'Espagne. Louis XIV, dont les forces n'étaient pas encore bien grandes, voulut bien accepter le traité d'Aix-la-Chapelle qui donna une grande partie de la Flandre à la France.

Pendant la paix qui suivit ce traité d'Aix-la-Chapelle, les ressources de la France augmentèrent considérablement. Les forces militaires et maritimes prirent un grand développement ; les nouvelles organisations se régularisèrent, se perfectionnèrent, s'établirent solidement. Enfin, en 1672, Louis XIV se jugeant assez fort, attaqua la Hollande. Cent dix mille hommes de troupes françaises, solidement instruites et organisées, magnifiquement tenues et approvisionnées, partirent tout à coup de la Flandre, et jetèrent la terreur et l'admiration en Europe. Une artillerie formidable accompagnait ces nombreuses troupes. Pendant la paix, l'artillerie avait fait d'immenses progrès en force et en organisation. On avait renoncé à ces misérables pièces de bataillon qui fai-

saient rétrograder vers l'ignorance et la confusion des premiers temps; on avait organisé solidement les parcs de siège et les parcs de campagne séparés; toutes les pièces de l'armée étaient réunies sous la conduite du personnel de l'artillerie.

Ces puissantes forces françaises réunies à 20,000 hommes de Munster et de Cologne, formèrent une masse de 130,000 hommes parfaitement pourvue de tout, et commandée par Louis XIV, Turenne, Condé, Luxembourg. La Hollande avec ses troupes négligées, ses places dépourvues de munitions et de garnisons, son manque de chefs, était incapable de résister à ce magnifique déploiement de forces françaises. Aussi, la conquête ne fut d'abord qu'une promenade militaire, à travers la Hollande épouvantée. L'opération la plus célèbre fut le passage du Rhin, près de Tolhuys; on trouva peu de résistance. Condé, arrivé devant le point de passage, vu par une vieille tour armée de trois pièces, fit établir sur la rive gauche une batterie de douze canons, et commença le pont. Le matin, il fit canonner la tour et balaya la rive ennemie; mais les pontons ayant manqué, Condé craignit que les ennemis, avertis par la canonnade, n'envoyassent de grands secours aux troupes qui étaient sur l'autre rive sans artillerie: alors, à la tête de sa cavalerie, il essaya le passage à un gué vers la gauche. Le premier escadron fut refoulé dans l'eau par les troupes hollandaises. Mais Louis XIV, resté près des batteries, fit diriger leur feu contre la gauche de ces troupes. Alors, elles se sauvèrent en désordre, et le passage fut libre.

Les forces françaises, soumettant les places presque sans efforts, poussèrent toujours en avant, et parvinrent jusqu'à quatre lieues d'Amsterdam. Mais là, elles se trouvèrent incapables d'action. Louis XIV, malgré Turenne et Condé, avait fait l'immense faute de disséminer ses forces dans les

places conquises. Pendant cette inaction des Français, Guillaume d'Orange, mis à la tête de la Hollande, sauva son pays en le cachant sous les eaux. Puis, avec une habileté et une activité admirables, il réunit toute l'Europe contre la France.

§ 2.

Les Français, seuls contre l'attaque générale de l'Europe, évacuèrent la Hollande, et réunirent leurs forces dans quatre armées, qui luttèrent en Flandre, dans la Franche-Comté, sur le Rhin et dans les Pyrénées.

Au commencement de l'armée 1674, le roi, à la tête d'une forte armée composée de l'élite des troupes et pourvue d'une solide artillerie, envahit la Franche-Comté et la conquiert rapidement en quelques semaines. Ensuite, cette armée fut partagée, une partie alla sur le Rhin, l'autre en Flandre.

Condé, avec 40,000 hommes, commandait dans cette dernière contrée, et tenait tête à Guillaume d'Orange, qui avait plus de 60,000 hommes. Les ressources disponibles ayant été concentrées dans l'armée du roi, Condé avait une artillerie en assez mauvais état, malgré ses nombreuses réclamations; de plus, le roi lui avait recommandé de ne faire que des sièges. De cette pénurie et de cette recommandation, résultèrent pour l'armée française, une artillerie de campagne, peu nombreuse, et assez mal organisée; ce mauvais état de l'artillerie devint funeste à la sanglante bataille de Seneff. (Planche V, fig. 1.)

Les Français, inférieurs en nombre, s'étaient établis dans un camp retranché sur le Piéton. L'armée était formée sur

deux lignes, et le parc d'artillerie était réuni derrière le centre. Les alliés ayant observé la position, n'osèrent l'attaquer et se retirèrent, en se couvrant par une arrière-garde de cavalerie, assez éloignée du gros de l'armée. Condé voulant profiter de cette faute, sortit avec une forte avant-garde et une brigade de six canons, ordonnant au reste de l'armée, infanterie, cavalerie, artillerie, de le suivre. A la tête de son avant-garde, Condé marcha avec une rapidité extrême, et tomba tout à coup sur la cavalerie ennemie, qui se forma sur trois lignes sans intervalles. Les six pièces françaises vinrent s'établir sur une hauteur, en avant de Senef, et de là, prenant en flanc les lignes ennemies, elles y firent de grands ravages. Condé chargea ces lignes, les culbuta, et poussa jusqu'à l'abbaye St-Nicolas. La brigade d'artillerie, traversant avec rapidité, un terrain parsemé d'obstacles, vint s'établir à droite, et contribua puissamment à repousser l'ennemi de sa nouvelle et forte position. L'impétueux Condé poursuivit les troupes vaincues jusqu'au village de Fay; mais là, Guillaume avait rassemblé le gros de son armée, et avait disposé son artillerie, de manière à battre les défilés à travers un terrain parsemé d'obstacles.

Condé, avec son avant-garde victorieuse mais harassée, s'acharna contre cette position. Les troupes de son armée le rejoignaient peu à peu, mais le parc d'artillerie, mal attelé et marchant en masse à travers de très mauvais chemins, ne pouvait arriver, malgré tous les ordres et les efforts possibles.

Ainsi, en présence de la ligne ennemie, bordée d'une très nombreuse artillerie, Condé n'avait que ses six pièces d'avant-garde, qui avaient tant agi, et dont les munitions étaient presque épuisées. Cependant, cette brave artillerie s'avança hardiment devant le centre de la ligne ennemie,

contre le village de Fay, afin de soutenir les attaques acharnées de Condé contre ce village. Mais bientôt les munitions manquèrent à ces pièces, et toutes les attaques de troupes furent repoussées par la mousqueterie et l'artillerie ennemies; cette dernière avait beaucoup de mortiers et d'obusiers, qui agirent très avantageusement dans les terrains fourrés.

Condé impuissant contre le feu des ennemis, mais ne voulant pas se retirer, dut rester en partie immobile, jusqu'à l'arrivée de son artillerie; les troupes, surtout la cavalerie de la droite, montrèrent un courage admirable, dans cette terrible position. Le général Chavaignac, qui servait dans l'armée alliée, vint établir à l'extrême gauche ennemie, une batterie de six canons. Ils tirèrent pendant trois heures contre cette cavalerie, et y firent un ravage terrible. « Jamais « je n'ai vu une fierté pareille à celle des Français, dit Chavaignac, après chaque décharge, je n'entendais autre chose que : *ce n'est rien, enfants, serrez...*, et à l'instant on « remplissait les vides que les boulets avaient faits. » Ces troupes héroïques tinrent toujours bon, le combat dura, au clair de la lune, jusqu'à onze heures. Alors le parc d'artillerie, épuisé de fatigues, était arrivé; Condé fit disposer le canon, pour être prêt à recommencer le combat le lendemain matin; mais pendant la nuit, une terreur panique sépara les deux armées.

Dans cette sanglante bataille, plus de 20,000 hommes furent mis hors de combat; l'artillerie alliée fit de terribles ravages dans les troupes françaises, et la batterie de Chavaignac fut une bonne disposition. La batterie d'avant-garde française agit avec une activité, un courage et une habileté admirables. L'absence du parc fut une des funestes conséquences de sa séparation d'avec les troupes.

De fortes armées françaises et alliées restèrent toujours en guerre dans la Flandre, mais les opérations furent lourdes. Là, dominait l'influence de Louis XIV, de Guillaume, de Louvois et de Vauban; les armées ne faisaient que des sièges, ou quelques faibles efforts pour arrêter et soutenir ces opérations. Pendant cinq années, les campagnes se réduisirent à ces sièges. En 1678, Louis XIV vint lui-même à la tête d'une forte armée, et prit Valenciennes, Cambrai. Pendant le même temps, le duc d'Orléans assiégeait Saint-Omer : Guillaume approcha pour faire lever le siège, mais sa nombreuse armée fut battue à Mont-Cassel. Avant la bataille, Luxembourg, avec quatre canons de 24, enleva l'abbaye de Pienne, qui commandait l'armée ennemie. Les gros canons établis sur la hauteur, et les brigades de parc bien disposées par le lieutenant général Lafizelières, repoussèrent par un feu violent tous les efforts de Guillaume, et favorisèrent les charges de Luxembourg et de d'Humières, lesquelles charges culbutèrent les ailes ennemies. Le terrain du champ de bataille était couvert de broussailles, de haies, de fossés; des deux côtés, les mortiers furent d'un très bon usage, les ennemis en perdirent plusieurs, ainsi que treize canons.

Cette bataille termina les opérations en Flandre; dans les Pyrénées, les maréchaux de Schomberg et de Navailles avaient battu les Espagnols.

§ 3.

Sur le Rhin, Turenne entouré d'ennemis, et n'ayant qu'une armée peu nombreuse, que le jaloux Louvois laissait souvent manquer de tout, faisait ses admirables campagnes de 1674 et 1675, chefs-d'œuvre d'art et de précision.

Ce fut par des marches hardies et rapides, des positions judicieusement calculées, des combats vigoureux, que ce grand génie, devenu plus hardi avec l'âge, assura ces beaux résultats. Trop profondément versé dans l'art de la guerre, pour ne pas apprécier la grande importance de l'artillerie, Turenne donna toujours les plus grands soins à cette arme, sut la plier à toutes les nécessités, malgré son imperfection, et l'employa toujours de la manière la plus convenable ; du reste, son chef d'artillerie était le vieux lieutenant général Saint-Hilaire, un des plus grands artilleurs qu'ait eus la France.

Envoyé sur le Rhin, pour arrêter les attaques des nombreuses armées allemandes, Turenne n'avait que des forces peu nombreuses et mal pourvues ; son artillerie consistait seulement dans les faibles ressources enfermées dans quelques villes, depuis Bâle jusqu'à Philisbourg. Dans une telle position, Turenne, à force d'activité et de génie, se maintint dans une grande étendue de pays, et repoussa toutes les armées ennemies. Son système d'action fut, nous avons dit, les marches combinées et rapides, les combats énergiques. Au moment où on le croyait paralysé par la faiblesse et la misère ; il réunissait tout à coup un petit corps, au moyen de détachements pris dans les diverses villes, tombait sur les armées ennemies et les battait. Avec un tel système, l'artillerie ne pouvait être organisée et conduite efficacement, qu'à force de soins, d'activité et d'intelligence, de la part de son personnel. La mobilité devenait une qualité essentielle, aussi cette artillerie n'employa pas de calibres au-dessus de 12, et se composa surtout des canons de 3, 4, 6 et 8. Ses brigades ne furent que de six pièces, et, le plus souvent, elles furent distribuées aux corps de troupes.

Au commencement de 1674, Turenne rassembla sa petite

armée, près de Bâle, pour couvrir la conquête de la Franche-Comté; ensuite, il vint à Saverne, pour défendre la Lorraine, contre une forte armée allemande qui travaillait à se réunir près d'Heidelberg. Les troupes des Cercles et de Lorraine, étaient seules vers ce point, attendant l'arrivée de l'armée autrichienne. Turenne, voulant empêcher cette réunion, partit tout à coup de Saverne, prit à Haguenau 5,000 hommes de cavalerie, 1,500 hommes d'infanterie et une brigade de six canons; poussa rapidement vers Philippsbourg, y passa le Rhin, y prit 2,000 hommes d'infanterie et une brigade de six canons; puis, avec sa cavalerie et ce dernier détachement, il poussa rapidement en avant, ordonnant à l'infanterie et au canon pris à Haguenau, et qui restaient en arrière à cause de la rapidité de la marche, de se presser pour rejoindre. Les ennemis, avertis de l'approche des Français, se retiraient vers Heilbronn; mais Turenne, à force de rapidité, les atteignit près de Sintzheim et les força au combat, malgré la fatigue extrême de son petit corps d'armée. (Planche V, fig. 29.)

Les six canons contribuèrent à chasser les troupes ennemies, qui occupaient le dehors de la ville, puis montèrent s'établir sur une hauteur à droite, où ils furent rejoints par les six pièces de Haguenau. De cette position, cette artillerie protégea par un feu vif et soutenu, l'attaque de la ville, empêcha les troupes de la secourir, et les força à s'éloigner des crêtes du plateau opposé.

La ville prise, Turenne la traversa, fit monter ses troupes par un chemin étroit et escarpé, sur le plateau ennemi. Le feu de l'artillerie éloigna les ennemis, qui n'osèrent attaquer cette marche pénible, ni empêcher le débouché sur le plateau. Les troupes commençant à s'établir, une grande partie de l'artillerie quitta sa position, et se mit en marche

dans le chemin étroit et escarpé, pour venir prendre sa place de bataille. Quatre pièces étaient encore dans ce chemin difficile, quand une charge de la gauche ennemie, qui n'était plus aussi fortement maintenue par l'artillerie de la hauteur, refoula la droite française, et mit un grand désordre dans les charretiers et les chevaux effrayés. Mais les officiers d'artillerie firent très bien leur devoir (*Turenne*); ils rétablirent l'ordre, et disposèrent leurs pièces. Une vive canonnade mit beaucoup de désordre dans la cavalerie ennemie. Turenne voulant en profiter, s'avança rapidement à l'attaque; dix pièces de canon marchaient en tête de l'infanterie; l'ennemi fut culbuté et poursuivi jusque sous Vorbstal. Turenne, ne pouvant plus faire agir ses troupes, tira son artillerie à toute volée contre ce poste, et chassa ainsi les ennemis.

Ces belles opérations de Sintzheim furent suivies du combat de Ludembourg, où l'artillerie agit puissamment contre la cavalerie du duc de Lorraine, et envoya six canons à la poursuite des débris vaincus. Ces deux combats ayant dispersé les armées des Cercles et de Lorraine, Turenne repassa le Rhin, pour reposer et réformer en Alsace, ses troupes et son artillerie harrassées.

Turenne ayant reçu quelques renforts, réorganisa son armée à force d'activité, passa le Rhin à Philippsbourg, avec 18,000 hommes et une trentaine de canons, marcha contre les Autrichiens qui avaient rallié les débris des troupes de Lorraine et des Cercles. Mais les ennemis se retirèrent pour recevoir de nombreux renforts. Bientôt 40,000 Allemands se trouvèrent réunis sous les ordres de Beurnonville.

Pour se défendre contre cette armée, Turenne repassa le Rhin, et travailla à rassembler de tous côtés des troupes et

de l'artillerie. Il reçut un renfort de quatre bataillons et six canons, prit à Saverne trois ou quatre petites pièces, et fit venir de Brissac deux canons de 12 et quatre de 6. Voulant agir contre l'ennemi par des manœuvres rapides et des combats hardis, Turenne se débarrassa de ses pièces de 24, qu'il envoya à Philippsbourg, et ne prit aucune artillerie dans cette place, afin de l'y trouver disponible pour les manœuvres sur les deux rives du Rhin. A force d'activité, il parvint à réunir une armée de 24,000 hommes et trente-six canons.

Pendant le temps nécessaire pour réunir ces détachements éloignés, les Impériaux, forts de 40,000 hommes, passèrent le Rhin et entrèrent dans Strasbourg. Turenne arriva devant cette ville. Les Impériaux en sortirent et voulurent attaquer son camp à Veblingen. Mais l'artillerie française, bien établie sur une longue terrasse et bien servie, repoussa toutes les attaques. Alors les Impériaux, malgré leur grande supériorité, restèrent immobiles et attendirent l'arrivée d'un puissant corps de troupes et d'artillerie, mené par l'électeur de Brandebourg. Turenne, menacé par une énorme masse d'ennemis, dut s'efforcer d'empêcher leur réunion. Décidé à un coup d'audace, il envoya le marquis de Vaubrun avec 4,000 hommes et six canons, pour maintenir les Strasbourgeois, puis, avec moins de 20,000 hommes et trente canons, il vint attaquer 40,000 Impériaux et quatre-vingts canons, établis près d'Entsheim. (Pl. V, fig. 3.)

La position des Impériaux était très forte; chacune de leurs ailes était appuyée à un bois formant de fortes saillies; devant le centre était le village d'Entsheim qui faisait un saillant prononcé. Derrière ces trois postes fortement occupés, les troupes étaient disposées sur trois lignes. L'artillerie, forte de plus de quatre-vingts pièces, dont au moins cinquante de parc, était ainsi disposée : les pièces régimen-

taires étaient avec leurs troupes en première ligne et dans les postes avancés, surtout dans le bois de gauche. Les pièces de parc formaient trois batteries ainsi disposées : vingt-trois pièces, placées derrière des chemins creux, étaient établies devant le front et sur les flancs d'Entsheim ; vingt-quatre pièces étaient établies devant la gauche sur des hauteurs qui commandaient le bois avancé ; une batterie de six à sept pièces soutenait la droite presque inattaquable, à cause des difficultés du terrain. Le front de cette armée peu étendu, couvert par de nombreux obstacles, hérissé d'artillerie, était difficilement abordable.

Turenne, pr. cédé d'une avant-garde avec six canons, marcha, partagé en trois colonnes, dont celle intérieure était formée par l'artillerie suivie des bagages. La marche longue, de nuit, et au milieu d'une pluie continuelle, fut affreuse de difficultés, surtout pour l'artillerie. Enfin, on arriva près d'Holzeim, à 1500 mètres à peu près de la position ennemie. L'armée se forma sur deux lignes avec une réserve ; l'artillerie fut établie par Saint-Hilaire devant le front, et l'on s'avança le canon en tête.

Turenne, voyant que la position ennemie était inabordable de front, s'arrêta, entretint une vive canonnade, et résolut d'attaquer la gauche. Une batterie, dirigée par Saint-Hilaire, s'avança contre le bois placé devant cette gauche, dispersa les escadrons qui voulaient le couvrir, puis pénétra avec les dragons dans ce bois, où les ennemis avaient beaucoup de bataillons et de pièces. Les combats furent longs et sanglants sur ce point. Les deux partis renforçaient continuellement leurs troupes. L'artillerie, gênée par une foule d'obstacles, faisait les plus grands efforts pour agir. Huit pièces françaises, sous la conduite de Turenne et de Saint-Hilaire, prirent part à ces combats ; quinze pièces ennemies

y figurèrent. Les Impériaux avaient un avantage immense; la forte artillerie de leur ligne, et surtout celle d'Entsheim, soutenait fortement les combats du bois, empêchait les Français de soutenir la gauche de leur attaque. Ainsi, la cavalerie de la droite française s'étant avancée dans ce but, fut accueillie par un feu si violent de boulets et de mitraille, qu'elle dut replier sa gauche, rester éloignée. Cependant, à force de courage, les Français enlevèrent le bois, y prirent huit canons, et s'établirent sur la lisière en face de la gauche ennemie, dont l'artillerie arrêta la poursuite des Français.

Pendant ces sanglants combats du bois, l'artillerie du centre et de la gauche française maintenait, par une forte canonnade, le front ennemi, et repoussait avec l'infanterie les attaques de la cavalerie de la droite impériale. Quand le bois fut enlevé, toute la ligne française se rapprocha des ennemis et l'artillerie fut établie devant le front. L'armée était faible, les troupes étaient harassées, les munitions presque épuisées, et les ennemis avaient une très forte artillerie; aussi Turenne ne continua pas à pousser ses succès. On se canonna jusqu'à la nuit, et les Impériaux se retirèrent après avoir perdu 6,000 hommes et dix canons.

Cette bataille fut très meurtrière pour les Français; pendant cinq heures, les troupes étaient restées exposées au feu continu de nombreuses batteries. L'artillerie française épuisée de fatigue, obligée de s'avancer dans des terres détrempées, où les canons enfonçaient jusqu'au moyeu, obligée de lutter contre une artillerie extrêmement supérieure par le nombre et par la position, fit les plus grands efforts. Elle tira plus de 2,700 coups qui constituaient presque tout son approvisionnement. Turenne donna de grands éloges à Saint-Hilaire : « Il a bien agi, écrivait-il au roi, avec grande hardiesse et conduite; il a très bien placé le canon. »

Cette victoire de Turenne n'était pas assez décisive; les ennemis restèrent près de Strasbourg, et y furent rejoints par l'électeur de Brandebourg, avec 17,000 hommes et cinquante pièces d'artillerie presque toutes de petits calibres. Les Impériaux eurent alors plus de 50,000 hommes et cent vingt bouches à feu; Turenne, avec ses 20,000 hommes et une artillerie presque épuisée, dut se retirer. Il s'établit dans les gorges de Saverne, puis en Lorraine. Les ennemis ne poussèrent pas, et le croyant paralysé, ils se répandirent dans la haute Alsace, y prirent leurs quartiers d'hiver. Turenne reçut quelques renforts, déploya une activité admirable pour réorganiser son armée, et rétablir son artillerie. Puis, dans les derniers jours de décembre, il quitta la Lorraine avec une armée de 30,000 hommes et quarante pièces d'artillerie à peu près; il longea le pied des Vosges, traversa ces montagnes à Belfort, et tomba tout à fait sur la gauche des cantonnements ennemis vers Mulhausen. Il dispersa les divisions surprises, les refoula sur Bâle, puis marcha vers Colmar, où était le quartier de l'électeur de Brandebourg. Les marches furent lentes et difficiles, l'artillerie et les bagages paraissent les avoir retardées, elles durèrent plus de cinq jours; les Impériaux eurent le temps de rassembler leurs forces et de prendre leurs dispositions. Ils appuyèrent la gauche à Colmar, et la droite vers Turkheim; ne pensant être attaqués que par la gauche, dans la plaine, ils avaient bordé leur front de retranchements flanqués par l'artillerie de Colmar et par les nombreuses batteries de l'armée. Turenne arriva sur trois colonnes, par une marche de flanc. Il établit devant la position ennemie et à une longue portée de Lorges avec les colonnes extérieures et l'artillerie, puis avec la colonne intérieure et six canons, il continua sa marche par des sentiers extrêmement difficiles,

qui retardèrent beaucoup la marche des canons et de la cavalerie. Turenne, laissant ces forcés en arrière, arriva devant Turkheim avec son infanterie, s'empara du poste et le défendit contre les efforts ennemis. Le canon étant enfin arrivé sur ce point, décida la lutte, repoussa au loin tous les efforts des Impériaux. Maître de Turkheim, Turenne se trouva placé sur le flanc droit des ennemis. Alors il disposa une attaque générale pour le lendemain ; il établit ses six canons sur une hauteur avancée, afin de prendre à revers la droite ennemie, et de soutenir l'attaque contre cette droite, pendant que le parc d'artillerie, maintiendrait, puis attaquerait le centre et la gauche. Les Impériaux eussent été sûrement culbutés ; ils sentirent le danger de leur position ; et la nuit ils se mirent en retraite et repassèrent le Rhin en désordre. Turenne les fit poursuivre par la cavalerie avec 3,000 hommes d'infanterie et six canons.

En 1675, Louis XIV mit six armées sur pied. Turenne dut aller défendre l'Alsace contre une forte armée impériale, commandée par Montécuculli. Victime de l'animosité de Louvois, Turenne ne reçut que de très faibles ressources, et ce grand homme dut ramasser lui-même, de tous côtés, les forces nécessaires pour composer son armée. L'artillerie était très faible, et cependant Turenne en sentait toute l'importance pour la position défensive à laquelle il était destiné ; aussi avait-il recommandé à Saint-Hilaire de prendre tout ce qu'il pourrait trouver, en Alsace, de matériel et de personnel. Enfin, il parvint à réunir une armée de 24,000 hommes et trente-quatre pièces ; avec ces faibles forces il dut défendre toute l'Alsace contre une armée deux fois plus nombreuse, et commandée par un habile général.

Cette célèbre lutte entre les deux généraux n'eut qu'un

théâtre peu étendu sur le Rhin, et ne fut qu'une suite d'habiles et rapides manœuvres. Turenne, malgré sa position très inférieure, domina complètement son adversaire par son génie. Non-seulement, il se défendit contre tous les efforts de Montécuculli, mais encore il prit l'initiative de tous les mouvements; il éloigna les ennemis de l'Alsace, les poursuivit, et allait leur livrer une grande bataille, quand un boulet vint l'arrêter. Pour dominer ainsi malgré sa position inférieure, Turenne n'avait que l'habileté et la rapidité de conduite de ses forces; il fallait donc, surtout pour l'artillerie, une organisation qui se prêtât à la mobilité d'emploi; Turenne le sentit et partagea souvent son armée en petits corps mobiles, ayant chacun leur brigade d'artillerie. Dans quelques corps, il partagea même la brigade d'artillerie entre les troupes; ainsi, pendant presque toute la campagne, l'avant-garde, composée de quatre bataillons, sept escadrons et six canons, fut ainsi disposée pour les marches : les gardes, trois escadrons et deux canons; deux bataillons, deux escadrons et deux canons; deux bataillons, deux escadrons et deux canons. Cette brigade de faible calibre, et dont chaque pièce était suivie de sa charrette à munitions, était commandée par les officiers d'artillerie; ainsi, elle joignait à la mobilité des pièces régimentaires l'avantage d'un bon et solide service.

Montécuculli, voulant envahir l'Alsace, passa le Rhin à Spire. Turenne, établi près de Strasbourg, envoya un détachement et six canons pour construire un pont à Altenheim; puis il passa sur la rive droite du Rhin, couvrant son pont par une forte division de troupes avec huit canons. Alors Montécuculli se vit obligé d'obéir au mouvement de son adversaire, et de repasser sur la rive droite du Rhin; là il fit les plus grands efforts pour refouler les Français sur

la rive gauche, pour les contraindre à découvrir Strasbourg; mais Turenne, occupant le Rhin par son pont descendu plus bas qu'Altenheim, et défendu toujours par huit pièces, bar rant la navigation du fleuve par une estacade, que protégeaient huit pièces enfermées dans des redoutes, s'établit dans la position avancée de Renchen, avec le reste de l'armée et de l'artillerie. Ces forces disponibles étaient partagées en petits corps mobiles. Dans cette position, Turenne, par des manœuvres habiles et bien appuyées, repoussa tous les efforts de l'ennemi.

Ayant ainsi paralysé Montécuculli, et ne pouvant plus rester dans sa position trop malsaine, Turenne se décida audacieusement à prendre l'offensive; avec de grandes peines, il réunit les différents corps de son armée, et par des marches longues et pénibles, à travers les bois et les boues, il vint attaquer la position de Montécuculli; les plus grands efforts furent dirigés contre la gauche impériale. Après de grandes peines, Turenne s'empara d'une hauteur qui prenait à revers cette gauche. Il y établit aussitôt une brigade d'artillerie. Montécuculli se trouvant ainsi débordé, se retira. Turenne le poursuivit à la tête de l'avant-garde, et arriva sur les bords du Zalsbach.

L'arrière-garde ennemie occupait fortement un village entouré de fossés, haies et murailles; Turenne ne voulant pas exposer inutilement ses troupes, fit canonner ce poste; mais le calibre des pièces se trouvant trop faible, les boulets firent peu d'effet contre les murailles. Alors, on se contenta d'observer le poste jusqu'à l'arrivée de l'armée avec le par d'artillerie. Turenne voyant que l'ennemi tenait bon, prépara tout pour lui livrer une grande bataille; suivant son habitude, il alla avec Saint-Hilaire déterminer l'emplacement des batteries, et y fit conduire le canon. Toutes les

pièces étaient prêtes à tirer, quand les Impériaux occupèrent une tuilerie, d'où ils firent une vive canonnade contre la cavalerie de la droite. Turenne, avec le vieux Saint-Hilaire, arrivait aux batteries pour faire taire cette artillerie, quand vint un boulet qui emporta un bras à Saint-Hilaire, et frappa Turenne au-dessous du cœur. Le fils de Saint-Hilaire, fondant en larmes, s'empressait autour de son père : « Ce n'est pas moi, dit l'héroïque vieillard, presque mourant, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer (1). »

Saint-Hilaire fils, abandonnant ces deux nobles victimes, revint aux batteries, et fit un feu soutenu contre les Impériaux. Des deux côtés, on se retrancha, on se canonna pendant deux jours. Enfin, les généraux français n'osant attaquer, se replièrent sur le Rhin. Toute l'artillerie filait en tête, et presque toute l'armée avait déjà passé la petite Schutter, quelques brigades d'infanterie sans canons restaient seules sur l'autre rive, quand Montécuculli tomba tout à coup sur elles, et les entoura de batteries. A force de courage et d'intelligence, ces brigades se maintinrent et même enlevèrent quelques pièces. De Lorges, un des chefs français, accourut avec les troupes et l'artillerie qui avaient rebroussé chemin. Les deux armées se canonnèrent alors et de très près. Les décharges de l'artillerie française, roulant avec une grande rapidité, arrêtaient Montécuculli, et firent que la brave et malheureuse armée repassa le Rhin avec tous

(1) Avant l'arrivée de Turenne sur ce point, Saint-Hilaire fils, qui commandait les batteries françaises, se préparait à écraser la tuilerie par une décharge générale de son artillerie ; mais le général de cavalerie accourut vers lui, et le supplia de ne pas tirer, afin de ne pas attirer un feu plus violent contre ses escadrons. Saint-Hilaire se rendit à contre-cœur à cette invitation, et il en résulta l'immense malheur de la mort de Turenne.

ses canons. Montécuculli passa le fleuve, pénétra en Alsace, assiégea Haguenau et Saverne; mais Condé, accouru de Flandre, fit lever ces sièges, et chassa les Impériaux.

Turenne était mort; Condé et Montécuculli se retirèrent dans la vie privée; ainsi disparurent la même année les trois plus grands capitaines de l'époque. Cependant, la lutte contre les Impériaux continua encore pendant trois ans. Le maréchal de Créquy, digne élève de Turenne, la soutint avec de brillants succès. En 1677, le duc Charles de Lorraine vint avec une forte armée impériale pour recouvrer ses anciens Etats. De Créquy, quoique très inférieur en nombre, le maintint constamment par des manœuvres habiles. Enfin, jugeant le moment favorable, il voulut surprendre le camp ennemi, passa la Seille, et marcha toute la nuit avec une très grande rapidité. L'armée française était partagée en quatre divisions d'infanterie et de cavalerie; une brigade d'artillerie marchait en tête de chacune de ces divisions; par cette bonne disposition de marche, l'armée se trouva au point du jour établie en bataille sur la hauteur de Morville, qui dominait le camp ennemi : l'artillerie fut mise en batterie contre ce camp. Le duc de Lorraine fit les plus grands efforts pour attaquer la position française, pour contre-battre l'artillerie; mais toutes ses attaques furent repoussées par les batteries françaises, et il dut se retirer. De Créquy le poursuivit et le battit près de Kokersberg en Alsace.

En 1678, dans une campagne digne de Turenne, de Créquy transporta la guerre chez les ennemis, du côté des villes forestières, et passa le Rhin à Huningue, sous la protection d'une forte artillerie que le général du Fay lui envoya de Brissac; puis il marcha contre Rhinsfeld, précédé

d'une avant-garde avec six canons. Cette avant-garde repoussa les Impériaux ; de Créquy l'ayant rejoint, canonna vivement la ligne impériale, protégée par le canon de la ville et par celui de la tête de pont. Les Impériaux furent culbutés, et de Créquy avec les mortiers bombarda immédiatement la ville. Les succès de de Créquy furent les dernières opérations de la guerre générale. Ils décidèrent la paix de Nimègue, qui donna à la France la Franche-Comté et beaucoup de places fortes des Pays-Bas.

SECTION IV.

§ 1.

Après le traité de Nimègue, la France était parvenue au plus haut point de gloire et de puissance ; mais Louis XIV n'était pas encore satisfait. Tandis que tous les Etats européens, épuisés par la guerre précédente, licenciaient leurs troupes, et travaillaient à réparer leurs ressources, Louis XIV conservait toutes ses forces maritimes et militaires, les étendait, les perfectionnait, les faisait parvenir à un degré de puissance inouïe. Colbert, si gênant par sa sévère économie, était mort ; Louvois, le grand agitateur de guerres, exerçait une influence souveraine ; il fit consacrer des sommes immenses à l'organisation des forces militaires ; on ne craignit plus de compromettre pour elles les finances de l'Etat.

Au milieu de la paix, Louis XIV, interprétant en sa faveur les clauses des traités de Westphalie, Aix-la-Chapelle et Nimègue, s'adjugea beaucoup de petits Etats, et soumit, par la frayeur qu'inspirèrent la vue de ses armes, ceux qui voulurent résister. La plus importante de ces conquêtes pour la France, et en particulier pour l'artillerie, fut la

réunion de Strasbourg, ville grande, riche et forte. Cette place renfermait alors plus de neuf cents pièces d'artillerie, et devint pour toujours le grand arsenal des armées françaises agissant sur le Rhin.

L'Europe, effrayée par les conquêtes et le développement des forces militaires de la France, essaya une nouvelle ligue, dès 1681; mais les divers États étaient encore trop faibles, par suite de leurs défaites précédentes; aucun n'osait attaquer la France. Enfin, en 1686, une nouvelle ligue fut organisée à Augsbourg. Presque tous les États d'Europe y prirent part, mais la France leur en imposait trop, ils n'osaient bouger. Louis XIV voulant rompre ce faisceau d'ennemis mal joints, et détourner Guillaume d'Orange de ses projets sur la couronne d'Angleterre, attaqua tout à coup cette ligue. Mais il commit l'immense faute de n'agir que sur le Rhin. Une armée française de 80,000 hommes avec une formidable artillerie, envahit le Palatinat, fit quelques sièges, soumit et occupa toutes les places. Pendant ce temps, Guillaume débarqua en Angleterre et conquit la couronne; les ennemis, surtout les Allemands, se réunirent contre une agression injuste. Louis XIV dut évacuer le Palatinat, mais il le fit ravager d'une manière affreuse. Alors toute l'Allemagne se souleva, et des guerres plus vastes que jamais recommencèrent pour la France. Une nouvelle coalition fut organisée à Vienne (1689). La Hollande, l'Autriche, l'Angleterre, l'empire d'Allemagne, la Savoie, l'Espagne, le Danemark, etc., y prirent part. Guillaume était l'âme de cette vaste coalition.

La France, pour faire face à cet immense développement d'ennemis, dut déployer des efforts gigantesques. Pendant neuf ans, elle eut constamment sur pied quatre, cinq et même six armées. Souvent plusieurs de ces armées comp-

tèrent cent mille hommes. Le théâtre de la lutte embrassa toute la frontière de l'Est depuis les Pays-Bas jusqu'à l'Italie, et une grande partie de la frontière d'Espagne; mais les luttes les plus importantes eurent lieu dans les Pays-Bas : c'était là qu'agissaient les plus fortes armées ennemies, fournies par la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne; elles étaient commandées par Guillaume, le génie de la coalition, le sombre politique qui avait soif du sang français. C'était là que la France était le plus forte, et employait ses armées les plus nombreuses et les mieux fournies.

Dès 1689 la coalition envoya de grandes forces dans les Pays-Bas, elles étaient commandées par Waldeck, général des Cercles, et étaient composées de Hollandais, d'Anglais, d'Espagnols et d'Allemands. Cette armée comptait cinquante mille hommes et avait à peu près soixante pièces de parc. L'armée française, sous les ordres du maréchal d'Humières, était inférieure en nombre, mais solidement organisée, et munie d'une bonne artillerie de cinquante pièces. Les opérations furent assez mal conduites; d'Humières voulut attaquer les ennemis à Walcourt, mais se laissa paralyser dans toutes ses tentatives. L'artillerie française, établie sur des hauteurs et dans la plaine, avait repoussé la cavalerie ennemie; mais d'Humières, au lieu de poursuivre vigoureusement, perdit son temps à disposer cette artillerie contre Walcourt, et à canonner les murailles. Waldeck, profitant de cette faute, arriva sur les hauteurs environnantes, disposa son armée, établit ses batteries et canonna pendant trois heures les troupes françaises qui restèrent paralysées et à découvert. D'Humières, craignant le feu de ces batteries et les terrains trop difficiles pour la marche de ses canons, supporta les pertes sans oser marcher à l'attaque. Plus tard,

ayant reconnu une hauteur d'où il pouvait canonner la gauche ennemie, il y fit conduire, sans bruit et pendant la nuit, trente pièces de canon qui le matin se trouvèrent disposées en trois batteries. Mais les ennemis avertis de ce mouvement, avaient retiré leurs troupes, puis disposé une artillerie supérieure, qui la première salua celle des Français. La canonnade dura pendant cinq heures, elle aboutit à une forte consommation de munitions et à la mort insignifiante de quelques soldats. Ensuite d'Humières ayant vu échouer toutes ses tentatives, retira son canon et battit en retraite.

Le maréchal d'Humières, créature de Louvois, qui l'avait décoré de la charge de grand maître de l'artillerie, fit comme tous les généraux médiocres, il manqua d'audace; il se laissa trop influencer par les embarras et l'action de l'artillerie; il n'osa pas engager ses troupes, et pour ne rien compromettre il se contenta d'agir de loin avec ses canons.

§ 2.

Louis XIV envoya Luxembourg pour remplacer d'Humières. Luxembourg, digne élève de Condé, était plein d'audace et de génie d'inspiration. Le premier il eut à conduire ces masses énormes de cent mille hommes, qui allaient désormais composer les armées européennes; il montra le moyen de classer, d'organiser les différentes parties, de mettre l'ordre et la combinaison dans les marches et dans la conduite sur le champ de bataille. Enchaîné par la masse des armées et par la guerre de sièges imposée par Louis XIV, Luxembourg ne put développer ses opérations sur un théâtre étendu; cependant génie impétueux, agissant toujours avec vigueur et promptitude, il devait soumettre à une

rude épreuve le système d'artillerie de l'époque, exigeant de lui mobilité et puissance d'action.

La mobilité de l'artillerie était beaucoup augmentée par l'adoption des pièces courtes, surtout pour les forts calibres. Pendant une longue paix, tout le personnel de l'artillerie était parvenu à de grands progrès d'instruction, tout avait été classé, organisé; le matériel était bien fourni de tout. Désormais les bouches à feu étant en très grand nombre, à cause de la force des armées, tout le parc se trouvait partagé en brigades de dix pièces, pour les calibres de 8 et de 4. C'est surtout dans les opérations de Luxembourg que l'on peut étudier l'état de l'artillerie de cette époque, et voir de quelle puissance elle était capable.

Après sa malheureuse affaire de Walcourt, d'Humières avait pris ses quartiers d'hiver; l'artillerie était rentrée à Tournay. Luxembourg, arrivé à l'armée, se fit rejoindre par son parc de cinquante pièces commandé par le lieutenant général Dumetz, et s'établit sur la Lys; là les opérations furent assez insignifiantes, se réduisirent à quelques grands fourrages que protégeait toujours une brigade d'artillerie; l'armée travaillait à s'organiser, à s'approvisionner. Le duc de Boufflers, qui commandait une armée française dans le Luxembourg, était à peu près dans la même position. La grande armée ennemie commandée par Waldeck était vers la Sambre entre les deux armées françaises. On résolut de l'attaquer au moyen d'un mouvement combiné des deux armées.

Luxembourg laissa sur la Lys le maréchal d'Humières avec 12,000 hommes et 12 canons, puis avec le reste de ses forces il se dirigea sur la Sambre. Dumetz avec le parc d'artillerie, les vivres et les bagages, suivait une route particulière sur le flanc intérieur de la marche. D'un autre

côté, Rubantel, avec 12,000 hommes et 30 canons, fut détaché de l'armée de Boufflers. Les deux corps ayant fait leur jonction, Luxembourg les fit camper séparément pour tenir l'ennemi incertain sur le point de passage de la Sambre. Puis s'étant décidé à passer vers le château de Froidmont, il partit la nuit de son camp avec sa cavalerie, traversa le camp de Rubantel, y prit quelques brigades d'infanterie et dix canons de forts calibres, puis se porta rapidement au point de passage.

Luxembourg arriva avec sa cavalerie seulement, les gros canons, retardés par la difficulté des chemins, ne vinrent que cinq heures après. Dumetz les établit aussitôt contre le château de Froidmont, qui se rendit après quelques salves. Luxembourg passa la Sambre, et le lendemain, décidé à attaquer la position ennemie, il s'avança avec 40,000 hommes partagés en quatre colonnes, et avec 68 bouches à feu qui formaient une cinquième colonne, marchant au centre de l'armée. (Pl. VI, fig. 1.)

Les ennemis, sous les ordres de Waldeck, étaient établis sur un plateau entouré de ruisseaux; outre une cinquantaine de pièces régimentaires qui bordaient la première ligne, ils avaient 50 pièces de parc formant un système de trois fortes batteries devant le front. La gauche, appuyée au château de Saint-Amand armé de quelques pièces d'artillerie, était entourée par des hauteurs dominantes. Luxembourg résolut de maintenir le front difficilement abordable de la position ennemie, et d'entourer la gauche par des attaques combinées; il prit les dispositions suivantes pour obtenir ce résultat.

Les deux colonnes de gauche se formèrent devant la ligne ennemie. La colonne centrale d'artillerie déboucha vers Ligny; trois brigades tournèrent à gauche, passèrent le

ruisseau, et se formèrent en batterie sur la droite, se disposant en avant du centre et des ailes de la ligne de troupes; trois autres brigades avec neuf bataillons, tournèrent à droite, grimpèrent sur le plateau de la tour de Ligny, s'établirent sur la crête et se couvrirent par des haies. Dans cette position elles entouraient le flanc gauche ennemi et enfilèrent la ligne de bataille. Luxembourg, avec cinq bataillons, toute la cavalerie de la droite et une brigade d'artillerie, marcha pour tomber sur les derrières de la gauche ennemie. Le chemin que ce corps avait à parcourir se trouva parsemé d'obstacles, le mouvement fut lent et l'artillerie éprouva de grandes difficultés. Enfin ce corps étant arrivé, se forma sur les derrières de la gauche ennemie. Waldeck se hâta de former avec sa réserve une ligne parallèle à celle de ce corps; une dizaine de pièces en trois batteries se trouvaient le long de cette ligne dont la direction formait un angle très aigu avec la ligne de bataille primitive.

A ce moment, la disposition générale de l'artillerie française était la suivante : quatre pièces placées à l'extrême droite, dans la cense de Chesseau, enfilèrent par la gauche, la nouvelle ligne ennemie; cinq canons étaient au centre de la ligne formée par Luxembourg; quarante pièces étaient établies autour de l'angle aigu de la disposition ennemie, et enfilèrent les deux lignes de cette disposition; vingt pièces devaient maintenir le centre et la droite de la première ligne. Cette distribution de l'artillerie était une belle combinaison conforme aux règles les plus élevées de la tactique; tout était bien préparé pour frapper un grand coup au point décisif.

Pendant le long temps nécessaire pour prendre cette disposition générale, la gauche française, grâce à son artillerie,

s'était maintenue contre la ligne des ennemis (1). Enfin, tout étant prêt, l'attaque générale eut lieu. Tout le système de la gauche ennemie, battu de front, d'écharpe et de flanc, par plus de cinquante pièces françaises, fut mis dans un grand désordre, puis rapidement culbuté par les admirables charges de Luxembourg. Pendant ce temps, la gauche française enfonçait la droite ennemie qui s'était dégarnie, s'emparait de six canons, et en dirigeait le feu contre l'infanterie du centre. Cette infanterie, composée de quatorze bataillons, soutenue par plusieurs escadrons et par quelques pièces de troupes, restait impassible au milieu du désordre général. Luxembourg, voyant sa fière contenance, prit le sage parti de l'observer avec la cavalerie jusqu'à l'arrivée du canon. Les batteries françaises, ayant quitté leur position, s'avançaient en hâte de tous côtés (2); elles approchèrent très près de la masse d'infanterie ennemie, y firent de grands ravages, et la livrèrent ainsi aux charges de Luxembourg qui la culbuta. Au milieu du bouleversement général et des masses de cavalerie française, il devenait difficile pour les ennemis de sauver leur artillerie; aussi les alliés perdirent toutes leurs pièces de parc.

Dans cette belle bataille, l'artillerie française se conduisit avec beaucoup d'habileté et de vigueur; dans ses dispositions

(1) Il arriva dans le commencement que la gauche française, souffrant beaucoup de l'artillerie de la droite ennemie, voulut aller à l'attaque. Elle fut repoussée par un feu terrible, et poursuivie; mais la poursuite fut arrêtée à son tour par la batterie française de gauche, qui s'était repliée près de Fleurus, et se porta ensuite en avant près de Wagnies.

(2) Le lieutenant général Dumetz, allant partout pour presser l'arrivée et le service de l'artillerie, fut enlevé par une charge ennemie et tué. C'était un des meilleurs chefs de l'artillerie de France; il était plein d'énergie et d'activité.

et dans son action, elle montra d'une manière brillante, la voie que l'on devait suivre pour assurer le succès à l'offensive.

Guillaume d'Orange accourut d'Angleterre, et rallia sous Bruxelles les débris de Waldeck. Il eut bientôt une nouvelle armée de 70,000 hommes et quatre-vingts pièces de parc, avec laquelle il fit la campagne de 1691. Luxembourg, avec 40,000 hommes et un parc de soixante pièces, devait couvrir le siège de Mons fait par le roi, et s'opposer aux tentatives du roi d'Angleterre, sans lui livrer bataille. Ainsi, Luxembourg ne devait agir que par ses manœuvres et par son artillerie, il s'acquitta parfaitement de ce rôle.

Le roi d'Angleterre s'étant approché de Mons, Luxembourg marcha à sa rencontre, prit une forte position, et le maintint de front par le feu de l'artillerie. Guillaume n'osant attaquer ouvertement, chercha à tourner la position française, à s'établir entre elle et Mons. Mais Luxembourg partit à dix heures du soir avec son armée, disposée en dix colonnes, puis, au point du jour, il se présenta en bataille devant le roi d'Angleterre, qui travaillait à établir son armée, et disposait son artillerie sur les hauteurs. Luxembourg fit de suite enlever un village qui se trouvait à la tête de la position ennemie, puis y envoya vingt canons qui mirent en fuite la nombreuse infanterie, entassée dans les bas-fonds; ensuite, toutes les brigades d'artillerie française vinrent s'établir, et balayèrent complètement les hauteurs que voulaient occuper les ennemis. L'artillerie ne manquait jamais, on le voit, à l'admirable activité de Luxembourg. La campagne allait se terminer sans action de troupes, quand vint le soudain et étonnant combat de Leuze, où Luxembourg, avec 28 escadrons, en culbuta 75 ennemis.

IV. ÉPOQUE. — LIVRE II.

Quelques pièces d'artillerie, dirigées par de Vallière, paraissent avoir agi dans cette circonstance.

En 1692, le roi assiégeait Namur avec une artillerie de deux cent soixante-trois pièces. Luxembourg couvrait le siège. Le roi d'Angleterre approchant, Louis XIV envoya quelques troupes et vingt canons à Luxembourg. Alors, le hardi général se porta à la rencontre de l'ennemi, et s'établit sur la Meuse, avec une armée de 50,000 hommes, et quatre-vingt-quatre pièces commandées par le lieutenant général de Vigny. Guillaume vint pour forcer le passage; mais vingt pièces françaises balayèrent les troupes qui se présentèrent; alors, il fit avancer toute son artillerie, partagée en huit batteries, et supérieure en nombre et en position à celle française. Luxembourg ne voulant point engager une canonnade inutile et désavantageuse, recula ses lignes, tout en restant en présence de l'ennemi. Il établit six batteries devant le front de son armée dans de bonnes positions, et garda deux brigades en réserve en arrière. Guillaume n'osa braver cette belle disposition d'artillerie et se retira.

La campagne paraissait finie, et déjà le parc d'artillerie était rentré à Mons; mais le roi d'Angleterre menaçait toujours pour venger son échec sur la Meuse; alors Luxembourg conserva son armée, et fit revenir cinquante pièces de Mons. Malade et trompé par un espion, il campait à Harces dans une sécurité complète. Son parc d'artillerie était vers l'extrême gauche. (Pl. VI, fig. 2.)

Guillaume, toujours actif et vigilant, crut avoir enfin trouvé l'occasion d'écraser les Français. Il résolut de les attaquer de tous côtés, mais principalement vers leur droite. Pour opérer plus rapidement cette surprise, il partagea son armée en quatre corps d'infanterie et de cavalerie; chacun

d'eux avait dix à douze pièces régimentaires, et six à huit pièces de parc. Une faible réserve avec deux pièces régimentaires suivait ces corps. Enfin, quelques canons de parc suivaient le tout. Cette disposition de marche était très bonne pour obtenir la rapidité nécessaire, mais l'action fut trop morcelée et trop timide. Guillaume, au lieu de pousser vigoureusement, s'établit sur des hauteurs, appuyant sa gauche au ruisseau de Steinkerque; il fit avancer son canon, et commença une vive canonnade.

La position de Luxembourg était terrible; son armée, inférieure en nombre, et dont les éléments séparés étaient peu mobiles, se trouvait surprise dans un terrain parsemé d'obstacles, qui empêchaient d'apercevoir les mouvements de l'ennemi. Incertain sur ses mouvements, Luxembourg laissa toute sa gauche avec quinze canons vers Enghien; puis avec l'infanterie de la droite et du centre, il se porta en hâte vers Steinkerque, recommandant à de Vigny de se hâter le plus possible, pour conduire vers ce point les trente-cinq pièces restantes du parc. Arrivé à l'extrême droite, Luxembourg passa le ruisseau pour voir si l'ennemi avait établi des canons sur une hauteur d'où ils auraient enfilés toutes les lignes françaises. « *Mais nous reconnûmes qu'il avait eu la bonté de n'y pas songer* (1). » Rassuré sur ce point, Luxembourg établit ses troupes sur cinq ou six lignes dans des bas-fonds très resserrés. L'artillerie ennemie faisait des ravages terribles, mais les troupes françaises tenaient avec un courage admirable. Cependant, elles eussent fini par être écrasées sans pouvoir agir, lorsque de Vigny arriva

(1) Luxembourg, lettre au roi.

enfin, après des efforts inouïs pour organiser et atteler les trente-cinq pièces de parc, pour les conduire à travers des terrains extrêmement difficiles. En arrivant, de Vigny sépara les brigades, envoya le commissaire Roussel avec dix canons à la gauche de la ligne formée, établit cinq pièces sur une hauteur devant le centre, et enfin se porta rapidement à l'extrême droite avec les vingt pièces restantes.

A travers un terrain difficile et sous un feu terrible, de Vigny vint établir ses batteries en avant des troupes, et extrêmement près de l'ennemi. Grièvement blessé dès son arrivée par une balle de fusil, il resta à son poste, agissant toute la journée avec une vigueur et une habileté qui excitèrent l'admiration de toute l'armée. L'artillerie française, établie dans une position si inférieure et si dangereuse, faisait un feu violent, et attirait sur elle celui des ennemis; ses pertes furent très grandes. Cependant, les lignes de troupes en arrière, recevant toujours beaucoup de boulets, commençaient à s'ébranler sous cette longue canonnade, quand une masse ennemie, sortant tout à coup d'un bois, se précipita à l'attaque, bouleversa une brigade d'artillerie, enleva six pièces, et culbuta les trois premières lignes d'infanterie; mais les gardes qui formaient la quatrième ligne, s'avancèrent hardis et fiers, sans tirer, entrèrent dans les bataillons ennemis, les culbutèrent, reprirent les pièces perdues, puis s'emparèrent de dix pièces régimentaires, que l'ennemi avait conduites devant le bois. L'infanterie poussa son succès avec hardiesse, et de Vigny, avec les restes mutilés de son artillerie, fit les plus grands efforts pour appuyer les mouvements.

Cependant, les cinq pièces du centre et les dix pièces de la gauche soutenaient le peu de troupes laissées sur ces points, et servaient à merveille jusqu'à ce que les ennemis se

retirassent (1). Enfin, les quinze pièces du corps laissé à l'extrême gauche, avaient facilement repoussé les tentatives de la cavalerie ennemie.

L'armée française victorieuse sur tous les points, se porta en avant, précédée de toute son artillerie qui marchait malgré les grandes difficultés du terrain. Le roi d'Angleterre voyant son infanterie culbutée, fit avancer sa cavalerie dans les petites plaines pour soutenir la retraite; mais l'artillerie française, disposée en six batteries, paralysa ce dernier effort, repoussa toutes les charges de cette cavalerie, la mit en désordre, la chassa continuellement par ses boulets.

Dans cette sanglante bataille, les dispositions de Luxembourg furent parfaitement justes et ordonnées; les troupes furent admirables. L'artillerie française se couvrit de gloire, agit avec une rare intelligence, avec une activité et une audace extraordinaires. Son retard à paraître sur le champ de bataille, et les inconvénients qui pouvaient en résulter, si l'artillerie ennemie eût été plus intelligente et plus active, rendirent sensible pour tous, l'énorme vice de la séparation absolue de l'artillerie d'avec les troupes.

En 1693, Louis XIV voulant frapper un grand coup contre Guillaume, avait réuni en Flandre 110,000 hommes, commandés par le dauphin et par les maréchaux Luxembourg et Boufflers, puis une magnifique artillerie commandée par les lieutenants généraux de Vigny et Saint-Hilaire. Le roi travaillait à organiser ces forces, les passait en revue, examinait souvent et avec beaucoup de soins la composition des brigades d'artillerie.

(1) Rapport de Luxembourg.

Louis XIV étant tombé malade, la grande armée réunie en Flandre fut partagée : une partie alla en Italie, l'autre en Allemagne; Luxembourg resta en Flandre avec 201 escadrons, 96 bataillons, et 90 pièces d'artillerie commandées par de Vigny. Avec cette puissante armée, il s'avança vers Louvain contre le roi d'Angleterre. Ses marches près de l'ennemi étaient ordonnées avec beaucoup de soins, et toujours protégées par l'artillerie. Généralement, quarante pièces en quatre brigades marchaient avec la tête de l'armée, ou bien dans la colonne extérieure; le reste de l'artillerie, placé en tête de la colonne des charrois, marchait par une route séparée et couverte par l'armée. Dans les marches rétrogrades, Luxembourg et Puysegur, qui ordonnait sous lui, mettaient aussi le plus grand soin à avoir toujours quelque artillerie en face de l'ennemi. Les bagages marchaient en tête, ensuite venaient le parc d'artillerie, puis les colonnes de troupes, puis l'arrière-garde avec vingt pièces d'artillerie (1).

Luxembourg ayant détaché Joyeuse et dix canons pour renforcer les lignes entre Lille et Tournay, marcha aux ennemis pour leur livrer bataille, arriva devant leur position de Nerwinden, et s'établit en face, massé sur onze lignes. (Pl. VII, fig. 1.)

Guillaume, avec 50,000 hommes et 110 bouches à feu, dont cinquante canons de parc, et dix obusiers ou mortiers, occupait une position forte mais trop resserrée. Sa droite appuyait à Nerwinden, et sa gauche à Néerlanden; tout son front était couvert par une ligne continue de retranche-

(1) Telle avait été la marche rétrograde pour occuper le camp de Braine-le-Comte. Telle encore fut celle de Gammarache à Appeltayren.

ments, qui, suivant le contour des crêtes, enveloppait les deux villages, et se creusait beaucoup vers le centre. Toute l'artillerie était répandue le long de ce retranchement. Les canons de troupes étaient distribués par un, deux ou trois sur tout le front. Les pièces de parc, formant toujours un système de trois masses d'artillerie placées au centre et aux ailes, étaient principalement réunies sur les flancs des deux villages. Les obusiers et mortiers étaient convenablement disposés pour la défense de Nerwinden, dont les abords étaient parsemés d'obstacles, de fossés, de chemins creux, etc. Ainsi, la ligne ennemie était un vaste demi-cercle garni d'artillerie; devant ce demi-cercle, le terrain bien découvert s'abaissait en pente légère vers le fond où étaient disposés les Français. Les deux villages de Nerwinden et de Nerlanden, garnis d'une formidable artillerie, formaient des saillants très avancés,

Pour attaquer cette position, Luxembourg résolut de maintenir le centre et la gauche ennemis, pendant qu'il concentrerait ses efforts contre la droite, en entourant Nerwinden. Dans ce but, l'artillerie, forte de 80 pièces, fut ainsi disposée par de Vigny : une brigade fut établie entre Landen et Rumsdorf, pour couvrir la droite française et observer Neerlanden ; trois brigades furent établies devant le front des troupes, entre Rumsdorf et Oberwinden ; une brigade de forts calibres fut placée sur une hauteur en avant de ce dernier village ; une autre brigade sur la Tombe, mamelon à sa gauche : par cette disposition, trente pièces pouvaient concentrer leur feu contre le flanc gauche de Nerwinden. Une brigade, partagée en deux batteries, était établie contre ce village ; enfin, une huitième brigade, disposée vers Laer, battait le flanc droit de ce point d'attaque.

Cette disposition de l'artillerie était forte et bien raisonnée,

Les batteries données à la droite et au centre étaient suffisantes pour maintenir la ligne ennemie, dont beaucoup de pièces, surtout à la gauche, étaient trop éloignées. Enfin, 50 bouches à feu pouvaient réunir leur action contre le point d'attaque. Derrière cette artillerie, les troupes étaient placées sur plusieurs lignes : l'infanterie était massée vers les ailes, où elle seule pouvait attaquer les villages, la cavalerie formait de longues lignes qui barraient la plaine, et se tenaient prêtes à se porter en avant.

Ces dispositions de l'armée française furent prises sous le feu des batteries ennemies, qui commença dès quatre heures du matin. L'artillerie française exposée en première ligne, et attirant toujours les boulets ennemis, déploya le plus grand courage et la plus grande activité pour s'établir et se maintenir. Elle s'efforçait de compenser par la vigueur et par l'habileté du tir, l'infériorité de la position. Généralement, elle tirait un peu bas, et alors ses boulets, ou bien donnaient en plein dans les batteries ennemies, ou bien frappant plus bas, ricochaient sur le léger talus du terrain, allaient plonger derrière le retranchement, et faisaient beaucoup de ravages dans les troupes. Cependant, l'artillerie ennemie supérieure en nombre et agissant sur un terrain extrêmement favorable, faisait de grands ravages dans l'armée française. Presque tous les boulets portaient, soit dans les batteries, soit dans les lignes de troupes placées en arrière. Mais tout restait impassible sous ce feu meurtrier, rien ne branlait, même dans la cavalerie. Le roi d'Angleterre, surpris de cette immobilité, se rendit à ses batteries pour en savoir le défaut. S'étant assuré que tous les coups portaient : *Quelle nation!* dit-il, et il commença à désespérer de la bataille.

Après une assez longue canonnade, Luxembourg lança des masses de troupes à l'attaque de Nerwinden. Le terrain

était resserré et difficile, l'artillerie ne pouvait guère s'avancer pour soutenir les attaques; les batteries restées en place, se trouvaient en grande partie masquées par les troupes passées devant elles. Aussi il arriva que ces troupes attaquant seules, souffrirent terriblement de l'artillerie ennemie, tirant à mitraille, et dont les projectiles creux allaient fouiller derrière les couverts. Quatre fois les troupes s'élançèrent à l'attaque, et quatre fois elles furent repoussées par un feu roulant. Pendant l'intervalle de ces attaques, les batteries françaises, restées en place et établies, quelques-unes dans de nouvelles positions, reprenaient un feu violent contre le village. Enfin, la résistance ennemie se trouva considérablement affaiblie par les pertes nombreuses. Luxembourg se précipita à une cinquième attaque, et Nerwinden fut enlevé. Au même instant Neerlanden fut emporté par la droite. Alors, toute la ligne française chargeant avec une ardeur et un ensemble admirables, culbuta l'armée ennemie.

Dans cette sanglante lutte, 30,000 hommes furent tués ou blessés des deux côtés. Les alliés perdirent presque toute leur artillerie, dont huit obusiers. L'artillerie française perdit considérablement en hommes et en chevaux. Non-seulement elle ne put faire conduire à Namur les pièces prises sur l'ennemi, mais encore Luxembourg fut obligé de réduire son parc à cinquante canons, dont le plus fort était du calibre de 12.

Toutes ces belles victoires de Luxembourg étaient paralysées par les vices du système général de guerre, et par l'activité infatigable du roi d'Angleterre qui, toujours battu, reparaissait plus redoutable après chaque défaite. Après une grande bataille, on considérait la campagne comme

finie, les armées rentraient chacune dans leurs Etats, prenaient leur quartier d'hiver, et disposaient leurs éléments. Chacun travaillait à préparer ses forces pour la campagne prochaine, de sorte que c'était toujours à recommencer jusqu'à l'épuisement complet des partis.

En 1694, Luxembourg n'avait que 55,000 hommes et 80 pièces d'artillerie. Guillaume avait 90,000 hommes et 132 pièces, dont 12 obusiers. Luxembourg maintint constamment cette forte armée ennemie, par des marches nombreuses et habiles. La disposition de l'artillerie devenait de moins en moins lourde. Souvent cette arme marchait en plusieurs colonnes, soit en tête, soit au milieu des troupes.

On regardait la campagne comme finie, et le parc français était déjà rentré à Tournay, Valenciennes, Mons, quand l'acharné et vigilant Guillaume vint tout à coup pour forcer le passage de l'Escaut. Luxembourg disposa 7 bataillons dans l'église et dans le château d'Hauterive, puis fit venir 20 canons de Tournay. Ils arrivèrent rapidement, traînés par des chevaux de la ville, s'établirent entre les deux postes, et en avant. Cependant, les officiers d'artillerie avaient été envoyés de tous côtés pour rassembler le parc et le faire arriver. Toutes ces brigades furent réunies dans la nuit et bien placées; le lendemain, leur feu vigoureux repoussa les efforts de Guillaume, et 20 pièces se portèrent en avant dans une position avantageuse, pour canonner la retraite.

Cette belle opération d'artillerie fut le dernier exploit de Luxembourg. Ce grand général mourut au mois de janvier 1695. Après lui, les opérations en Flandres furent sans vigueur. Les armées commençaient à manquer de ressources; puis elles tombèrent sous le commandement du maréchal

de Villeroi, favori présomptueux et mauvais général, qui laissa Guillaume reprendre Namur, et s'en vengea par une cruauté inutile : le bombardement de Bruxelles.

§ 3.

Pendant ces luttes des grandes armées dans la Flandre; une guerre importante avait lieu en Italie. Le petit duc de Savoie devait fournir 20,000 hommes contre la France; Louis XIV le prévint, en envoyant contre lui Catinat avec une armée.

Catinat, général calme, studieux, profondément réfléchi, calculant d'avance toutes ses dispositions, devait apprécier fortement l'artillerie et en retirer de grands avantages. Du reste, il avait auprès lui un des meilleurs chefs de cette arme : le général de Cray, qui suffisait à tout par son intelligence, son activité et son courage. N'ayant qu'une faible armée, et chargé de conquérir la Savoie et le Piémont, pays difficiles, couverts de places, infectés par les Barbets et défendus par le duc de Savoie, à la tête de 15,000 hommes, Catinat montra de grands talents, fit face à toutes les nécessités.

Des corps de troupes munies de quelques pièces très courtes, du calibre de 4, allèrent dans les montagnes pour réduire les Barbets. Dans les actions qui eurent lieu, les pièces rendirent quelquefois de très bons services : ainsi Feuquières ayant été repoussé à l'attaque du poste des Quatre-Dents, se décida à perdre beaucoup de temps pour faire arriver une pièce de 4, sur affût-traineau. Pendant la nuit, cette pièce fut établie à dix pieds du parapet en cailloux ; sa décharge fit une large brèche dans ce parapet, surprit et épouvanta l'ennemi qui fit peu de résistance à l'assaut.

Dans sa retraite sur Pignerol, Feuquières avait à son arrière-garde deux de ces petites pièces qui rendirent de grands services contre la poursuite des Barbets.

Pour agir contre les places, Catinat avait plusieurs pièces de gros calibres, mais il les laissait enfermées dans les postes, ne les appelant à lui que quand les circonstances l'exigeaient impérieusement, et quand la campagne était libre.

En attendant, il manœuvrait contre le duc de Savoie, avec une armée de 12,000 hommes, et un parc de 16 pièces légères parfaitement organisé dans toutes ses parties.

Ayant rencontré près l'abbaye de Staffarde, l'armée du duc de Savoie, et voulant l'attirer au combat, il exécuta devant elle une marche de flanc, en trois colonnes; l'artillerie bien gardée, formait celle intérieure, et la cavalerie celle extérieure. (Planche VIII, fig. 1.)

Le duc de Savoie se laissa prendre au piège, et sortit de sa position pour attaquer les Français; mais Catinat fit aussitôt faire front aux lignes de son armée, et marcha aux ennemis avec la cavalerie en tête, et les 16 pièces d'artillerie en avant des intervalles de l'infanterie.

Le duc de Savoie prit aussitôt une assez bonne disposition. Devant lui se trouvait un défilé entre des cassines et des marais; il occupa fortement ces deux points d'appui et barra l'étroit passage par ses troupes, des chevaux de frise, et trois canons; puis dans la plaine, en arrière du défilé, il établit son armée sur deux lignes, avec 9 pièces de parc devant le front.

Arrivé en face de cette position, Catinat fit arrêter l'armée. L'infanterie et le canon passèrent dans les intervalles de la cavalerie; une vive canonnade commença. La droite piémontaise, appuyée aux cassines, faisait une vigoureuse

résistance, repoussait toutes les attaques de troupes. Alors de Cray établit à l'extrême gauche française 6 canons qui prenaient de flanc les cassines et la disposition ennemie, et plus à droite, une autre batterie de 8 canons. Sous le feu concentré de ces quatorze pièces, les cassines furent évacuées, les troupes furent culbutées et les trois pièces enlevées. Maîtresse des défilés, l'armée française déboucha dans la plaine et s'établit en face des lignes ennemis. L'artillerie, restée en arrière pour prendre toutes les dispositions nécessaires, se remit sur avant-trains, et vint à travers les intervalles de la cavalerie et de l'infanterie s'établir en tête de la première ligne. Son feu vif et bien dirigé ébranla l'ennemi, qui fut culbuté par une charge générale, et perdit ses canons.

Toutes les opérations de l'artillerie française, dans cette petite bataille, sont très remarquables; sa marche combinée avec celle des troupes, ses mouvemens à travers les intervalles des bataillons et escadrons, ses déplacements pendant le combat pour venir se concentrer contre une forte résistance, enfin, son activité et son audace qui la font s'avancer toujours en tête des troupes, sont des faits très remarquables, et prouvent que quand la mobilité des pièces le permettait, les chefs de l'artillerie étaient à la hauteur des plus belles combinaisons. Catinat écrivit au roi : « Nos seize « pièces ont été servies avec toute hardiesse possible, par « soins et diligences de de Cray. »

Cette victoire ayant paralysé les forces piémontaises, Catinat put faire sortir sa grosse artillerie, et conquit, pendant cette campagne de 1690 et la suivante, toutes les places de la Savoie et du Piémont. L'armée française suffisait à peine à l'occupation de ses conquêtes, et en 1692 le ministre la diminua, la laissa manquer de ressources, Catinat se trouva,

ainsi paralysé; il ne pouvait marcher faute de chevaux pour son artillerie : « Il me manque beaucoup d'officiers d'artillerie, écrivait-il; de Cray est obligé de suffire à tout, et « un accident peut en priver l'armée. »

Dans cet état de faiblesse, Catinat se vit incapable de résister à l'armée ennemie réorganisée avec de forts secours venus d'Allemagne. Il repassa les Alpes, reforma son armée et son artillerie au moyen de quelques secours, puis rentra en Italie et attaqua l'armée de Savoie sur la Mar-sailla. Catinat laissa quatre grosses pièces dans le château de Piosasque, derrière l'armée, pour assurer la retraite, puis s'avança avec 26 canons en trois batteries disposées devant l'infanterie.

L'ennemi avait 35 pièces retranchées devant le front de son armée; elles firent beaucoup de mal aux troupes françaises, surtout à la cavalerie. Mais l'artillerie française, servie avec un courage et une activité admirables, allant partout où il fallait soutenir les troupes ou battre une forte résistance, fit des ravages terribles dans l'armée ennemie, qui fut culbutée et perdit tous ses canons. Catinat écrivit au roi « notre canon a été servi dans la perfection par de Cray, et « nous en avons connu le grand effet sur le champ de bataille « des ennemis. »

Le duc de Savoie perdit 8,000 hommes dans cette bataille, et se trouva paralysé pour toute la durée de la guerre.

Les opérations en Espagne eurent la Catalogne pour théâtre. Le maréchal de Noailles envahit cette province avec une armée pourvue d'une assez bonne artillerie organisée à Perpignan. Il avait plusieurs pièces de montagne composées de petits mortiers et de canons très courts de 4, qui étaient transportés à dos de mulet. Les succès furent confi-

nuels. A la bataille du Ter, l'artillerie donnée à l'avant-garde et celle du pare contribuèrent beaucoup à la victoire. En 1696, Vendôme partit la nuit avec son avant-garde composée de 3,000 hommes et 4 petits canons portés à dos de mulets, surprit un corps ennemi de 5,000 hommes et le culbuta pendant que l'armée arrivait avec le parc d'artillerie. Dans ces pays de montagne les généraux français avaient on le voit, l'habitude de donner de l'artillerie aux détachements, et ils en retiraient de grands avantages. La guerre en Espagne se termina par la prise de Barcelonne (1697).

Les opérations sur le Rhin furent assez peu actives, elles se réduisirent à des sièges, à des observations et à des canonades. En 1689 deux armées allemandes assiégèrent et enlevèrent les places de Mayence, Bonn, Cologne; ensuite les Allemands, surtout l'Autriche, distraits par la guerre contre les Turcs, agirent avec peu de vigueur. En 1692 une forte armée impériale voulut envahir l'Alsace, mais fut repoussée par le maréchal de Lorges qui, pendant trois ans, arrêta tous les efforts des ennemis sur ce point; obligé d'avoir souvent recours aux marches et manœuvres pour résister aux ennemis supérieurs en nombre; de Lorges attacha à chacune de ses ailes de cavalerie une brigade d'infanterie avec du canon.

Du reste, nous l'avons dit, les opérations furent peu actives et très timides. En 1696, Louis de Bade vint avec une forte armée impériale, et marcha en bataille contre la position des Français; après beaucoup de fatigues et de retards, il arriva en face et commença la série d'opérations suivantes.

Le 11 septembre on transporta l'artillerie sur une hauteur; le 12, Louis de Bade reconnut l'emplacement de ses batteries et fit tirer quelques coups d'essais; le 13, on se

canonna un peu. Le 14, deux batteries de gros calibres tirèrent contre le château de Hordt placé en avant de la ligne française; on se canonna; les pièces françaises, qui étaient de petit calibre, ne purent presque rien contre la hauteur où étaient les gros canons allemands. Le 15, on fit une espèce de brèche au château; les Français ne tirèrent pas, ils avancèrent leurs batteries. Le 16, on se canonna; quatre Allemands furent mis hors de combat; le 17, le château de Hordt fut enlevé après une vive canonnade, les Allemands purent alors avancer leurs batteries. Le 19, on commença une batterie sur la hauteur; le 21, cette batterie fut trouvée trop rapprochée des Français dont l'artillerie l'incommodait trop, les Allemands abandonnèrent cette batterie et s'établirent plus loin; le 22, le canon joua par intervalles des deux côtés; le 23, les Français, incommodés par les boulets ennemis, reculèrent un peu leurs troupes, et ne répondirent plus la canonnade des Allemands pendant trois jours. Les 26 et 27, canonnades. Enfin les Allemands, après avoir perdu beaucoup de temps et jeté beaucoup de poudre au vent, se retirèrent.

Ainsi partout, en Flandre, sur le Rhin, en Italie, en Espagne, les armées françaises étaient victorieuses; mais ces grandes et continuelles luttes avaient épuisé les ressources. Tout commençait à vieillir, à s'user dans les grandes institutions de Louis XIV. Les opérations se faisaient avec mollesse et lenteur; les ennemis étaient plus épuisés, plus découragés encore par leurs défaites. Tout le monde était lassé de la guerre, désirait la paix. Elle fut signée à Ryswik en 1697. Louis XIV, par suite de buts politiques relatifs à la succession d'Espagne, montra une modération extrême, ne profita pas des succès de toutes ses armées.

CHAPITRE II.

Artilleries de France, Autriche, Angleterre, Hollande, Prusse, Allemagne, Savoie, Espagne.

1697 à 1740.

Section I.— § 1. Succession d'Espagne; situation politique et militaire de la France et de l'Espagne; conséquences pour l'état de l'artillerie.— Coalition européenne; Autriche, Prusse, Allemagne, Savoie, Angleterre, Hollande, etc. État général de l'artillerie de ces puissances.— § 2. Situation de l'artillerie; personnel.— Matériel, triples canons en France, pièces à projectiles creux.— De l'artillerie employée par les armées en campagne, artilleries de troupes.— Organisation des Parcs en France et dans les armées étrangères.— § 3. Changements dans l'état des troupes; organisation générale des armées, rapports de l'artillerie avec elles.— Disposition dans les marches, influence pour l'offensive.— Batailles; disposition et action de l'artillerie.— Timidité et lourdeur dans les opérations.

Section II.— § 1. Guerre de la succession d'Espagne; position défensive de la France.— Guerre d'Italie, opérations de Catinat, Vendôme et Eugène, batailles de Chiari et de Luzzara.— Guerre dans les Pays-Bas; opérations de Boufflers et de Malborough, action sous Nimègues. Canonnières. Combat d'Eckeren.— Opérations sur le Rhin. Bataille de Friedlingen. Campagne de 1703.— Première bataille d'Hœchstadt. Bataille de Spire.— § 2. Guerres à partir de 1701.— Grandes opérations sur le Danube; combat de Donawerth; bataille d'Horsstett; invasion de la France.— Guerre d'Italie. Opérations de Vendôme et Eugène sur l'Adda. Bataille de Cassano; Siège de Turin. Attaque des lignes françaises. Perte de l'Italie.— Opérations dans les Pays-Bas, lignes d'Hellissem, bataille de Ramillies. Perte de la Flandre espagnole.— Revers en Espagne.— § 3. Position terrible de la France; lutte énergique. Invasions ennemies repoussées; débarquement des Anglais à Cette; efforts généraux. Opérations de Villars sur le Rhin. Attaque des lignes de la Moutre et de Stollhoffen.— Opérations de Berwick en Espagne. Bataille d'Almanza; opérations de Philippe V, bataille vers Badajoz. Revers des Espagnols; arrivée de Vendôme. Bataille de Villa-Viciosa.— Opérations en Flandre; anarchie dans l'armée française. Position malheureuse de l'artillerie. Désastre d'Oudenarde. Siège de Lille.— § 4. Position de

la France et de la coalition en 1709; grandes armées dans les Pays-Bas sous Villars, Eugène et Malborough. Grande bataille de Malplaquet. — Inertie des alliés; épuisement, misère affreuse de la France. Langueur et timidité des opérations; efforts de Villars. Bataille de Denain; paix générale; mort de Louis XIV.

Section III. — § 1. Position politique et militaire de l'Europe après la mort de Louis XIV; état de l'artillerie. — Angleterre et Hollande. — Allemagne. Autriche. Savoie. — Espagne. France. — § 2. Etat militaire de la France sous le cardinal Fleury. — Position de l'artillerie; créations et réorganisations; système Vallière. — Personnel de l'artillerie, Bataillons-écoles. Organisation forte et régulière du corps de l'artillerie française. — Matériel. Choix des pièces; simplification. Unité et simplicité du système général. — Principes de composition d'organisation et de conduite du système Vallière pour les opérations de campagne; valeur de ce système. — § 3. Guerre pour la succession de Pologne entre la France, l'Autriche et l'Espagne. Opérations sur le Rhin. Opérations en Italie. — Batailles de Parme et de Guastalla. — § 4. Ecrits et théories militaires en France; tendances vers un nouveau système de guerre. — Opinions sur les troupes d'infanterie et de cavalerie. — Opinions sur l'artillerie; pièces courtes. Dispositions et propositions diverses sur toutes les parties du matériel. — Idées sur la position et la conduite générale de l'artillerie dans l'armée; opérations diverses; du chef de l'artillerie.

SECTION I.

§ 1.

Une grande affaire avait amené la paix de Ryswick et tenait toute l'Europe attentive; c'était la succession de la monarchie espagnole, comprenant l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, les Indes, etc. Charles II, le chef de cette monarchie, s'affaissait de plus en plus dans sa faiblesse physique et morale; il allait mourir sans héritier direct. A qui appartiendraient ces immenses possessions qui gisaient dans le monde entier?... La France, l'Autriche et la Bavière se les disputaient; mais Charles II, quelques jours avant sa mort, fait hériter la France, comme ayant les droits les plus lé-

gitimes, comme étant la plus capable de redonner la vigueur et l'éclat à la malheureuse monarchie espagnole.

Le duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV, vint en Espagne comme roi, sous le nom de Philippe V. Presque tous les États d'Europe le reconnurent; l'Autriche seule protesta et se prépara à la guerre. Cette succession espagnole augmentait considérablement la puissance et l'influence de la France. L'Europe craignit de voir les deux monarchies réunies sous le même pouvoir, et malheureusement Louis XIV, par ses fautes, justifia ces craintes. Les ennemis ordinaires de la France, en profitèrent pour organiser une coalition contre elle. Le génie baineux de Guillaume exhala son dernier souffle, en jetant les bases de cette coalition, qui mit trois ans à se compléter, tant était grande la terreur qu'inspirait la France.

Louis XIV fit tous ses efforts pour éviter la guerre; mais les attaques des ennemis devinrent trop pressantes, il fallut combattre, et sur un théâtre plus étendu que jamais. Toute l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne sur les deux rives du Rhin, les Pays-Bas espagnols, l'intérieur de la France, virent pendant quatorze ans les luttes entre les armées de France et celles de toute l'Europe.

Pour agir dans ces guerres, la France eut pour elle les grandes ressources de son territoire, le dévouement de la nation, l'unité d'impulsion, ses institutions, ses ressources militaires. Mais toutes ces forces, obligées de s'étendre pendant longtemps sur un trop grand espace, s'affaiblirent, s'usèrent par le temps, par les désastres et les victoires. Quelques alliés agirent d'abord avec la France; mais ils l'épuisèrent plutôt que de la soutenir. Ce fut l'Espagne, cette immensité presque morte, qu'il fallut réveiller et soutenir, en dépensant pour elle beaucoup de forces vives. Ce

fut la Bavière, allié irrésolu et peu franc, qui dépensa de grandes ressources et de grandes armées pour être soutenu, qui ne servit le plus souvent qu'à entraver les opérations françaises, et qui disparut complètement dès 1704. Enfin, ce fut la Savoie qui envoya, pendant deux ou trois ans, un petit nombre de troupes dans les armées de France, et qui trahit tout à coup, après avoir été nuisible plutôt que favorable aux opérations.

Ainsi la France n'agit qu'avec des alliés peu avantageux, ou agit seule. Cet isolement et la position défensive sur un immense théâtre, ne pouvaient faire espérer de grands succès; mais, en outre, beaucoup de causes devaient compromettre les opérations militaires. Tout avait vieilli en France, les hommes et les institutions; la vigueur et l'audace durent manquer. Louis XIV, devenu plus absolu que jamais, voulut tout diriger par lui-même, et, comme il vivait retiré au fond de sa cour, comme il avait perdu ses grands ministres et ses grands généraux, comme les affaires militaires étaient devenues plus étendues que jamais, le vieux roi ne put suffire à tout, et il en résulta lenteur, faiblesse, désordre dans les organisations et les opérations. Vivant dans la solitude, avec ses confesseurs, sa vieille femme et ses vieux favoris, Louis XIV ne put connaître les hommes, laissa victimiser les plus capables, et confia souvent la haute direction des affaires à des médiocrités. L'incapacité des généraux fut la cause ordinaire des revers éprouvés.

Quand ces guerres de la succession d'Espagne commencèrent, les finances étaient dans un état déplorable par suite des guerres précédentes. Le déficit était énorme, et les recettes diminuaient de plus en plus, car le pays s'épuisait, car les dépenses militaires allaient toujours croissant. La conduite de ces finances était bien autrement difficile que du temps de Colbert. Le ministère de la guerre avait aussi

augmenté considérablement en importance et en difficultés ; il fallait tous les ans créer, sans ressources régulières et avec des institutions vieilles, de grandes forces pour alimenter les nombreuses armées ; il fallait diriger la vaste administration de toutes ces armées ; pénétrer plus que nécessaire dans leur conduite. Un Colbert eût à peine suffi pour un ministère de finances aussi délabrées ; un Louvois eût été, peut-être, écrasé sous le poids d'un ministère aussi vaste que celui de la guerre. Mais Louis XIV osa bien charger de ces deux ministères un homme incapable, un Chamillart, créature de M^{me} de Maintenon. De ces faits principaux, durent évidemment résulter moins de solidité, de vigueur et de talents dans la conduite des opérations militaires ; aussi, les revers commencèrent à balancer les succès.

Dans cette position défensive de la France, l'artillerie avait à jouer le principal rôle. Au commencement de la guerre elle était assez nombreuse, bien organisée, bien instruite, pleine d'expérience acquise dans les guerres précédentes. Mais, comme tous les autres éléments de la nation, l'artillerie eut moins d'ardeur, moins d'élan... Elle aussi avait vieilli ; longtemps elle s'alimenta et se soutint par la mise en jeu de ses institutions régulières ; et dans toutes les opérations, dans les victoires et les défaites, elle rendit d'immenses services ; mais cette artillerie ne put pas se trouver toujours à hauteur du rôle à remplir ; elle avait perdu beaucoup en valeur ; des causes majeures avaient entraîné ces pertes.

La France, proprement dite, était forte en artillerie. Ses places étaient bien munies ; elle avait des parcs de siège et de campagne puissants, susceptibles d'une grande solidité d'action ; mais, tout à coup, dès le commencement de la guerre, cette artillerie, si concentrée pour le service de la France, fut obligée de s'étendre immensément pour raviver

et soutenir les possessions espagnoles, en Espagne, en Italie et dans les Pays-Bas, pour renforcer la Bavière, pour aider le duc de Savoie. L'artillerie était le plus important, le plus indispensable secours à donner à ces alliés, surtout aux premiers. Les hommes se trouvent, se groupent et se forment facilement en bataillons et en escadrons, qui peuvent acquérir assez rapidement une grande valeur; mais il n'en est pas de même de l'artillerie; cette arme est trop compliquée, trop d'éléments divers concourent à sa formation; il faut beaucoup de temps, de science et d'établissements pour créer ces éléments, les réunir, les organiser et les conduire. Louis XIV, pendant tout son règne, avait fait l'expérience de ces nécessités; il savait que l'artillerie constituait la plus grande supériorité des forces françaises sur celles ennemies; alors il s'efforça de donner cette artillerie à ses faibles alliés. Il leur envoya du matériel; mais ce fut surtout en personnel que consistèrent les secours donnés. En ce personnel résidait l'appui le plus efficace; c'était la force intelligente qui met en jeu les mille éléments matériels et humains qui peuvent se trouver en tous pays.

De cette expansion générale donnée tout à coup à l'artillerie française, et surtout à son personnel, résultèrent moins de concentration et plus de faiblesse. L'emploi de cette artillerie dans des luttes nombreuses, étendues et continuelles, amena des consommations immenses, de grands désastres, entraînèrent des destructions entières de certaines parties. Il fallut suffire à tout précipitamment et avec des ressources délabrées. De cet état de choses résulta nécessairement diminution de nombre et de valeur dans le personnel et le matériel de l'artillerie française. Enfin, il arriva encore que pour sa conduite, cette artillerie se trouva assez souvent paralysée par la négligence ou l'incapacité des chefs d'armée. Malgré cette position inférieure, l'artillerie française, toutes

les fois qu'elle put agir, rendit d'immenses services. Devenue l'arme principale, par suite du système défensif adopté, elle arrêta les trop grands désastres, et frappa les premiers coups pour les succès qui sauvèrent la France.

Les Etats qui composaient la coalition contre la France, étaient en moins grand nombre que précédemment; mais chacun d'eux déployait des forces militaires beaucoup plus nombreuses et plus solidement organisées; mais l'ensemble des forces était dirigé avec beaucoup plus d'unité et de talents par des chefs instruits à l'école de la France.

L'Autriche, comme prétendant à la succession d'Espagne, était en tête de cette coalition. Elle porta les premiers et les derniers coups; elle agit contre les Français, en Espagne, en Italie, en Allemagne, et dans le nord de la France. Débarassée de la guerre contre les Turcs, organisée et conduite par le prince Eugène, homme de génie, français traître et funeste à sa patrie, elle agit avec une persévérance et une force inouïe jusqu'alors dans les luttes occidentales.

Après l'Autriche venait l'Angleterre, cette ennemie continuelle et acharnée de la France. Le sombre Guillaume était mort, écrasé de douleurs, après avoir jeté les bases de la coalition européenne. L'Angleterre poursuivit la politique habile de son roi; elle sentit que le moment était venu de frapper de grands coups contre la France, et profitant de l'état assuré de ses ressources, elle agit dans les guerres continentales avec une continuité et une force inusitées. Les Pays-Bas, l'Allemagne, la France et l'Espagne, furent les théâtres de l'action de ces forces. Dans les trois premières contrées, l'Angleterre traînait toujours à sa suite la Hollande, qui, quoique fortement frappée par les guerres précédentes, conservait encore une assez grande puissance. Les armées réunies de ces deux nations étaient sous les ordres de Mal-

borough, homme de génie, grand politique, grand général, qui était maître de la cour, du parlement, des finances et de la guerre, en Angleterre et en Hollande, et qui ayant ainsi plus de puissance et de génie que Guillaume, fut plus fatal à la France.

L'Allemagne était d'abord peu disposée pour l'Autriche, qui avait attaqué les droits assurés par le traité de Westphalie, en créant l'électorat de Hanovre. Une confédération hostile s'était formée à Nuremberg, et plusieurs Etats protestants avaient voulu former un parti neutre entre l'Autriche et la France; mais, comme toutes les ligues allemandes, ces tentatives furent sans effet. L'Autriche, dirigée par Eugène, agit avec une habileté et une vigueur inaccoutumée, entraîna presque toute l'Allemagne dans la guerre contre la France. En tête de ces forces allemandes, étaient celles de la Prusse, récemment érigée en royaume, et dont les forces militaires allaient toujours croissant et se perfectionnant. Ensuite venaient les cercles du Rhin, de Franconie, de Souabe, d'Autriche, de Westphalie, etc. Les contingents de tous ces petits Etats, augmentaient et se solidifiaient de plus en plus; l'empereur Léopold les avait excités à s'organiser militairement, à augmenter le plus possible leur armée permanente. La domination de l'Autriche était désormais assez puissante pour n'avoir rien à redouter de ces petites forces indépendantes.

Outre ces puissantes ennemies de la France, le duc de Savoie, actif et ambitieux, déployait tous ses efforts de concert avec l'Autriche. Le Danemark, la Suède, le Portugal, faisaient aussi partie de la grande coalition.

Suivant l'exemple donné par la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, avaient beaucoup augmenté et perfectionné leurs forces militaires. Toutes ces

puissances, surtout l'Angleterre, disposaient de grandes ressources. La coalition était menée par Eugène et Marlborough, qui s'entendaient parfaitement, quand il s'agissait d'opérer contre la France, et qui conduisaient eux-mêmes en maîtres absolus toutes les opérations militaires. De cette position, jointe à une offensive presque continuelle, durent résulter quelques succès contre les armées françaises; il s'ensuivit une espèce d'équilibre qui n'existait pas auparavant, alors que la supériorité des armées françaises était nettement tranchée.

L'artillerie participait à cet état prospère des forces militaires de la coalition. Partout elle avait fait de grands progrès, en cherchant à imiter le plus possible les institutions de France. Le personnel militaire commençait à s'organiser pour toutes ces artilleries; le matériel se formait avec une plus grande régularité; les plus fortes de ces artilleries étaient celles d'Autriche, d'Angleterre, de Hollande et de Prusse. Toutes employaient à peu près les mêmes calibres. Celle d'Autriche, à cause des luttes contre les Turcs, jouissait d'une très grande considération; éclairée par l'influence de Montécuculli et d'Eugène, elle commençait à être étudiée et établie solidement; elle apparaissait nombreuse, simple et assez légère. Les artilleries des autres puissances étaient remarquables par le grand nombre de pièces à projectiles creux qu'elles employaient, surtout pour les petits calibres. Les Français avaient renoncé presque entièrement à l'emploi de ces pièces en campagne. Les artilleries de la coalition furent toujours très nombreuses, bien alimentées par des ressources toujours prêtes, peu compromises dans les revers.

§ 2.

A la suite des guerres précédentes, et pendant cette longue lutte de la succession d'Espagne, beaucoup de changements arrivèrent dans les différentes parties de l'artillerie; mais généralement ces changements provinrent moins des institutions que de l'exigence des circonstances.

Le personnel de l'artillerie française resta soumis aux mêmes règles que précédemment, pour sa composition, son organisation et son instruction; mais la nécessité de fournir à la Bavière, à l'Espagne, à quatre ou cinq grandes armées françaises, à de grands sièges, à des défenses de places, à la création d'un matériel immense, amena une consommation considérable de ce personnel. Bientôt la disette se fit sentir, il fallut créer rapidement et en grand nombre. Les troupes, choisies toujours dans les régiments d'infanterie, étaient instruites à la hâte pour l'artillerie. Les officiers manquaient du temps et des moyens nécessaires pour se former par l'étude; les discussions entre les officiers des deux classes amenaient assez souvent anarchie, relâchement dans la discipline. Enfin ce personnel avait, comme toutes les autres parties de l'armée, perdu de sa valeur. Cependant, il était toujours supérieur à celui des autres Etats européens, surtout par ses chefs qui, formés dans les guerres précédentes, lui assuraient encore une grande force.

Toutes ces puissances européennes avaient fortement apprécié l'institution du personnel militaire de l'artillerie française; et essayèrent aussitôt de l'imiter. Désormais, toutes les armées menèrent à leur suite, des compagnies et des bataillons d'artillerie. Ce fut un immense progrès pour ces artilleries étrangères; cependant leur personnel fut toujours

bien loin du modèle. Il était facile d'imiter la surface de l'organisation ; mais ce qui était encore inaccessible pour les étrangers, c'était la science, l'étude, les traditions, l'esprit de discussion du personnel de France, la grande considération dont il jouissait.

Les relations continuelles entre les Etats occidentaux, pendant les longues guerres précédentes, la consommation immense de matériel qui nécessita des créations en masse, amenèrent beaucoup plus de régularité et d'uniformité dans les artilleries occidentales. La confusion des temps antérieurs disparut de plus en plus. Chaque puissance s'attachait à réduire le nombre de ses calibres, la France n'employa plus que les boulets de 4, 8, 12, 16, 24. Plusieurs artilleries étrangères : celle d'Autriche, d'Angleterre, de Hollande, de Prusse, n'eurent guère que ceux de 3, 6, 12, 24. Les armées allemandes et celles d'Espagne présentaient le mélange des deux séries.

Une plus grande uniformité tendait aussi à s'établir dans l'espèce des canons employés. Le système de guerre en vigueur, reposant sur l'action par canonnades, et sur l'emploi des retranchements, devait demander aux canons, moins la mobilité que l'étendue de portée, que la longueur d'âme.

Aussi les pièces longues augmentèrent en importance, surtout pour les petits calibres. Les pièces moyennes se répandirent ; l'emploi des pièces courtes diminua considérablement, et ne fut plus réservé, surtout en France, que pour les forts calibres.

Cette moindre estime pour les pièces courtes, provenait du système de guerre qui s'établissait. On appréciait peu les avantages de la mobilité de ces pièces, on ne voyait que les

vices de leur construction et de leur service, que leur tir peu assuré. Celles de petit calibre surtout offraient peu d'avantages et de très grands inconvénients; aussi presque toutes les puissances les abandonnèrent.

En France, on imagina une disposition bizarre, pour employer ces canons courts : on réunit en faisceau, trois de ces pièces ; elles furent fondues en semble, et eurent chacune un grain de lumière séparé ; elles pesaient à peu près 1450 livres, et étaient à longue portée. Cette construction assez bizarre était un moyen ingénieux de remédier au peu de masse de la pièce courte isolée ; elle présentait une légèreté égale à celle des pièces longues de 4, et supérieure à celle des pièces de 8, 12 et 24 de nouvelle invention. Considérés comme trois canons distincts, ces triples canons diminuaient beaucoup le nombre des voitures, des attelages et des servants. Ces avantages étaient grands pour cette époque de pénurie, de lourdeur, et de parc massé. Ils firent qu'un des premiers artilleurs français de cette époque, le lieutenant général Saint-Hilaire, et aussi quelques généraux d'armée, apprécièrent beaucoup les nouvelles pièces. Mais c'était évidemment une construction exceptionnelle et vicieuse, elle détruisait gratuitement la légèreté de la pièce, elle empêchait les combinaisons d'action, que peuvent procurer trois canons séparés ; elle entraînait un service plus lent, moins assuré, plus dangereux. Ces inconvénients étaient évidents, et furent bientôt manifestés ; aussi ces triples canons, qui ne servirent qu'en Flandre, furent abandonnés après une ou deux campagnes (1).

(1) Saint-Remy dit que ces triples canons furent proposés par un religieux italien. — Il est à remarquer que vers cette époque Emery, habile artiste de Lyon, s'occupait beaucoup de ces pièces jumelles.

Les pièces à projectiles creux, furent toujours beaucoup employés dans les armées étrangères, surtout par la Prusse, l'Angleterre et la Hollande; le nombre des mortiers diminua, celui des obusiers augmenta proportionnellement.

Cependant, les calibres de ces pièces étaient généralement trop forts pour être bien avantageux en campagne. Les petits mortiers à la Cohorn, furent quelquefois employés en quantité énorme, de manière à border les lignes de bataille. Les petits Etats d'Allemagne s'étaient emparés de cette bouche à feu nouvelle, facile à créer et à conduire. Mais on finit par sentir l'abus de cette tirailleuse dispendieuse de grenades, et le nombre des petits mortiers diminua de plus en plus. L'artillerie française repoussait ces pièces à projectiles creux, elle ne les employa que très rarement; elle regardait toujours les avantages comme trop faibles en raison des dépenses et des embarras.

La suppression d'un grand nombre de pièces courtes, avait amené une grande diminution dans l'emploi de la mitraille, surtout en France. Cependant, ce projectile composé toujours de balles de plomb, conserva une grande faveur pour les batailles défensives. On augmenta un peu l'approvisionnement des pièces longues et moyennes; du reste, la timidité du système de guerre diminuait l'importance de cette mitraille. La même influence fit que l'on rechercha peu la rapidité du tir, et la mobilité des affûts et voitures. Tout resta stationnaire sous ce rapport; les voitures furent même plus négligées.

Désormais, toutes les armées européennes, suivant l'exemple donné par celles françaises, avaient établi dans leur artillerie, deux masses destinées l'une aux sièges, l'autre aux opérations de campagne. Ces deux masses, appelées à

se suppléer en partie dans beaucoup de circonstances, offraient une foule de points communs; cependant la séparation en devenait de plus en plus distincte. Les parcs de siège contenaient généralement 0,30 en pièces à projectiles creux, 0,40 en canons de gros calibres de 18, 22, 24, 16 et 12; 0,30 en calibres de 8, 6, 4, 3. Ces parcs n'avaient que des canons longs et moyens.

Les masses d'artillerie, employées en campagne, devinrent plus nombreuses que jamais, à cause de la grande force des armées en hommes. La diminution dans la profondeur des troupes, amena d'abord une grande augmentation dans la proportion des petits calibres. Mais vers la fin de la guerre, la rareté des actions entre les troupes, tendit à diminuer cette proportion. La moindre profondeur des troupes allongait les fronts, et devait par suite entraîner une augmentation dans le nombre des pièces. Cette augmentation eut quelquefois lieu dans les armées étrangères, qui disposaient de grandes ressources. Généralement, l'artillerie employée par ces armées eut une force de plus de deux pièces par mille hommes. En France, l'artillerie loin d'augmenter dans l'armée, diminua beaucoup, surtout vers la fin de la guerre. Moyennement, la quantité de cette artillerie descendit à une pièce pour mille hommes; la grande misère de la France occasionna cette forte réduction.

Pour toutes les armées belligérantes, les proportions dans la masse des canons employés, furent moyennement les suivantes : 0,70 en petits calibres de 4 ou 3; 0,25 en calibres moyens de 6, 8 et 12; 0,05 en gros calibres de 24. Dans les armées étrangères, les petits calibres et quelques-uns des moyens avaient des pièces longues; ceux supérieurs en avaient de moyennes; les pièces courtes étaient en très petit nombre. Dans l'artillerie française, les canons de 4 et une

partie de ceux de 8, appartenaient aux pièces moyennes. Les calibres supérieurs avaient des pièces courtes, ainsi l'artillerie française était la plus légère. Outre les canons, les armées étrangères avaient les pièces à projectiles creux, qui formèrent le cinquième à peu près du total des canons.

Cette masse d'artillerie employée en campagne continua d'être partagée en deux espèces : celle de troupes et celle de parc. L'artillerie de troupes, repoussée toujours par les Français, perdit de sa considération, mais devint plus régulière.

Les pièces de bataillons et celles de régiments furent généralement supprimées ; il n'y eut plus que les pièces de brigades, composées de canons de 8 ou de petits mortiers, réunies par batterie de trois à six pièces. Cette artillerie de brigades, employée par les armées autrichiennes et par celles d'Allemagne, qui étaient formées de contingents dont chacun menait avec lui un certain nombre de petites pièces, présentait encore beaucoup d'irrégularité et de faiblesse ; cependant elle constituait un grand progrès, car elle donnait à l'artillerie de troupes plus de force de concentration et de combinaison.

L'artillerie de parc était la plus importante dans toutes les armées. En France, ces parcs comprenaient toutes les pièces, ils furent beaucoup moins massifs que ceux ennemis, et présentèrent plus de légèreté que précédemment. La diminution dans le nombre des pièces, la plus forte proportion de petits calibres avaient amené cette plus grande légèreté. L'organisation des parcs resta tout à fait la même que précédemment, avec le matériel partagé en brigades de dix pièces, avec les diverses spécialités séparées hors de l'action, avec la masse totale isolée, sous la conduite des officiers d'artillerie seulement.

Les parcs étrangers contenaient autant de pièces que ceux français; mais la proportion des gros calibres était plus forte, l'espèce des pièces était plus pesante, celles à projectiles creux de gros calibre avaient un approvisionnement extrêmement lourd. Ces parcs formaient donc une masse beaucoup plus considérable que celle des parcs français, et les parties de cette masse étaient beaucoup moins mobiles. Ils présentaient beaucoup de confusion et peu de classement; ceux des grandes armées, fortes souvent de plus de cent mille hommes, eussent été une confusion presque inextricable, si une circonstance accidentelle ne fût venue à leur secours, et n'eût procuré une foule d'avantages pour leur conduite. Les grandes armées alliées étaient la réunion de plusieurs armées partielles, dont chacune avait son artillerie, et la conservait séparément; alors le parc général se trouva partagé en parcs partiels, présentant chacun une organisation différente. Ce partage accidentel diminua beaucoup les inconvénients de la grande masse d'artillerie, facilita l'administration, la conduite dans les marches et dans les batailles.

Ainsi, pendant les longues guerres pour la succession d'Espagne, les alliés employèrent moyennement deux pièces, et les Français une pièce par mille hommes. Les ennemis eurent de nombreuses pièces de brigades, les Français n'en eurent pas. Les parcs français formaient une seule masse composée de canons, presque tous de petits calibres; ceux ennemis avaient des pièces à projectiles creux et des canons de calibres gros et moyens, étaient partagés en plusieurs petits parcs indépendants. La masse de l'artillerie française était, on le voit, de beaucoup inférieure à celle ennemie; cette infériorité ne fut pas une des moindres causes qui arrêtaient la domination des armées françaises. Il fallut toute la supériorité de valeur de l'artillerie, pour pouvoir

lutter contre une si grande supériorité matérielle des ennemis.

§ 3.

Le fusil à baïonnette ayant été reconnu l'arme la plus parfaite pour l'infanterie, les piques disparurent, et désormais toute l'infanterie, armée de fusils, ne se disposa plus que sur trois rangs. La cavalerie, reprenant de plus en plus l'action par l'épée, n'eut désormais que trois et quelquefois deux rangs de profondeur. Les mêmes intervalles et distances que précédemment continuèrent d'exister dans les rangs et les files; les troisièmes lignes et les réserves disparurent presque complètement. Alors, les armées en bataille ne présentèrent plus que deux lignes extrêmement longues, sans densité et sans consistance, l'extension des fronts était poussée à sa dernière limite.

L'artillerie perdait beaucoup de sa puissance contre des éléments si éparpillés; d'un autre côté, elle avait à redouter les feux plus nombreux et plus efficaces des troupes. L'artillerie avait donc considérablement baissée dans sa position, vis-à-vis des troupes ennemies. De plus, la nécessité pour elle de soutenir les lignes débiles de l'armée, la forçait de morceler, de gaspiller son action. Ainsi, les circonstances étaient peu favorables à l'artillerie pour agir avec vigueur et puissance. Dans les batailles, elle ne pouvait retrouver de grands avantages que dans son grand nombre, sa bonne conduite, la continuité de son action, l'inertie des troupes.

Comme précédemment, les armées restèrent partagées en spécialités séparées. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les vivres et les bagages formaient cinq grandes masses, ayant

chacune leur organisation spéciale; et demandant longtemps pour être mises en rapport. L'importance des approvisionnements de toute espèce allait toujours augmentant. Les généraux médiocres n'osaient plus agir sans être grossièrement pourvus de tout, et comme les armées étaient très nombreuses, la masse des charrois était vraiment énorme. L'armée, habituée et fortement attachée à ces charrois, n'osait plus marcher sans eux; ainsi, ils entraînaient pour les marches ordinaires une lenteur et une lourdeur extrêmes, devant lesquels disparaissaient les mêmes défauts, affectant la masse des troupes et de l'artillerie.

Dans les marches-manœuvres auprès de l'ennemi, on laissait les bagages en arrière, et les troupes, débarrassées de tout charroi, marchaient en colonnes. Comme précédemment, l'artillerie formait un intermédiaire entre les troupes et les charrois. Quelquefois encore, sous les généraux médiocres ou négligents, qui, incapables de veiller à la conduite générale de leurs énormes armées, étaient bien aise de se débarrasser de l'artillerie, tout le parc fut tenu éloigné des troupes, et relégué à la tête des bagages. De funestes événements montrèrent tout le danger de cette disposition. Les bons généraux ne cédèrent jamais entièrement à cette négligence; le plus souvent, le parc actif fut l'objet de dispositions combinées avec celles des troupes; et une partie de ce parc fut détachée auprès des avant-gardes, des arrière-gardes ou des colonnes d'infanterie. La plus grande extension de cet emploi combiné de l'artillerie, le sentiment de son importance, constituaient un grand progrès pour l'art des marches.

Les armées alliées étant formées de corps de nations différentes, chacun d'eux allait à part, suivi de son artillerie. Alors, dans les marches générales de ces grandes armées,

toute l'artillerie de brigades était distribuée entre les troupes, et toute celle de parc suivait, en formant plusieurs colonnes partielles. Cette disposition qui résultait moins de l'art et de la combinaison que de la composition accidentelle des armées, avait de très grands avantages ; elle diminuait évidemment la lenteur de la masse d'artillerie ; elle assurait aux troupes l'appui continu de cette arme ; enfin, elle rendait plus faciles et plus promptes les formations des batteries elle se prêtait donc plus facilement au rôle offensif ; mais, nous le répétons, cette disposition n'était que le résultat de la composition des armées. L'artillerie était morcelée sans but tactique, quoiqu'à un degré moindre que précédemment. La disposition combinée du parc français, sous les habiles généraux, était bien préférable ; elle était la seule à employer ; car cette artillerie française étant en nombre très faible, par rapport à l'étendue de l'armée et à la masse d'artillerie ennemie ; il fallait éviter avec le plus grand soin d'en gaspiller l'action, il fallait en diriger l'ensemble par une concentration et une combinaison continues.

Pendant cette guerre de la succession d'Espagne, la position offensive appartient presque constamment aux armées alliées. L'état politique et militaire de ces armées, le nombre et la distribution de leur artillerie, amenaient forcément cette position.

Dans les batailles, la distribution de l'artillerie alliée variait peu. Les pièces de brigades restaient en ligne avec leurs troupes, et celles de parc formaient trois ou quatre grandes batteries en avant de cette première ligne. Généralement, il y avait peu de combinaison, parce que chaque gros corps de troupe menait avec lui son artillerie de brigade et de parc, et parce que généralement les grandes armées alliées atta-

quaient sur tout le front. Marlborough donna cependant quelques beaux exemples de combinaison dans des attaques.

Dans les armées françaises, réduites le plus souvent au rôle défensif, la disposition et la conduite de l'artillerie demandaient une attention et une combinaison continuelles. Ces conditions furent presque toujours remplies. L'artillerie française distribua ses pièces peu nombreuses, de manière à couvrir les fronts très étendus, à maintenir ou même à dominer l'artillerie ennemie, à repousser souvent les attaques d'armée, à les rendre toujours affreusement sanglantes. Généralement, cette artillerie était toute disposée en première ligne, massait autant que possible son action contre les points importants et dangereux. Quelquefois, on vit l'indication de quelques pièces laissées en réserve, jusqu'au moment de l'attaque ennemie.

Les batailles commençaient toujours par de longues canonnades. Ces feux d'artillerie devaient, moins que jamais, faire du mal aux troupes; ce n'était véritablement qu'une lutte entre les deux artilleries. Cette lutte se prolongeait longtemps; souvent elle constituait toute l'action, la conduite des longues lignes d'armées étant trop difficile. Les canonnades agissaient surtout contre le moral; elles ne pouvaient briser les troupes qu'autant que, par suite de dispositions particulières, ces dernières se trouvaient rapprochées et formées sur un grand nombre de lignes. Il est remarquable que dans ces canonnades, l'artillerie française, qui s'étudiait à ne perdre aucun coup, pût constamment maintenir et même dominer celle ennemie.

La canonnade finie, les troupes s'avançaient à l'attaque. Le plus souvent, elles restaient formées sur deux lignes; mais alors, présentant peu de consistance, elles avaient une marche lente et flottante, une attaque peu assurée. Aussi

quelquefois, Marlborough et Eugène réunirent leurs corps d'attaque sur quatre ou cinq lignes moins étendues. Cette disposition bien meilleure, sous le point de vue de l'action des troupes, augmentait les ravages de l'artillerie défensive, mais diminuait le nombre des coups à cause de la plus grande impulsion donnée à l'attaque. L'artillerie de parc des alliés se déplaçait rarement, presque jamais elle n'accompagnait les troupes à l'attaque. Les pièces de brigade suivaient, mais restaient sans direction; alors, ou bien elles étaient paralysées et masquées, ou bien elles agissaient sans but tactique. Dans l'artillerie française, quelques batteries se déplaçaient toujours pour appuyer les attaques, et la bonne direction leur manquait rarement. Jamais ces batteries de l'attaque n'approchaient assez la ligne pour faire usage de la mitraille. Ce genre de tir constituait au contraire une des plus grandes forces de l'artillerie défensive. Les mitrailles françaises et autrichiennes firent souvent des ravages terribles dans les troupes attaquantes.

Les armées étant devenues beaucoup plus nombreuses, s'étant étendues sur des lignes très longues et sans consistance, ayant alourdi leur artillerie, devinrent d'une conduite extrêmement difficile, surtout pour l'attaque: l'inertie les paralysait. Quelques généraux, hommes de génie, s'efforçaient de détruire cette inertie, de donner un peu de vigueur et d'audace aux armées. Mais ces efforts qui ne furent pas toujours heureux, n'étaient qu'accidentels; le plus grand nombre des généraux cédaient à l'inertie, de sorte que les opérations devinrent moins actives et moins audacieuses que jamais; elles se bornèrent souvent à quelques marches très lentes, à l'observation de l'armée ennemie, et à quelques coups de canon. Cette timidité de conduite et ces canonnades, répandirent l'emploi des retranchements, qui

protégeaient l'artillerie, qui constituait un obstacle de plus à la rencontre des troupes. Dans une telle inaction, les troupes se démoralisaient, s'habituèrent à ne plus oser affronter le champ de bataille découvert. L'attaque elle-même, transportant dans les opérations de campagne la conduite et la prudence des opérations de siège, ne marchait que pas à pas, au moyen de retranchements successifs garnis de canons. Ainsi, l'emploi de ces retranchements réduisait de plus en plus l'action des armées à celle de l'artillerie, et cette arme, sans plus songer à combiner ses dispositions et son action avec celles des troupes, dut rechercher les qualités les plus solides pour son tir, augmenter ses calibres et la longueur de ses pièces.

Une telle position devenant un véritable abus, les troupes se dégradaient dans une continuelle inertie. Les généraux français, et surtout le maréchal de Villars, commençaient à réclamer contre un système d'opérations si timide.

SECTION II.

§ 1.

Louis XIV, maître de la succession d'Espagne, n'avait désormais rien à gagner à la guerre ; il lui fallait au contraire une longue paix pour rétablir les ressources ébranlées de la France, pour affermir toutes les institutions et toutes les conquêtes, pour réveiller l'Espagne, développer et assurer la force de ce royaume. Puis Louis XIV était vieux, il sentait que tout avait veilli autour de lui, que la fortune sourit peu aux vieillards ; et il désirait ardemment la paix. Reculant le plus possible devant la terrible guerre que venait lui imposer l'Europe, il voulut seulement se défendre, en éten-

dant ses armées le long des frontières agrandies par les possessions espagnoles. Cette position passive jointe à la mauvaise administration de Chamillart qui pourvut mal les armées, plaça, dès le principe, les Français dans une position inférieure à celle des ennemis.

La guerre commença en Italie vers 1701. L'Autriche avait hâte de se saisir des possessions espagnoles. Le prince Eugène envahit l'Italie avec une armée de 30,000 hommes de vieilles troupes, accompagnés d'une nombreuse artillerie. Catinat commandait l'armée de France; elle comprenait, outre les Français, quelques corps d'Espagnols et de Piémontais; l'artillerie était assez nombreuse et assez bonne; les Espagnols avaient offert 50 canons pour le parc de campagne, Louis XIV n'en voulut qu'une trentaine, et envoya des officiers et des troupes d'artillerie française pour organiser et diriger ce matériel.

Catinat, devenu trop prudent, dispersa trop ses forces le long de l'Adige, ne sut pas maintenir ses lieutenants, fut surpris et battu dans le poste de Carpi, où l'artillerie manqua presque complètement. Obligé d'évacuer la ligne de l'Adige, Catinat essaya faiblement de résister sur celle de l'Oglio; l'artillerie était souvent retardée ou empêchée par les boues profondes; enfin il se retira derrière l'Adda, et Eugène, par d'habiles manœuvres, se trouva maître du pays entre cette rivière et l'Adige.

L'incapable et présomptueux Villeroy fut envoyé pour prendre le commandement en chef des forces françaises. A peine arrivé, il marcha pour attaquer la forte position des Autrichiens à Chiari. Eugène appuyait sa gauche à des cassines et à la ville de Chiari, bien garnies de canons; sa droite à une rivière assez large. Des retranchements conti-

nus, garnis de 50 pièces d'artillerie, couvraient le front et battaient parfaitement toute la plaine en avant.

Villeroy s'avança formé sur plusieurs colonnes à travers un pays coupé par des marais, des ruisseaux, des ravins; l'artillerie, composée de cinq brigades, devait suivre la première ligne, pour être immédiatement distribuée sur le front, et marcher à l'attaque des ennemis; mais les grandes difficultés du terrain retardèrent beaucoup cette artillerie. Sans égard pour cette absence, Villeroy ayant formé ses troupes; ordonna de s'avancer contre les retranchements ennemis. Catinat se fit répéter trois fois cet ordre funeste, enfin donnant l'exemple le plus terrible du dévouement à la discipline, « *Marchons, Messieurs, dit-il, puisqu'on l'ordonne.* » Les lignes françaises s'avancèrent avec une intrépidité et un ordre admirables; mais arrivées à quarante pas des retranchements, elles furent arrêtées par une décharge générale de mitraille et de mousqueterie. Deux mille Français furent renversés sans qu'un seul ennemi fût blessé. Deux fois encore l'attaque fut renouvelée, mais toujours la mitraille la repoussa. Cependant l'artillerie française-faisait des efforts inouïs pour conduire ses pièces. Elle était enfin parvenue à pouvoir disposer de quelques batteries; mais les attaques de troupes sur tout le front empêchèrent de les faire agir. Plusieurs officiers d'artillerie, désespérés de cette inaction, ne purent la supporter en face des désastres des troupes, et allèrent se faire tuer à la tête des bataillons qui attaquaient les retranchements ennemis. Enfin l'armée française se retira. Catinat conduisit la retraite, la couvrit par l'artillerie, 4,000 Français restèrent sur le champ de bataille. La mitraille autrichienne avait presque tout fait.

L'hiver étant venu, les deux armées prirent leurs cantonnements. Eugène, toujours actif et rusé, surprit la ville de

Crémone; après un long combat dans les rues de la ville, il fut chassé; mais emmena Villeroy prisonnier. Vendôme fut alors envoyé pour commander l'armée française. Général habile mais négligent, génie d'inspirations, il opérait souvent avec audace et rapidité, pour réparer les fautes commises en face d'un adversaire dont l'activité et l'attention ne sommeillaient jamais. Obligé presque toujours de lutter avec des forces surprises, mal organisées, peu nombreuses, il finissait par arracher la victoire à force d'habileté.

Vendôme reprit l'offensive. Il marchait toujours en avant de l'armée avec une avant-garde de grenadiers et de dragons, munie de 10 à 20 pièces d'artillerie. Le 26 juillet 1702 il surprit et battit un corps autrichien à Santa-Victoria. Le 1^{er} août, il força Eugène à lever le siège de Mantoue. Le 15 août, marchant près de l'ennemi, il fut surpris et remporta la victoire de Luzzara. (Planche VIII, fig. 3.)

Comme à l'ordinaire Vendôme marchait avec son avant-garde composée de dragons, de grenadiers et de dix canons. Arrivé devant le château de Luzzara, il disposa ses pièces pour le maintenir, puis se porta en avant pour préparer le campement de son armée qui suivait. Mais dans cette reconnaissance Vendôme fut tout à coup surpris et attaqué par toute l'armée autrichienne. Il disposa rapidement ses faibles troupes qui se maintinrent par des prodiges de valeur; puis prenant les parties de l'armée à mesure qu'elles arrivaient, il les plaçait et les engageait immédiatement suivant les besoins. Une circonstance funeste vint encore aggraver la position de l'armée française : le parc d'artillerie qui, à la tête des bagages, suivait une route particulière, fut égaré par la faute d'un aide de camp. Heureusement Vendôme, craignant le voisinage de l'armée ennemie, avait placé deux brigades d'artillerie dans la colonne de troupes de gauche. Cette ar-

tillerie fut rapidement et audacieusement placée au centre de l'armée, lequel formait un saillant très prononcé sur la chaussée de Luzzara ; son feu vigoureux et très rapproché contribua beaucoup au succès de la bataille qui fut longue et sanglante. Les Autrichiens furent repoussés, n'ayant pas su se servir de leurs masses, et surtout de leurs 57 pièces d'artillerie (1), contre une armée surprise, peu nombreuse, n'ayant que très peu de pièces à sa disposition.

Après cette sanglante bataille, les deux armées restèrent en présence, se retranchèrent et se canonnèrent. Vendôme ayant 70 pièces, réunit les canons de 8 et de 12 avec quelques autres calibres, devant sa gauche, pour battre fortement la droite ennemie ; cette dernière, composée d'une grande masse de cavalerie, s'appuyait au Pô : elle fut forcée par le feu de cette artillerie à reculer sa position. Alors Vendôme fit dresser sur l'autre rive du Pô deux batteries de 10 pièces de gros calibre qui, enfilant la ligne ennemie et joignant leur feu aux fortes batteries de la gauche, forcèrent la droite autrichienne à reculer davantage. Enfin Vendôme établit ses gros calibres plus en avant, de manière à prendre à dos la droite de la nouvelle position ennemie. Eugène alors se mit en retraite ; et Vendôme, maître de Luzzara et de Guastalla, s'avança dans le Trentin. Cette marche successive des dispositions concentrées de l'artillerie française autour de la droite ennemie est une opération des plus habiles. Des canonnades conduites de cette manière et amenant un tel résultat sont loin d'être un abus. Les succès de Vendôme intimidèrent les Autrichiens, qui se tinrent sur la défensive.

(1) Les relations allemandes assurent cependant que le général d'artillerie Warner fit merveille de son canon.

Louis XIV poursuivi par ses idées de défensive passive, imagina, pour couvrir la Flandre, de faire construire d'Anvers à la Meuse des lignes de retranchements qui comp- taient 70 lieues de développement. Ces lignes, flanquées par des redoutes et des redans armés de canons, devaient être soutenues par le camp d'Argentiére, qui possédait 50 pièces d'artillerie, et par un petit corps de troupes mobiles ayant un parc de dix pièces. Quand la guerre fut déclarée, les généraux reconnurent la faiblesse d'une position si étendue et si peu soutenue. Aussi, le maréchal de Boufflers se décida à sortir de ces lignes et à marcher aux ennemis, quand ils avanceraient.

Les Anglais et les Hollandais sous Marlborough, entrèrent en campagne en 1702, et se disposèrent pour assiéger quelques places des Pays-Bas. Boufflers voulut aller les repous- ser; mais il fut retenu plusieurs jours par le manque de chevaux pour son artillerie. Le parc, sous les ordres de de Vigny, devait être de 60 pièces dont 40 de 4, 14 de 6, 4 de 12 et 2 de 24. Après de grandes peines, on ne put atteler que les 40 pièces de 4, et Boufflers, avec cette artillerie peu lourde, se porta rapidement à la poursuite des ennemis, qui se retiraient sous Nimègue. Les marches furent affreuses de longueur et de difficultés, l'artillerie avançait avec des peines extrêmes à travers les marais, les bois, les défilés. Enfin, après vingt-quatre heures de route, cette artillerie arriva devant Nimègue, s'établit sous le feu des remparts, se réunit en quatre batteries contre la cavalerie ennemie disposée sur les glacis, puis canonna vivement pendant trois heures. Les boulets qui dépassaient la cava- lerie allaient ravager l'infanterie entassée dans les chemins couverts. Ce feu fit beaucoup souffrir les troupes ennemies, et les refoula dans la ville. L'artillerie française méritait et

reçut de grands éloges. Les troupes étaient arrivées harassées, et l'action de l'artillerie était la seule possible.

Presque toute la campagne fut occupée par des sièges que faisaient les alliés, et par les efforts peu vigoureux de Boufflers pour les faire lever. Dans ces opérations, les canonnades tendaient de plus en plus à devenir le seul moyen d'action. Le fait suivant peut donner une idée de la cause et du résultat de ces canonnades. Le 3 août 1702, les deux armées campaient en présence, Marlborough trouvant une position favorable, y fit établir quelques pièces pour inquiéter la droite des Français. Boufflers fit avancer quelques canons pour lui répondre. L'artillerie alliée se trouvant dominée, Marlborough fit avancer d'autres canons pour la soutenir. Boufflers, de son côté, en fit venir d'autres. Enfin, les deux armées renforcèrent successivement la canonnade qui finit par devenir générale, et ne cessa qu'à la nuit. Le résultat fut une consommation énorme de munitions et 500 hommes mis hors de combat.

Boufflers ayant son artillerie presque épuisée de munitions et de chevaux, ne put agir pendant le restant de la campagne; les alliés prirent et conservèrent plusieurs places.

Cette faiblesse de ressources pour l'artillerie, et la nécessité d'agir par des mouvements contre les armées de siège ennemies, firent apprécier l'avantage des faibles calibres. Aussi, pour la campagne de 1703, de Vigny dut organiser un parc de quatre-vingts pièces, contenant plus de soixante canons de 4. Cette campagne fut encore occupée par quelques sièges des alliés, et par les tentatives de l'armée française, pour les faire lever. Une seule action remarquable eut lieu, ce fut le combat d'Eckeren où le maréchal de Boufflers battit les Hollandais, après les avoir surpris par la rapidité de sa marche.

Les Hollandais occupaient plusieurs villages et avaient leur front couvert par des marais, des canaux, des digues. Leur artillerie était très nombreuse, surtout en pièces à projectiles creux de petits calibres. Ils avaient près de cinquante mortiers pour 15,000 hommes. Boufflers arriva devant cette position, après dix heures d'une marche très pénible, et attaqua immédiatement. L'artillerie, sous la conduite de Saint-Hilaire, arriva avant les troupes, s'avança seule pour établir ses batteries, et commença son feu. Les troupes étant arrivées, se formèrent, et l'on marcha à l'attaque. Une brigade de dix pièces, partagée en deux batteries, s'avança de front contre la ligne ennemie, malgré les canaux et les marais qui embarrassaient le terrain, pendant qu'une autre brigade de dix pièces battait le village d'Orderen, sur les derrières de la gauche ennemie. Dans ce combat, où l'artillerie française agit avec une vigueur et une habileté remarquables, les ennemis perdirent six canons et quarante-deux pièces à projectiles creux. Les Hollandais faisaient, on le voit, un usage excessif de ce genre de projectiles, et n'en retiraient pas de grands succès.

Cette victoire profita peu aux Français; les débris ennemis se rallièrent à la grande armée alliée. Les opérations se réduisirent à quelques villes prises et à quelques marches. Dans les armées alliées, les Hollandais et les Anglais formaient chacun deux colonnes de troupes et une d'artillerie.

En 1704, les opérations en Flandre perdirent de leur importance. Marlborough, avec la masse des armées alliées, était descendu vers le Danube; un corps d'armée composé de 44 bataillons, trente pièces d'artillerie de brigades et un petit parc, resta pour observer les lignes françaises. L'attention et les forces militaires étant alors concentrées sur les opérations en Allemagne, Villeroy, qui commandait l'armée

française, agit peu en Flandre ; il travaillait à l'organisation de ses forces pour la campagne prochaine ; il suivait avec intérêt des expériences que Saint-Hilaire faisait sur les triples canons de 4, s'extasiait sur les avantages de ces nouvelles pièces, et obtenait du roi la permission d'en faire fondre pour les armées de Flandre.

Les entreprises des alliés contre l'Alsace commencèrent assez tard. Louis XIV comptant être, dès l'origine, fortement attaqué sur ce point, avait fait organiser à Strasbourg, par le lieutenant général Lafizelière, un bon parc d'artillerie de soixante pièces. L'ennemi ne se présentant pas, on crut pouvoir disposer de ce parc organisé, et le funeste Villeroy, marchant vers le Luxembourg, emmena avec lui toute cette artillerie. Mais bientôt une forte armée allemande, sous les ordres de Louis de Bade, passa le Rhin et assiégea Landau. Le marquis d'Uxelles, et après lui Catinat, qui commandèrent en Alsace, ne purent rien faire pour soutenir la place, faute d'artillerie. Landau fut enlevé après trois mois de siège. Une partie de l'artillerie, emmenée si mal à propos par Villeroy dans le Luxembourg, revint, mais épuisée par des routes longues et difficiles. Catinat travailla avec soin à réorganiser cette artillerie, à réunir une armée capable de lutter contre la forte armée impériale. Ces forces étaient à peine rassemblées, que l'audacieux Villars se présenta pour les conduire de suite à l'ennemi. (Pl. VIII, fig. 1.)

Avec 20,000 hommes et un parc de trente-trois pièces commandé par le général Pelletier, Villars marcha pour passer le Rhin à Huningue, et pour faire sa jonction avec l'électeur de Bavière. Louis de Bade vint s'établir en face du point de passage, avec une forte artillerie disposée sur les hauteurs à demi-portée de canons. Pour attaquer dans

une position si difficile, Villars sentit qu'il ne pouvait le faire qu'au moyen de l'artillerie, et il employa très habilement celle dont il disposait. Il établit des pièces de gros calibres sur les cavaliers et les ouvrages avancés d'Huningue, passa sous la protection de ce feu le grand bras du Rhin, s'établit dans les îles, et les borda de fortes batteries. Protégé par cette artillerie, Villars jeta un pont sur le petit bras du Rhin, et commença à construire une vaste tête de pont, et des tranchées parallèles au fleuve. La nuit, l'ennemi vint pour attaquer le travail, mais de violentes décharges à mitraille repoussèrent pour toujours ses tentatives. Après, s'être ainsi assuré le passage, Villars ne pouvant pas attaquer de front la forte position ennemie, s'avança contre elle pas à pas, sous la protection de l'artillerie. D'un autre côté, Louis de Bade, n'osant attaquer à découvert la tête de pont, s'avança aussi pas à pas contre les Français. Enfin, pendant quinze jours, on eut le spectacle curieux de deux armées cheminant l'une contre l'autre, au moyen de tranchées appuyées par de fortes batteries.

Enfin une démonstration des Français sur la tête de pont de Neubourg, fit que les Impériaux craignant d'être coupés, se mirent en retraite. Aussitôt Villars déboucha contre eux avec toute son armée. La cavalerie arrêta celle ennemie dans la plaine, et l'infanterie gravissant les hauteurs à droite, arrêta l'infanterie impériale qui se retirait à travers les bois. L'armée française n'avait qu'un pont sur le Rhin pour déboucher. De la précipitation mise dans le passage résultèrent beaucoup d'encombrement; les brigades d'artillerie se trouvèrent coupées et beaucoup retardées. D'un autre côté les Impériaux avaient fait filer leur parc en avant, et il fallut assez longtemps pour faire venir quelques pièces; l'artillerie de brigades, qui se trouvait toujours présente avec les

troupes, rendit de grands services. La disposition de l'armée ennemie était la suivante : à gauche sur les hauteurs était toute l'infanterie, qui combattait à travers les bois, les accidents de terrain, et qui agissait par brigades soutenues de leurs quelques pièces. A droite dans la plaine, était la cavalerie formant plusieurs lignes; elle appuyait sa droite derrière le fort de Friedlingen armé de forte artillerie, sa gauche aux hauteurs occupées par de l'infanterie avec quelques canons; enfin elle avait une batterie devant le centre de sa première ligne. Ainsi le front de cette cavalerie était bien flanqué et difficilement abordable.

L'armée française était en présence, ayant sa cavalerie à gauche et l'infanterie sur les hauteurs à droite. L'artillerie, retardée pour son passage, le fut encore beaucoup par le mauvais état du terrain; elle se partagea en deux parties. La plus forte se dirigea à droite pour soutenir l'infanterie, et commença à gravir les hauteurs; mais là elle eut des peines inouïes, beaucoup de voitures restèrent dans les chemins et les encombrèrent; une douzaine de pièces seulement parvinrent sur les hauteurs et contribuèrent à repousser l'infanterie ennemie. L'autre partie de l'artillerie française se dirigea vers la gauche, s'établit devant le front de la cavalerie et commença une vive canonnade. Le général Magnac, qui commandait cette cavalerie, resta immobile attendant que l'effet du canon forçât les ennemis à sortir de leur position inabordable. La cavalerie ennemie, tourmentée par le feu de l'artillerie française, s'avança lentement à la charge. Alors toutes ses batteries, celles du fort, du centre et de la gauche, se trouvèrent masquées; puis comme le terrain allait en se resserrant, les intervalles entre les escadrons se fermèrent, et cette cavalerie se présenta en lignes pleines et privées de la protection du feu. Magnac profita habilement

de ces circonstances; il fit passer tous ses canons sur les flancs, puis pour laisser à leur feu, qui prenait d'écharpe les lignes ennemies, le plus longtemps possible d'action, il ne s'ébranla pour la charge qu'à soixante pas. La cavalerie ennemie fut culbutée. Et cette belle charge française si habilement appuyée par l'artillerie, contribua beaucoup à la déroute des Impériaux, qui perdirent 11 canons.

Après cette victoire, Villars voulut aller faire sa jonction avec l'électeur de Bavière, qui s'était emparé d'Ulm, et y attendait immobile les forces françaises; mais l'indécision et l'inertie des Bavares, qui tantôt appelaient la France et tantôt traitaient avec l'Autriche, empêchèrent toute réussite. Villars, après de grands efforts qui furent maintenus par l'armée impériale, après des marches pénibles à travers les montagnes, marches qui épuisèrent sa faible artillerie, fut obligé de repasser le Rhin.

En 1703, un vaste plan d'opérations fut décidé contre l'Autriche. Villars partant d'Alsace avec une armée et une artillerie bien pourvues, devait aller se joindre à l'électeur, dont le parc d'artillerie, organisé par des officiers français, montait à 65 pièces. Vendôme, avec son armée d'Italie devenue très forte, devait arriver à travers le Tyrol; et alors les trois armées réunies devaient pousser sur Vienne qu'attaqueraient d'un autre côté les Hongrois révoltés. L'exécution de ce vaste plan n'était guère possible, avec tous les éléments de lenteur et de timidité qui dominaient les armées de cette époque.

Villars, voulant aller joindre l'électeur, passa le Rhin et s'empara de Kehl; puis tournant à gauche, il se présenta devant les vastes lignes de Stholoffen que Louis de Bade avait construites entre le Rhin et les montagnes, pour fermer le passage. Ces lignes, dont les Impériaux augmentaient

continuellement la force, étaient garnies d'une formidable artillerie. Villars se jugeant trop faible pour les forcer, revint sur ses pas, remonta la vallée de la Kinzig et enfin fit sa jonction avec l'électeur, après beaucoup de retards et de fatigues, surtout pour son artillerie qui était de 45 pièces, dont 4 de 24. A peine réunies les deux armées se séparèrent. L'électeur voulut aller dans le Tyrol sous prétexte de se lier avec Vendôme. La réunion allait avoir lieu, quand la trahison du duc de Savoie força tout à coup Vendôme de rétrograder en Piémont avec ses grandes forces. D'un autre côté les Tyroliens se révoltèrent et chassèrent l'électeur qui revint auprès de Villars avec son armée diminuée de moitié, avec son artillerie délabrée, presque épuisée par les marches dans les montagnes et par l'action contre les places.

Cependant malgré ces disgrâces Villars se jugeant assez fort, résolut d'attaquer l'armée impériale qu'il avait en tête, et combina contre elle les efforts de plusieurs corps séparés, formant une masse générale de 60,000 hommes et 100 canons. Les belles dispositions de Villars, qui devaient surprendre et écraser l'armée ennemie, échouèrent en grande partie, par suite du mauvais vouloir de l'électeur, par suite aussi de la lourde organisation des armées. Il arriva qu'un corps d'armée, parti d'Hœchstædt, fut trompé par un faux signal, attaqua trop tôt et se trouva seul pour soutenir les efforts de toute l'armée ennemie. Il eût été sûrement écrasé si les 16 canons dont il disposait n'eussent, par un feu de plus de 700 volées, arrêté les efforts ennemis et soutenu la retraite des troupes. Pendant cette retraite, Villars averti par le bruit du canon, arriva en toute hâte avec sa cavalerie, poussa pendant cinq heures les ennemis qui se retiraient, leur prit 33 canons, mais ne put jamais rompre en-

tièrement leur infanterie, qui faisait un feu terrible de mousqueterie et de pièces de brigades. L'infanterie de Villars et l'artillerie qu'on avait eu soin de distribuer à sa tête, ne purent arriver assez tôt, à cause de la longueur et de la rapidité de la marche, à cause aussi du mauvais état des chemins.

Ces succès de Villars, joints à ceux remportés à droite et à gauche sur le Rhin, rendirent des plus brillantes la position des armées françaises. Le duc de Bourgogne avait enlevé la ville de Brissach regardée comme imprenable; le maréchal de Tallard s'était emparé de Trèves, reprenait Landau, remportait la brillante et énergique victoire de Spire. Tallard avec Lafiselière assiégeaient Landau, quand on apprit l'approche d'une forte armée ennemie; on décida de marcher à elle. A cet effet, on choisit et on organisa de suite les troupes et l'artillerie pour former un corps d'armée solide et mobile. L'artillerie, forte de 40 pièces presque toutes de faible calibre, était commandée par Pelletier, Lafiselière ayant été forcé de rester au siège. Cette armée courut rapidement à la rencontre des ennemis. Tallard marchait avec l'avant-garde formée en cinq colonnes, et munie de deux brigades d'artillerie. A peine arrivée, cette avant-garde se déploya sur une seule ligne devant les ennemis bien garnis de canons, et engagea de suite l'action. Les troupes et l'artillerie de l'armée, à mesure qu'elles arrivaient, étaient établies où besoin était. Dans cette impétueuse bataille, les troupes françaises chargèrent à la baïonnette. L'artillerie, qui avait dû faire les plus grands efforts pour suivre la rapidité des marches, accompagna constamment l'action des troupes, s'avança très près de l'artillerie ennemie, agit beaucoup à mitraille, canonna vivement la retraite des débris allemands. Cette belle victoire fut un coup d'audace extraor-

dinaire pour l'époque. Les ennemis furent culbutés et perdirent 30 canons.

§ 2.

Au commencement de 1704 la position des armes françaises était prospère; presque partout la coalition était vaincue. En Espagne, les opérations étaient peu importantes; en Flandre, on se maintenait quoique avec peine; en Italie, Vendôme repoussait le prince Eugène, maintenait le duc de Savoie; en Allemagne, sur le Rhin, les victoires de Villars et de Tallard frappaient au cœur la coalition, faisaient trembler l'Autriche dont l'empereur fut sur le point d'évacuer Vienne. Cette position des Français était brillante; mais de grands désastres allaient tout à coup la détruire. Nous avons déjà dit les influences qui devaient amener ces revers; la plus forte fut les intrigues d'une camarilla toute puissante, qui jeta dans la défaveur les grands généraux, et confia les plus fortes armées, les destins les plus sacrés de l'Etat à des favoris, à des hommes médiocres ou incapables.

En 1704, les grands coups entre la France et la coalition allaient se porter en Allemagne. L'armée française du maréchal de Villars, passée sous les ordres du maréchal de Marsin, était réunie à celle de l'électeur de Bavière; ces deux armées établies sur le Danube, vers Donawerth, menaçaient fortement l'Autriche; de plus une bonne armée française, commandée par le maréchal de Tallard, arrivait de France pour se réunir à elles. La position de l'Autriche et de la coalition était des plus dangereuses; des mesures habiles et énergiques pouvaient seules la sauver. Les généraux alliés surent prendre ces mesures, et les généraux français ne surent pas les prévenir. Marlborough et Eugène, qui guer-

royaient dans les Pays-Bas et en Italie, se dirigèrent vers le Danube avec la masse de leurs forces, pour se réunir au prince de Bade qui était en présence des Français. La position de ces derniers était magnifique pour empêcher cette réunion et écraser séparément les armées alliées. Mais aucun général ne sut agir; en Italie, Vendôme paralysé par la trahison du duc de Savoie ne put poursuivre Eugène; en Flandre, Villeroy voulut se mettre à la poursuite de Marlborough, mais il le perdit de vue et rentra dans ses lignes, pendant que l'actif Anglais arrivait sur le Danube. Enfin, Marsin et l'électeur, attendant Tallard, restèrent inactifs devant le prince de Bade, et se retranchèrent vers Donawerth.

Marlborough arrivé avec l'élite de son armée des Pays-Bas, fit sa jonction avec le prince de Bade. Ces deux armées, formant une masse de 50,000 hommes, s'avancèrent contre Donawerth et attaquèrent une division franco-bavaroise de 8,000 hommes et seize pièces d'artillerie établies sur le Schellemberg. Trois redoutes couvraient la crête de cette hauteur, au pied de laquelle coulait le Kazbach. Marlborough arriva en face de la position, avec dix mille Anglais et une quinzaine de pièces d'artillerie; le reste de l'armée suivait avec le prince de Bade. Cette avant-garde disposa son artillerie et engagea une vive canonnade; mais ce feu faisait peu d'effet, tandis que celui franco-bavarois ravageait cruellement les troupes anglaises. Alors Marlborough, après une canonnade d'une demi-heure, lança ses bataillons à l'attaque; tous y vinrent et à plusieurs reprises, mais toujours ils furent repoussés après des pertes énormes; alors ils cessèrent d'agir, et se mirent le plus possible à couvert de l'artillerie du Schellemberg. Enfin, Louis de Bade étant arrivé, Marlborough renouvela l'attaque; alors la brave division franco-bavaroise, ayant perdu le quart de ses hommes et se trouvant entourée

de tous côtés par des forces presque décuples, encloua ses canons et se retira par Donawerth. Marlborough avait eu six mille hommes et vingt généraux mis hors de combat. L'artillerie franco-bavaroise avait agi, on le voit, avec une vigueur étonnante.

Maître de Donawerth par un combat si peu glorieux et si sanglant, Marlborough passa le Danube, envahit la Bavière, et fit sa jonction avec le prince Eugène qui arrivait d'Italie; à peine réunis, les alliés firent la faute de séparer le prince de Bade qui assiégea Ingolstadt. Alors les forces françaises marchèrent contre l'armée de Marlborough et d'Eugène, arrivèrent près d'Hœchstædt. Lafiselière, qui commandait en chef l'artillerie (1), s'était emparé des châteaux d'Hœchstædt et de Villingen, en employant habilement ses pièces de 24; il avait de plus reconnu une forte position défensive où l'armée pouvait recevoir avec de grands avantages les attaques ennemies; mais cette armée était dans l'incertitude sur ce qu'elle devait faire.

Les forces de la France comprenant 65,000 hommes, 90 canons et quelques mortiers, obéissaient à trois chefs distincts; ces chefs étaient : le maréchal de Tallard, général vif, actif, intelligent, mais manquant de sang-froid; ayant la vue trop courte pour embrasser un vaste champ de bataille; le maréchal de Marsin, bon officier, mais général nouveau et médiocre; l'électeur de Bavière, prince aimable, mais irrésolu, mauvais général. De l'existence simultanée de ces trois chefs, dont aucun ne voulait obéir aux autres, résulta manque

(1) Lafiselière commandait l'artillerie de l'armée de Tallard, et avait la direction supérieure de l'artillerie franco-bavaroise commandée par Hédouville.

d'unité dans le commandement, incertitude sur la conduite à tenir en face de l'ennemi, et par suite, destruction de la grande armée française. (Planche VIII, fig. 2.)

Pendant que l'armée était soumise à cette indécision de pouvoir et de conduite, les ennemis dirigés par Marlborough et Eugène, grands généraux qui étaient toujours d'accord, s'avançaient à l'attaque. L'armée française presque surprise accourut alors et se disposa à la hâte sur des hauteurs trop étendues. La droite s'appuya au village de Blenheim sur le Danube, la gauche à des bois; des masses d'infanterie furent entassées et paralysées dans des villages qui furent liés entre eux par de longues lignes de cavalerie. Ces dispositions de troupes étaient fort mauvaises et l'artillerie, qui arriva et fut disposée avec une diligence étonnante, avait beaucoup à faire pour y remédier.

Lafisière établit ainsi cette artillerie; 4 canons de 24 furent placés sur une hauteur, à cent mètres en avant de l'extrême droite; 12 canons, parmi lesquels 8 de 8, furent établis plus à gauche autour du village de Blenheim; ces 16 pièces de fort calibre, formant un saillant prononcé à l'extrême droite, flanquaient parfaitement la droite française; 30 canons étaient au centre, distribués en trois batteries autour du village d'Ober-Glauheim; de fortes batteries comprenant les gros calibres et les mortiers de l'armée franco-bavaroise étaient placées sur des hauteurs saillantes, et flanquaient parfaitement toute la gauche de la ligne; enfin trois brigades d'artillerie restantes étaient distribuées devant le front entre ces trois grands points d'appui. Toute cette ligne de batteries voyait parfaitement le terrain en avant qui était découvert et parsemé d'obstacles, tels que marais, fossés, etc.; du reste, cette artillerie, malgré ses efforts pour s'avancer, participait au défaut de la disposition générale; elle

était trop éloignée d'un ruisseau que les ennemis devaient passer pour venir à l'attaque.

Les alliés forts de 60,000 hommes et 110 pièces d'artillerie, dont 60 de parc, s'avancèrent formés en huit colonnes de troupes accompagnées de leurs pièces de brigades, et en deux colonnes d'artillerie de parc. Arrivées devant le ruisseau, ces colonnes jetèrent des ponts et restèrent longtemps à défilé. Pendant ce temps, elles ne reçurent que quelques boulets français tirés de loin; mais dès qu'elles arrivèrent au delà du ruisseau et se trouvèrent à bonne portée, l'artillerie française commença sur tout le front une canonnade très vive qui fit un mal terrible. L'artillerie ennemie, au contraire, resta très longtemps sans pouvoir s'établir. Marlborough avec la gauche alliée se forma pour attaquer la droite et le centre des Français. Eugène se dirigea, à travers des terrains difficiles, contre la gauche.

Les troupes de Marlborough souffrirent considérablement de l'artillerie française. Impatientes sous le feu, elles voulurent aller à l'attaque, sans que leurs batteries fussent établies; mais tous les efforts contre Blenheim et Ober-Glauchheim furent repoussés par un feu violent. Marlborough, maintenant ses troupes un peu loin de la canonnade française, parvint à disposer devant son front, trois batteries dont une, établie sur une hauteur à gauche, frappait vivement Blenheim, et écharpait la droite française. Sous la protection de ces batteries, Marlborough forma ses troupes sur plusieurs lignes et s'avança lentement à l'attaque. L'artillerie française le fit terriblement souffrir; mais comme il poussait toujours et arrivait presque sur les batteries, Lafiselière se hâta de les retirer, et se contenta d'envoyer quatre canons dans Blenheim, d'où ils prenaient d'écharpe la gauche de l'attaque; Marlborough refusa légèrement cette gauche, et cul-

buta, avec son infanterie, sa cavalerie et quelques pièces de brigades, les faibles lignes de cavalerie française que ne soutenaient plus le feu de l'artillerie.

Cependant, Eugène, après une marche affreuse, pour arriver devant la gauche française, s'était établi en face de cette gauche. Ses canons avaient eu les plus grandes peines à s'avancer à travers les marais, les broussailles, etc., et n'avaient pu s'établir que très loin.

Pendant ces efforts, l'artillerie franco-bavaroise faisait un feu continuel, ravageait d'une manière affreuse les troupes d'Eugène, repoussait trois fois leurs attaques désespérées; enfin, forçait ces troupes à se tenir éloignées et cachées en partie dans les bois de droite. Telle était la position sur ce point, quand Marsin et l'électeur, apprenant les succès de Marlborough contre la droite française, n'imaginèrent rien de mieux que de se retirer avec leur armée intacte. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation, que les batteries surtout celles de gauche, n'eurent pas le temps de se replier. Trente-cinq pièces tombèrent entre les mains d'Eugène, qui, voyant ce mouvement rétrograde, poussa vivement en avant, et vint se réunir à Marlborough, pour faire capituler Blenheim où étaient enfermés, sans pouvoir agir, 10,000 hommes de la meilleure infanterie française.

Toute la ligne franco-bavaroise avait été culbutée, les troupes de droite étaient anéanties ou paralysées, celles de gauche, intactes, se retiraient dans un grand désordre. La-fiselière ayant sauvé toute l'artillerie de Tallard, moins les quatre pièces enfermées dans Blenheim, traversa le champ de bataille, avec son parc en ordre, vint rejoindre la gauche, couvrit la retraite, et empêcha les poursuites ennemies. Quelques jours après, il avait un beau parc de 44 pièces, organisé avec les débris de cette défaite.

Tout le monde s'empessa de reconnaître les immenses services rendus par l'artillerie dans ce grand désastre. L'infanterie fut en grande partie paralysée; la cavalerie mal disposée, n'agit que faiblement; l'artillerie seule soutint la bataille, pendant tout le temps, elle fit des ravages terribles. Les alliés perdirent 15,000 hommes, dont 10,000 morts. Lafizelière dirigea cette artillerie avec une intelligence et une activité qui furent admirées par toute l'armée. Il se portait partout, remplissant les fonctions de général d'artillerie et de général d'armée; car les autres chefs, ou bien manquaient, ou bien ne savaient que faire. Une circonstance remarquable, dans cette bizarre bataille, c'est que l'artillerie de l'armée intacte, fut enlevée par l'ennemi, et que ce fut l'artillerie du corps détruit qui vint protéger la retraite.

L'armée française avait perdu la moitié de ses troupes et de son artillerie, tous ses bagages. Les débris, formant une masse de 30,000 hommes et 44 pièces, eussent pu donner une armée capable encore d'une bonne action; mais Marsin et l'électeur n'avaient ni l'énergie, ni les talents nécessaires pour maintenir et conduire cette armée. Ils se retirèrent précipitamment et en désordre, derrière le Rhin. Alors, la Bavière resta entière au pouvoir des ennemis, qui la démembrèrent, la dépouillèrent, en enlevèrent toute l'artillerie; alors toutes les conquêtes françaises en Allemagne furent perdues; deux armées ennemies, celles de Marlborough et de Louis de Bade, passèrent le Rhin, s'emparèrent de Landau et de Trèves. Ensuite, Marlborough vint assiéger Sarrelouis, afin d'envahir la Champagne.

La position militaire de la France, sur ce point, était des plus critiques; les troupes étaient faibles, dispersées, démoralisées; il fallut faire marcher les milices. L'artillerie fut

alors un appui des plus précieux ; celle ramenée par Lafiselière, devint le noyau d'un fort parc, qui se grossit avec les ressources des places d'Alsace et de Lorraine. Cette artillerie, bordant la forte position que le maréchal de Villars vint prendre à Sierck, en imposa aux ennemis. Ils n'osèrent attaquer l'armée française, ni rien entreprendre devant elle ; ils se séparèrent. Villars resta en Alsace pour maintenir Louis de Bade qui repassa le Rhin.

Après la bataille d'Hœchstædt, Eugène revint en Italie, pour arrêter les succès de Vendôme, qui maître de presque tout le pays, dépouillait le duc de Savoie, pour le punir de sa funeste trahison. En 1705, les deux armées étaient en présence vers l'Adige ; Vendôme voulait empêcher Eugène de porter secours au duc de Savoie. Ce prince avait un grand avantage, c'était son esprit de ruse et sa vigilance extrême en présence de la négligence de son adversaire. Grâce à cet avantage, Eugène parvint souvent à échapper à l'armée française, et fit quelques pas en avant ; ainsi, il surprit le passage de l'Oglio, et l'effectua en balayant avec trente pièces de parc, les quelques troupes qui accouraient sur ce point. Arrivé sur l'Adda, il surprit le passage vers Paradisa, et pour l'assurer, il établit sur la rive gauche de fortes batteries dominantes et couvertes d'épaulements. Mais Vendôme accourut à la tête d'une avant-garde munie d'artillerie, se retrancha autour du point de débarquement, canonna vivement la construction du pont et les troupes qui voulaient passer, puis enfin en imposa tellement que les ennemis n'osèrent plus passer l'Adda sur ce point.

Usant toujours de vigilance et d'adresse, Eugène trompa encore Vendôme, et se présenta pour forcer le passage à Cassano. Vendôme accourut avec rapidité, et fit passer ses

troupes sur la rive gauche; mais il ne put avoir son artillerie, qui, arrivant à Cassano en retard, se trouva encore embarrassée dans la ville, par le désordre des bagages et des troupes; quelques pièces seulement se trouvèrent dans la tête de pont. Ainsi l'armée française était sans artillerie, surprise et entourée par l'armée d'Eugène qui avait plus de 70 pièces à sa disposition. La lutte fut longue et acharnée; enfin la gauche française fut obligée de se replier; la droite impériale poursuivit et se disposa sur plusieurs lignes perpendiculaires à l'Adda, pour enlever la tête du pont, et couper ainsi la retraite à toute la droite française.

Mais le parc d'artillerie, resté dans Cassano, avait établi ses batteries dans le château et le long de la rive droite. Le feu violent de cette artillerie prenait d'écharpe, de flanc et de revers les lignes impériales, emportait des files entières, faisait enfin de si grands ravages, qu'Eugène fut obligé de renoncer à son attaque et se retira. Vendôme, on le voit, réparait par son activité et son habileté, son défaut de vigilance; l'artillerie lui arrivait toujours comme un moyen d'action puissant, décisif; Eugène au contraire, ne tirait aucun grand avantage de la sienne, quoiqu'elle fût toujours présente et nombreuse.

Eugène n'ayant pu passer l'Adda, les Etats du duc de Savoie furent conquis presque entièrement par les Français. Il ne restait plus à prendre que Turin, la capitale, et en 1706, une armée française, nombreuse et munie d'une formidable artillerie comprenant plus de 250-pièces, vint l'assiéger. Vendôme maintenait Eugène (1), la ville devait être

(1) Le 19 avril 1706, Vendôme remporta sur le comte de Reventau la victoire de Calcinato. L'artillerie, arrêtée par la difficulté des chemins, manqua presque totalement.

prise et toute l'Italie appartenait aux Français et aux Espagnols !.... Mais tout arriva contrairement à ce qu'on devait prévoir, tout changea avec une rapidité effrayante.

L'immense force chargée d'assiéger Turin fut mise sous les ordres d'un Lafeuillade, un intrigant, plein d'ignorance et de présomption, que son beau père Chamillart voulait faire maréchal de France. De grandes fautes furent commises dans la conduite du siège de la ville ; elle résista vigoureusement. Pendant ce temps, Eugène débarrassé de Vendôme, que Louis XIV avait appelé en Flandre, pour réparer de grands désastres, pénétra facilement dans le Piémont et se présenta devant Turin pour faire lever le siège.

Les forces françaises rassemblées autour de cette ville, étaient sous trois chefs, qui différaient d'avis sur les mesures à prendre. Ces chefs étaient Lafeuillade, le timide et médiocre Marsin, le duc d'Orléans plein d'ardeur, et qui voulait marcher à l'ennemi. Mais on décida que l'on resterait dans les lignes pour attendre l'attaque. Comme Eugène s'avavançait contre la portion la plus faible, entre la Doire et la Stura, on fit à la hâte, entre ces deux rivières, une ligne à redans armée d'une quarantaine de canons, sans songer à établir de l'autre côté des rivières, des batteries pour prendre en flanc les attaques ennemies. Peu de troupes furent disposées derrière ces retranchements ; la grande masse de l'armée et de l'artillerie resta dispersée dans l'étendue des lignes, et dans les tranchées contre la ville.

Eugène arriva, formé en huit colonnes de troupes ; l'artillerie de brigades marchait dans les intervalles à côté de ses bataillons ; l'artillerie de pare suivait en arrière. L'espace étant resserré, Eugène forma ses troupes sur quatre lignes, établit ses pièces de brigades devant le front, et celles de pare en deux batteries de quinze à vingt pièces chacune,

devant les ailes. Une vive canonnade commença entre les 40 pièces françaises et les 70 ennemies.

L'artillerie française fit des ravages terribles dans les lignes entassées d'Impériaux ; chaque coup, soit directement, soit par ricochet, faisait une trouée dans ces lignes. Enfin, Eugène ne pouvant y tenir, s'avança à l'attaque, avant que ses batteries des ailes eussent fait assez d'effet dans les retranchements ; mais le feu terrible et à mitraille des pièces françaises le repoussa après de sanglantes pertes. Quatre attaques successives furent ainsi refoulées. Enfin, à force d'opiniâtreté, Eugène força les retranchements de l'extrême droite, après les avoir longtemps battus par sa forte batterie de gauche. Trois canons trouvés sur ce point, furent employés à repousser les charges furieuses de la cavalerie française. Tout le retranchement fut enlevé, et Eugène se forma dans l'intérieur, en face d'une nouvelle ligne organisée par les Français, et armée de quelques pièces retirées des retranchements. Eugène resta immobile attendant l'arrivée de son canon ; ensuite, après une courte canonnade, il poussa en avant, juste au moment où le gouverneur de Turin, sortant avec un corps de troupes et six canons, tombait sur les derrières de la ligne française. Alors, cette brave ligne, qui avait lutté avec tant de vigueur, fut rompue et mise en déroute. Les autres troupes répandues dans les lignes et les tranchées, furent saisies d'une terreur panique, se sauvèrent abandonnant leur immense matériel d'artillerie et de bagages.

Cette terrible déroute eut des conséquences immenses ; en quelques jours les Français se trouvèrent presque complètement chassés de l'Italie, qui tomba entière au pouvoir de l'Autriche et du duc de Savoie. Bientôt, fières de leur succès, les armées alliées voulurent envahir la France ;

Eugène réuni aux Anglais, vint assiéger Toulon, par terre et par mer ; mais il fut repoussé après de grandes pertes ; le duc de Savoie voulut pénétrer par le Dauphiné, mais Villars le refoula.

Quand Marlborough fut obligé de se retirer devant Villars, et de renoncer à son projet d'envahir la France par la Champagne, il retourna dans les Pays-Bas. Là, Louis XIV espérait venger par des succès, les désastres d'Hœchstædt. De grandes forces françaises se réunissaient en Flandre, mais malheureusement elles étaient sous la conduite de Villeroi. Les instances de ce favori avaient fait doter les armées de Flandre, des triples canons dont s'étaient engoué Saint-Hilaire. Comme la construction de tout le matériel de ces nouvelles pièces avait été uniforme, simultanée, faite sous la direction de Saint-Hilaire, cette artillerie se présentait avec une régularité et une perfection qui flattait l'œil. Aussi Villeroi s'extasiait sur le bon état et la lèsteté de ces paires de triples canons ; il ne voulait plus que de ces pièces, surtout pour les opérations rapides. Ainsi, marchant à travers des terrains difficiles, contre Marlborough, auquel il supposait soixante-dix canons, il prit un parc de deux pièces de 24, six moyennes de 4, et trente triples canons. Villeroi, regardant ces trente-huit pièces, comme valant 98 bouches à feu, croyait posséder une artillerie bien supérieure à celle des ennemis. Du reste, de bons généraux sacrifiaient aussi à la mode pour ces nouvelles pièces, et les recherchaient pour les opérations rapides. Ainsi Bedriac poursuivant l'ennemi qui avait évacué ses lignes, fit marcher deux brigades de triples canons à la tête de ses troupes,

A peine arrivé dans les Pays-Bas, Marlborough, ayant en face un médiocre adversaire, reprit de suite l'offensive, et

força Villeroy dans ses lignes trop étendues d'Heilissem, qui n'avaient pour armement que les trente-huit pièces ou 98 bouches à feu du parc. Marlborough ayant pris de bonnes dispositions pour ses troupes, pour son artillerie choisie la plus légère possible, et pour ses travailleurs, marcha toute la nuit, tomba tout à coup sur un point dégarni des lignes françaises et pénétra facilement. Bedriac, averti de cette invasion, envoya de suite des troupes et une brigade de triples canons pour refouler les ennemis. Un combat acharné eut lieu. Le petit corps français dut céder au nombre, fut culbuté. Les triples canons furent pris. C'était un assez mauvais sort pour leur premier combat.

En 1706, Louis XIV voulant absolument rendre quelque éclat à ses armes, renforça beaucoup son armée de Flandre et lui ordonna de reprendre l'offensive. Villeroy sortit de ses lignes de la Dyle, et vint camper à Ramilhies, dans une position des plus vicieuses. Marlborough résolut d'en profiter et s'avança rapidement avec 60,000 hommes et 120 pièces d'artillerie, dont 70 de parc. Comme dans toutes les marches offensives des grandes armées alliées, ces troupes formaient huit colonnes, suivies de deux colonnes d'artillerie de parc. (Pl. VII, fig. 2.)

Le présomptueux Villeroy pensa que les ennemis n'oseraient attaquer, et se contenteraient de canonner. Dans ce cas, il se croyait sûr de la supériorité, parce que son artillerie comptait 70 pièces, représentant 130 bouches à feu, à cause de trente triples canons. Fort de cette conviction, Villeroy laissa ses troupes dans leur position, et fit disposer son artillerie pour bien soutenir la canonnade. A cet effet, Saint-Hilaire disposa les sept brigades d'artillerie sur des hauteurs, devant la gauche et le centre, entre les villages d'Anderkirk et Ramilhies; le terrain devant cette longue

ligne était impraticable à cause des marais de la Gette, située au pied des hauteurs; mais à droite de Ramilhies était une plaine facilement praticable. Villeroy l'occupa par sa cavalerie, sans infanterie ni canons pour la couvrir.

Marlbrough, arrivé devant cette position, agit en habile capitaine; il maintint toute la gauche et le centre de Villeroy par une vive canonnade et une fausse attaque contre l'extrême gauche, puis avec 24 grosses pièces de parc, ayant à droite douze bataillons, et à gauche toute la cavalerie formée en quatre lignes pleines, il s'avança contre Ramilhies. Villeroy ne fit rien pour prévenir cette attaque puissante.

Après une courte canonnade, Ramilhies fut attaqué et enlevé, malgré une vive résistance. Vingt pièces françaises défendaient ce point; elles firent de grands ravages dans les lignes ennemies; deux fois, Marlborough fut démonté par les boulets; enfin, Ramilhies fut pris et les quatre lignes pleines de la cavalerie alliée, enfoncèrent les lignes longues et à intervalles de la cavalerie française de droite. L'ennemi ayant ainsi enfoncé la droite française, et débordant de plus en plus la ligne, Villeroy se mit en retraite. Saint-Hilaire réunit tout le parc d'artillerie, moins une dizaine de pièces enlevées par l'ennemi dans l'attaque de Ramilhies, puis avec sa longue colonne de voitures, il se retira tranquillement jusqu'à Juidaïne, et s'engagea dans la ville; mais les rues et les portes se trouvèrent encombrées par la masse des bagages, qui s'étaient sauvés en désordre dès le commencement de la bataille. Saint-Hilaire, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à dégager son parc, maladroitement compromis dans un tel embarras. Il fut obligé de laisser tout son matériel, moins quatre pièces qui purent être conduites par un autre chemin. Les ennemis, arrivant quelques instants après cet abandon, ramassèrent tout ce matériel. Ils

apprécièrent peu les triples canons, et les firent refondre ainsi que ceux enlevés l'année précédente à Heilissem. Quant aux Français, ils eurent assez des expériences faites; ces triples canons n'avaient guères paru que pour être enlevés. A partir de ce moment, on y renonça tout à fait.

La déroute de Ramillies eut une très grande importance. L'armée française perdit toute son artillerie, près du tiers de ses hommes, tous ses bagages. La Flandre espagnole se trouva sans soutien, et Marlborough la conquit facilement.

Ainsi partout, en Allemagne, en Italie, en Flandre, les armées françaises éprouvaient d'affreux désastres. En Espagne, les opérations étaient aussi malheureuses. Les flottes de la coalition détruisirent les débris de la marine française, enlevèrent Gibraltar, débarquèrent en Espagne Charles d'Autriche qui prétendait à la couronne, et qui fut appuyé par une armée anglaise et portugaise. Cette armée soumit la Catalogne, les royaumes d'Aragon et de Valence, poussa même par la Castille jusqu'à Madrid, où Charles fut proclamé roi. Philippe V n'avait que des ressources délabrées; toute sa force consistait dans les secours de généraux, d'hommes et d'artillerie que lui envoyait Louis XIV. Malheureusement, les terribles luttes de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, diminuaient considérablement ces secours; Philippe V paraissait devoir être bientôt obligé de quitter l'Espagne.

§ 3.

Tous ces grands désastres avaient épuisé les ressources, et démoralisé les armées françaises. Les pertes en hommes, en artillerie et en villes avaient été énormes. La défaite

d'Hœcstædt avait fait perdre toute l'Allemagne, celle de Turin toute l'Italie, celle de Ramilbies la Flandre espagnole ! Les ressources françaises et espagnoles étaient si faibles en Espagne que l'on discutait pour envoyer Philippe régner en Amérique ! Toutes les côtes de France, surtout celles de la Méditerranée, étaient ravagées par les flottes ennemies. Enfin, de puissantes armées menaçaient par toutes les frontières.

Dans cette position terrible, Louis XIV et la France déployèrent une grande énergie, une activité admirable. Les invasions des Impériaux en Provence, celle des Piémontais en Dauphiné, des Allemands et Anglais en Alsace et en Lorraine, furent repoussées ; les tentatives des alliés en Navarre et en Roussillon furent maintenues ; enfin toutes les descentes d'Anglais furent culbutées. L'artillerie joua un grand rôle dans cette défense du sol sacré de la France. Après les immenses pertes qu'elle avait faites, au milieu de la misère générale, il lui fallut redoubler d'activité et de génie de ressources pour suffire à des besoins si pressants et si étendus. Le plus souvent, elle resta dans une défensive passive, contre laquelle vinrent se briser les efforts des ennemis ; mais quelquefois aussi, elle sut, même dans les circonstances les plus difficiles, courir à l'ennemi pour le chasser de France. La déroute des Anglais près de Cette en fut un remarquable exemple. Le duc de Noailles était à Perpignan, commandant un faible corps en Roussillon, quand il apprit que les Anglais avaient fait une descente, s'étaient emparés d'Agde et de Cette. De Noailles partit aussitôt avec 900 cavaliers portant chacun un grenadier en croupe, et avec douze canons de 12 et de 16 qui coururent en poste et par relais. Cette grosse artillerie arriva en même temps que les troupes, accula les Anglais à la mer, les chassa du port de

Cette, et les força de se rembarquer. Enfin, réunie à l'artillerie des forts, elle força les vaisseaux anglais à prendre le large.

Ayant ainsi chassé les ennemis, la France porta ses forces dans les armées extérieures destinées à recouvrer quelques-unes des possessions espagnoles perdues. Mais elle sentit que dans son état de faiblesse, elle ne pouvait agir sur tous les points. Alors elle abandonna l'Italie, qui resta sous la domination absolue de l'empereur, puis elle concentra ses opérations sur le Rhin, en Espagne, et dans la Flandre. Là, au milieu d'actions variées, de ressources incertaines et misérables, la France eut encore à essayer quelques revers. Mais généralement ses efforts plus concentrés, mieux conduits, furent victorieux; ces succès au milieu d'une misère extrême, quand on croyait la France érasée, ramenèrent l'estime et l'admiration de l'Europe pour ses armées.

Sur le Rhin, les forces françaises étaient sous la conduite du maréchal de Villars, ce grand général qui n'avait jamais eu que des succès, qui avait porté les armes françaises sur le Danube, qui avait repoussé les invasions du duc de Savoie, de Louis de Bade et de Marlborough. Villars sentait que l'infériorité des troupes françaises venait surtout de la défensive continuelle dans laquelle on les maintenait; aussi, son génie audacieux voulut reprendre l'offensive, dès qu'elle fut possible. Mais comme le moral des troupes était faible, Villars sentit que son principal moyen d'action devait être l'artillerie. Heureusement, il avait auprès de lui pour diriger cette arme le lieutenant général Lafizelière.

Dès 1706, malgré l'état misérable de ses ressources, Villars reprit l'offensive. Avec un pare de 50 pièces, dont huit de 24, que Lafizelière fut obligé d'atteler avec les chevaux,

des vivres, il attaqua et enleva les lignes de la Moutre. Ensuite, au commencement de 1707, il résolut de détruire les fameuses lignes de Stholoffen, dont les ouvrages et l'artillerie augmentaient sans cesse depuis quatre ans. A cet effet, il partit de Strasbourg avec un parc de plusieurs mortiers et 64 canons dont quatre de 24, vingt de 8 et quarante de 4. Toute cette artillerie était sous les ordres des généraux Lafizelière et de Quincy. Le plan d'attaque ayant été bien combiné, toutes ces forces se présentèrent tout à coup devant les différents points des lignes ennemies. Dix canons battirent vivement l'île d'Alunde, fortement retranchée, et à laquelle s'appuyait la droite des lignes; quatorze pièces firent un feu violent contre l'île du Marquisat, qui, avec un double retranchement, protégeait la gauche; trente-quatre pièces, parmi lesquelles les canons de 24, attaquèrent l'île de Neubourg que les ennemis avaient trop négligée; enfin, Villars avec la masse de ses troupes et quelques pièces de 4, s'avança par la plaine contre le centre des lignes.

Cette opération si bien combinée réussit parfaitement. L'ennemi, retenu par les vives canonnades sur ses flancs, resta indécis, et ne put s'opposer à la véritable attaque contre l'île de Neubourg. Maîtres de cette île, les Français y amenèrent les trente-quatre canons et plusieurs mortiers. Ces pièces commencèrent un feu des plus violents, sous la protection duquel les troupes passèrent et attaquèrent les lignes, pendant que Villars les attaquait d'un autre côté. L'ennemi fit peu de résistance, et se sauva en abandonnant plus de 200 pièces d'artillerie et un matériel immense. Les lignes de Stholoffen passaient pour imprenables, et cette victoire, due surtout à la belle conduite de l'artillerie, releva considérablement les armes françaises. Villars poursuivit son succès, poussa jusqu'à Nuremberg, leva de fortes

contributions dans la Souabe, puis repassa le Rhin, au delà duquel il ne pouvait se maintenir avec ses faibles forces. Ensuite, les opérations languirent sur le Rhin, devinrent très secondaires.

En Espagne, Philippe V parvint à rassembler quelques forces dans ses États misérables, et occupés presque entièrement par les ennemis. Louis XIV lui envoya quelques secours, surtout en artillerie. Dans l'état de misère de la France, ces secours ne pouvaient être que faibles, mais ils étaient accompagnés du maréchal de Berwick, bon général, qui commanda toutes les forces franco-espagnoles. Berwick, à force d'habileté, de marches et de manœuvres, chassa les alliés de Madrid et de la Castille, refoula les Portugais derrière leurs frontières, les Anglais et les Autrichiens dans leurs trois provinces conquises. Pour toutes ces opérations, Berwick souffrait beaucoup de l'état misérable de son artillerie, était obligé d'éviter les actions. Plusieurs fois, il n'eut à sa disposition pour prendre des villes assez fortes que quelques pièces de 12 assez mal approvisionnées. *Le manque d'artillerie était, dit-il, le principal obstacle à la conduite et aux succès de mes opérations.*

Après le désastre de Turin, les débris de l'armée française d'Italie devinrent libres, et Louis XIV en envoya une partie en Espagne pour renforcer l'armée de Berwick. Cet habile général préparait alors une grande bataille contre l'armée ennemie, et suppliait Louis XIV de lui envoyer le plus d'artillerie et de munitions possible. Ayant reçu ces renforts, Berwick livra bataille aux Anglais et aux Portugais près d'Almanza. L'artillerie franco-espagnole fut disposée par le général Rigolot devant le front et sur une hauteur, à laquelle s'appuyait la droite de l'armée. Cette artillerie ne

commença son feu que lorsque les ennemis furent à bonne portée. Elle fit de si grands ravages, surtout la batterie de droite, que les Anglais, impatients, marchèrent de suite à l'attaque. L'artillerie se retira dès que l'ennemi aborda; elle avait agi peu de temps. Les Anglo-Portugais furent complètement culbutés, et leurs 24 pièces furent prises après avoir à peine agi. Cette victoire d'Almanza détruisit presque complètement l'armée anglo-portugaise; sauva la royauté de Philippe V, fit recouvrer les royaumes de Valence et d'Aragon, refoula l'archiduc et ses alliés dans une portion de la Catalogne.

Après cette victoire, Berwick fut rappelé en Flandre. Philippe V et le marquis du Bay restèrent à la tête de l'armée franco-espagnole. Les alliés, surtout l'Autriche, firent de plus grands efforts, et envoyèrent de nombreuses troupes en Espagne. Quelque temps encore, Philippe maintint sa supériorité. En 1709, il battit Galloway chef des Anglo-Portugais à Badajoz. Les deux armées avaient chacune vingt canons; mais en arrivant en bataille, Galloway en détacha huit pour occuper des maisons trop éloignées sur le flanc droit des Espagnols. Alors l'artillerie de Philippe se trouva supérieure à celle des ennemis, mit un grand désordre dans leur cavalerie qui fut culbutée. L'infanterie anglo-portugaise se forma en un seul carré pour résister aux charges de la cavalerie franco-espagnole, et se retira ainsi vers Campo-Mayor, poursuivie par cette cavalerie et par une partie de l'artillerie, dont les décharges à mitraille faisaient quelquefois de larges ouvertures; Galloway perdit presque toute son artillerie.

En 1710, les forces de Philippe se trouvèrent beaucoup trop faibles, devant les alliés considérablement renforcés par Staremberg avec ses Autrichiens. Philippe éprouva deux défaites et fut obligé de quitter Madrid. Alors, Louis XIV lui envoya en grande hâte tout ce dont il pouvait disposer,

Vendôme partit de Perpignan avec quelques faibles renforts, dont la partie la plus importante était quelque artillerie, parmi laquelle huit canons de montagne, du calibre de 4, portés à dos de mulets.

A la venue de Vendôme, l'enthousiasme et l'énergie espagnole se réveillèrent; Philippe V eut bientôt une bonne armée. A la tête de cette armée, Vendôme poursuivit vivement les forces ennemies; il marchait toujours avec son avant-garde, suivie des pièces de montagne, qui rendaient souvent de grands services. Ainsi, au mois de septembre, près du ruissau de Pratz-del-Rey, ces petites pièces canonnières longtemps l'armée alliée, et lui tuèrent plus de 800 hommes, sans que cette armée pût répondre, son artillerie étant restée dans les mauvais chemins.

Vendôme chassa les alliés de la Castille, ramena Philippe V à Madrid, et poursuivit vivement l'armée alliée qui se retirait sur Barcelonne. A la tête de son avant-garde, munie toujours des pièces de montagne, Vendôme poussait vivement à travers les pays difficiles, et surprit à Brihuega, l'arrière-garde ennemie, composée de 5,000 Anglais. Il bloqua, entoura de ses canons les 5,000 hommes, qui se rendirent. Ensuite, Vendôme poussa toujours en avant, et rencontra près de Villa-Viciosa, l'armée alliée, qui arrivait un peu tard pour secourir son arrière-garde. Les deux armées se formèrent sur des hauteurs presque parallèles, chacune d'elles avait devant son front vingt-trois pièces de pare, partagées en trois batteries. Les canonnades durèrent longtemps, Vendôme montrait une grande activité pour diriger celle franco-espagnole; il se multipliait, il allait à chaque batterie : *tirez*, disait-il, *sur un tel bataillon, sur tel escadron*. Voyant les grands ravages que faisait dans la cavalerie de sa gauche, une batterie venue à la droite ennemie, il donna

L'ordre de faire avancer, vers cette gauche, les six pièces de canon qui se trouvaient devant le centre. Cette dernière batterie, commandée par un colonel et dirigée par un brigadier, arriva sur le point indiqué; puis réunie à la batterie qui y était déjà placée, elle fit des ravages terribles dans la droite ennemie. Enfin, toute l'artillerie franco-espagnole, dirigée par Vendôme et par le marquis de Canolle, grand maître de l'artillerie, fut parfaitement servie. L'ennemi souffrit considérablement, aussi, quand l'attaque générale eut lieu, il fut culbuté et perdit toutes ses pièces.

Cette belle victoire de Villa-Viciosa, assura le royaume d'Espagne à Philippe V, écrasa les efforts de la coalition. L'artillerie française avait, on le voit, puissamment contribué à cet important résultat.

En Flandre, Vendôme était accouru d'Italie après le désastre de Ramilhies (1706), et avait arrêté les succès de Marlborough. En 1707, les deux armées restèrent à s'observer, travaillant chacune à se renforcer, pour porter de grands coups. Dans la campagne de 1708, Eugène vint d'Italie se réunir à Marlborough, et la grande armée alliée compta 85,000 hommes, et plus de 130 pièces. Louis XIV était parvenu, après de bien grandes peines, à réunir une armée de 90,000 hommes et 80 pièces d'artillerie; cette dernière arme se ressentait beaucoup, on le voit, de la misère des ressources; désormais, elle entraînait dans les armées françaises, pour moins d'une pièce par mille hommes; sa conservation devenait donc extrêmement précieuse.

Louis XIV fondait les plus belles espérances sur cette armée, et pour assurer sa bonne direction, il mit à sa tête le duc de Bourgogne et Vendôme, Berwick rappelé en hâte d'Espagne. Mais la présence de plusieurs chefs devint fu-

nesté, ils ne purent jamais s'entendre; et la malheureuse armée, dont l'immense masse demandait une si forte unité de direction, se trouva, dans une incertitude continuelle; ballotée entre des ordres contraires, elle ne sut jamais où et comment elle devait agir. L'artillerie fut le plus victimée par cet état de choses; d'autant plus, que les chefs de cette arme, voyant que les généraux l'oubliaient et la négligeaient complètement, jugèrent à propos de la tenir réunie plutôt que de la laisser se gaspiller, se perdre au milieu de la confusion générale. De funestes revers devaient résulter de cet état de choses.

Dans les premiers jours de juillet (1708), l'armée française quitta la position de Génappe, qu'elle occupait depuis un mois, en face des ennemis, et se dirigea vers Oudenarde. L'artillerie avait été complètement négligée, aucune pièce ne fut donnée aux troupes, et tout le parc avec les gros bagages, formant une colonne de trois lieues de longueur, suivit une route séparée, sous l'escorte de quelques troupes, et sous le commandement général de Saint-Hilaire. La marche de cette colonne était couverte par celle des troupes. Mais au passage de la Dender, la marche de ces troupes avait été modifiée, sans que Saint-Hilaire eût été prévenu, de sorte que ce général se trouva isolé pendant ce passage difficile; pour comble de malheur, Marlborough parut dans les environs avec l'avant-garde alliée, forte de 15,000 hommes et trente-deux canons. Saint-Hilaire, à force d'activité, d'énergie, d'habileté à profiter du terrain et à disposer ses faibles troupes, parvint à faire passer son immense et lourde colonne, sauva tout le convoi. Les généraux et le roi le remercièrent beaucoup, pour l'important service qu'il avait rendu en conservant son parc. C'est que cette artillerie perdue, non-seulement l'armée était paralysée, mais il deve-

nait encore extrêmement difficile de trouver l'artillerie nécessaire pour les années suivantes.

L'armée française arriva sur l'Escaut, vers Oudenarde; comme les ennemis poursuivaient vivement, on décida d'aller sous Gand, et le parc, formant toujours une colonne séparée, fut dirigé sur ce point. Le général Cadogan, qui commandait l'avant-garde ennemie, forte de 12,000 hommes et 32 canons, passa l'Escaut, et s'établit avec son artillerie sur des hauteurs qui prenaient en flanc la route que devaient suivre les troupes françaises. Le reste de l'armée alliée, formée en quatre colonnes de troupes, accourait en hâte, pour rejoindre cette avant-garde. Sous le feu de l'artillerie ennemie, les généraux, français commencèrent à discuter et ne purent s'entendre; en définitive, il fut décidé qu'on accepterait la bataille; mais des ordres contraires furent donnés pour les dispositions à prendre, et les malheureuses troupes restèrent sous le feu de l'ennemi, dans une confusion et une incertitude complètes. Pendant ce temps, le parc d'artillerie, qu'on avait oublié de prévenir, continuait sa marche vers Gand. Dans l'ignorance où on le laissait, Saint-Hilaire avait le pressentiment du malheur qui pouvait arriver à l'armée privée de son artillerie, et il détacha de sa colonne une brigade de 4 et 20 chariots de munitions, pour retourner vers les troupes, pour se faire recevoir dans leurs colonnes. Ce détachement arriva un peu tard, et rendit de bien grands services malgré sa faiblesse. Mais que pouvait cette faible artillerie, sur le front d'une armée de 90,000 hommes, combattant au milieu d'une incertitude et d'une confusion complète? Les ennemis possédant une nombreuse artillerie, entourèrent cette armée, la mirent dans un désordre extrême; l'auraient presque anéantie, si la nuit ne fût venue la sauver. Vendôme rallia quelques régiments et

couvrit la retraite vers Gand. A une demi-lieue de cette ville, il rencontra Saint-Hilaire, qui, effrayé de son isolement, rétrogradait avec le parc. Vendôme disposa immédiatement cette forte artillerie, et écrasa la poursuite de Marlborough, qui perdit près des deux tiers de son corps d'avant-garde.

Les troupes françaises s'étaient retirées en désordre sous Ypres, Louvain et Gand. Les ennemis, maîtres de la campagne, vinrent mettre le siège devant Lille. L'indignation et la terreur furent grandes en France : on redoubla d'efforts pour sauver cette place importante, et l'armée de Flandre, réunissant ses débris avec des renforts arrivés en hâte, fut encore forte de 90,000 hommes et 80 canons. Malheureusement, cette armée conserva ses trois chefs, et, comme précédemment, il en résulta incertitude, ordres contraires dans la conduite. Elle arriva devant les lignes ennemies, canonna pendant deux jours, puis se retira. Lille se rendit aux ennemis, qui prirent ensuite leurs quartiers d'hiver.

§ 4.

En 1709, la position de la France était affreuse, les armées étaient faibles, découragées, périssaient faute de ressources ; un hiver terrible détruisit les récoltes ; le froid, la famine et la misère ravagèrent tout le royaume ; enfin, les ennemis, maîtres des places du Nord, augmentaient considérablement leurs forces, préparaient une attaque plus puissante que jamais. Cédant à cette terrible position, Louis XIV implora la paix, mais la coalition lui répondit par des offres dégradantes. Le vieux roi les repoussa avec indignation ; mieux vaut périr sous les ruines de la monarchie, dit-il ; et il fit un appel à la nation : il donna l'exem-

ple des sacrifices en se dépouillant pour fournir aux dépenses de la guerre. Les Français se groupèrent autour de leur vieux roi, véritablement grand dans ces épouvantables désastres ; de tous côtés, les hommes s'enrôlèrent, et les dons arrivèrent.

Pour la campagne de 1709, la coalition avait fait des efforts extraordinaires; elle voulait pénétrer jusqu'au cœur de la France. Une armée allemande devait entrer par l'Alsace, se réunir dans la Franche-Comté avec l'armée piémontaise, pendant que la grande armée alliée, sous Eugène et Marlborough, agirait dans le Nord, pousserait sur Paris. La France paralysa ces efforts. En Alsace, le comte du Bourg ayant de faibles troupes, mais une bonne artillerie que l'on conservait avec grands soins dans Strasbourg, battit les Allemands à Ramersheim, et paralysa ainsi les attaques de la coalition sur ce point, pendant que Villars, mis à la tête de l'armée de Flandre, arrêtait et décimait la grande armée alliée à Malplaquet.

80,000 hommes avaient été rassemblés dans cette armée de Flandre. La plupart étaient des nouvelles levées, pleines de résignation, de courage et d'honneur, mais périssant de misère, mais peu formées à la guerre. Le principal moyen d'action consistait dans un pare de 80 pièces d'artillerie, que commandait Saint-Hilaire, et qui avait échappé aux désastres de la campagne précédente. Enfin, la plus grande force de cette armée était dans le commandement unique du maréchal de Villars.

L'armée alliée qui comptait plus de 110,000 hommes, s'amusa à prendre des villes, enleva Tournay et vint assiéger Mons. Villars s'avança pour faire lever le siège de cette ville, et arriva vers Malplaquet. L'armée formait un grand nombre de colonnes; celles d'infanterie avaient chacune une

brigade d'artillerie marchant en tête. Maître des bois de Sars, Tesnières et Lasnières, Villars, forcé d'être prudent, n'osa déboucher par les trouées de ces bois que voyaient plusieurs batteries ennemies. Pendant trois jours on se canonna; enfin, les alliés, ayant réuni leurs forces, qui montaient à près de 100,000 hommes et 160 pièces d'artillerie, se décidèrent à attaquer la position française. Villars avait pris ses dispositions pendant la nuit, et commencé sur tout le front des retranchements que l'on n'eut pas le temps d'achever. (Pl. X, fig. 1.)

La droite française occupait l'intervalle entre les bois de Lasnières et de Tesnières. Au centre de cette droite, sur un mamelon formant un saillant très prononcé, étaient établis vingt canons. A la droite de cette batterie, sur la lisière du bois de Lasnières, était une brigade de dix pièces; à la gauche, sur un mamelon moins avancé que celui du centre, était une autre brigade de dix pièces. Le centre de la position française était déterminé par la lisière du bois de Tesnières. Au milieu de ce centre, sur des points assez élevés, était établie une batterie de vingt canons; elle formait saillant, flanquait avec ses gros calibres la gauche et la droite de l'armée, était à son tour flanquée par la grande batterie de cette dernière partie. La gauche française contournait l'extrémité du bois de Tesnières, occupait la trouée entre ce bois et celui de Sars, et enfin occupait une petite portion de ce dernier bois. Dix canons, partagés en deux batteries, étaient disposés à la pointe des bois pour flanquer cette trouée. 70 canons se trouvèrent ainsi distribués sur le front; Saint-Hilaire conserva les dix pièces restantes, en arrière vers le centre. La disposition de cette artillerie était très bien entendue. Tout le front était battu par des feux croisés; la gauche seule était faible en artillerie, parce qu'on croyait

le terrain devant elle presque impraticable pour l'ennemi. Du reste, la réserve de dix pièces, disposition extraordinaire pour les batailles de cette époque, devait remédier en partie à cette faiblesse. L'infanterie disposée sur plusieurs lignes, surtout vers la droite, bordait tout le front en arrière des batteries. La cavalerie, formant aussi plusieurs lignes, occupait toute la plaine en arrière de la droite et du centre.

Les alliés résolurent d'agir principalement contre le centre et la gauche des Français, afin de se lier à un corps de 10,000 hommes, qui, sortant de Tournay, devait pendant la bataille tomber sur les derrières de cette gauche. Les instructions données par les généraux ennemis furent les suivantes : « L'infanterie attaquera sur le plus grand front possible, disposée en trois ou quatre lignes avec de grands intervalles. Les grosses pièces d'artillerie seront disposées aux endroits les plus commodes pour battre en ruine les retranchements français. Les petites pièces marcheront avec leurs brigades, et on s'en servira suivant la situation des lieux.... »

Le matin, un brouillard épais cacha la marche et l'établissement de l'armée alliée au feu de l'artillerie française. Cette armée s'avança formée en un grand nombre de colonnes de troupes accompagnées par les pièces de brigades, et suivies par quatre colonnes de pièces de parc. A l'extrême gauche se formèrent les Hollandais, avec une batterie de 20 pièces établie devant leur centre, et battant la droite de la grande batterie saillante des Français. Plus à droite s'établirent les Allemands à la solde de l'Angleterre, avec une batterie de 15 pièces, qui battait la gauche de la grande batterie française. Ces deux corps d'armée formaient l'ensemble de la gauche alliée, qui devait seulement se maintenir en face de la droite française, trop fortement établie.

Marlborough commandait le centre et devait pousser vigou- reusement celui français. Une batterie de 40 pièces était établie devant sa ligne, un peu vers la droite. Eugène avec la droite ennemie s'établit devant le front et sur le flanc de la gauche française; une batterie de 28 pièces fut établie en face de la trouée des deux forêts, de manière à prendre d'é- charpe les deux parties de la gauche française. Ces quatre grandes batteries, soutenues par les pièces de brigades, étaient convenablement disposées pour le but à remplir. Derrière elles, l'infanterie était établie sur deux à trois lignes; la ca- valerie formait deux ou trois lignes en arrière de cette in- fanterie, de sorte que la disposition de l'armée alliée était sur cinq ou six lignes de troupes.

Des huit heures du matin les ennemis étaient formés. Le brouillard s'étant dissipé, la canonnade commença des deux côtés et se soutint avec une grande vigueur, Saint-Hilaire envoya de suite les dix canons conservés, vers la gauche que menaçait Eugène. L'artillerie française, quoique très infé- rieure en nombre, avait une grande supériorité par sa bonne position qui écharpait la plupart des lignes ennemies, et par la vigueur de son service. Elle faisait des ravages terribles dans les troupes alliées, découvertes et entassées sur plu- sieurs lignes.

Les Hollandais souffraient cruellement; enfin, ne pou- vant plus y tenir, ils coururent à l'attaque et s'engagèrent dans le rentrant de l'extrême droite française. Là ils furent accueillis par un feu terrible de mitraille tirée avec une ra- pidité extraordinaire et presque à bout portant. Les Hollan- dais furent repoussés (1), revinrent plusieurs fois à l'attaque,

(1) Les gardes françaises poursuivirent les Hollandais, bouleversèrent la

mais furent toujours repoussés par la mitraille. Enfin ayant perdu en peu de temps plus de 10,000 hommes qui formaient près des deux tiers de leur effectif, ils se retirèrent, n'attaquèrent plus, se contentèrent d'agir avec leur artillerie contre cette terrible droite française. Les troupes anglaises, qui formaient le centre, souffrirent considérablement pendant la canonnade, et s'avancèrent à l'attaque; mais elles furent repoussées après de grandes pertes, rentrèrent dans leur position et restèrent immobiles sous la canonnade qui recommença plus violente des deux côtés. Cependant Eugène, soutenu par sa forte batterie qui fit beaucoup de mal, tourna et attaqua de front la gauche française. Des combats acharnés eurent lieu dans les bois de Sars et de Tesnières. L'artillerie, dirigée par Villars et Saint-Hilaire, eut à faire beaucoup de mouvement au milieu de terrains difficiles, agit vigoureusement et souvent à mitraille. Enfin Eugène, ayant fait sa jonction avec le corps venu de Tournay, put entourer et prendre à revers avec son artillerie les lignes de la gauche française. Alors Villars replia cette gauche et la forma sur deux lignes faisant face à la Chaussée du bois. Saint-Hilaire vint avec 15 canons, et les disposa devant le front de cette nouvelle ligne. La canonnade s'engagea sur ce point.

Cependant le centre français, affaibli par les secours envoyés à la gauche, se trouva découvert par la retraite de cette gauche. Marlborough, ayant réunies ses masses, s'avança sous un feu violent et poussa droit contre ce centre. La batterie française, sur le point d'être enlevée, se retira après

batterie de vingt pièces et s'emparèrent de douze d'entre elles; mais ils ne purent les conduire faute de chevaux, et ne surent pas les enclouer.

une dernière décharge à mitraille. Alors Marlborough perça ce centre, établit à la pointe du bois de Tesnières 30 canons qui prirent en écharpe les lignes de cavalerie française; puis fit déboucher ses troupes, surtout les masses de sa cavalerie, à la gauche de cette batterie. La cavalerie française, quoique criblée par les 30 canons ennemis, chargea plusieurs fois avec une vigueur admirable, un courage héroïque; mais enfin elle dut céder.

Alors l'armée française se trouva partagée en deux parties : le système de la gauche, dont les batteries, renforcées en partie par celles du centre, maintenaient Eugène et le corps venu de Tournay; le système de la droite, qui, avec sa forte artillerie, maintenait les Hollandais et les Anglo-Allemands. Mais Marlborough, avec ses troupes victorieuses, était entre ces deux masses françaises et menaçait de les tourner. Alors Boufflers, qui avait succédé à Villars mis hors de combat, ordonna la retraite. Les deux parties de l'armée se rejoignirent et se retirèrent avec un ordre et une lenteur admirables, couvertes par toute l'artillerie qui tira les derniers coups de la bataille. Les ennemis, horriblement mutilés et frappés d'admiration devant tant d'audace et de courage, ne firent aucune poursuite.

Le maréchal de Boufflers écrivit au roi : « Saint-Hilaire a fait servir parfaitement l'artillerie; on ne peut se comparer avec plus d'activité et de vigueur. » Le fait est que cette artillerie française épuisa presque toutes ses munitions, et que toutes ses pièces se trouvèrent si près de l'ennemi qu'elles purent agir à mitraille. Aussi les ennemis perdirent 25,000 hommes dont 16,000 morts. Un fait remarquable, et qui fut beaucoup admiré, c'est que cette artillerie, dont toutes les pièces furent si vivement engagées, ne laissa sur le champ de bataille que 4 canons démontés. Cependant

elle était mutilée dans beaucoup de parties, et pendant la retraite on fut obligée de laisser 10 canons dans les chemins.

L'artillerie des alliés ne produisit pas des effets proportionnés à son nombre : 10,000 Français seulement furent mis hors de combat. C'est que cette artillerie eut rarement occasion d'agir à mitraille, voyait peu les troupes ennemies, puis avait comme toujours une conduite et une valeur bien inférieures à celles de l'artillerie française. La dernière batterie établie par Marlborough fut cependant une très belle opération.

La glorieuse défaite de Malplaquet ramena un grand respect pour les armes françaises et intimida la masse des vainqueurs. La guerre continua trois ans encore dans le nord de la France. Marlborough et Eugène avaient toujours sous leurs ordres une armée nombreuse, bien pourvue d'artillerie et de toutes choses; mais ces généraux n'osaient plus s'attaquer à l'armée française, quelque grande qu'en fût la misère; ils la redoutaient, et n'osant pousser contre elle, ils s'amuserent à la maintenir; ils perdirent leur temps et leurs ressources à prendre quelques places. La France de son côté était presque entièrement épuisée, ne pouvait plus entretenir ses troupes et surtout son artillerie. Cette dernière arme diminuait considérablement, et le peu qui restait manquait des ressources nécessaires. Ainsi, en 1710, Villars et les officiers de l'armée durent fournir leurs chevaux pour traîner l'artillerie, qui comptait au plus 60 pièces. En 1712, l'armée n'avait que 30 canons pour 65,000 hommes, et encore pour traîner cette faible artillerie on fut obligé de prendre les chevaux destinés aux vivres. Dans cet état de misère, l'armée française ne pouvait que chercher à en imposer aux ennemis; elle ne pouvait attaquer, surtout quand le

moindre échec pouvait perdre le royaume. Villars sentait la faiblesse de sa position, aussi, malgré son audace ordinaire, il reculait devant l'attaque : ainsi arrivé devant les lignes de Douai il écrivait au roi : « Attaquer des lignes où sont des canons dont il faut essayer quinze coups de chaque pièce avant que d'aborder, trouver derrière l'infanterie, puis la cavalerie!! en vérité, Sire, c'est trop chanceux. »

Ainsi, de la timidité des alliés et de la misère des Français, résulta la guerre de siège, de positions et d'observation, l'abus des retranchements, l'action presque unique par l'artillerie. Cette dernière dut alors chercher à augmenter la force de ses calibres et la longueur de ses pièces. Villars sentait tout ce qu'un pareil système de guerre avait de dégradant pour des troupes françaises, aussi il pensait qu'une vigoureuse offensive, était le meilleur moyen pour remonter le moral des armées. Il ne voulait d'autres remuements de terre que ceux de quelques épaulements placés devant les batteries. Une offensive vigoureuse doit, disait-il, paralyser les lignes les plus étendues. L'importante victoire de Denain justifia son opinion.

En 1712, la France, malgré son épuisement, avait vu sa position politique considérablement améliorée. L'Angleterre pliant sous le poids des subsides énormes que lui avaient imposé la guerre, renversa le ministère Wigh et avec lui Marlborough; enfin, elle retira ses forces des armées alliées. La Hollande imita bientôt son exemple, la Savoie aussi; enfin, il ne resta plus que l'empereur Charles et l'Allemagne, dont la grande armée, commandée par Eugène, voulut continuer à pousser quelques sièges dans les Pays-Bas. Eugène vint attaquer Landrecies, en laissant son grand dépôt de munitions dans Marchiennes. Un camp de dix-sept bataillons était à Denain, entre ces deux villes. Villars, par une

marche habile et rapide, arriva tout à coup devant ce camp, et s'avança de nuit à l'attaque, formé sur plusieurs lignes de troupes. Deux brigades d'artillerie marchaient sur les flancs de ces troupes, et s'avancèrent hardiment contre la mitraille des retranchements; ces derniers furent enlevés. Eugène accourut de son camp avec des secours; mais l'artillerie et les troupes françaises, bien disposées pour la défense d'un pont, repoussèrent tous ses efforts. Cette victoire eut de très grandes conséquences. Le corps d'armée de Denain, plusieurs petits postes, la ville de Marchiennes et beaucoup d'autres places, furent successivement enlevées. Eugène fut chassé au delà de la frontière, après une perte considérable en troupes et en matériel.

Ainsi, les Français chassèrent partout les ennemis qui avaient envahi les territoires de France et d'Espagne; ils amenèrent toutes les puissances à désirer et à conclure la paix. Les traités d'Utrecht (1713), de Rastadt (1714) et de la Barrière (1715) assurèrent la paix générale.

Louis XIV mourut bientôt après. Grand roi, malgré ses grandes fautes, il créa ou développa les plus belles institutions, il fit la France la première puissance d'Europe, le modèle pour toutes les autres nations. *On ne pouvait faire un pas chez les étrangers, sans retrouver la France servilement copiée.* (Châteaubriand.)

SECTION III.

§ 1.

Après cinquante ans de luttes générales contre la France, l'Europe resta pendant plusieurs années affaissée dans le repos. La plupart des puissances, épuisées par les dépenses

de la guerre, laissèrent leurs forces militaires dans une négligence complète. D'autres puissances, forcées à quelques guerres partielles, les firent sans vigueur et avec des armées vieilles dans les chefs, l'organisation et la conduite.

L'Angleterre, entraînée par Marlborough, avait donné à ses forces militaires un développement et un emploi extraordinaires; mais il en coûta aux Anglais une dette de plus de 700 millions; aussi Marlborough fut renversé, la réaction eut lieu, et les parlements laissèrent l'armée dans une négligence complète; le pays resta toujours extrêmement pauvre en artillerie de terre. De 1710 à 1740, les opérations militaires se réduisirent à quelques actions mesquines, avec de misérables forces, en Ecosse. Les partisans des Stuarts, voulant attaquer la royauté de Georges I^{er}, réunirent quelques troupes de montagnards privées d'artillerie, ou n'ayant que quelques pièces incapables de service. Ainsi, l'on vit un corps de 1500 jacobites venir sans artillerie pour s'emparer d'Edimbourg, se retirer devant quelques troupes royales, puis s'enfermer dans un vieux fort près de Leith, et ne pouvoir l'armer qu'au moyen de quelques canons, pris aux bâtiments situés dans le port. Ainsi, encore, au combat de Sbeiffmer, l'armée jacobite avait mené avec elle six petites pièces de canon, sans munitions et sans canonniers, de sorte que cette artillerie ne fut conduite sur le champ de bataille que pour servir de trophée aux troupes ennemies. De leur côté, les forces royales, commandées par le duc d'Argyle, étaient très faibles, restaient presque constamment enfermées dans leur camp de Sterling, armé de quelques pièces d'artillerie; mais ces troupes royales n'employaient presque jamais ces pièces dans leurs petites expéditions. Aussi, on vit le duc d'Argyle, arrivé devant le détachement jacobite près

de Leith, être obligé de se retirer faute d'une seule pièce pour agir contre ce poste. Enfin, ce ne fut guère qu'au bout d'un an que d'Argyle, ayant reçu quelques renforts, venus de Hollande, et un petit parc d'artillerie de campagne, marcha en force contre les jacobites qui se dispersèrent sans combat. Après ces troubles intérieurs, l'Angleterre agit par sa marine pour écraser celle renaissante de l'Espagne; dirigée par le gouvernement de Walpôle, elle répara ses forces au milieu d'une longue paix.

La Hollande avait eu ses forces financières, militaires et maritimes, considérablement affaiblies par la longue lutte contre la France. Mettant tous ses efforts dans le développement de son commerce et de sa marine, elle négligea ses armées de terre qui paraissaient inutiles, et put, avec peine envoyer quelques milliers d'hommes en Angleterre, pour appuyer Georges I^{er}.

Les petits Etats d'Allemagne avaient beaucoup souffert de longues luttes peu favorables à leurs intérêts. Ils voulaient réparer leurs ressources, ils ne demandaient qu'à vivre tranquilles, et préférèrent contribuer par de l'argent plutôt que par des forces militaires, aux guerres de l'Autriche contre les Turcs et les Français. Cependant, ces petits Etats entretenaient toujours quelques forces permanentes; ils conservaient toujours de l'artillerie dans leurs arsenaux, mais ne pensaient pas à l'améliorer.

L'Autriche avait fait des efforts immenses, soit contre la France, soit contre la Turquie. Exposée à des luttes continues des deux côtés de l'Europe, elle était obligée de maintenir de nombreuses forces et de s'occuper constamment de les perfectionner. Eugène le recommandait fortement à l'empereur, et tant que cet habile capitaine conserva la

haute influence dans les affaires, les armées autrichiennes apparurent nombreuses et solides, soit dans la guerre contre la Turquie et l'Espagne, soit dans les guerres contre la France à la suite de la succession de Pologne. Mais ces armées autrichiennes restèrent stationnaires; après la disparition d'Eugène, l'empereur Charles VI les laissa tomber dans la négligence. L'artillerie était une arme de plus en plus importante pour l'Autriche, dont la position politique et territoriale devenait chaque jour plus défensive. Cette artillerie était en grands progrès de valeur et de considération. Elle tendait encore à augmenter en nombre, à diminuer ses calibres, à alléger ses pièces, à les distribuer entre les brigades de troupes.

Le petit royaume de Piémont, à peine organisé, travaillait sous Victor-Amédée à développer sa puissance, s'efforçait d'avoir des forces militaires solides. Son artillerie, profitant des lumières italiennes et des relations fréquentes avec l'Autriche, soumise surtout à l'influence des Français qui l'avaient créée, et lui avaient laissé les bonnes traditions en établissant une école à Turin; cette artillerie était, quoique jeune et incertaine encore, une des meilleures et des plus éclairées d'Europe.

L'Espagne, presque morte au commencement du siècle, s'était réveillée au souffle de la France, s'était rétablie en s'appuyant sur les armées de Louis XIV. Tranquille après la paix d'Utrecht, elle avait consacré toutes ses ressources à son développement intérieur. Sous la conduite habile du cardinal Alberoni, elle avait vu renaître son commerce, son industrie, sa marine, ses armées. Mais Alberoni fut trop ambitieux; il voulut reconquérir toutes les anciennes possessions espagnoles, même assurer à l'Espagne la succession de France. Alors une quadruple alliance entre les quatre

principales puissances occidentales, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche, et la France conduite par une déplorable politique, s'attaqua à cette Espagne renaissante. Alberoni déploya les plus grands efforts; il excita les Turcs à attaquer l'Autriche; il traita avec Charles XII de Suède, et prépara une descente en Angleterre; il envoya une forte armée contre les Français vers les Pyrénées; il fit attaquer la Sicile avec vingt-sept vaisseaux et 33,000 hommes. Mais tous ces efforts furent repoussés. Les Turcs furent battus, Charles XII fut tué, la descente en Angleterre fut dispersée par la tempête, la flotte espagnole fut détruite, l'armée des Pyrénées fut dispersée par celle française, enfin l'armée de Sicile fut chassée par une armée autrichienne. L'Espagne, refoulée sur son territoire, remonta peu à peu ses forces militaires, put agir assez fortement avec la France dans la guerre pour la succession de Pologne, et recouvra une partie de ses possessions d'Italie. L'artillerie participa à ce réveil des forces espagnoles. Les Français avaient imprimé à cette arme une salutaire et vigoureuse impulsion. L'influence française, représentée surtout par les chefs supérieurs et par les établissements formés, présida à cette nouvelle création. Les calibres français de 4, de 8 et de 16 s'introduisirent dans cette artillerie espagnole et augmentèrent en importance. L'artillerie des armées espagnoles se distingua des autres européennes, en ce qu'elle contenait peu de pièces et peu de faibles calibres.

La France était sortie épuisée des gigantesques guerres qu'elle avait soutenues pendant cinquante ans contre l'Europe. Lois XIV laissa une dette de trois milliards et une misère profonde. Une grande habileté et des soins continuels étaient nécessaires pour réparer cette faiblesse. Le régent,

Philippe d'Orléans, essaya d'abord quelques efforts; mais bientôt livré à la conduite d'infâmes intrigants, il laissa la nation se précipiter dans un agiotage monstrueux qui bouleversa les fortunes et tua le crédit de l'Etat; il s'abandonna à une politique antinationale, se mit à la remorque de l'Angleterre et de l'Autriche pour écraser l'Espagne, cette alliée naturelle, pour laquelle la France avait fait tant de sacrifices. Une armée française traversa les Pyrénées, réduisit la Catalogne et plusieurs villes, détruisit de grands établissements, dispersa l'armée espagnole avec laquelle se présenta le roi Philippe V. Le régent mourut en 1723; le duc de Bourbon, gouverné par sa maîtresse et par un intrigant, eut la direction générale du gouvernement. Ministre sans talent, il laissa tout en stagnation. En 1726, le cardinal Fleury s'empara de la direction du gouvernement; esprit solide et prudent, caractère pacifique mais absolu, il rétablit partout l'ordre et la discipline, laissa les forces nationales se développer au milieu d'une longue paix. Sous ce sage gouvernement, la France redevint puissante et respectée des autres nations; elle fut leur médiatrice, leur mère commune en quelque sorte. Cependant, elle ne s'engourdissait pas dans une trop longue paix. En 1733, une grande guerre fut déclarée à l'Autriche au sujet de la succession de Pologne. Dans cette guerre, conduite du reste avec peu de vigueur, la France remporta encore de belles victoires, et imposa à l'Autriche la paix de Vienne, qui agrandit la France et l'Espagne. Pendant ce long état de repos et cette courte guerre, l'organisation des forces militaires varia peu, l'artillerie seule réalisa de grands progrès qui résumèrent et fixèrent les institutions du grand roi.

§ 2.

Après la paix générale, les forces militaires de la France restèrent plongées dans une incertitude et une misère extrêmes. Presque tout, les troupes, le matériel, mais principalement l'artillerie, était à recréer. Pour cette régénération, on avait le pressentiment de beaucoup de réformes nécessaires. Quelques esprits hardis allaient même jusqu'à proposer une révolution complète dans l'organisation des forces, dans la tactique, et dans le système général de guerre. Le temps des théories et des discussions commençait à venir. Le gouvernement institua un conseil de guerre pour présider à la réorganisation des forces militaires de la France. Villars, devenu généralissime des armées de France, présidait ce conseil. Saint-Hilaire, qui avait toujours commandé l'artillerie française dans les dernières opérations de la guerre, en faisait partie. Ce conseil, victime de la négligence du gouvernement, composé en grande partie de vieillards, discuta beaucoup, mais fit peu. Tout resta dans la même incertitude et le même état de faiblesse. Quand le cardinal Fleury se fut emparé du pouvoir, il laissa la France réparer tranquillement toutes ses forces. Par son grand âge, par son caractère prudent et absolu, Fleury était opposé à toute espèce d'innovation. Il laissa tout se développer suivant les institutions établies; il traita l'Etat comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même. Ainsi, toutes les forces militaires de la France devinrent nombreuses et solides; mais les institutions restèrent stationnaires; l'artillerie seule opéra dans son sein un vaste et important travail, réalisa de grands progrès; elle établit solidement dans son intérieur la simplicité, la régularité, l'uniformité et l'instruction;

enfin, elle s'organisa en un système simple, complet et homogène.

Pendant les dernières années des guerres précédentes, l'artillerie, principale victime de l'état misérable des ressources militaires, avait vu son personnel et son matériel tomber dans la misère et le désordre; elle avait vu ses institutions vieilles et ébranlées, menacer chute au milieu de l'incertitude et de la confusion générales. Les troupes d'artillerie étaient devenues très peu nombreuses, mal recrutées et mal instruites, les écoles étaient tombées dans la négligence. La guerre avait amené forcément la prédominance des officiers de troupes, forts sur la partie militaire, mais ignorants en science et en théorie. Les officiers d'état major, dont le nombre diminuait, et dont l'instruction avait beaucoup souffert, affectaient de plus en plus de se séparer des troupes et de la partie militaire; se retranchaient dans leurs spécialités industrielles et scientifiques. La division était profonde entre les deux classes d'officiers. Les vieux chefs d'artillerie de l'époque précédente avait disparu; le service et la discipline étaient tombées dans l'anarchie et la faiblesse; le jeu machinal des institutions, les traditions représentées par quelques chefs formés dans les guerres précédentes, maintenaient seuls ce personnel d'artillerie.

Après l'immense consommation d'artillerie, pendant les guerres précédentes, il ne restait plus en France qu'un matériel délabré et confus. Les calibres étaient très nombreux, formaient un mélange de ceux français avec ceux ennemis. Chaque calibre avait ses trois espèces de pièces longues, moyennes et courtes, en bronze ou en fonte de fer. Une grande différence, provenant des entrepreneurs particuliers

de fonderie, existait dans les pièces de même espèce et de même calibre.

Dans les pièces courtes, il y avait les canons à chambres plus ou moins modifiées, les pièces jumelles, les pièces à la suédoise, etc. Enfin, outre tous ces canons divers, existaient des obusiers à constructions diverses et incertaines, des mortiers en grand nombre, etc. La confusion était bien plus grande encore dans la poudre, les projectiles, les voitures de toutes sortes. On sentait généralement la nécessité de choisir dans cette masse de choses diverses; mais les opinions étaient incertaines, différentes, quelquefois même contraires. Les uns ne voulaient que de faibles calibres, d'autres de forts seulement; les uns ne voulaient que des pièces longues, d'autres des pièces moyennes, d'autres des pièces courtes, d'autres des pièces à projectiles creux. Les uns voulaient le tir avec cartouches à boulets, d'autres le tir à la lanterne; les uns voulaient voir toute l'artillerie distribuée parmi les troupes, les autres voulaient la voir toute réunie dans un seul parc.

Au milieu de cette incertitude et de cette confusion générales, de grands faits dominant l'artillerie, la sauvèrent du désordre et la poussèrent tout à coup dans une voie d'immenses progrès. Ces faits furent la position politique et militaire de la France, les traditions et la sagesse des vieux chefs de l'artillerie, le génie du général de Vallière, le plus remarquable de ces chefs. De Vallière domina l'ensemble de l'artillerie française, et le soumit à des règles fixes qui assurèrent la simplicité, l'uniformité, la science, le travail continu, la marche lente, mais sûre et jamais rétrograde.

Le personnel de l'artillerie appelait les premières réfor-

mes d'autant plus qu'elles étaient les moins dispendieuses à obtenir, et que les réformateurs sentaient que de l'état du personnel dépendait la force de l'artillerie. De Vallière et le lieutenant général Camus-Destouches, firent les plus grands efforts pour faire de ce personnel un corps homogène, solide et instruit.

L'expérience des guerres précédentes avait montré les grands défauts d'une organisation à spécialités séparées, dans différents corps. Aussi, dès 1720, il fut décidé que toutes les troupes employées auprès de l'artillerie, à part la garde de cette artillerie, qui pouvait être prise indistinctement dans l'infanterie de l'armée, seraient réunies dans un seul et même corps, appelé Royal-Artillerie, et ayant le roi pour colonel; que ce régiment d'artillerie serait partagé en cinq bataillons, et chaque bataillon en huit compagnies égales et contenant des hommes de toutes les spécialités, afin qu'en temps de guerre, une compagnie quelconque pût satisfaire à tout service de l'artillerie. Ainsi, les compagnies eurent des escouades de canonniers, de bombardiers, d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs, d'apprentis, etc. Le remède à la trop grande séparation des spécialités, avait été exagéré. La conduite et l'instruction des compagnies, devint trop difficile et irrégulière; la réaction eut lieu, et dès 1729, de Vallière revint à une organisation moins morcelée. Comme précédemment, les spécialités formèrent des compagnies séparées dans le même bataillon, et les compagnies d'ouvriers et de mineurs furent détachées.

Ces cinq bataillons réguliers et uniformes, comprenaient toutes les troupes de l'artillerie française; chacun d'eux était commandé par un lieutenant-colonel; et à partir de 1729, chaque compagnie fut commandée par deux capitaines, deux lieutenants et deux sous-lieutenants. Ces bataillons furent

soumis à une uniformité complète, à une discipline sévère, à une instruction étendue, à un travail continu et varié. Chacun d'eux formait une école d'artillerie théorique et pratique, ayant continuellement à sa disposition les professeurs et le matériel nécessaire. Le travail, l'instruction, l'avancement, étaient vérifiés par des examens et par des inspections faites avec le plus grand soin.

Les troupes d'artillerie, devenues trop nombreuses, pour s'alimenter dans l'élite de l'infanterie, avaient dans les compagnies, des apprentis qui ne passaient artilleurs qu'après avoir suivi longtemps l'instruction, et avoir été examinés par l'inspecteur général. La même mesure d'inspection était, à plus forte raison, observée pour les grades supérieurs, et surtout pour les officiers qui étaient fournis par des cadets comptant dans les compagnies, ou par des volontaires qui suivaient les cours de l'école. Ces officiers étaient assujettis à des cours, à des mémoires, à des travaux pratiques se rapprochant le plus possible de ceux de la guerre ; ils ne devaient pas se borner à des spécialités, mais travailler toutes les parties de l'artillerie. Nul ne pouvait être capitaine-commandant sans être capable de commander tous les services. Par cette excellente institution des bataillons-écoles, l'instruction des officiers de troupes gagna considérablement, et bientôt tous les officiers de l'artillerie, sortant de ces bataillons où ils recevaient l'instruction militaire, celle pratique en artillerie, et celle scientifique, durent se trouver homogènes et complets. Alors, toutes les distinctions, toutes les prétentions de spécialités, devaient se fondre dans cette position une et générale. Avant de parvenir à cette fusion complète, un moment de transition dut avoir lieu, à cause des officiers d'état-major encore existants. De Vallière fit les plus grands efforts pour les établir parmi les

officiers des bataillons ; il détruisit les différentes dénominations de leurs grades dans l'état-major, les remplaça par celles militaires du bataillon ; il força ces officiers à porter constamment l'uniforme du régiment d'artillerie, pour leur assurer l'obéissance et la considération des troupes. Enfin, on s'efforça de détruire toute distinction de classes, entre les officiers d'artillerie, et il fut sévèrement ordonné que, dans toutes les circonstances, le plus ancien devait commander.

Toutes ces nouvelles institutions, pour le personnel de l'artillerie française, furent établies par des ordonnances et des règlements étudiés dans toutes leurs parties. L'exécution en fut assurée, par les inspections générales de Camus-Destouches et de de Vallière ; mais surtout par la haute capacité l'activité, la persévérance et la fermeté de ce dernier (1).

(1) De Vallière était entré au service à 16 ans comme cadet d'artillerie. En 1692 il était commissaire ordinaire ; il servit aux batailles de Fleurus, Leuze, Friedlingen, Hœchstädt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, Denain, et puis dans une foule de sièges. Toujours il se fit remarquer par la rapidité et le peu de dépenses de ses opérations. Il organisa, développa, créa en quelque sorte la science et le corps des mineurs. Malgré ses grands travaux, les services rendus, la grande confiance que lui accordait Louis XIV et surtout le régent, son avancement fut peu rapide ; il avait 53 ans quand il passa maréchal de camp. Nommé inspecteur général, il fit une nouvelle création du personnel et du matériel de l'artillerie française ; sa réputation et sa considération en France et dans toute l'Europe devinrent immenses, son influence sur l'artillerie française, fut souveraine et se prolongea très longtemps. Il mourut à 92 ans, toujours sain de corps et d'esprit.

Ce grand homme fut un des plus nobles caractères de notre histoire. Il était d'une humeur douce et toujours égale, simple dans ses manières, modeste, profondément religieux, et d'une probité austère. Son intelligence et son instruction étaient vastes. En 1781 il fut nommé membre de l'académie. Son activité était sans égale, il travaillait sans cesse ; dans les plus grands dangers sa présence d'esprit et son impossibilité étaient

Alors, le personnel de l'artillerie française devint un corps homogène et solide, qui se maintint à un haut degré de valeur, d'instruction et de considération générale.

Le matériel de l'artillerie était, nous avons vu, plongé dans une grande misère et une grande confusion. De Vallière porta, encore dans cette partie, son génie d'ordre et de simplification ; il jeta les bases de l'unité dans le matériel, en ne composant l'artillerie que d'un petit nombre de bouches à feu, déterminées d'une manière invariable dans toutes leurs parties, et en rejetant avec rigueur toute pièce qui différerait du tracé indiqué.

Parmi les différents calibres existant pour les canons, de Vallière choisit les cinq de 24, 16, 12, 8, 4. Ces calibres étaient convenables, et renfermés dans de justes limites, pouvaient servir à toutes les opérations de la guerre. Il réduisit le nombre des mortiers aux trois calibres 80, 135, 260 ou (8°, 10°, 12°) ; il borna les obusiers, genre de bouches à feu peu apprécié en France, au calibre de 80.

Ayant ainsi réduit les calibres, de Vallière amena encore une immense simplification, en n'adoptant qu'une espèce de pièces pour chacun d'eux, à la place des trois espèces existant précédemment.

Les pièces longues ou coulevrines furent entièrement rejetées, comme présentant par leur excès de longueur et de poids, des inconvénients que ne compensait aucun avantage. Le rejet définitif de ces pièces constituait un des

extraordinaires. Quoique bon, il était sévère et d'une fermeté inébranlable. C'était un patriarche dans sa maison, et bientôt il le fut aussi dans tout le corps de l'artillerie française.

plus grands progrès réalisés par l'artillerie. De Vallière rejeta encore, et malgré de vives réclamations, tout système de pièces courtes. Les raisons de ce rejet absolu, furent que toutes celles employées jusqu'alors en France, et chez la plupart des puissances étrangères, étaient peu solides, brisaient leurs affûts, tiraient mal, avaient un service dangereux.

Beaucoup de chefs proposaient des canons courts, analogues aux pièces de 4 suédoises, qui ne présentaient pas les inconvénients précédents, et avaient une assez grande légèreté. Ces pièces suédoises avaient reparu en France, vers 1721, et Vallière avait même rédigé une instruction pour leur service. Cependant, il les rejeta; parce que ces pièces étant surtout demandées pour les petits calibres, offraient une légèreté inutile dans le système de guerre existant, et que cette légèreté entraînait nécessairement leur distribution aux troupes, comme artillerie régimentaire; parce que ces pièces tendaient à introduire dans l'artillerie une rapidité de tir, regardée comme funeste; enfin, parce que leur action était évidemment moins solide, pour les affûts et pour le tir, que celles des pièces plus longues.

Ainsi, Vallière rejeta tout système de pièces courtes, malgré les demandes des novateurs militaires de l'époque. Le système de guerre existant, et les progrès de l'artillerie n'étaient pas encore à hauteur d'une bonne exécution de ce système.

Ayant rejeté les pièces longues et celles courtes, de Vallière n'adopta pour ses canons que le système moyen; lequel était sûrement le plus convenable pour l'état de choses existant dans l'armée et dans l'artillerie. Mais loin d'assujettir la construction de toutes ces pièces aux mêmes règles, il donna pour chaque calibre, une construction parti-

culière. C'est que de Vallière, cédant à la tradition de compenser la faiblesse du calibre par la force de la poudre, employait des charges inégales; de là résultait une plus grande longueur et une plus grande masse pour les pièces de faibles calibres.

Ainsi la longueur des canons varia depuis 22 jusqu'à 26 calibres, et le poids depuis 225 jusqu'à 285 fois le poids du boulet. De Vallière travailla longtemps à la construction des bouches à feu; enfin, après quelques discussions et expériences peu nombreuses, il fit rendre l'ordonnance qui établit, de la manière suivante, les pièces de l'artillerie française.

ORDONNANCE DE 1732.

Calibres.	24	16	12	9	4	Obusier de 80	Mortiers.
Longueur de l'âme en calib.	22	23	24	25	26	3,0	
Poids de la pièce en livres..	5400	4200	3200	2100	1150	16,00	Calibres de 8 p. 155
Poids de la charge en livres.	8	,5	4,5	3,5	2		260 ré- servés pour les sièges.
Poids de l'affût.....			1765	1480	1290		
OBSERVATIONS.—L'obusier n'étant pas réglementairement déterminé, les chiffres donnés pour lui résultent de quelques obusiers employés.							

Le tracé de tous ces canons était assez perfectionné, et la construction bien étudiée; aussi eurent-ils toujours une grande solidité et une grande puissance d'action. Sauf quelques modifications de détails, telles que le rétablissement des crans de mire, et la suppression des petites chambres porte-feu, ces pièces ont été toujours trouvées d'un excellent service.

Un système simple et uniforme de bouches à feu était, quelque fût son espèce, un progrès immense pour l'artillerie, appelant sur tous le points du royaume les approvisionnements en munitions et en rechanges, les voitures, à satisfaire aux mêmes conditions, par rapport aux bouches à feu réduites à un petit nombre, il tendait évidemment à introduire dans toutes ces choses une réduction immense, une grande uniformité. De Vallière était vivement pénétré de l'importance de ces derniers avantages, tous ses efforts tendaient à introduire dans l'artillerie française, la simplicité, l'unité, l'économie, la solidité, la force et la sagesse d'action. Pour obtenir ces avantages, il exagéra les simplifications.

Tous les canons ayant été réduits à une seule espèce, de Vallière adopta pour eux un mode de service uniforme. Le chargement à la lanterne avec barils de poudre, bouchons et boulets séparés, fut perfectionné dans quelques détails et appliqué à toutes les pièces pour toutes les circonstances. De Vallière savait tous les inconvénients de ce système de munitions et de chargements; mais il le regardait comme précieux à cause de sa simplicité, de sa généralité, de son économie dans la confection, de la facilité qu'il donnait de pouvoir faire varier la force des coups; mais surtout à cause de sa rapidité limitée qui devait empêcher le trop fort gaspillage des feux. Les diverses espèces de mitrailles, employées jusqu'alors, furent réduites à une seule, la plus simple, consistant dans des balles de fusil renfermées dans des sacs de toile. Cette mitraille était assez faible, mais son emploi devait être très rare, accidentel en quelque sorte, avec le système de guerre existant. On ne devait l'employer qu'aux derniers moments.

Les obusiers, en petit nombre, devaient être employés

conjointement avec les mortiers pour les sièges, mais ces pièces devaient être rejetées presque complètement des opérations de campagne. La raison en fut comme toujours, que ces pièces de construction encore grossière, étaient d'un service trop mauvais et fatigant, entraînaient dans des embarras et des dépenses énormes pour leurs approvisionnements (1).

Comme le système de guerre adopté exigeait peu de mobilité de l'artillerie, de Vallière s'occupa très peu du perfectionnement des affûts et voitures : seulement une immense simplification fut apportée dans cette partie si complexe du matériel. Le même système de voitures fut employé pour toutes les pièces; les affûts étant regardés comme des masses destinées seulement à soutenir la pièce, soit dans le transport, soit dans le tir, on chercha à rendre leur construction la plus simple possible; on affecta même de laisser cette construction à la discrétion des localités et de la maintenir dans une espèce de grossièreté. De Vallière repoussa plusieurs propositions importantes qui avaient été faites pour l'amélioration de ces affûts. Ainsi, dès 1722, le lieutenant général Destouches avait proposé d'adopter l'avant-train à timon et à hautes roues, l'encastrement de route, etc.; la même proposition eut lieu pour les charrettes à munitions et les autres voitures du parc; mais de Vallière repoussa

(1) Ainsi la France se montrait toujours extrêmement réservée dans l'adoption des choses nouvelles; mais, comme toujours, elle indiquait ces choses à l'Europe par des travaux ou des faits isolés. Ainsi un Français avait employé l'obusier vers 1620. Ainsi vers 1690 un officier français employa le premier les obusiers longs ou canons à bombes, et en retira de grands avantages contre les vaisseaux anglais et espagnols pendant les grandes luttes maritimes de 1690 et 1692.

toutes ces propositions, se contentant de simplifier d'uniformiser le plus possible les choses existantes.

Ce système d'artillerie établi par de Vallière était très convenable pour les opérations de siège et pour la défense des places. De nos jours ce système est encore employé, sauf quelques modifications de détails, dans ces opérations si importantes. L'artillerie de siège devait être la première établie, parce que, dès l'origine, les opérations contre les places avaient été les principales; parce que, pour ces opérations, l'artillerie agissant posément et avec lenteur, n'avait pas besoin d'un matériel et d'une organisation très perfectionnés; parce que la direction des masses énormes d'artillerie employées aux sièges était restée constamment sous ces principaux chefs de l'artillerie, qui avaient dû déployer les plus grands efforts pour faciliter cette direction; parce qu'enfin pendant les cinquante années de guerre sous Louis XIV, les opérations de siège avaient été les principales, avaient absorbé les plus grandes forces de l'artillerie et étaient parvenues à un haut degré de perfection. L'artillerie résultant de ces guerres devait donc être une artillerie de siège perfectionnée.

Pendant les luttes précédentes, surtout dans les dernières années, les opérations de campagne avaient été négligées, étaient devenues timides et extrêmement lentes; souvent elles n'avaient eu d'autre action que celle des canonnades; tout faisait croire, malgré les écrits de quelques novateurs, qu'il devait en être ainsi par la suite. Aussi les opérations de campagne étant sacrifiées à celles de sièges, il dut en être de même pour les artilleries. Celle de campagne dut s'accommoder des institutions établies pour celle de siège. De Vallière ne dut rien faire de particulier pour la première, et put ainsi maintenir une unité complète.

En France, l'artillerie employée dans les opérations de campagne tendait à ne se composer que des canons de 4 ; le peu de profondeur des dispositions de troupes, l'économie des approvisionnements et des attelages, la plus grande légèreté poussaient de plus en plus à cet emploi. Les parcs de Vallière comprenaient moyennement : 0,80 en canons de 4, 0,10 en calibres de 8, 0,05 en calibres de 12 et 0,05 en calibres de 24 ou plutôt de 16. Ces parcs comptaient au plus 3 pièces pour 2,000 hommes. Ils étaient plus légers en calibres que tous ceux précédents. Le remplacement du canon de 24 par celui de 16 presque abandonné pendant les guerres précédentes, était un progrès.

Ainsi, le parc était plus faible en calibres que précédemment, et il en résultait une grande diminution dans sa masse. Mais généralement, les pièces étaient devenues plus lourdes par la suppression des pièces courtes, pour les calibres supérieurs. Le canon de 4 formait la base des parcs de campagne, de Vallière voulut le rendre le plus puissant possible ; à cette époque où les expériences de Belidor, relatives à l'influence des excès de charges sur la portée, n'étaient pas connues, on regardait les fortes charges comme le plus puissant moyen pour donner la force au tir ; et de Vallière adopta la charge de moitié, pour son canon de 4. De là résulta pour cette pièce, le poids de 1150 livres ; ce poids était très fort relativement au calibre, cependant il donnait au canon, base de l'artillerie de campagne, une légèreté bien suffisante, surtout pour le système de guerre en vigueur (1).

(1) Le canon de 8, base de notre artillerie de campagne actuelle, pèse à même quantité.

Ce poids, d'ailleurs, offrait un avantage très apprécié par de Vallière, c'est qu'il rendait impossible l'attachement de ce canon aux troupes, et empêchait ainsi l'établissement de l'artillerie régimentaire, institution réclamée par beaucoup de généraux, et contre laquelle de Vallière s'élevait de toutes ses forces et avec raison.

Ainsi, le grand poids du canon de 4 offrait peu d'inconvénients pour le parc de campagne; mais il n'en était pas de même des canons de calibres supérieurs, leur grand poids devait avoir beaucoup d'inconvénients, même en les considérant comme relégués dans la partie inerte du parc, et destinés à n'agir qu'exceptionnellement dans les opérations lentes. Ensuite, du moment que l'emploi de ces calibres supérieurs, deviendrait plus nécessaire et plus étendu, leur grande lourdeur devait offrir des embarras très funestes.

Comme précédemment, toute l'artillerie de campagne fut réunie dans un parc, maintenu sous la conduite des officiers d'artillerie. Ce parc était toujours soumis à l'organisation séparée par spécialités de personnel, de matériel et de charrois; dans chacune de ces spécialités, l'organisation intérieure s'était simplifiée, uniformisée. Un grand progrès était réalisé dans le personnel : c'était la réunion des officiers d'artillerie aux troupes. De sorte que des officiers arrivaient avec des troupes toujours sous leurs ordres, pour diriger les éléments du matériel.

Les rapports entre les trois spécialités de la partie active du parc, tendaient à devenir de plus en plus intimes. La réunion avait lieu, non-seulement sur les champs de bataille, mais souvent encore dans les marches et les campements. Ce fait résultait de l'habitude, de plus en plus développée, de détacher quelques brigades d'artillerie auprès des troupes.

Ces détachements d'artillerie commençaient à prendre une grande extension; souvent même on partageait les brigades de 4, en deux batteries, pour les distribuer plus facilement. Ces dispositions étaient nécessitées par l'étendue du front des armées, et par l'exemple des étrangers. Mais ces batteries étaient bien loin d'être enchainées auprès des troupes, dans des positions réglementaires; les instructions de de Vallière s'y opposaient formellement; il tenait beaucoup à ce que l'artillerie formât un tout indépendant, qui n'agit qu'avec combinaison. Chaque brigade, prescrivait-il, doit être placée suivant ce qu'exigent les terrains, les circonstances et les manœuvres de l'ennemi. Ces brigades doivent rester en arrière des lignes des troupes, et n'avancer que lorsque l'attaque sera bien décidée, et la position des batteries bien déterminée.

En résumé, pour l'artillerie de campagne, de Vallière avait par le choix et la proportion des calibres, diminué la masse du parc. Le canon, base de cette artillerie, était assez léger, mais avait le faible calibre de 4. Les canons de calibres supérieurs étaient devenus d'une lourdeur qui rendait leur emploi de plus en plus difficile. Cette artillerie de campagne avait une assez mauvaise mitraille, enfin elle manquait d'obusiers. Quelques améliorations de détail avaient été faites dans beaucoup de parties de cette artillerie, et l'organisation générale était devenue plus mobile, plus susceptible de concourir avec les troupes. Mais généralement, de Vallière s'était attaché à ne rien innover, cherchant seulement à perfectionner, à simplifier et uniformiser les choses existantes.

La cause de cette grande prudence fut le système de guerre, résultant des guerres précédentes, et qui paraissait

devoir être longtemps celui préféré. Il manqua, pour la formation de cette artillerie de campagne, l'influence dominante d'un esprit novateur et hardi, d'un général en chef, capable de donner à la guerre une activité qui nécessitât une artillerie plus forte et plus mobile. Mais de Vallière qui présidait aux choses de l'artillerie, Berwick, et surtout Villars, qui présidaient à l'état militaire de la France, étaient vieux; tous étaient habitués au système des guerres précédentes. Le cardinal Fleury, qui présidait au gouvernement de la France, était un vieillard absolu, qui repoussait les innovations.

Tous ces vieillards étaient incapables d'amener une révolution dans les choses existantes, qu'ils avaient puissamment contribué à établir.

§ 3.

L'activité, la sagesse et la fermeté du cardinal Fleury, avaient amené l'ordre et la prospérité en France. Sa modération et sa justice l'avaient rendu l'arbitre de l'Europe. Mais il n'employait cette influence dominante qu'à maintenir une paix générale. Plusieurs fois déjà il avait empêché la guerre, lorsque, tout à coup, la succession de Pologne le força de mettre la France en armes, et d'attaquer la maison d'Autriche.

Le vieux maréchal de Berwick¹ passa le Rhin avec une forte armée, pourvue d'une artillerie formidable, commandée par de Vallière. Kehl et Philippsbourg furent pris après des sièges remarquables, en présence d'une forte armée autrichienne, sous les ordres du prince Eugène. Les opérations se réduisirent à ces sièges et à ces observations d'armées. Le seul combat, assez secondaire du reste, fut l'atta-

que ou plutôt la surprise des lignes d'Ettlingen. L'artillerie trop peu mobile, se trouva arrêtée par les chemins difficiles, à travers les montagnes, et resta en arrière. Le maréchal de Noailles arriva avec ses troupes seulement, surprit l'ennemi, le culbuta en partie; mais sans canons, il ne put l'empêcher de se rallier, et dut s'arrêter pour les attendre. Ainsi, les retards de l'artillerie paralysèrent la plus grande partie des avantages de cette opération, et firent apprécier les nécessités de la mobilité.

Villars, âgé de 82 ans, envahit l'Italie, comme généralissime des armées française, piémontaise et espagnole. Les troupes et l'artillerie étaient nombreuses; en peu de temps, il conquit le Milanais, soumit beaucoup de villes, soit par de grands sièges, comme pour Pavie et Milan, soit par détachements rapides comme celui de Contades qui, avec 7 bataillons, six canons et deux mortiers, dut s'emparer de Crémone.

Villars ayant terminé sa glorieuse carrière au milieu de ses triomphes, les généraux de Noailles, de Maillebois, de Coigny, de Broglie, le remplacèrent. Les opérations furent morcelées, sans vigueur, sans grands résultats; elles se réduisirent à quelques prises de postes, à de petits combats, à des batailles accidentelles. Dans ces diverses opérations, l'artillerie française montrait son excellence, agissait avec habileté et vigueur; elle formait toujours un parc indépendant des troupes, mais elle montrait une tendance de plus en plus prononcée à se partager entre les brigades d'infanterie. Les détachements, l'action parallèle par le feu, l'accroissement de l'artillerie de brigades dans les armées autrichiennes devaient favoriser ces tendances.

Dans les combats secondaires, les batteries montraient l'instruction et la capacité amenées par les institutions et les

soins de Vallière. Dans toutes les circonstances, l'artillerie française, quoique très inférieure en nombre, dominait celle ennemie. Ainsi, à l'escarmouche de Villettri (1734), cinq canons, sous les ordres de Montlaur, chassèrent les Impériaux, qui s'étaient établis avec de l'artillerie dans les jardins et derrière les murs, autour du château. Ainsi encore, en 1735, les Autrichiens ayant été repoussés derrière le Pô, établirent sur la rive gauche 13 canons et 3 mortiers, puis, sur le fleuve, six grandes galiotes armées d'artillerie. Une batterie française de six canons s'avança audacieusement pour lutter contre toutes ces pièces ; elle s'établit à découvert sous un feu violent, et agit avec tant d'habileté et de vigueur qu'elle fit taire la batterie ennemie, et coula bas trois galiotes.

Dans les sanglantes victoires de Parme et de Guastalla, qui illustrèrent les armes françaises, l'artillerie, quoique soumise à une assez mauvaise direction générale, par suite de l'indécision des chefs d'armée, montra aussi une grande valeur dans ses éléments, une grande capacité dans son personnel. (Pl. XI, fig. 1.)

La bataille de Parme fut une fusillade et une canonnade sanglantes, engagées mal à propos, sur un terrain étroit et parsemé d'obstacles. Le duc de Coigny, qui commandait l'armée française, marchant aux ennemis, avait fait distribuer l'artillerie entre les brigades d'infanterie. 34 compagnies de grenadiers avec une batterie de cinq pièces, formaient l'avant-garde. Sur la route de Parme à Plaisance, cette avant-garde se trouva attaquée par toute l'armée ennemie ; elle s'établit solidement dans des cassines situées sur la route ; là, par un feu terrible de mousqueterie, de boulets et de mitraille, elle repoussa les attaques ennemies, et se maintint

jusqu'à l'arrivée de l'armée : toute l'infanterie et l'artillerie de cette armée formaient une seule colonne qui mit bien longtemps à défilér ; mais heureusement l'artillerie était distribuée entre les troupes. Les premières brigades d'infanterie arrivèrent successivement avec leurs batteries vers l'avant-garde, s'établirent et entretenrent un feu terrible à 200 pas de distance. Les brigades suivantes, se disposèrent le long de la grande route de Parme, à gauche des précédentes. Les troupes formaient quatre lignes ; les batteries s'établirent, partie sur la route, partie en avant de la gauche, sur les glacis de Parme, de manière à empêcher l'ennemi d'agir par sa droite pour couper la retraite. Le feu de ces dernières batteries força les Autrichiens de replier considérablement leur droite, et d'entasser leurs troupes dans un espace resserré.

L'infanterie ennemie était refoulée sur cinq à six lignes ; un grand nombre de pièces étaient établies derrière la première, qui les couvrait ainsi des ravages de la fusillade. Derrière cet abri, les canons se chargeaient et se mettaient en état de faire feu ; à un ordre donné, les troupes s'entr'ouvraient pour laisser passer les décharges, puis se refermaient aussitôt. Quelques-unes de ces pièces de brigade essayèrent de manœuvrer : cinq d'entre elles se détachèrent de la gauche, et se portèrent vers les cassines pour enfilér la ligne française ; mais leurs faibles boulets produisirent peu d'effet contre ces cassines ; les cinq canons durent se retirer sous une grêle de balles, et sous la mitraille de quatre pièces françaises, que Saint-Perrier vint établir avec audace sous un feu terrible qui tua presque tous les canonniers et les chevaux. Une autre petite batterie française s'avança sur la route de Parme contre la droite autrichienne, mais fut en partie paralysée par une grêle de balles ; enfin, après une

lutte de dix heures, les Autrichiens quittèrent le champ de bataille; ils avaient perdu 16,000 hommes, qui formaient plus des trois quarts de leur infanterie. Les Français perdirent 9,000 hommes.

Dans cette sanglante bataille, une grande partie des deux artilleries resta paralysée, intimidée qu'elle était par un rapprochement peu ordinaire pour elle, et retenue aussi par le point d'honneur de ne pas perdre ses pièces. L'artillerie autrichienne montra surtout une prudence excessive, elle se tint presque toujours à couvert derrière les troupes, et n'employa qu'une très faible partie de ses pièces. Celle française agit en plus grande proportion, fit plus d'efforts et occasionna de grands ravages dans l'armée ennemie; mais plusieurs fois les batteries, effrayées de la destruction presque complète de leurs hommes et de leurs chevaux, se retirèrent derrière les troupes. La cause de ces retraites étaient seulement la crainte de compromettre le matériel, et non le manque de courage chez le personnel. La preuve en fut que la plus grande partie du bataillon d'artillerie vint agir comme troupe d'infanterie vers les cassines de droite, là où le feu était le plus terrible; ce bataillon fut presque entièrement détruit; cette perte fut vivement sentie par l'armée. Des canonniers ne devraient mourir qu'auprès de leurs pièces, et au lieu de les gaspiller à tirer le fusil, lorsque tant de bataillons d'infanterie pouvaient les remplacer, il eût mieux valu les perdre, en les maintenant auprès de fortes batteries placées devant la droite, et tirant à bout portant dans les lignes entassées des Autrichiens. Alors, cette tirillerie inerte et meurtrière, qui composa la bataille de Parme, ne se fût pas prolongée si longtemps.

Guastalla fut encore une bataille presque accidentelle. De Coigny, incertain sur les mouvements de l'ennemi, avait

laissé une partie de son artillerie à la tête de pont sur le Pô, afin d'assurer la retraite; puis il avait étendu les troupes et les brigades légères d'artillerie, sur une vaste ligne autour de Guastalla. Les batteries formaient les saillants de la ligne, laissaient les troupes et les villages dans des forts rentrants.

Les ennemis vinrent à l'attaque, agissant surtout par leur droite. Deux fortes batteries françaises appuyèrent vigoureusement les charges de la cavalerie française de gauche, en prenant d'écharpe les trois lignes serrées de la cavalerie autrichienne. Ensuite, ces batteries réunies à une autre, forte de dix pièces et placée sur la grande chaussée de Luzzara, repoussèrent toutes les attaques de l'ennemi contre le village central. Cette dernière batterie agit avec une vigueur étonnante; elle soutint vivement le village, après avoir repoussé à coups de mitraille roulante, les attaques directes d'une colonne, et avoir démonté par ses boulets, deux pièces de la batterie qui appuyait cette colonne.

Pendant le courant de la bataille, les batteries françaises changèrent plusieurs fois de position pour prendre en flanc les attaques ennemies; enfin, deux batteries poursuivirent et canonnèrent vivement la retraite des Autrichiens. L'artillerie de ces derniers, commandée par le prince de Wittemberg, qui fut tué en faisant avancer une batterie, déploya beaucoup d'activité pour appuyer le flanc des attaques; elle fit beaucoup de mal par ses obusiers et ses mortiers. Plusieurs explosions eurent lieu dans les batteries françaises par suite des projectiles creux des ennemis.

Ces victoires des Français sur le Rhin et en Italie, jointes aux succès d'une armée espagnole qui, sous le comte de Mortemar, avait assez facilement conquis le royaume de Naples et la Sicile, épuisèrent l'Autriche qui fut réduite à

demander la paix. Fleury, dont les idées d'économie et de paix s'alliaient peu avec l'état de guerre, se hâta de traiter. L'Autriche fit de grandes pertes en Italie. La France gagna peu ; le Piémont, mais surtout l'Espagne, firent de grandes acquisitions. Après ce traité, tout resta paisible en Occident, la France continua d'être l'arbitre de l'Europe. *Les nations la regardaient comme leur médiatrice et leur mère commune.* (Voltaire.)

§ 2.

Après les longues et universelles luttes de l'Europe contre la France, était venu un long repos, et avec lui les discussions et les théories militaires ; souvent elles furent oiseuses et futiles, mais bientôt des esprits sérieux et profonds s'en emparèrent. Fortement instruits, soit par l'étude, soit par l'expérience dans les faits et les institutions des guerres précédentes, ces auteurs commencèrent à déduire, à poser des règles, à demander des changements, et même une révolution complète dans la position des armées. La France, marchant à la tête de l'Europe, s'élança la première dans ce champ des études et des théories militaires, et appela la réforme.

Le principe de développer le plus possible l'emploi du feu, avait conduit à un système de guerre remarquable par l'abus des sièges, des retranchements, des lignes de troupes minces et étendues. De là étaient résultées une lourdeur extrême, une timidité excessive dans les actions des armées. Les lignes de troupes, composées de faibles éléments très espacés entre eux, étaient sans consistance ; leurs mouvements étaient extrêmement lents ; l'ensemble et la rapidité d'action étaient impossibles. Aussi, les batailles tendaient de plus en plus à se réduire à l'action de deux lignes de fortification, qui se

canonnaient longtemps, et se fusillaient quelquefois. Enfin, avec le système de guerre existant, l'artillerie tendait à devenir la seule force agissante dans les luttes des armées en présence. Généralement les étrangers s'accommodaient de ce mode d'action par le feu, et cherchaient à le développer de plus en plus; mais l'impétuosité française devait protester contre cette inertie et cette timidité. Dès les dernières années des guerres précédentes, Villars s'était élevé contre cet état de choses, et bientôt les principaux auteurs militaires demandèrent plus de solidité et d'audace dans les dispositions, appelèrent la réforme.

Tous les meilleurs auteurs s'accordèrent à demander des dispositions plus concentrées pour les troupes, afin de redonner de la solidité et de la rapidité à leur action. Le chevalier Follard, admirateur fanatique des Grecs et des Romains, ne vit la véritable force d'action que dans le choc des troupes, et proposa de les disposer en phalanges massives présentant quarante-six rangs de profondeur. Ces masses concentrées devaient évidemment percer les lignes peu manœuvrières de l'ordre étendu, mais elles devaient trouver un ennemi terrible dans l'artillerie. Aussi, ces dispositions, attaquant trop en face les choses et les tendances existantes, furent traitées de folie (1).

Feuquières, général habile, écrivain profond, conservait les dispositions existantes pour les lignes de bataille, mais

(1) Il faut cependant remarquer qu'à cette époque, l'artillerie dans les batailles était peu nombreuse, de faible calibre, peu mobile, dispersée sur un grand front. Ainsi ces dispositions profondes se présentaient dans un moment assez favorable pour exercer une influence avantageuse.

demandait pour l'action des troupes les colonnes de bataillons superposés sur plusieurs lignes.

Le maréchal de Puysegur, qui avait formé la plupart des ordres de bataille dans les guerres précédentes, demandait d'augmenter la profondeur de l'infanterie, de serrer les rangs et les files, de réduire beaucoup les intervalles entre les bataillons et les escadrons; enfin il proposait, pour quelques circonstances, des dispositions massives, telles que des carrés, des octogones, des cercles, etc.

Santa-Cruz, militaire espagnol, formé dans les armées françaises, ne voulait, dans la première ligne de troupes d'autres intervalles que ceux nécessaires pour les batteries. Il disposait ainsi ses brigades d'infanterie : deux bataillons déployés et jointifs, les deux autres placés sur les ailes et formés en rectangles de seize rangs de profondeur. Plusieurs de ces écrivains demandaient le retour à l'emploi des longues piques. Toutes ces nouvelles dispositions offrant à l'artillerie des buts plus massifs, tendaient à augmenter la puissance de cette arme, et devaient exiger pour elle un plus grand nombre de forts calibres.

Les opinions sur l'artillerie étaient variées, et différaient en plusieurs points des institutions de Vallière.

Généralement, la quantité d'artillerie demandée était inférieure à trois pièces pour 2,000 hommes. Cette quantité, disait Feuquières, doit dépendre du but à atteindre. De Quincy, général d'artillerie, établissait que cette quantité devait dépendre du nombre de chevaux mis à la disposition de l'artillerie. Cette dernière base, en tant qu'elle reste renfermée dans de certaines limites, est très rationnelle.

Pour la composition du parc en calibres, les écrivains français demandaient à peu près la composition admise par de Vallière. De Quincy demandait pour un parc de soixante-deux pièces, cinquante canons de 4, huit de 8, et quatre de 24. Ce dernier calibre, disait-il, est d'un très grand avantage dans les opérations de campagne. L'opinion de Santa-Cruz était remarquable; pour un corps de 20,000 hommes, il demandait un parc de dix-huit pièces, renfermant douze canons de 8 et six de 12. *Il vaut mieux, disait-il, avoir de forts calibres, quitte à employer plus d'attelages pour les faire avancer.* Santa-Cruz demandait encore de remplacer quelques canons par les obusiers, qui, disait-il, sont plus légers, lancent des bombes, et donnent plus de mitraille. Les auteurs français s'occupaient à peine de cette bouche à feu.

Généralement, on demandait un système de pièces plus courtes et plus légères que celles établies par de Vallière. Follard qui, malgré ses déclamations contre l'artillerie, sentait l'avantage d'appuyer de son feu l'action des colonnes, demandait les pièces courtes à la suédoise. De Quincy était grand partisan des pièces courtes employées précédemment en France. Il disait : « modifiées dans la forme de leur « chambre, et tirées avec de plus faibles charges, ces pièces « présentent peu de danger; elles pèsent moins, roulent « mieux que les pièces longues, usent moins de poudre; « chargées à cartouches, elles peuvent tirer aussi vite que « le fusil; on peut d'ailleurs soulager leur affût en recour- « bant les bouts de crosse. » Santa-Cruz poussait encore plus loin les idées de légèreté des pièces. Il paraît avoir eu l'idée d'établir un système de canons, tirant à fortes charges, et d'une construction plus légère que celle du canon de 4

espagnol, employé pour la guerre de montagne, et qui pesait moins de 50 fois son calibre (1).

Tous les auteurs partisans des pièces courtes, demandaient l'emploi des cartouches à boulet pour augmenter la rapidité du tir : de Quincy, sur un approvisionnement de 150 coups pour les pièces courtes, voulait trente coups à cartouches préparées, et vingt coups à mitraille; Santa-Cruz, sur un approvisionnement moindre, demandait quarante coups à cartouches confectionnées, dix coups à mitraille dont cinq composés de trois petits boulets, dont le poids total égalait le calibre (2).

Généralement, on ne s'occupait pas des affûts de l'artillerie. De Quincy seul, en disait quelques mots ; il proposait un coffret contenant trente coups de 4, et placé entre les flasques d'affût. Il proposait encore une nouvelle disposition, dont il indiquait tous les avantages : « en recourbant
« les bouts de crosse, disait-il, on pourra faire marcher la
« pièce, sans avant-train et avec les chevaux, au moyen de
« prolonges. Cette nouvelle disposition pourra permettre
« à l'artillerie d'aller au trot, de suivre même la cavalerie,
« de tirer plus vite et sans dételer. »

De Quincy établissait que le général de l'artillerie doit avoir pour but principal de rendre son parc de campagne le plus léger possible, afin de pouvoir le conduire partout, et s'en servir souvent et rapidement. A cet effet, il fallait une liaison plus intime entre les différentes spécialités du

(1) Ces pièces eussent été des plus vicieuses, aussi ne furent-elles pas exécutées. Un pareil projet indique assez la grande tendance des idées vers la légèreté.

(2) Ces trois boulets pouvaient être considérés comme le point de départ supérieur pour arriver à une bonne mitraille de fonte.

parc; aussi, on demandait le partage de ce parc en brigades, dont le nombre de pièces fût moindre que précédemment. Santa-Cruz ne demandait que trois pièces par brigade. Généralement, se manifestait la tendance à transformer le parc en artillerie de troupes, à attacher des batteries aux brigades d'infanterie de première ligne.

Pour la conduite dans les opérations de campagne, on demandait à l'artillerie plus de liaison avec les troupes. Ainsi, dans les marches, la réunion du parc marchant séparément avec les bagages, était blâmée. Follard demandait de partager toutes les pièces entre les colonnes de troupes; Feuquières recommandait, surtout pour le cas de marches rapides, de partager l'artillerie en plusieurs colonnes et de détacher quelques batteries auprès de l'infanterie. De Quincy était du même avis; de plus, il appréciait beaucoup les marches de flanc, avec les brigades d'artillerie, sur le flanc intérieur, marchant à hauteur des intervalles de troupes dans lesquels ces batteries devaient s'établir.

Santa-Cruz allait plus loin encore; pour assurer la présence de l'artillerie, il établissait en principe que cette arme doit toujours marcher avec les troupes, sur la ligne où l'on croira avoir besoin de s'en servir. *Là, elle peut être exposée, dit-il, mais cet inconvénient est moindre que celui de manquer de canon, quand il sera nécessaire.*

Pour les batailles, on recommandait de disposer toute l'artillerie en première ligne. Santa-Cruz partageait son parc de dix-huit pièces, en six batteries de trois pièces placées, les canons de 12 sur les ailes de l'infanterie, ceux de 6 entre les brigades d'infanterie. Les pièces devaient être couvertes par des chevaux de frise. Ces batteries avaient une position bien assurée, mais comme elles ne se déplaçaient

que difficilement, elles devaient se trouver bientôt masquées par la marche des troupes en avant. Aussi, Santa-Cruz disait : « Si je pouvais établir ma ligne à l'avance, j'établirais « mes batteries dans des redoutes placées à 200 pas en « avant des intervalles de troupes. » De Quincy, suivant les bonnes traditions de l'artillerie française, disait que l'artillerie devait être distribuée suivant les circonstances, et devait occuper tous les points en avant et sur les flancs de la ligne; qu'elle ne devait se couvrir de retranchements, qu'autant qu'une longue canonnade était à supporter.

Les pièces seules, avec un petit nombre de coups et les hommes destinés au service, étaient exposées en première ligne; les chevaux, le reste des hommes et du matériel, formaient des parcs en arrière. De Quincy adoptait les dispositions françaises, déjà connues. Santa-Cruz poursuivant ses idées de morcellement dans les dispositions de l'artillerie, partageait l'ensemble de chacune des brigades de trois pièces, en une suite de petits parcs échelonnés sur une ligne perpendiculaire au front. Ainsi, trois coups par pièce seulement, étaient en première ligne. A deux cents pas en arrière, était un petit parc contenant : 57 coups par pièce, les avant-trains sans chevaux, et des soldats d'infanterie pour faire le service de pourvoyeurs. A cinq cents pas était établi un autre parc, contenant les attelages et un assez grand nombre de soldats; pour maintenir les charretiers. A mille pas, un parc assez fort contenait les affûts et voitures de réserve, avec un approvisionnement de soixante coups par pièce. Enfin, à mille cinq cents pas, et derrière les batteries des ailes seulement, étaient les grands parcs de matières.

Cette disposition, curieuse et bien raisonnée, avait cet avantage que très peu de matériel était compromis en cas

d'accident ; mais elle était évidemment trop morcelée ; il devait en résulter du désordre dans une action un peu vive, malgré tous les efforts de Santa-Cruz pour centraliser, au moyen de chefs et d'ordonnances à cheval, le service de ces parcs.

L'artillerie, une fois établie, devait commencer son feu dès que l'ennemi apparaissait. Ce principe, établi par Montécuculli, était généralement admis ; mais il perdait beaucoup de ses inconvénients, par le petit nombre de coups que l'on prescrivait de tirer aux grandes distances. Généralement, on devait consacrer les deux tiers de l'approvisionnement, aux distances plus éloignées que six cents pas. La mitraille ne devait commencer qu'à trois cents pas, et finir à trente pas seulement. De Quincy et Santa-Cruz recommandaient aux batteries, de rechercher les feux rasants, et de tirer sur les troupes plutôt que sur les batteries, en se contentant d'envoyer quelques boulets à ces dernières, pour leur en imposer.

Quand les troupes marchaient en avant, l'artillerie devait faire son possible pour les accompagner ; les pièces qui suivaient ces troupes, traînées soit par des hommes, soit par des chevaux, devaient être chargées à mitraille. Les autres pièces devaient chercher à prendre des positions favorables, soit pour appuyer l'attaque, soit pour appuyer le ralliement.

Lorsque dans une retraite, les troupes prenaient des dispositions massives, l'artillerie devait se distribuer sur la surface, et rester là jusqu'au dernier moment, sous peine de déshonneur. Du reste, dans les circonstances ordinaires, l'artillerie devait éviter autant que possible d'être enlevée par l'ennemi ; car disait de Quincy, les pièces sont des trophées pour l'ennemi.

Enfin, tous les auteurs militaires étaient d'accord pour exiger du général d'artillerie, beaucoup de capacité, de science et d'activité. Tous trouvaient nécessaire pour lui, la qualité de général d'armée ; car très souvent, il doit agir de lui-même. Sa place, dans une bataille, était dans la ligne des batteries, à la tête de l'armée ; là, son activité devait être continuelle, il devait tout voir et tout diriger, suivant les circonstances. Le général d'artillerie devait avoir plusieurs chevaux, tenus disponibles sur plusieurs points du front de l'armée ; ses lieutenants, et même les commandants de batterie, devaient être aussi à cheval.

LIVRE TROISIÈME.

1610—1740.

CHAPITRE PREMIER.

1610—1697.

Artilleries de Turquie, Hongrie, Autriche, Pologne, Suède, Prusse, Russie.

Section I.— § 1. Position générale de l'Orient; guerres du Sud; puissances belligérantes.—Armées turques; état de leur artillerie; matériel, personnel, organisation, conduite.—Armées chrétiennes; importance et supériorité de leur artillerie; conduite dans les batailles.— § 2. Guerres de la Turquie; affaiblissement de l'empire; grands vizirs Kupurli; guerres en Hongrie; bataille de Saint-Gothard.—Guerres contre la Pologne et la Russie; batailles de Choczim, Lemberg, Zurawno, Cehryn.—Guerre contre l'Autriche, siège et bataille de Vienne; combats près de Parçan.—Guerre continuelle en Hongrie.—Victoires des Autrichiens sous le duc de Lorraine, Louis de Bade et le prince Eugène; bataille de Zenta, paix de Carlowitz.

Section II.— § 1. États du Nord-Est; Pologne sous Vladislas IV.—Jean Cosimir; guerre contre les cosaques, bataille de Berestesko, attaques générales, surtout de la Suède et de la Russie; batailles de Varsovie et de Kudnow.—Règnes de Michel et de Sobjeski.—Guerres contre la Turquie, victoires de Sobjeski. Batailles de Choczim, de Lemberg, de Zurawno.—Longue paix; efforts de Sobjeski. Guerres contre la Turquie, bataille de Vienne, poursuite en Hongrie.—Opérations en Moldavie; belles retraites des armées polonaises; épuisement de la Pologne.— § 2. Suède. Règne de Christine et de Charles-Gustave; invasion de la Pologne. Attaques contre le Danemark—Prusse, Danemark et Suède pendant les guerres de Louis XIV.—Lutte malheureuse de la Suède, bataille de Féherbellin; opérations suivantes.— § 3. Progrès de la Russie sous Michel Romanoff, Alexis, Feodor, Galitzin.

SECTION I.

§ 1.

Pendant les grandes luttes occidentales, les puissances d'Orient, toujours en état de guerre, étaient bouleversées

par de grandes révolutions politiques. Deux systèmes de luttes occupèrent constamment ces puissances orientales. L'un, celui du nord, avait pour mobile l'immense développement de la Russie, qui établissait sa domination sur les débris de la Pologne et de la Suède. L'autre système, celui du sud, avait pour appui le colosse ottoman plongé dans l'inertie, et autour duquel commençaient à se presser la puissante Autriche, renforcée par les Allemands et autres chrétiens, les Vénitiens et leur forte marine, les Polonais, les masses de Russes.

La Turquie, avec ses ressources et ses possessions immenses était toujours redoutable; mais bien des causes se réunissaient pour entraîner sa décadence. Les sultans, sans force et sans capacité, végétaient au fond de leur sérail; des intrigues de femmes et d'eunuques, des révoltes de troupes disposaient souvent du pouvoir; les grands vizirs, chefs suprêmes du gouvernement, se succédaient avec une rapidité qui amenait une anarchie continuelle; les vastes États conquis par les Turcs, étaient hétérogènes, mal liés entre eux et au pouvoir central, difficiles à maintenir et à préserver des attaques extérieures; enfin, le fatalisme et l'orgueil musulmans s'opposaient aux changements et aux progrès, rendaient la Turquie stationnaire.

De ces faits résulta que les Turcs furent refoulés dans toutes leurs attaques, qu'ils perdirent une grande partie de leur puissance physique, et toute cette puissance morale qui avait exercé une influence si grande sur la chrétienté.

Parmi les puissances européennes qui luttèrent contre les Turcs, la Russie, dont les principaux efforts s'étaient portés dans les luttes du Nord, agit rarement et peu vigoureusement; elle commençait seulement à se trouver en contact avec les infidèles. La Pologne s'épuisa dans de con-

tinuelles luttas contre la Turquie. Conduite par Sobieski, elle porta quelques coups brillants; mais, généralement, son action fut secondaire. Les puissances du Sud, surtout les Vénitiens et les Persans, attaquèrent fortement et d'une manière continue. Enfin, l'Autriche qui se trouvait en contact continuél avec les Ottomans, leur porta les plus grands coups.

Au commencement de la lutte, vers 1662, l'Autriche était dans une position difficile. Enchaînée par le traité de Westphalie, disposant de peu de ressources, elle vit la Hongrie dans les rangs de ses ennemis, et ne put vaincre les Turcs qu'avec les secours de l'Allemagne et de la France. Ayant conclu la paix avec les infidèles, elle épuisa ses ressources dans les guerres occidentales; et en 1683, elle fut sur le point d'être conquise par les Turcs, qui assiégèrent Vicune; mais l'Allemagne et la Pologne vinrent à son secours, et la sauvèrent. A partir de ce moment, l'Autriche se trouva à la tête d'un vaste système d'attaque, contre la Turquie, et s'éleva formidable sur les débris arrachés par la chrétienté aux infidèles.

Les Turcs conservèrent dans les guerres le même principe de conduite que précédemment; entreprendre peu, s'avancer pas à pas, agir rapidement, mais avec de grandes masses pourvues de tout, préparées longtemps d'avance. La composition et l'organisation de ces masses restèrent stationnaires à fort peu près. La moitié de l'effectif comprenait des troupes irrégulières, principalement de cavalerie; l'autre moitié comprenait partie égale d'infanterie et de cavalerie régulières. Ces armées traînaient à leur suite des quantités immenses de bagages, une artillerie, et un parc de munitions très nombreux.

Les Turcs avaient toujours employé des masses énormes d'artillerie ; elles avaient été leur plus puissant moyen d'action et d'influence contre les peuples morcelés ou ignorants qu'ils avaient conquis, contre les armées chrétiennes qu'ils avaient écrasées. Réduits désormais, à une défensive continue, ils s'habituèrent de plus en plus à mettre leur confiance dans l'artillerie ; mais cette arme si exigeante, fut la principale victime de l'immutabilité musulmane. Elle resta presque stationnaire, par suite grossière, et très inférieure en valeur aux artilleries chrétiennes, qui profitaient avec empressement de tous les progrès réalisés. Aussi, avec la supériorité en artillerie disparut, pour les Turcs, la supériorité dans les grandes actions de la guerre, et par suite la domination politique.

Comme précédemment, les Turcs trop peu avancés en sciences et en industrie, pour créer eux-mêmes leur artillerie, mettaient à contribution tous les États d'Europe pour se procurer les éléments divers de cette arme. Ils s'efforçaient d'attirer auprès d'eux, les artilleurs, les ingénieurs de tout pays, et les conservaient en les payant largement, en leur assurant de grands avantages. Tous les hommes de l'artillerie étaient réunis dans le corps des Topdjis, organisé régulièrement et militairement, dont l'influence et la considération allaient toujours augmentant. Le matériel était fourni en grande partie par les étrangers ; de tous côtés on achetait de la poudre, dont les armées ottomanes faisaient un usage considérable, des pièces et des projectiles, etc. La France, l'Angleterre, la Suède et la Hollande étaient les principaux fournisseurs de ce matériel. Enfin l'empire avait des fonderies établies par les étrangers, et qu'entretenaient les riches mines de l'Asie. De grands arsenaux de constructions et de réparations étaient distribués dans le royaume ;

les principaux étaient à Constantinople, Pera, Bude, Belgrade.

Un tel mode de formation, devait amener une grande confusion, et beaucoup de lumières dans l'artillerie turque; mais tous ces éléments divers étaient soumis au despotisme absolu, qui dominait les choses ottomanes, étaient astreints à des formes et à des règles de conduite immuables, de sorte que la confusion et les progrès se trouvaient considérablement diminués.

L'artillerie turque n'employait que les canons et les mortiers. Les calibres des canons étaient nombreux, variaient de 3 à 100. Mais ceux supérieurs à 30 étaient exceptionnels, et réservés pour des circonstances extrêmement rares. Les calibres les plus employés étaient compris entre 3 et 24 pour les canons, ceux des mortiers étaient forts.

Les canons avaient une longueur moyenne, mais étaient extrêmement lourds à cause des surépaisseurs de métal. Les pièces turques présentaient cette particularité de construction, que le diamètre à la volée était le même qu'à la culasse. Cette disposition offrait l'avantage de bien couvrir les canonnières, et de régler *sans instrument le tir horizontal*. Ce dernier avantage était précieux pour les Turcs, qui étaient fort ignorants sur le pointage, et qui tiraient avec beaucoup de lenteur. Le chargement de ces pièces se faisait toujours à la lanterne, avec poudre et boulets séparés. Une habitude remarquable et assez bonne, surtout avec les projectiles peu réguliers, était d'envelopper le boulet avec de la peau, pour diminuer le vent. L'artillerie turque employait souvent la mitraille, du fer ou du plomb, soit dans les retranchements, contre les attaques allemandes, soit dans les batailles, contre les cavaleries russes et polonaises. Cette artillerie augmentait de plus en plus l'emploi des projectiles creux, qui géné-

ralement étaient de forts calibres, et tirés avec les mortiers. Ces projectiles servaient surtout dans les sièges, dans les attaques des positions retranchées, et des lignes de palanques dont l'usage se répandait beaucoup.

Ainsi, les pièces turques étaient lourdes, de calibres peu réguliers, de construction grossière; elles tiraient lentement et peu juste, les affûts étaient peu longs, portaient vers la crosse deux petites roulettes, et au bout de la crosse une chaîne à laquelle pouvaient s'atteler les chevaux. Ces dispositions, vicieuses pour le tir, avaient de grands avantages pour les mouvements de la pièce, lui permettaient d'agir avec la cavalerie.

Les armées turques employaient généralement près de trois pièces par mille hommes de troupes régulières d'infanterie ou de cavalerie. Cette proportion donna, pour les grandes armées turques de cette époque, des masses de 200 à 400 bouches à feu. Les munitions étaient calculées à raison de cent coups par pièce; mais le parc trainait en outre un approvisionnement considérable de poudre; c'est que les Turcs faisaient un grand usage des mines, et que chaque jour, à la prière, toute l'artillerie de l'armée faisait une décharge générale.

La masse de pièces employées par les armées turques, se partageait en deux espèces : 1^o la grosse artillerie, comprenant les gros canons et presque tous les mortiers; souvent elle marchait à part de l'armée, et paraissait seulement pour les sièges; mais, d'autrefois, elle suivait et agissait dans les attaques et les défenses de positions; 2^o l'artillerie de campagne, qui était ainsi composée : 0,15 à peu près de canons des calibres de 6 à 18, formaient le parc et restaient ordinairement près du quartier-général : 0,85 de canons des calibres de 6 à 2, formaient l'artillerie de troupes, ac-

compagnaient ces derniers dans toutes les circonstances, et étaient partagées en petites batteries.

Dans les batailles, les armées s'établissaient : l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Ces troupes se disposaient toujours par gros bataillons et gros escadrons, sur plusieurs lignes étendues et concaves. Les pièces de parc étaient placées au centre, au point le plus important à protéger ; les pièces de troupes étaient partagées en batteries dans les intervalles. Des corps considérables de cavalerie, manœuvrant avec rapidité, devaient tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi, chercher à l'attirer sous le feu de l'artillerie qui se déplaçait très rarement. Cette artillerie, n'employant le plus souvent que le feu horizontal, couvrait le champ de bataille de projectiles dont les ricochets nombreux pouvaient faire de grands ravages ; mais ces ravages étaient dispersés dans l'armée ennemie ; puis les ricochets étaient souvent empêchés par la nature du terrain.

Les Turcs faisaient toujours leurs guerres grosses et courtes, dans un but déterminé de siège ou de bataille ; ils s'avançaient droit et en masse vers ce but. Près de l'ennemi, ils marchaient unis et serrés, l'artillerie de troupes placée dans les intervalles des corps. L'armée était précédée d'une forte avant-garde, composée surtout de cavalerie, et ayant avec elle beaucoup de petites pièces.

Les armées ottomanes devaient rechercher pour combattre les plaines découvertes ; mais vers la fin de la guerre, la position défensive, le faible moral des troupes ébranlées par les revers et le désordre politique, l'influence des Allemands qui sortaient des luttes occidentales, amenèrent l'emploi plus répandu des guerres de positions retranchées. Les Turcs bordaient de pièces d'artillerie leurs retranchements comme leurs lignes de bataille. Pour attaquer les camps enne-

mis, ils commençaient à agir avec la méthode et la lenteur des sièges, cheminant, pour entourer la position de batteries, pour la rendre insoutenable par la violence du feu.

Contre la nombreuse artillerie des Turcs, contre leurs masses de cavalerie, harcelant de tous côtés, contre leurs solides janissaires, il fallait une artillerie nombreuse, forte dans son action, légère dans ses mouvements. Montécuculli appréciait fortement les avantages que devait procurer cette arme. *Contre les Turcs*, disait-il, *je compte avant tout sur l'artillerie, qu'ils craignent par-dessus tout*. Aussi, pour agir contre eux, Montécuculli demandait une artillerie énorme, à côté de celle employée par les armées occidentales, il voulait près de cinq pièces par mille hommes, et les organisait ainsi : 1^o le parc contenant une pièce par mille hommes, comprenait 0,35 en mortiers et obusiers, 0,15 en canons de 24, 0,50 en canons de 12 et de 6; 2^o les pièces régimentaires du calibre de 3, étaient distribuées aux troupes d'infanterie et de cavalerie, à raison de quatre pièces par mille hommes.

Par suite du manque de ressources, les armées chrétiennes, surtout celles employées par Montécuculli, n'eurent jamais une artillerie aussi forte. Cependant, ces armées furent plus fournies en matériel que celles employées en Occident; moyennement, elles eurent par mille hommes un peu moins de trois pièces. Les plus célèbres généraux autrichiens, le duc de Lorraine, Louis de Bade, le prince Eugène, eurent toujours une très nombreuse artillerie, et se rapprochèrent quelquefois de la quantité demandée par Montécuculli. Du reste, la proportion des calibres indiquée par ce grand capitaine, fut généralement celle admise.

Ainsi les armées chrétiennes, dont la force en troupes, dé-

passa la moitié de celle des Turcs, se présentèrent dans les luttes avec une artillerie généralement supérieure en nombre. Mais à cela ne se bornait pas la supériorité. Le personnel des artilleries chrétiennes, surtout de celle autrichienne, était plus instruit, mieux organisé, plus à hauteur des progrès que le personnel turc. Dans le matériel, les calibres étaient moins nombreux, plus solides et réguliers; les pièces étaient plus uniformes, plus exactes dans leurs proportions, avaient un tir plus juste, une légèreté plus grande: on employait des pièces courtes, chambrées, ayant de douze à dix-huit calibres de longueur d'âme, et pesant moins de 150 fois le boulet; ces pièces avaient un service plus rapide que les autres et pouvaient être pointées à toutes les distances. On faisait un grand usage de la mitraille; les projectiles creux, tirés avec les mortiers et obusiers, étaient très employés; ils étaient fortement recommandés par Montécuculli: les chevaux, disait-il, ne peuvent résister au feu et aux éclats des grenades.

Les affûts et voitures des artilleries chrétiennes, étaient plus rationnels, plus mobiles et plus perfectionnés que chez les Turcs. Les crosses d'affûts des pièces régimentaires, étaient très recourbées, afin de pouvoir marcher vite sur le champ de bataille.

Les armées chrétiennes avaient donc une artillerie supérieure en nombre, en personnel, en perfection, mobilité et service des pièces; cette artillerie constituait la principale force des armées chrétiennes; elle fut la grande cause de leurs succès; de même que dans l'époque précédente, la supériorité des Ottomans, en artillerie, avait été la principale cause de leurs victoires sur les armées chrétiennes.

L'opinion était désormais répandue en Europe, que la plus puissante action contre les Turcs, était le feu; tous les

efforts des armées, qui leur furent opposées, tendirent alors à développer cette action. L'infanterie abandonna presque entièrement l'usage des piques, et commença à oser s'établir devant les masses de cavalerie, en lignes n'ayant que trois rangs de profondeur. Comme les masses turques menaçaient de tous côtés, ces lignes minces de troupes durent être disposées de manière à faire front partout; et se déployèrent sur la surface de carrés; renonçant dès lors à chercher leur solidité dans le choc ou la résistance au choc, ces lignes d'infanterie mirent tous leurs efforts à détruire les masses choquantes, par un feu nombreux, rapide et perfectionné.

Alors, les armées chrétiennes commencèrent à se couvrir par des obstacles, tels que chevaux de frise, capables d'arrêter l'ennemi sous le feu; elles s'armèrent de fusils, s'entourèrent de petites pièces d'artillerie, placées dans toutes les parties de l'armée, clouées en quelque sorte aux éléments de troupes. Ainsi disposées, les armées chrétiennes faisant de tous côtés un feu violent de mousqueterie, de mitraille, de boulets, de projectiles creux, devaient repousser la cavalerie turque.

Mais pour agir contre les janissaires, soutenus toujours par de fortes pièces, il fallait battre longtemps et d'avance par une solide artillerie. Les pièces de parc étaient destinées à cet usage; quelquefois elles étaient partagées en un petit nombre de batteries devant le front; quelquefois même elles étaient réunies en une seule masse, qui concentrait son feu contre les janissaires.

Cette artillerie ainsi disposée, et faisant un feu rapide et continu, ébranlait les masses turques et les mettaient en désordre; aussi, Montécuculli recommandait de ne s'avancer à l'attaque qu'avec les cuirassiers, soutenus d'un grand nom-

bre de petites pièces; la masse de l'infanterie devait rester en position, pour servir de point d'appui et de ralliement.

Dans toutes ces batailles entre les Turcs et les chrétiens, les troupes ne s'avançaient jamais à l'attaque, sans que les bataillons ou escadrons fussent flanqués par des batteries de petites pièces, qui approchaient souvent de très près. Les défaites étaient pour les deux armées, des déroutes complètes, à cause de la grande quantité de la cavalerie. Le plus souvent presque toute l'artillerie du parti vaincu restait sur le champ de bataille.

§ 2.

L'énergique et sévère Amurath IV avait, pendant son règne trop court, rendu la force et l'éclat à l'empire ottoman; il laissa des armées nombreuses et solides. Mais après lui vint Ibrahim, prince d'une nullité déplorable, vil débauché qui épuisa les plus grandes richesses dans les caprices d'un luxe effréné. Cependant les armées obéissant quelque temps à l'impulsion vigoureuse imprimée par Amurath, eurent encore quelques succès : les Cosaques furent chassés d'Azof; une longue guerre fut soutenue contre les Vénitiens sur mer, dans l'île de Crète, et en Dalmatie. Mais bientôt, victimes d'un déplorable gouvernement, les armées manquèrent de forces suffisantes, et l'artillerie turque resta plusieurs années impuissante contre les remparts de Candie. L'empire appauvri, relâché dans tous ses ressorts, marchait avec rapidité vers sa décadence. Heureusement Ibrahim mourut.

Mahomet IV, encore enfant, succéda à son père en 1648; longtemps le gouvernement fut le jouet des intrigues et des révoltes; les finances étaient épuisées et les forces militaires

négligées; les sièges dans l'île de Crète restaient paralysés faute d'artillerie, de munitions et d'hommes pour le service. Enfin, après une longue anarchie, le gouvernement de l'empire fut remis au grand vizir Kupurli. Sévère, actif, vigilant, Kupurli maintint l'ordre, rétablit les ressources et la force des armées. Partout l'artillerie reparut comme le principal moyen d'action. En 1657, des batteries établies sur les côtes des Dardanelles, repoussèrent la flotte vénitienne qui avait battu celle ottomane, lui arrachèrent la victoire. Une forte artillerie conquit les îles de Ténédos et de Lemnos, soumit plusieurs villes de la Transylvanie, fit rentrer dans l'obéissance plusieurs révoltes partielles en Perse, en Egypte, en Valachie, conquit Gross Wardén en Hongrie, renforça le siège de Candie dans l'île de Crète. Kupurli mourut en 1661, recommandant au jeune sultan de s'occuper des affaires, d'augmenter le plus possible les finances pour alimenter et employer de fortes armées.

Achmet Kupurli succéda à son père dans la charge de grand vizir; il déploya beaucoup de vigueur et d'habileté pour accroître la puissance de l'empire. Après de grands et longs préparatifs, il envahit la Hongrie avec une armée de 120,000 hommes ayant une artillerie de 15 pièces de parc et 120 pièces de troupes. L'Autriche chargée de s'opposer à cette invasion, se ressentait encore de l'épuisement amené par la guerre de Trente-Ans; de plus les Hongrois refusèrent de fournir les contingents demandés. De là résulta que les armées allemandes, qui voulaient s'opposer à l'invasion des Turcs, furent faibles et facilement détruites. Kupurli réduisit quelques postes importants comme Neu-Haussel, puis il se retira pour prendre ses quartiers d'hiver et préparer une nouvelle invasion.

L'empereur Léopold travailla activement à réunir une

armée dans laquelle s'empressèrent d'accourir les contingents de toute l'Allemagne, et 6,000 Français. En attendant la réunion de ces forces, il conserva ses troupes en campagne pendant l'hiver, afin d'insulter les quartiers des Turcs, et de ravager le pays que devait parcourir l'invasion. Pour ces expéditions, les corps autrichiens n'avaient qu'une artillerie peu nombreuse et de faible calibre. Ainsi Montécuculli avait pour 9,000 Allemands et 16,000 hommes de troupes irrégulières, 12 canons de campagne et 1 mortier. Ces corps d'armée firent de très grands ravages pendant leurs marches rapides, mais échouèrent contre plusieurs postes, faute d'artillerie assez forte.

Kupurli ayant complété son armée, s'avança avec 40,000 hommes de troupes régulières et 100 canons. Il refoula l'armée chrétienne, encore incomplète, jusque sous Serinwarr, et voulut forcer le passage de la Murr. L'habile Montécuculli, qui prit le commandement de l'armée chrétienne, se trouva trop inférieur pour défendre ce passage avec succès; alors, par des marches bien ordonnées, dans lesquelles l'artillerie était disposée pour soutenir les troupes contre la cavalerie turque, il se porta derrière la Raab, afin de hâter sa jonction avec les troupes de France et d'Allemagne qui arrivaient avec des canons. Les Turcs, après un grand feu d'artillerie contre Serinwar, enlevèrent cette forteresse et marchèrent sur la Raab. Montécuculli, pour bien défendre le passage de cette rivière, posta le gros de l'infanterie et de l'artillerie dans une position centrale au milieu de montagnes, puis, avec la cavalerie, les dragons et quelques pièces légères, il côtoya la rive gauche de la Raab, marchant à la même hauteur que les ennemis. Les Turcs longeaient la rive droite; toutes leurs tentatives furent prévenues ou repoussées. Alors Kupurli se décida à forcer le

passage vers l'abbaye de Saint-Gothard, malgré la présence de l'armée chrétienne. (Planche XI, fig. 3.)

Montécuculli était établi en face du point de passage, sur deux lignes, ayant une forte réserve; 18 pièces de parc en deux batteries étaient placées devant les ailes, et enfilait les branches d'un fort saillant que la Raab formait devant le centre. Une batterie manquait devant ce centre, et Montécuculli regretta toujours de n'avoir pas eu plus de canons dans cette bataille. Les lignes de troupes étaient une combinaison habile de bataillons, d'escadrons et de petites pièces disposées pour se soutenir mutuellement. Montécuculli avait recommandé à son artillerie de ne pas tirer par salves, mais d'entretenir un feu continu.

Pendant la nuit, les Turcs établirent leurs pièces de parc près du quartier général, sur une forte hauteur qui dominait la plaine; de plus ils cachèrent 15 pièces en trois batteries sur la rive droite de la Raab, au sommet du coude, en face du centre des chrétiens. Le matin, les postes allemands furent chassés par le feu de cette artillerie. Un corps de janissaires et de spahis passa avec quelques pièces légères, et mit en désordre le centre de l'armée chrétienne composée d'Allemands; mais Montécuculli, dirigeant sur ce corps victorieux le feu des batteries, ploya ses ailes, battit et entourait le corps ennemi, le poussa dans le coude de la Raab, et le culbuta dans la rivière. Les batteries turques de la rive droite, masquées par leurs troupes, inquiétées par la mousqueterie ennemie ne purent agir.

Une longue paix fut la conséquence de cette mémorable bataille. L'Autriche, quoique victorieuse, avait signé un traité désavantageux.

Débarrassé de l'Autriche, Kupurli, qui développait de

plus en plus la force et les richesses de l'empire ottoman, résolut d'en finir avec la guerre de Crète. Il fit des approvisionnements immenses en artillerie pour écraser Candie, et cette ville, ruinée par les projectiles et les mines, capitula; enfin en 1669, l'île de Crète fut conquise après 25 ans de siège.

De grandes guerres éclatèrent ensuite entre la Turquie et la Pologne. En 1672, une armée ottomane forte de 200,000 hommes et 340 pièces d'artillerie, envahit l'Ukraine, emporta rapidement les places les plus importantes, et imposa un traité honteux au roi de Pologne. Mais la noblesse polonaise repoussa ce traité, et rassembla une armée de 38,000 hommes et 40 pièces d'artillerie. Sobieski conduisit ces forces contre l'armée ottomane établie sur les hauteurs retranchées, autour de Choczim sur le Dniester. Une partie des batteries turques furent éteintes ou maintenues par le feu habilement dirigé de l'artillerie polonaise, une autre partie fut surprise par l'infanterie, et tournée contre les troupes turques. L'armée ottomane, attaquée et battue de tous côtés, fut mise dans un grand désordre et périt presque entièrement sous le feu de l'artillerie, ou dans les eaux du fleuve.

En 1674, les Turcs passèrent de nouveau le Dniester avec une nombreuse artillerie, ravagèrent l'Ukraine, prirent plusieurs places, mais vinrent se briser contre la belle défensive que Sobieski avait établie autour de Lemberg; leur cavalerie, peu soutenue de canons, fut dispersée par les batteries des Polonais.

Tous ces échecs ne pouvaient abattre la puissance des Turcs, et en 1676 ils revinrent avec une armée de 200,000 hommes et 300 pièces d'artillerie, parmi lesquelles une centaine étaient de gros calibre. Sobieski marcha contre eux ;

mais près de Zurawno, il se trouva enfermé entre le Dniester et l'armée turque, laquelle commença de dresser ses formidables pièces de gros calibre. Sous la protection de ces batteries, les Turcs cheminèrent contre le camp polonais et l'entourèrent de batteries de plus en plus rapprochées. 4 mortiers et 4 gros canons de calibres monstrueux, 80 pièces de gros calibre partagées en trois batteries, étaient établies derrière des retranchements et tonnaient constamment avec 200 autres pièces de calibres inférieurs. Le camp polonais fut cruellement ravagé par ce feu terrible. Sobieski, par ses mouvements audacieux et habiles, appuyé de son artillerie, se maintint quelque temps. Mais ses munitions s'épuisèrent, son artillerie dut rester silencieuse ; celle des Turcs, au contraire, se rapprocha de plus en plus, continua son feu terrible de telle sorte, que les Polonais en étaient réduits à se cacher dans les fossés ou au pied des épaulements. L'armée de Pologne devait être détruite par ce feu continu et concentré ; mais elle fut sauvée par la découverte de quelques poudres, qui permirent à l'artillerie de tirer quelques coups de mortiers. Les Turcs, démoralisés déjà par l'indiscipline et la fatigue, crurent que les Polonais avaient reçu des renforts, et leur offrirent la paix, qui fut acceptée en 1676.

Les Cosaques de l'Ukraine s'étant mis sous la protection de la Russie, la guerre éclata entre cet empire et les Turcs. En 1677, une armée ottomane vint assiéger Cehryn ; mais elle fut impuissante, et dut se retirer en abandonnant toute son artillerie. Pour réparer cet échec le sultan fit des préparatifs immenses, fit fondre beaucoup de pièces d'artillerie, et reparut devant Cehryn en 1678. L'armée russe, forte de 100,000 hommes, était dans les environs pour faire lever le siège. De nombreuses escarmouches eurent lieu, l'artillerie y agissait en grand nombre ; dans le plus important de

ces combats les Turcs avaient 50 pièces pour 10,000 hommes Cehryn et quelques forts furent pris par les Turcs ; ensuite la guerre languit jusqu'en 1681 ; elle fut terminée par un traité de paix.

Léopold , empereur d'Autriche , luttait depuis longtemps pour asservir la Hongrie à son pouvoir absolu. Les armées impériales s'épuisèrent dans les guerres difficiles contre des ennemis qui , partagés en corps irréguliers et n'ayant avec eux que quelques pièces légères , agissaient toujours avec audace et rapidité. Léopold ne pouvant vaincre les Hongrois , dut céder à leurs prétentions. Mais Tékély , le jeune chef du soulèvement , refusa de croire à la sincérité de l'Autriche et appela le secours de la Turquie. Dès 1682 , une armée ottomane parut en Hongrie , et enleva rapidement la place de Fulck où Tékély fut proclamé roi.

En 1683 , les Turcs voulurent pousser ces succès , et profiter de l'épuisement de l'Autriche pour écraser cette puissance. Une armée de 300,000 hommes et 400 pièces d'artillerie , parmi lesquelles 60 canons de 48 , traversa rapidement la Hongrie , culbuta un corps ennemi sur les bords de la Raab , arriva devant Vienne , et commença un feu terrible contre les bastions de Lebl et de la Couronne ; des brèches considérables furent ouvertes , et l'intérieur de la ville fut cruellement ravagé par les projectiles creux. L'artillerie de la place était presque épuisée , le comte de Leslé , grand maître , avait été tué. Un assaut général fait par l'immense armée turque , eût sûrement emporté la ville ; mais le grand vizir ne voulut jamais l'ordonner , et se réduisit à des assauts partiels qui furent toujours repoussés. Cependant la garnison , malgré son héroïque résistance , était aux abois.

Alors une armée chrétienne se rassembla pour repousser

les infidèles. Cette armée se composait des contingents divers des Etats allemands, ayant en tête l'Autriche, la Bavière, la Saxe, etc... et d'une belle armée-polonaise commandée par Sobieski. Les contingents allemands consistaient surtout en infanterie, et n'avaient avec eux que quelques pièces de petit calibre avec quelques pièces de parc très lourdes. L'armée polonaise comptait 25,000 hommes presque tous de cavalerie, et un parc de 28 pièces légères commandées par le grand maître Konski.

L'armée chrétienne ayant réuni 70,000 hommes, passa plusieurs jours à s'organiser, à prendre ses dispositions, et s'avança enfin sous la conduite de Sobieski, pour faire lever le siège. Pendant trois jours on resta en marche au milieu de terrains extrêmement difficiles; des milliers de paysans travaillaient aux chemins pour les voitures d'artillerie; les soldats transportaient à bras une partie du matériel. Malgré tous ces efforts, les lourdes pièces allemandes durent être abandonnées; les pièces polonaises purent seules accompagner l'armée, grâce à la légèreté du matériel, à la persévérance et à l'habileté du personnel et de son digne chef Konski. Enfin Sobieski, parvenu avec une petite avant-garde sur un mamelon, d'où l'on découvrait parfaitement la position ottomane, fit venir 2 pièces polonaises pour tirer sur la tente du grand vizir, autour de laquelle se pressait un nombreux état-major. Les pièces arrivèrent après de grands efforts; mais les caissons ne purent suivre, et quelques munitions portées à bras furent bientôt épuisées.

Les deux armées étaient en présence, disposées sur des hauteurs. Les Turcs, laissant dans les tranchées leur grosse artillerie pour battre constamment la ville, s'avancèrent à la rencontre des chrétiens, et se disposèrent en un grand nombre de lignes sur un plateau en face du Kalenberg. La nom-

breuse artillerie de campagne formait de grandes batteries sur le front, mais principalement vers le centre gauche où était la tente du grand vizir. L'armée chrétienne formait quatre lignes dont la seconde était, suivant la coutume polonaise, composée entièrement de cavalerie. L'artillerie était partagée devant le front : 12 pièces polonaises soutenaient à l'aile droite, 8 pièces étaient au centre, autant à gauche.

Les chrétiens commencèrent l'attaque par une vive canonnade, puis descendirent la montagne, formés en cinq colonnes : la cavalerie marchait dans les intervalles, et l'artillerie devant le front. De 40 en 40 pas l'armée s'arrêtait, les pièces faisaient leurs décharges et étaient rechargées ; puis on continuait la marche. Les batteries turques faisaient un feu soutenu contre cette canonnade et cette marche des chrétiens, mais elles tiraient mal. Les chrétiens continuant leur marche, des masses de troupes turques se détachèrent de la ligne et se portèrent à leur rencontre sans pouvoir mener de canons avec elles, à cause de la difficulté du terrain parsemé de vignes. Les ennemis se choquèrent dans le vallon. Les batteries turques, placées trop haut ou masquées par les troupes, étaient presque sans action ; l'artillerie chrétienne, au contraire, dirigée d'une manière admirable par Konski, aussi savant dans l'art militaire qu'intrépide dans l'action, tirait de très près et à mitraille. Les troupes turques furent terriblement ravagées et se sauvèrent. L'armée chrétienne poursuivit les débris, et attaqua alors de tous côtés la position ennemie. On eut beaucoup à souffrir des batteries turques, dont plusieurs firent une vive résistance. Enfin les Ottomans furent mis en déroute. Quelques pièces seulement restèrent auprès des janissaires, et soutinrent vigoureusement la retraite ; tout le reste de l'artillerie composé de 120 canons de 48 et 74, 150 pièces de campagne, 40 mor-

tiers et une masse énorme de munitions, resta au pouvoir des chrétiens.

Le grand vizir rallia les débris de son armée, prit de l'artillerie à Bude, et put quelque temps tenir la campagne contre les poursuites de l'armée chrétienne; mais l'artillerie de campagne manqua aux Turcs dans les principales rencontres, et cette absence fut cause que les succès de troupes furent incomplets, et que les défaites furent faciles et terribles. Ainsi, près du fort de Parcan, sur le Danube, un corps de 8,000 cavaliers turcs tomba tout à coup sur la cavalerie polonaise qui formait l'avant-garde chrétienne, la culbuta et la mena battant jusqu'à l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie dont le feu dispersa les vainqueurs. Le lendemain, une grande bataille eut lieu dans la même plaine, 25.000 hommes de cavalerie ottomane étaient déployés, le dos au Danube, formant une seule et profonde ligne, soutenue par trois grosses colonnes d'escadrons; aucune artillerie n'appuyait cette impétueuse cavalerie. L'armée chrétienne, forte de 50,000 hommes, s'avança formée sur plusieurs lignes et hérissée de bouches à feu. Toutes les charges des Turcs furent brisées par un feu terrible, les escadrons furent rompus, refoulés dans le Danube; les 25,000 Ottomans furent presque entièrement détruits.

Ainsi les troupes turques, privées d'artillerie, tombaient sous le feu des batteries chrétiennes. Les places importantes tombaient aussi sous les coups de ces batteries. Mais toutes ces actions épuisèrent l'armée chrétienne, et bientôt Sobieski, abreuvé de dégoûts par l'ingratitude autrichienne, se retira dans ses Etats.

A peine sauvée de l'invasion, l'Autriche agit avec une activité et une habileté admirables pour frapper le colosse

ottoman. La Pologne attaqua la Moldavie, les Russes la Crimée, les Vénitiens déployèrent de grandes forces contre la Grèce, la plupart des Etats chrétiens se soulevèrent, enfin l'Autriche attaqua en Hongrie par de nombreuses et puissantes armées. Les Turcs firent de grands efforts pour résister à ces nombreux ennemis; mais malheureusement ces efforts furent dirigés par un sultan faible, par des ministres incapables. Les Polonais, les Russes et les Etats chrétiens furent maintenus; mais les Vénitiens firent des conquêtes importantes; mais les Autrichiens détruisirent de grandes armées turques, s'emparèrent des principales places ottomanes en Hongrie.

Montécuculli avait établi que l'artillerie devait être le principal moyen d'action contre les Turcs; l'habile duc de Lorraine, son élève et le premier des généraux allemands, eut toujours une forte artillerie, soit dans les batailles, soit dans les sièges; aussi, les succès de ce grand général furent nombreux et solides. En 1684, il réduisit un grand nombre de places, et défit plusieurs corps turcs. En 1685, il assiégeait Neuhausel, quand il partit tout d'un coup de devant cette place, avec une nombreuse artillerie, pour combattre une armée turque qui assiégeait Gran. Très inférieur en nombre, le duc de Lorraine s'établit entre deux montagnes qui appuyaient fortement ses flancs, et massa toute son artillerie devant le centre qui était le seul point abordable. Les masses turques attirées contre ce point, furent écrasées par un feu terrible, et se sauvèrent, laissant aux Allemands trente canons et seize mortiers. Vainqueur dans cette bataille, le duc de Lorraine revint enlever Neuhausel, où furent trouvées 93 bouches à feu. En 1686, il vint avec une armée de 90,000 hommes et une artillerie formidable, assiéger Bude, le rempart de l'islamisme; la place

fut enlevée, et sa perte entraîna celle de beaucoup d'autres villes.

L'empire ottoman fit les plus grands efforts pour réparer ces désastres; mais les ressources étaient presque épuisées, et malgré les contributions forcées qui furent imposées à tout l'empire, le grand vizir ne put réunir qu'une armée de 70,000 hommes et 66 pièces d'artillerie. Cette armée s'avança dans les plaines de Mohacs; mais là, elle fut complètement battue par le duc de Lorraine, dont l'artillerie mit en déroute les masses de cavalerie turque, et en poursuivit les débris à coups de mitraille. 20,000 Turcs, toute l'artillerie et les bagages restèrent sur le champ de bataille. L'empire ottoman fut consterné par tous ces désastres. Les troupes rassemblées près de la capitale, se soulevèrent, forcèrent le grand vizir et le sultan à déposer l'autorité.

Soliman II, esprit médiocre, vieilli dans les pratiques religieuses, monta sur le trône. Les troupes restèrent longtemps en état de révolte, dominèrent la capitale et tout le gouvernement. Les armées manquèrent contre les Impériaux, qui soumièrent Semendria et Belgrade, le boulevard de la guerre contre les chrétiens. La consternation fut immense dans l'empire ottoman; le sultan voulut se mettre à la tête des armées pour relever leur courage, mais les ressources manquaient; on put encore, au moyen de réquisitions, avoir des troupes et les équiper; mais l'épuisement général ne permit pas d'avoir assez d'artillerie. Quelques succès partiels eurent lieu, surtout en Bosnie; mais des places importantes tombèrent encore, et les victoires de Louis de Bade dispersèrent les dernières armées ottomanes.

Pour ses batailles, Louis de Bade avait toujours, outre son artillerie de parc, de nombreuses pièces qui suivaient partout les troupes. En 1688, il marcha, avec sa cavalerie et

quelques petites pièces, à travers les montagnes de Bosnie, surprit et culbuta un corps nombreux de Turcs à Tanowitz. Du reste, le grand nombre de pièces de troupe faisait que l'artillerie de parc était assez peu nombreuse, et pouvait être réunie dans une position avantageuse et assurée. A la bataille de Nissa, qui fut une des plus importantes remportées par Louis de Bade, presque toute l'artillerie allemande était établie sur une hauteur ; de là, elle fit de grands ravages dans les janissaires, et repoussa la cavalerie turque qui voulait tourner la gauche impériale. Les Turcs, mis en déroute, perdirent presque toute leur artillerie consistant en 30 pièces.

Par ces défaites multipliées, la Turquie avait perdu de nombreuses possessions, était épuisée d'argent, de troupes et de matériel. Mais Mustapha-Kupurli fut nommé grand vizir ; génie élevé, ministre actif, il réveilla le courage et la confiance des Turcs, rétablit les ressources, réorganisa les forces militaires, fit fondre de grandes quantités d'artillerie. A la tête d'une armée formidable, Kupurli marcha en Hongrie, battit plusieurs corps impériaux, et enleva toute leur artillerie, reprit une grande quantité de places, parmi lesquelles Belgrade, puis rentra couvert de gloire dans Constantinople.

Le sultan Achmet II, qui avait succédé à Soliman, laissa le grand vizir maître absolu du gouvernement et de l'armée. Kupurli, ayant rassemblé une armée munie de 160 pièces d'artillerie, résolut de frapper un grand coup, et vint attaquer l'armée impériale, commandée par Louis de Bade, et campée près de Salankemen. Louis de Bade avait établi sur une hauteur qui dominait le camp ennemi, 80 pièces d'artillerie ; pour faciliter l'action de ces pièces, il avait résolu de faire agir sa ligne de bataille en refusant la droite ;

mais par suite d'erreurs, de retards éprouvés par la gauche et le centre, la droite attaqua la première, et alors l'action de l'artillerie se trouva masquée en partie. Les Turcs profitant de ce funeste accident, se précipitèrent contre l'armée chrétienne. Alors eut lieu une mêlée terrible; les Allemands avaient pour eux leur discipline, leur puissante mousqueterie et la mitraille de quelques petites pièces; les Turcs avaient une tourbillonnante cavalerie et une centaine de bouches à feu; mais l'action de ces pièces était souvent paralysée par les attaques de troupes. Enfin, les Autrichiens furent vainqueurs, mais après avoir éprouvé des pertes énormes. Les Turcs eurent 25,000 hommes hors de combat et abandonnèrent 154 pièces d'artillerie; mais la perte la plus grande pour la Turquie fut celle de Kupurli, qui fut tué en se précipitant le cimeterre à la main au milieu des rangs ennemis.

Après la mort de Kupurli, le pouvoir passa entre les mains de plusieurs vizirs qui se succédèrent rapidement, sans apporter de grands changements à l'état de l'empire. Les opérations militaires languirent; les Autrichiens, occupés par la guerre contre la France, ne purent faire de grands efforts. La Turquie ayant ses ressources épuisées, influencée par l'Angleterre et la Hollande, conduite sans vigueur, resta dans l'inaction; mais le jeune Mustapha II devint sultan après la mort d'Achmet (1695). Caractère ferme, esprit puissant, il voulut gouverner par lui-même, et se mit à la tête des armées.

A force d'économie et d'activité, on parvint à réunir des ressources, à lever des troupes, à munir d'artillerie les places, les armées et les flottes. Partout les plus brillants succès accompagnèrent les Ottomans. Mustapha pénétra en Hongrie, prit plusieurs places, écrasa un corps autrichien

près de Lugos, après un combat terrible, où le feu de l'artillerie et de la mousqueterie allemande fit de grands ravages. Ces succès imprimèrent une grande ardeur aux Ottomans. En 1696, Mustapha, avec une armée plus forte que la précédente, alla faire lever le siège de Temeswar, fit doubler l'artillerie de cette place et de Belgrade. Ces guerres et ces dépenses continuelles épuisèrent les dernières ressources. Cependant des économies, des impôts et des réquisitions onéreuses fournirent encore de quoi organiser une belle armée, à la tête de laquelle Mustapha pénétra en Hongrie (1697.)

L'Autriche ayant terminé, par le traité de Ryswick, ses luttes contre la France, redoubla d'efforts en Hongrie. Une grande armée impériale, commandée par le prince Eugène, était arrivée sous Peterwaradin; pour prévenir les Turcs devant cette place, Eugène avait détaché en avant le prince de Commercy, avec douze régiments de cavalerie et douze canons légers. L'armée ottomane, arrivée vers la Theiss, se partagea en deux parties. Le grand vizir, avec une forte artillerie de campagne, passa la rivière et se porta vers Peterwaradin; là, ayant trouvé solidement établis les Impériaux, forts de 30,000 hommes et 70 canons, il se retira vers la Theiss, et remonta la rive droite de cette rivière, pendant que le sultan avec l'autre partie remontait la rive gauche. Eugène poursuivit cette retraite, de manière à marcher le plus rapidement et le plus sûrement possible. Son armée formait treize colonnes; celle du milieu était formée par le parc peu nombreux d'artillerie : chaque colonne de troupes avait plusieurs pièces de brigade. Le grand vizir sentant le danger de sa position, pressa sa marche, et ayant une assez forte avance, il commença le passage de la Theiss à Zentha. Eugène, voulant surprendre cette opé-

ration difficile, se porta rapidement en avant avec sa cavalerie et plusieurs pièces légères. (Pl. XI, fig. 4.)

Les Turcs, pour couvrir leur passage, avaient formé une vaste tête de pont, composée de deux lignes à redans, concentriques et presque circulaires. Près de cent pièces de campagne bordaient ces retranchements, battaient toute la plaine, et protégeaient les corps de cavalerie, laissés pour apercevoir et maintenir l'ennemi. Les grosses pièces d'artillerie avaient déjà passé le pont, de sorte que le sultan avait, sur la rive gauche de la Theiss, la plus grande partie de ses troupes et toute sa grosse artillerie. Dans la confusion et la précipitation du passage, les Turcs paraissent avoir oublié d'employer cette forte artillerie à flanquer la tête de pont.

Eugène, arrivé avec son avant-garde, refoula la cavalerie avancée dans la plaine, poussa jusqu'aux retranchements, dont l'artillerie le salua par des décharges. Eugène fit reculer sa cavalerie, et entretenit la canonnade avec ses petites pièces, en attendant l'infanterie et l'artillerie, qui se hâtaient le plus possible. Quand tout fut arrivé, Eugène distribua ses troupes et son artillerie sur un vaste demi-cercle qui embrassait la position ennemie. Les pièces de parcs formèrent trois fortes batteries contre les flancs et le centre des retranchements. Une vive canonnade, puis une attaque générale eurent lieu sur toute la ligne. La mitraille de l'artillerie turque repoussa tous les assauts, et mit dans un grand désordre la gauche allemande; cette dernière était sur le point d'être eulbutée par une forte sortie de cavalerie turque, mais Eugène arriva sur ce point avec un renfort d'infanterie et quelques canons trainés à bras. La cavalerie turque fut repoussée, les retranchements furent enlevés, et l'armée turque mise en déroute. Quelques batteries chrétiennes, disposées sur la rive droite de la Theiss, mirent un

désordre affreux dans les masses de troupes, d'artillerie et de bagages, entassées sur la rive gauche. Les Turcs perdirent près de 25,000 hommes, plus de 150 pièces d'artillerie et une quantité énorme de bagages.

Le sultan travailla avec une grande activité à réorganiser une nouvelle armée. Eugène, avec 6,500 hommes, douze petits canons et deux mortiers, envahit la Bosnie, prit ou incendia quelques châteaux ; mais il finit par être repoussé par un petit corps musulman, rentra en Hongrie et prit ses quartiers d'hiver.

La Turquie était complètement épuisée et démoralisée par ces guerres continuelles et malheureuses contre l'Autriche, les Vénitiens, les Polonais et les Russes. Ne pouvant plus soutenir la lutte, elle accepta la paix de Carlowitz (1699), qui lui enleva la moitié de ses Etats d'Europe, qui dévoila sa décadence, qui détruisit sa puissance morale, et la terreur de ses armes sur la chrétienté.

SECTION II.

§ 1.

Pendant le 17^e siècle, le nord-est de l'Europe fut agité par de grandes guerres, auxquelles prirent part la Pologne, la Suède, la Russie, le Danemark, la Prusse, et accidentellement la Turquie et l'Autriche. Dans ces luttes, la Pologne occupa la position la plus importante ; elle brilla d'un dernier éclat, puis s'affaissa, tomba épuisée, minée par l'anarchie.

Sigismond Wasa, en 1632, réunit sous sa domination les trois royaumes de Pologne, de Suède et de Russie ; il épuisa les forces de la Pologne dans des guerres mal con-

duites, perdit une partie des possessions nationales, laissa une aristocratie funeste envahir de plus en plus le gouvernement. La seule compensation à toutes ces pertes fut l'état brillant de la civilisation, que Sigismond s'efforça de développer par l'importation des institutions occidentales. De l'état avancé de la civilisation et des grandes guerres précédentes résulta que l'artillerie fit beaucoup de progrès en Pologne. Cette arme, soumise dans ses créations et sa conduite à l'influence des officiers français, se présenta comme la plus instruite et la plus perfectionnée des artilleries du nord-est.

Le jeune Vladislav IV vint après Sigismond ; il rassembla une bonne armée, marcha contre les Russes qui assiégeaient Smolensk, et les obligea de lever le siège ; mais les tenaces ennemis, commandés par le Saxon Schein, grand maître de l'artillerie, s'établirent dans une forte position, se retranchèrent et s'entourèrent de batteries. Pendant quatre mois les armées restèrent en présence, se canonnant et augmentant sans cesse la hauteur de leurs retranchements ; enfin les projectiles creux lancés par l'artillerie polonaise, firent de si grands ravages dans l'armée russe, que cette dernière dut se retirer. Vladislav poussa jusqu'à Moscou, imposa la paix au Czar, et recouvra plusieurs possessions nationales.

La guerre contre les Russes étant finie, Vladislav chassa par quelques victoires les Tatars et les Turcs qui avaient envahi la Moldavie, força la Suède à la paix en l'effrayant par ses armements : Vladislav mourut en 1648, laissant la Pologne florissante après une assez longue paix.

Jean Casimir fut élu roi. Sous son règne se manifestèrent les symptômes de la décadence qui menaçait la Pologne depuis l'avènement des Wasa.

Les Cosaques de l'Ukraine qui couvraient la Pologne du

côté des Turcs, des Tatars et des Russes, se soulevèrent contre le joug odieux auquel voulait les soumettre une aristocratie orgueilleuse et cruelle.

Les Cosaques étaient guerriers, peu avancés en civilisation, mais redoutables par leurs audacieuses entreprises. Ils n'eurent longtemps d'autres armes à feu et d'autre artillerie que celles enlevées aux Turcs. Les expéditions contre l'empire ottoman sortaient tout à coup du Borysthène sur un grand nombre de bateaux plats, armés chacun de 6 petits canons et de 2 grosses arquebuses; ces forces flottantes passaient pendant la nuit sous l'artillerie des forts Turcs qui barraient l'embouchure du fleuve, et tombaient tout à coup sur les ennemis. Soumis à la Pologne et organisés en régiments par Etienne Bathori, les Cosaques rendirent de très grands services. Plusieurs fois, impatient du joug, ils essayèrent des soulèvements qui furent réprimés; mais vers 1648 l'oppression polonaise devint intolérable: le soulèvement fut général et se trouva dirigé par Chmielnicki, homme de génie, qui fit alliance avec le Khan des Tatars, et se trouva à la tête de 200,000 hommes pour résister aux armées polonaises. Dans ces masses de troupes, les Tatars qui entraient pour 100,000 hommes, n'avaient que de la cavalerie; les Cosaques avaient une armée complète composée de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Les défaites des corps polonais envoyés contre les premières troupes de Chmielnicki, la prise de quelques places telles que Barosa où furent trouvées 50 pièces, avaient fourni cette artillerie, qui bientôt fut nombreuse à la suite de l'armée. Chmielnicki, dans une marche audacieuse, battit trois corps polonais, soumit plusieurs villes, porta l'épouvante dans Varsovie, imposa le traité de Zburów, qui le fit roi des Cosaques, avec le droit d'entretenir un corps de 40,000 hommes.

Mais les deux partis violèrent le traité. Jean Casimir ordonna une levée en masse, et fit venir des renforts du Brandebourg ; alors, à la tête de 80,000 hommes et d'une nombreuse artillerie, il poussa droit aux Cosaques et leur livra bataille près de Berestesko. (Planche XII, fig. 1.)

L'armée polonaise était disposée sur trois lignes. Le centre de la première était formé par l'infanterie polonaise et prussienne, les deux ailes étaient composées de cavalerie ; toute la seconde ligne était formée de cavalerie seulement ; la troisième ligne, servant de réserve, était composée d'infanterie et de cavalerie. En arrière un vaste camp retranché avec quelques pièces d'artillerie, servait d'appui et de réduit : les bagages et les grosses munitions étaient restées dans ce camp. Quelques petites pièces étaient disposées près des bataillons et escadrons. L'artillerie de parc, placée en tête de l'infanterie de la première ligne, était sous les ordres du général Priemski, lequel avait servi longtemps dans les armées suédoises en Allemagne. Les Cosaques et les Tatars, au nombre de 200,000, formaient des lignes immenses qui occupaient des hauteurs. Les Cosaques étaient à droite avec cinquante pièces d'artillerie.

Après de nombreuses escarmouches de cavalerie et une vive canonnade, Jean Casimir s'avança sur tout le front. Les Tatars furent mis en fuite ; mais les Cosaques, faisant un feu violent de leur artillerie, résistèrent constamment. Les Polonais résolurent alors de les entourer, de les bloquer sous le feu des batteries ; ils firent venir des gros canons de la forteresse de Brady, jetèrent des ponts sur les marais auxquels étaient adossés les cosaques, puis construisirent un grand nombre de redoutes et de forts qui furent garnis de canons. Ainsi bloqués, les Cosaques firent un feu violent avec leurs canons ; mais l'artillerie polonaise, concentrant ses coups

contre leur armée resserrée, produisait de grands ravages. Les Cosaques, écrasés par cette artillerie, se trouvèrent réduits aux dernières ressources. Ils essayèrent des sorties, attaquèrent les batteries, mais toujours ils furent refoulés; enfin ils se soumirent et toute leur artillerie fut prise.

Les Polonais ne surent pas poursuivre leurs succès; les nobles forcèrent le roi à dissoudre l'armée. L'actif Chmielnicki rassembla de nouvelles forces, écrasa près de Batow un corps polonais de 9,000 hommes, en prit toute l'artillerie, et devint plus redoutable que jamais; bientôt il put bloquer une grande armée commandée par le roi, et imposer une paix humiliante à la Pologne; enfin Chmielnicki porta le plus grand coup à cette puissance en passant sous la domination de la Russie.

Au moment où la Pologne avait ses forces considérablement diminuées par ces guerres et cette défection, la Suède, la Prusse, la Russie, les Cosaques, les Transylvains et les Hongrois l'attaquèrent de tous côtés. Pour parer à de tels dangers, il eût fallu une grande unité et une grande énergie dans le gouvernement, mais précisément alors, par l'application du droit absurde du *liberum veto*, la diète fut dissoute; la Pologne resta sans gouvernement, sans autre armée que quelques corps irréguliers de cavalerie, en présence des solides armées ennemies pourvues d'une forte artillerie. Aussi partout les troupes de Pologne furent battues, partout les places tombèrent au pouvoir des ennemis, et partout le royaume fut ravagé d'une manière affreuse.

La Pologne paraissait perdue, mais l'énergie nationale se réveilla peu à peu. Les Suédois et les Transylvains répandus dans le royaume dévasté, décimés par l'indiscipline et la misère, se trouvaient partout dans un état de grande faiblesse; alors des résistances partielles purent s'organiser, se

réunir. Les vainqueurs furent chassés des villes et se trouvèrent sans ressources, pendant que Casimir, à la tête de la Pologne réveillée, des Tatars et des Cosaques revenus un moment sous leurs anciens maîtres, rassemblait une nombreuse armée. Mais toutes ces forces de Casimir ne consistaient guères qu'en masses de cavalerie, lesquelles furent battues sous Varsovie par l'armée peu nombreuse des Suédois et Brandebourgeois réunis. C'est que cette petite armée était composée d'une solide infanterie et d'une artillerie de campagne extrêmement nombreuse.

Les succès des Suédois amenèrent contre ce peuple une ligue générale; l'Autriche, la Russie, la Prusse, la Hollande, le Danemarck l'attaquèrent de tous côtés. Les Suédois, presque épuisés, durent évacuer leurs conquêtes, et acceptèrent la paix d'Oliwa qui fit de nouvelles brèches à l'empire polonais. Les Transylvains furent facilement chassés, et alors la Pologne n'eut plus que les Russes à combattre. Soutenu par l'Autriche et une partie des Cosaques, elle fit de grands efforts, et remporta de brillantes victoires aux sanglantes journées de Polonka et de Kudnow.

Dans cette dernière bataille, où périrent 37,000 Moscovites, l'armée de Pologne, commandée par l'ethman Lubomirski, était composée principalement de Cosaques et de Tatars, avait une assez bonne artillerie. L'armée russe occupait derrière la Lisna un camp retranché garni de batteries. Une partie de l'artillerie cosaque canonna ce camp, pendant que des masses de cavalerie avec plusieurs pièces légères passaient la Lisna et ses marais à trois lieues plus loin, tombaient sur les derrières des Russes. Ces derniers, attaqués de tous côtés, se sauvèrent abandonnant leur artillerie. Une grande masse d'entre eux se trouva bloquée dans un coude formé par la Lisna; Lubomirski marcha contre ces débris,

les entoura de son artillerie et de celle prise dans le camp, les écrasa.

Ces victoires étaient belles mais ne décidaient rien. Les Polonais, trop misérables en artillerie, étaient impuissants pour reprendre les places conquises, et en 1667 la paix d'Andruzow assura à la Russie la possession d'un grand nombre de ces places.

En même temps que la Pologne était épuisée par ces guerres et ces traités, l'intérieur restait énervé par les guerres et par l'anarchie politique : Casimir n'eut pas assez d'énergie pour résister à cet état déplorable. Il abdiqua en prédisant à la Pologne sa chute prochaine.

Le trône fut donné à Michel, prince humble, apathique, qui négligea les forces militaires. Aussi quand la Turquie, appelée par quelques Cosaques, envahit l'Ukraine, les plus fortes places, Kaminnieck, Braclaw, etc..., toutes les lignes de palanques furent enlevées facilement. Alors Michel signa un traité qui rendait la Pologne tributaire de la Turquie; mais la nation refusa d'accepter cette honteuse paix, força Michel à rassembler des forces et à marcher contre les Turcs.

Cet élan national produisit une armée assez nombreuse qui mit longtemps à se rassembler. Sobieski commandait cette armée qui comprenait : 30,000 Polonais composés surtout de grosse cavalerie, 8,000 Lithuaniens, quelques Autrichiens, Valaques, Moldaves et Allemands formant l'infanterie. L'artillerie, n'ayant que 40 pièces légères et beaucoup de projectiles creux, était commandée par le général Konski, un des plus grands artilleurs de son temps; tous les meilleurs officiers étaient des aventuriers français.

Avec sa faible artillerie, Sobieski ne pouvait songer à

reprendre une des grandes places dont s'étaient emparés les Turcs; alors il se décida à combattre l'armée ottomane, et marcha contre elle à travers les montagnes, les marais, les forêts, etc... Enfin, après deux mois de marches affreuses, l'armée polonaise parvint à Choczim avec toute son artillerie, et attaqua immédiatement les Turcs établis autour de cette place. Konski distribua sur le front ses 40 pièces, battit en brèche les palissades, fit des prodiges de courage et d'adresse: dès le soir même on aurait pu tenter l'assaut; mais Sobieski n'attaqua que le lendemain matin, après avoir fait prendre de nouvelles dispositions à ses batteries pendant la nuit. Le camp des Turcs fut forcé, plusieurs batteries furent enlevées, et leur feu, joint à celui de l'artillerie polonaise, écrasa les troupes ottomanes, les précipita dans le Dniester.

Michel était mort avant cette grande victoire, et Sobieski fut élu roi (1674). A peine monté sur le trône, et sans avoir eu le temps de rien établir, Sobieski dut aller défendre l'Ukraine contre une nouvelle et formidable invasion turque, qui soumettait rapidement plusieurs places. Le héros polonais s'établit auprès de la ville de Lemberg et jura de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la laisser prendre. Lemberg, capitale de l'Ukraine, avait une très grande importance: c'était la principale place d'armes, la plus grande fonderie, le plus important arsenal pour la Pologne. La ville avait de bonnes murailles et un double fossé; elle était entourée de hauteurs occupées par des monastères et des citadelles. Sobieski avait à peine 12,000 hommes de troupes; mais il sut profiter admirablement des accidents du terrain et des ressources en artillerie que lui fournit Lemberg. Au lieu de s'enfermer dans cette place, où il eût été bientôt bloqué, il disposa un vaste système de défensive, en occupant par de bonnes batteries fixes tous les points importants

et saillants. Ainsi Lemberg, les monastères, les citadelles, des redoutes élevées sur les sommets importants et au fond des vallées, reçurent de bonnes batteries. Des lignes de retranchements relièrent entre eux ces points importants, quelques troupes et quelques batteries mobiles furent conservées disponibles.

L'armée turque échoua contre ces belles dispositions ; son avant-garde, forte de 40,000 hommes, se présenta dans une vallée ; Sobieski la laissa s'engager dans le rentrant des batteries fixes, et fit avancer sur une colline une batterie mobile pour battre cette avant-garde en flanc et en queue. Au moment favorable, l'artillerie fit un feu général ; Sobieski se précipita à la charge avec ses troupes embusquées ; les Turcs furent culbutés.

Après cette étonnante victoire, Sobieski, ayant reçu un renfort de 33,000 hommes, poursuivit les Turcs et fit lever le siège de Trembowla, en portant sur une colline 20 canons dont les décharges ranimèrent les assiégés et effrayèrent les Ottomans.

En 1676, les Turcs, forts de 200,000 hommes, menacèrent de nouveau ; Sobieski marcha contre eux avec 40,000 hommes, passa le Dniester ; mais se trouva entouré près de la petite ville de Zurawno. La position de l'armée polonaise était terrible. Sa gauche appuyait à Zurawno, petite ville avec enceinte et quelques canons, sa droite à des bois et des marais impraticables ; derrière elle était le Dniester, sur le front un ruisseau. Resserrée ainsi dans ce petit espace, l'armée polonaise était entourée par les Turcs, dont la nombreuse et grosse artillerie tonnait constamment. Dans cette position critique, Sobieski ne se maintint qu'à force de retranchements, de charges habiles et vigoureuses pour bouleverser les dispositions turques, mais surtout par l'habile

emploi de son artillerie. Cette arme, commandée par Konski et servie presque entièrement par des artilleurs français, déploya une habileté et un courage admirables; longtemps elle arrêta les cheminement et l'action des batteries turques, souvent elle repoussa par ses décharges de mitraille à bout portant les attaques des troupes ottomanes. Mais elle agit tant que ses munitions se trouvèrent épuisées : pour comble de malheur, de la poudre que l'on attendait de Dantzik fut arrêtée à Lemberg; l'artillerie polonaise dut rester silencieuse. Alors les batteries turques se rapprochèrent de plus en plus et labourèrent de leurs nombreux et gros projectiles la position ennemie; tout paraissait perdu, les Turcs repoussaient les propositions de paix; l'armée polonaise, et par suite les destinées du royaume allaient tomber sous le feu des Ottomans, quand, par bonheur, on trouva quelques munitions dans les caves de Zurawno. Alors on put tirer quelques bombes contre les Turcs; ces derniers furent effrayés par ce retour de l'artillerie polonaise; ils crurent qu'elle avait reçu de puissants secours; et comme pendant ce long blocus la misère et l'indiscipline les avaient démoralisés, ils accordèrent le traité de Zurawno qui fut avantageux à la Pologne.

Pendant une paix de sept années, Sobieski s'efforça de lutter contre les vices des institutions polonaises, d'organiser les forces du royaume. Grand général, avant tout, il perfectionna l'état militaire, s'efforça de régulariser les troupes et l'artillerie.

Mais la paix ne fut pas de longue durée; l'influence dominante de l'Autriche entraîna Sobieski dans la guerre contre les Turcs. Le héros polonais partit de Cracovie à la tête de 25,000 hommes, dont 18,000 de cavalerie, et d'une

artillerie de 28 pièces légères, bien organisées et bien commandées par Konski. Cette artillerie polonaise exerça une grande influence dans les opérations contre les Turcs. A la bataille de Vienne, elle seule put agir pour contrebattre l'artillerie des Turcs, et disperser leur nombreuse cavalerie. Quand, après avoir sauvé l'Autriche, Sobieski se précipita en Hongrie à la poursuite des Turcs, son artillerie lui rendit les plus grands services : ainsi, près du fort de Barcan, la cavalerie polonaise, ayant été culbutée, fuyait dans un désordre affreux; tout était perdu, si Konski ne se fût présenté en ordre avec l'artillerie, dont le feu dispersa les Turcs victorieux. Le lendemain, lors du grand choc des 25,000 cavaliers turcs contre l'armée chrétienne, l'artillerie polonaise se fit remarquer par l'habileté et la vigueur de ses coups, refoula les ennemis dans le Danube; enfin, après la victoire, cette artillerie, établie à Barcan, battit la ville de Gran; cette dernière, tourmentée d'un autre côté par les batteries impériales et bavaoises, se rendit au bout de quatre jours. Tous ces succès étaient beaux; l'armée polonaise avait fourni une brillante carrière; mais elle était épuisée, l'ingrate Autriche la laissait manquer de tout.

Dominé par des intrigues domestiques, Sobieski se courba devant la Russie, et s'aliéna l'estime et le concours de la nation. Malgré cette anarchie intérieure, et malgré le peu de ressources disponibles, Sobieski, toujours trompé par la politique autrichienne, fit constamment la guerre aux Turcs dans l'Ukraine, la Valachie, la Moldavie. Mais presque toujours les armées polonaises peu nombreuses, mal pourvues, manquant des subsides promis par l'Autriche, éprouvèrent des revers.

Ainsi, en 1685, le grand général Jablonowski vint en Valachie à la tête de l'armée polonaise; mais, ayant trouvé

en face une formidable armée turque, il dut se retirer. Après d'habiles manœuvres, il parvint à traverser devant les Turcs une épaisse forêt, et commença le passage de vastes marais qui venaient ensuite; une chaussée fut jetée sur ces marais, au moyen de troncs d'arbres. Tous les équipages, une partie de l'artillerie et de la cavalerie passèrent; il ne resta en tête du défilé, pour maintenir la poursuite des Turcs, que 15 escadrons, l'infanterie et les pièces les plus légères de l'artillerie; mais ces forces étaient commandées par Konski, lequel, dans cette circonstance, mit le comble à sa gloire. Konski se retrancha au moyen de chariots, formant une ligne circulaire avec saillants. L'artillerie fut placée dans ces saillants, l'infanterie derrière, la cavalerie sur les ailes. Les Turcs se présentèrent avec une nombreuse artillerie; ils pouvaient, en disposant leurs pièces dans la lisière de la forêt, concentrer un feu puissant contre les Polonais, et les écraser impunément. Mais les Turcs ne surent pas agir; ils disposèrent leurs pièces sur des hauteurs trop élevées et trop éloignées, puis envoyèrent des masses de cavalerie à l'attaque. Comme le terrain praticable était resserré, ces masses se présentèrent en colonnes profondes; Konski les laissa approcher à bonne portée, puis les accueillit par un feu général. Douze décharges d'artillerie se succédèrent avec une rapidité étonnante, et firent un ravage épouvantable dans les masses turques, que des charges vigoureuses finirent de disperser. Konski put alors traverser les marais; les Turcs le suivirent; tous les jours, de défilés en défilés, il fallait combattre; des deux côtés, l'artillerie jouait un grand rôle; enfin, celle polonaise dut laisser une partie de son matériel dans les mauvaises routes, finit par s'épuiser.

En 1686, Sobieski, à la tête de plus de 30,000 hommes, recommença cette expédition de Moldavie, et poussa même

jusqu'en Bessarabie, sans pouvoir rencontrer les Autrichiens qui devaient le rejoindre. Isolée au milieu d'affreux déserts, l'armée polonaise eut des marches longues et pénibles à supporter; enfin, un jour, dans une immense plaine, le canon de l'avant-garde retentit : c'étaient les Tatars et une nombreuse armée turque qui arrivaient. Sobieski, abandonné par l'Autriche et trop inférieur en force, dut se mettre en retraite; cette dernière fut admirable d'habileté. L'armée cotoyait le Pruth; tous les jours, pour avoir de l'eau, il fallait livrer des combats, le canon agissait sans relâche.

En 1687, Sobieski passa l'hiver à rassembler une forte artillerie de siège; il tira ses principales ressources de la France et de la Saxe; enfin, il vint avec 50 canons et 16 mortiers bombarder Kaminieck qui avait 300 bouches à feu pour sa défense. Une armée turque arriva sur le bord du Dniester pour secourir la ville; on se canonna longtemps. Sobieski s'aventura encore au milieu des masses turques; mais il perdit son artillerie, ses munitions, ses bagages, et ne ramena en Pologne que des troupes délabrées. Alors, la nation se souleva contre la funeste conduite du roi; mais lui, toujours dominé par les intrigues intérieures et par l'influence autrichienne, vint encore, en 1691, lutter seul et avec de misérables ressources contre les armées turques. Son armée périt de misère, et pendant quatre ans la Pologne fut envahie et ravagée par les Tatars; enfin, Sobieski mourut en 1696, laissant un royaume couvert de ruines.

§ 2.

Gustave-Adolphe, en élevant au plus haut point la gloire militaire de la Suède, avait entraîné les goûts de la nation vers les entreprises guerrières. Longtemps encore après le

grand roi, les Etats s'imposèrent de fortes charges pour soutenir les armées qui, sous la conduite des Horn, Banner, Tortenson, Wrangell, parcoururent toute l'Allemagne, et procurèrent de hauts avantages à la Suède, lors du traité de Westphalie. Pour former ces armées, la Suède fournissait peu d'hommes, l'artillerie seule sortait presque entière et en grand nombre des fonderies et des arsenaux nationaux.

Cependant, les vastes opérations militaires, les efforts continuels, étaient au-dessus des ressources du petit Etat de Suède. De nombreux subsides, fournis principalement par la France, purent suffire quelque temps; mais bientôt ils devinrent insuffisants. Le royaume resta épuisé sous le poids des impositions, et toute la nation se trouva, par suite de son entraînement militaire, soumise à l'autorité absolue du souverain. Il fallait un gouvernement sage et vigilant pour rétablir les ressources de la Suède, et asseoir solidement les conquêtes continentales. Christine, fille de Gustave-Adolphe, parut d'abord à hauteur d'une telle position; elle s'efforça d'établir dans le royaume les sciences, les arts, l'industrie; mais bientôt, entraînée par son imagination et son tempérament déréglés, elle abdiqua la couronne pour parcourir le monde en aventurière.

Charles-Gustave fut nommé roi en 1654. Prince instruit et actif, formé par de longs voyages en France et en Allemagne, ayant appris la guerre dans les armées de Tortenson, il s'abandonna sans frein à une ambition extrême pour la puissance de la Suède. A peine monté sur le trône, il résolut de faire la guerre, et rassembla une forte armée. Les finances de la Suède étaient écrasées par une dette douze fois plus forte que les revenus, mais Charles n'en tint aucun compte; il pressura son peuple entraîné par sa passion guerrière; enfin, avec une armée de 30,000 hommes et une artillerie

formidable, il envahit la malheureuse Pologne, bouleversée alors par les partis, épuisée par les guerres, gouvernée par le faible Casimir.

Les fortes irrégulières de la Pologne ne pouvaient tenir contre cette forte armée, qui, partagée en deux corps, s'avança rapidement au centre de l'empire, chassant devant elle, à coups d'artillerie, la cavalerie polonaise. Charles-Gustave se trouva rapidement maître de la Pologne, mais il dispersa son armée dans les places et dans les campagnes ravagées. Là, elle s'épuisa dans l'indiscipline et la misère. Quand les Polonais se réveillèrent, Charles-Gustave, pour combattre leur nombreuse armée, ne put rassembler que sept à huit mille hommes. Ces derniers, avec 3,000 Brandebourgeois, formèrent la petite armée qui se présenta devant l'immense cavalerie polonaise, sous les murs de Varsovie. Cette armée était peu nombreuse, mais elle était composée d'une infanterie solide et redoutable par le feu; mais elle avait une soixantaine de pièces, légères dans leurs mouvements et rapides dans leur tir. Après trois jours de combats acharnés, les masses de cavalerie polonaise furent mises en déroute. Charles-Gustave, affaibli encore par sa victoire, resta dans sa conquête. Mais bientôt une ligue formidable se forma contre lui. Les Polonais, l'Autriche, la Russie, le Danemark, la Hollande, le menacèrent de tous côtés.

Gustave, laissant en Pologne quelques troupes avec les deux tiers de son artillerie, se porta, par une marche précipitée, dans les provinces danoises. Arrivé tout à coup dans le Holstein, il culbuta quelques corps ennemis, et put, avec leurs dépouilles et les ressources locales, refaire ses troupes, les attelages et les approvisionnements de son artillerie. Ensuite, par ses marches rapides, et par quelques combats

vigoureux, il soumit toutes les possessions continentales du Danemark.

Voulant profiter du rude hiver de 1658, l'audacieux Charles résolut d'enlever les îles danoises, en traversant, avec son armée, la mer couverte de glace. En janvier 1658, il s'avança en bataille sur la surface du petit Belt, pour attaquer l'île de Fionie. Une première tentative échoua, la glace était trop faible, et les Danois postés sur les bords de l'île, avec de l'artillerie, faisaient un feu violent. Les boulets, glissant sur la glace, traversaient le bras de mer par de nombreux ricochets, et faisaient beaucoup de mal dans l'armée suédoise, qui était à découvert. Charles-Gustave remit le passage au lendemain ; pendant la nuit, un froid terrible consolida les glaces, et dès le matin, le passage commença. Les canons et les chariots de munitions marchaient lentement, répartis sur une longue ligne avec de grands intervalles, pour ne pas rompre les glaces sous un trop grand poids. L'armée en bataille s'avança ainsi, malgré les boulets ennemis. L'avant-garde, secondée par la cavalerie de l'aile droite, culbuta les escadrons danois ; puis maintint l'artillerie et l'infanterie jusqu'à l'arrivée de Charles-Gustave, qui, avec toute son armée, entoura la dernière résistance des Danois, les força à capituler.

Maître de l'île de Fionie, le roi de Suède voulut enlever celle de Seeland, en traversant sur la glace le grand Belt qui a quatre lieues de largeur. Pendant la nuit, le passage eut lieu. Les îles de Laland, de Falster, furent enlevées par l'avant-garde avec quelques petites pièces. Charles ne s'arrêtait pas à assiéger les forteresses, il les passait, et la plupart se rendaient sans coup férir. Celle de Naskau, dans l'île de Laland, capitula, parce qu'un secours de 400 hommes d'infanterie et quelques pièces de campagne, qui voulait s'intro-

daire dans la ville, fut enlevé par l'avantgarde. Charles-Gustave poussa droit à Copenhague, réunit toute son armée, troupes, artillerie, munitions, bagages, dans la petite ville de Keuck, à quatre lieues de la capitale. Cette armée était harassée de fatigue; la neige avait rendu les marches extrêmement difficiles, surtout pour l'artillerie. Le roi de Danemark, paralysé par les délibérations de son sénat, ne sut pas profiter de cette position critique des Suédois; il ne fit aucun effort, et Charles, poussant ses détachements jusqu'aux portes de Copenhague, dicta la paix de Raschild, qui enleva au Danemark la moitié de son territoire.

Charles revint en Suède. Tourmenté sans cesse par une ambition immense, il fit de nouveau de grands préparatifs, et débarqua dans la Seeland; mais son artillerie épuisa en vain toutes ses ressources contre la résistance de Copenhague. La flotte suédoise avait été dispersée par les Hollandais, et ne pouvait plus procurer les ressources nécessaires; en même temps, une forte armée d'Impériaux, de Prussiens et de Polonais réunis, chassait les Suédois de toutes les provinces précédemment conquises. L'indomptable roi de Suède, entouré d'ennemis, circonvenu par toutes les puissances européennes qui voulaient l'amener à la paix, préparait une nouvelle guerre, malgré l'épuisement des forces suédoises, quand la mort le surprit en 1660. Les Suédois, presque heureux d'être débarrassés de ce roi, dont l'ambition, l'activité et l'audace étaient effrayantes, se hâtèrent de profiter des avantages assurés par ses victoires, et signèrent des paix avantageuses avec la Russie, le Danemark, la Pologne et la Prusse.

Tous ces traités amenèrent la paix dans le Nord; mais bientôt le Danemark, la Suède et la Prusse, entraînées dans

l'ébranlement des luttes occidentales; recommencèrent la guerre. Ces trois Etats avaient utilisé la paix d'une manière bien différente, pour leur état militaire.

La Prusse, conduite par la politique habile, mais déloyale, de Frédéric-Guillaume, marchait à grands pas, depuis le traité de Wehlau, arraché à l'épuisement de la Pologne. Décidé à maintenir fortement son indépendance et à augmenter ses possessions, Frédéric comprit que son principal appui devait être une solide armée. Aussi consacra-t-il beaucoup de soins et de ressources à l'organisation de cette armée, qui devint une des plus solides de l'Europe. N'ayant que peu d'hommes et de ressources à sa disposition, le grand électeur imita l'exemple de Gustave-Adolphe; il comprit que l'artillerie devait être sa principale puissance d'action, et travailla constamment à se procurer cette arme, dont la plus grande partie fut d'abord achetée en Suède. Les premières troupes prussiennes employèrent une proportion énorme d'artillerie. A la bataille de Varsovie (1658), les 3,000 hommes qui soutenaient l'armée suédoise, avaient avec eux trente-huit pièces, dont plusieurs à projectiles creux. Cette nombreuse artillerie devait évidemment assurer de grands avantages aux troupes prussiennes contre la cavalerie des armées du Nord. Après la paix de 1660, le grand électeur, devenu indépendant, ayant augmenté ses Etats et assuré ses ressources par une sage administration, porta les soins les plus attentifs et les plus persévérants à l'augmentation et à l'organisation de ses forces militaires. L'influence suédoise et française présidait à cette organisation militaire de la Prusse.

Le Danemark était tombé sous l'asservissement des nobles. De là étaient résultées une faiblesse et une anarchie générales, une négligence déplorable dans les forces militaires. Les invasions de Charles-Gustave, qui, avec des

forces misérables, avait rapidement conquis le royaume, firent sentir à la nation la nécessité d'un changement dans le gouvernement. Aussi, dès 1660, les états généraux, entraînés par la bourgeoisie et le clergé, supplièrent le roi Frédéric III d'accepter le pouvoir héréditaire et absolu. Frédéric se hâta d'établir l'administration, d'assurer les ressources, et de créer une armée permanente de 24,000 hommes. Alors, toutes les choses militaires, et surtout l'artillerie, augmentèrent beaucoup dans le royaume, mais elles se trouvèrent confuses, mal instruites, inexpérimentées.

Après la mort de Charles-Gustave, Charles XI étant encore enfant, la Suède fut gouvernée par un conseil de régence, et les nobles dominèrent entièrement. L'intérieur du royaume était alors dans un état déplorable; la guerre de Trente-Ans et les expéditions de Charles-Gustave avaient décimé la population et épuisé les ressources. Les malheureux paysans, écrasés par mille impôts vexatoires, étaient prêts à se révolter. Le clergé, les nobles, la royauté étaient divisés; tous gaspillaient des sommes immenses dans un luxe effréné; et comme la Suède n'avait plus de ressources, ils vendaient leurs opinions et l'assistance de leur pays aux étrangers qui payaient le plus cher. Dans une telle position, l'Etat menaçait ruine; les armées s'épuisaient par la désertion et la misère; l'artillerie souffrait le plus de cet état de choses.

Telle était la position de ces trois Etats du Nord, quand éclatèrent les grandes luttes occidentales contre la France, après l'invasion de la Hollande. La Prusse et le Danemark entrèrent dans la grande ligue; la Suède, n'ayant pu trouver que la France capable de payer, conclut un traité d'alliance avec elle, reçut de forts subsides, et s'engagea à maintenir le

Danemark et la Prusse. Ce dernier Etat s'était lancé hardiment contre la France, dès 1672 en Hollande, en 1674, en Alsace. Alors, la France somma la Suède d'exécuter le traité. Le jeune Charles XI, malgré que les subsides de France eussent été gaspillés, quoique les ressources manquaient complètement, que l'armée fût dans un état de délabrement complet, envahit les Marches de Brandebourg. Le pays fut rapidement soumis; mais les Suédois, épuisés de besoins, livrés à l'indiscipline, se répandirent dans la contrée, et la ravagèrent.

L'électeur de Prusse, quittant les bords du Rhin, arriva tout à coup à Magdebourg avec toute son armée. Là, ayant appris l'état de dispersion et de faiblesse des Suédois, il sortit de la ville avec toute sa cavalerie et ses dragons, mille fantassins d'élite, montés sur des chariots, et douze pièces de petits calibres, renforcées de munitions et d'attelages. Le reste de l'infanterie avec l'artillerie, devait suivre le plus rapidement possible. A la tête de ce corps mobile, le grand électeur arriva devant Rothenow, occupé par les Suédois, enleva par le feu de son artillerie et de son infanterie, les ponts successifs sur la Havel, coupa par cette action rapide et vigoureuse, plusieurs corps suédois, puis ensuite poursuivit le corps principal, qui, ayant quitté son camp près de Brandebourg, se retirait en désordre sur Fehrbellin.

L'artillerie prussienne, canonnant l'arrière-garde ennemie, força cette dernière à s'arrêter. Alors, les Suédois se décidèrent à livrer bataille; mais l'anarchie régnait parmi les chefs, la confusion s'ensuivit dans les dispositions et l'action. Une partie de l'artillerie resta à Fehrbellin, l'autre vint se disposer assez mal devant le front, et vit le plus souvent son action paralysée. Cependant, l'électeur de Prusse disposa sa petite armée, et établit ses douze pièces sur une

colline sablonneuse, en face du centre. Le feu vif et soutenu de cette artillerie, mit le désordre dans les Suédois, qui furent culbutés par les charges de la cavalerie prussienne.

L'Electeur entra le lendemain dans Fehrbellin, y trouva une partie de l'artillerie abandonnée par les ennemis, poussa jusqu'au frontières du Mecklembourg, avec ses petites pièces, qui canonnèrent les derniers escadrons suédois. Par ces marches rapides, par ces combats vigoureux, auxquels l'artillerie prit une grande part, le grand Electeur délivra ses Etats, brisa la considération des armées suédoises, attira une grande gloire sur les armes prussiennes.

La Suède vaincue, fut mise au ban de l'empire, et déclarée déchue de ses possessions allemandes. Alors, plusieurs Etats, surtout le Danemark et la Prusse, se précipitèrent sur ces possessions pour s'en emparer. Mais dans cette position critique, la Suède retrouva son énergie; les états votèrent des subsides et des levées de troupes. Une armée, forte de 16,000 hommes et une vingtaine de pièces, envahit la Prusse, mais périt par la misère, l'indiscipline et les manœuvres habiles de l'Electeur. Cependant, l'artillerie de ce dernier, bien organisée pour les combats, était insuffisante et ignorante pour les grands sièges; aussi, ce ne fut qu'à force de temps qu'elle put réduire Stettin et Stralsund.

Pendant ces succès de la Prusse, les flottes danoises et hollandaises réunies détruisaient les restes de la marine suédoise, et deux armées danoises attaquaient la Suède par la Norwège et la Scanie. Le maréchal de la Gardie commandait l'armée suédoise, sur la frontière de Norwège; le roi, à la tête d'une armée plus importante, défendait la Scanie. L'artillerie suédoise était très peu nombreuse, mais les pays accidentés et difficiles, se prêtaient peu à l'emploi de cette

arme. Les Danois, d'un autre côté, étaient faibles et ignorants en artillerie; ils furent presque toujours battus, et perdirent toutes leurs pièces. Ils surent rarement prendre les villes; on les vit, en 1678, donner l'assaut à la place de Molino, sans avoir su faire brèche, et perdre ainsi près du tiers de leur armée. Les Suédois montrèrent généralement plus d'habileté, et en 1578, leur artillerie, réunie avec de grandes difficultés, fit capituler Christianstad.

La Suède était épuisée, avait considérablement perdu dans cette dernière guerre; mais le magnanime Louis XIV ne conclut la paix de Nimègues, qu'à la condition que son alliée recouvrerait toutes ses possessions. L'état du royaume était vraiment déplorable. Les hommes et les ressources étaient épuisées, plusieurs provinces étaient désertes, la marine était détruite, les armées étaient presque nulles. Dans un tel état de misère, la nation abdiquant tous ses prétendus privilèges de liberté, se remit entre les mains du roi, auquel fut confié un pouvoir absolu.

Charles XI, par sa sagesse et sa fermeté, rétablit les ressources et les forces militaires. Après une paix de vingt années, il laissa en mourant (1697) la Suède dans la situation la plus prospère.

§ 3.

Pendant ces guerres continuelles, entre les Etats du nord, la Russie, trop éloignée encore du centre de l'Europe, travaillait à s'instruire et à s'organiser dans la paix, à s'étendre par les guerres contre la Pologne, la Turquie, la Suède et les Tartars. Dès le commencement du XVII^e siècle, Michel Romanoff avait rétabli l'ordre, les ressources et les forces militaires; comme ses prédécesseurs, il s'efforça d'at-

tirer en Russie les étrangers, pour répandre dans l'empire les lumières et les institutions occidentales. Les Allemands, par suite de la guerre de Trente-Ans, se trouvèrent en grand nombre dans les armées russes; ils en constituèrent bientôt la principale force, mais ils formèrent des corps entièrement séparés des nationaux.

L'artillerie fut assez mauvaise en Russie, parce qu'en Allemagne, à cette époque, cette arme était grossière et négligée; parce que Michel, grand partisan de la paix, aimait peu à faire les grands déploiements de force militaire. Aussi, l'artillerie russe, sous les ordres de son grand maître, l'Allemand Schein, fut deux fois impuissante contre Smolensk, et ne put détruire ni arrêter la faible armée polonaise, qui poussa jusqu'à Moscou.

Michel mourut en 1645, laissant la Russie dans un état de grande tranquillité. Son fils Alexis lui succéda, et travailla comme lui à l'organisation intérieure de l'empire. Les étrangers furent mieux accueillis, mieux protégés qu'auparavant; leur nombre fut beaucoup augmenté par une nombreuse émigration suédoise, sous le règne de Christine.

Alexis s'efforça d'établir l'ordre, l'administration et l'instruction, d'encourager l'agriculture, le commerce et l'industrie; il fit les premiers efforts pour avoir quelques vaisseaux. Enfin, il travailla à réformer l'armée, à façonner une partie des troupes à la tactique et à la discipline européennes. Les étrangers furent d'une grande utilité; cependant Alexis les maintint toujours séparés des Russes, ce qui ralentit beaucoup les progrès de ces derniers. L'artillerie gagna de grands avantages; l'influence suédoise la rendit plus nombreuse, plus légère, plus rapide dans son service.

Alexis cherchait à étendre la puissance de la Russie, et at-

tira sous sa domination les Cosaques de l'Ukraine; ensuite, profitant de l'état d'épuisement de la Pologne, il envahit la Lithuanie à la tête d'une armée et d'une artillerie formidables. Ces forces russes prirent rapidement les places importantes; mais encore novices, peu expérimentées après la longue paix qui avait précédé, elles furent tournées, battues en rase campagne, par la cavalerie et l'artillerie polonaises.

Alexis réorganisa de nouvelles armées, et profitant de l'état précaire des Suédois, il envahit leurs possessions continentales dans le Nord; il prit plusieurs places, mais comme son artillerie était épuisée, il échoua devant Riga. Ayant conclu des traités avantageux avec la Pologne et la Suède, Alexis s'efforça jusqu'à sa mort (1676), d'assurer en Russie, l'ordre, les progrès et la force militaire.

Féodor, jeune homme doué d'un esprit juste et d'une âme élevée, monta sur le trône; il suivit avec constance la marche civilisatrice que son père avait tracée; il s'efforça de perfectionner les armées, de tout soumettre à l'ordre et à la discipline. Féodor recueillit le fruit de ses efforts; en 1677, une armée turque et tatare ayant envahi l'Ukraine, fut chassée et perdit une grande masse d'artillerie. En 1678, une nouvelle armée turque et tatare, plus nombreuse et mieux pourvue que la première, revint pour assiéger Cehryn, prit la ville par surprise, mais fut battue par l'armée russe, qui comptait près de 100,000 hommes.

Féodor mourut en 1682, laissant l'empire dans un état prospère; il avait nommé pour successeur, son frère Pierre, encore enfant; mais une insurrection terrible des troupes, imposa l'adjonction d'Ivan, être faible de corps et d'esprit, et remit le pouvoir entre les mains de la princesse Sophie, ou plutôt de son favori le prince de Galitzin. Ce dernier,

homme supérieur, génie actif et laborieux, voulait régénérer la Russie; mais il n'eut ni le temps, ni le pouvoir nécessaires.

Galitzin réprima l'insurrection des troupes, et travailla vivement à augmenter et perfectionner les forces militaires. Ensuite, avec une armée pourvue d'une nombreuse artillerie légère, il envahit la Crimée, pour débarrasser la Russie des invasions des Tatars. Ces derniers se sentant impuissants contre la forte armée russe, se retirèrent sans combattre, incendiant, dévastant tout sur leur passage. Les Russes, engagés dans les immenses steppes de la Crimée, se trouvèrent sans ressources, sans subsistances, sans ennemis à combattre. Alors, Galitzin dut se retirer avec son armée délabrée, épuisée de fatigues et de misère. Il la rétablit avec une grande activité, puis s'avança à la rencontre des Tatars qui allaient envahir l'Ukraine; il les repoussa, et pour empêcher désormais leurs invasions, il construisit sur les bords du Dnieper, une grande place en bois, munie d'une nombreuse artillerie.

Galitzin méditait de grandes institutions pour la Russie; mais il lui fallait le pouvoir et le temps, il voulut se les assurer, en détruisant le czar Pierre 1^{er}. Mais ce dernier, doué d'un caractère actif et énergique, paralysa la conspiration, chassa Galitzin, et s'empara du pouvoir.



CHAPITRE II.

1697 à 1740.

Artilleries de Suède, Russie, Pologne, Danemark, Prusse, Turquie, Autriche.

Section I. — § 2. Position politique et militaire du nord-est de l'Europe. Suède, Danemark, Pologne, Saxe, Russie. — § 2. Etat général des artilleries orientales. Personnel, matériel, bouches à feu, service. — *Musées* d'artillerie; pièces de troupes et de parc. — § 3. Etat des troupes, infanterie et cavalerie. — Système de guerre; marches étendues. — Offensive continuelle de Charles XII; système d'attaque. Défensive des ennemis. — Détachements. Valeur de l'artillerie suédoise.

Section II. — § 1. Guerres du nord-est. — *Attaque générale contre la Suède*; opérations de Charles XII contre les Danois, Polonais, Saxons et Russes; bataille de Narwa. — Efforts de Pierre I^{er}. — Invasion de la Pologne par Charles XII; passages de la Dwina et du Bug; bataille de Klissova. — Invasion de la Russie russe. — Efforts d'Auguste pour conserver le trône de Pologne. — Marches de Charles XII, passage de la Vistule. Déroute des Saxo-Polonais. Retraite de Schullenbourg sur l'Oder. — § 2. Invasions continuelles des Russes dans les provinces suédoises de la Baltique. Conquêtes en Livonie, en Ingrie et en Finlande. Invasions en Lithuanie, bataille de Gemauerthoff. — Marches terribles de Charles XII contre les Russes. — Armée de Saxons battue à Fraustadt. — Brusque retour de Charles XII, invasion de la Saxe. — § 3. Nouvelles invasions de Charles XII en Pologne et en Russie. — Passage de la Bérésina. Poursuite acharnée et inutile. — Invasions de l'Ukraine. Efforts de Pierre I^{er}; bataille de la Liesna. Marches de Charles XII; passage de la Disna. — Séjour des Suédois en Ukraine; campagne d'hiver; épuisement de l'artillerie; siège de Pultawa, opérations des Russes; bataille de Pultawa.

Section III. — § 1. Position politique et militaire de l'Europe orientale après la ruine de Charles XII. — Opérations militaires, attaques contre la Suède. — Diversion des Turcs; campagne du Pruth. — Nouvelles attaques contre la Suède. Mort de Charles XII et Pierre I^{er}. — § 2. Guerres du sud-est. Autriche et Hongrie. — Lutte entre l'Autriche, les Turcs et les Vénitiens. Opérations en Morée et en Hongrie; batailles de Péterwaradin et de Belgrade. Paix de Passarowitz.

SECTION I.

§ 1.

Dans les dernières années du XVII^e siècle, les Etats européens du nord-est étaient parvenus à une assez grande solidité politique et militaire. Ces Etats, se trouvant sous la conduite de rois absolus, actifs et ambitieux, commencèrent entre eux une lutte qui, par sa durée, l'étendue de son théâtre, la vigueur de ses coups et l'importance de son résultat, est une des plus remarquables dans l'histoire des guerres européennes.

La Suède avait été épuisée par des guerres trop au-dessus de ses forces; Charles XI, roi sage et ferme, travailla constamment à rétablir l'ordre, la richesse et la force dans le royaume. L'artillerie étendit le nombre, le travail et la perfection de ses établissements; elle arma fortement les côtes et les places, les flottes et les corps de troupes; elle remplissait les arsenaux, s'exportait même en assez grande quantité. Charles XI avait porté des soins continuels à l'organisation des armées; il les avait soumises à un ordre, à une discipline, à une instruction remarquables.

Trop sage pour les laisser dans une inaction continuelle, il envoya, dans les luttes occidentales contre la France, un corps de 6,000 hommes, qui depuis 1688 jusqu'à 1698, fut maintenu dans les armées de Guillaume d'Orange. Là, les Suédois s'initèrent aux progrès et à la science militaire de l'Occident; l'artillerie en retira de grands avantages, devint plus solide, dans son matériel, son organisation et son action.

Charles XI mourut, laissant la Suède prospère et consi-

dérée, forte par ses possessions, sa marine et ses armées, dominant dans le Nord. Charles XII, jeune homme élevé loin des affaires et du gouvernement, monta sur le trône. Les puissances ennemies crurent le moment favorable, et attaquèrent la Suède de tous côtés; mais le jeune Charles XII, déployant tout à coup une activité et une énergie inouïes, se précipita contre ces nombreux ennemis, leur porta des coups terribles, se promena en vainqueur dans leurs immenses Etats.

Pour ces grandes luttes, les armées et les ressources de Charles étaient faibles en nombre; mais le jeune guerrier leur donnait une grande valeur, par la perfection de l'organisation et de l'instruction, par la vigueur et la combinaison de leur conduite. Dans ses courses et ses combats continuels, à travers la Livonie, la Pologne, la Saxe et la Russie, Charles augmenta beaucoup ses troupes, au moyen des secours venus de Suède, et des étrangers qui accoururent en grand nombre; mais l'artillerie, fournie seulement par la Suède, à part quelques munitions prises en Saxe, resta stationnaire.

Pour elle, Charles XII tenait moins au nombre qu'à la valeur. Dans ces grandes luttes du Nord, l'artillerie suédoise se couvrit de gloire; faible en nombre, n'ayant plus de ressources pour s'alimenter, entraînée par l'impétuosité effrayante de Charles XII, soit dans les marches continuelles à travers les boues, les marais et les glaces, soit dans des positions terribles en face des armées ennemies, elle éprouva des peines inouïes, montra une énergie, un courage et une habileté admirables. Cependant, les efforts continuels contre la nature et contre les ennemis, épuisèrent l'artillerie de Charles XII; elle manqua pour la lutte suprême, et les Suédois tombèrent écrasés par l'artillerie russe.

Après ce grand désastre, la Suède, privée de son héros, soutint longtemps une lutte désespérée, avec des ressources épuisées, des troupes sans consistance, une artillerie délabrée; enfin, le malheureux royaume dut tomber sous les coups de ses ennemis acharnés.

Le Danemark avait développé sa prospérité intérieure, pendant une longue paix, et sous un gouvernement militaire. Le royaume avait beaucoup de troupes et d'artillerie, mais ces forces étaient inexpérimentées, peu solides; elles disparurent de la lutte dès le premier choc des Suédois, et ne reparurent qu'après Pultawa, pour agir sans vigueur.

La Pologne, presque épuisée par les fautes de Sobieski, élut pour roi Auguste de Saxe, qui appuya ses prétentions par un solide corps d'armée. Auguste, prince magnifique, ambitieux, guerrier, et disposant d'assez grandes richesses, s'efforça de relever l'état militaire de la Pologne. Mais il se brisa contre l'orgueil des nobles, contre leur funeste résistance au pouvoir. Les Saxons, solidement instruits dans les luttes occidentales, munis d'une nombreuse artillerie, formèrent la base et la force des armées de Pologne; ce royaume ne fournit que quelques corps de cavalerie assez peu solides. Auguste, avec ses ressources et celles données par la Russie, s'efforça de créer les éléments d'une force militaire solide, des établissements d'artillerie; mais il échoua, et fut obligé de tirer de la Saxe, presque toute l'artillerie et les munitions nécessaires. C'est ce qui détermina Charles XII à épuiser cette dernière contrée.

Auguste, se trouvant sans ressources pour soutenir sa couronne, abdiqua et se retira en Saxe.

Après Pultawa, il revint avec ses canons et les secours de la Russie; mais il ne put encore rallier les Polonais sous sa

domination, ni les organiser solidement; dominé par l'influence russe et par celle de la Diète, il dut se résigner à ne donner à la Pologne, qu'une force militaire très limitée.

A peine monté sur le trône de Russie, Pierre I^{er} se dévoua avec une énergie extraordinaire au développement de cet empire. Malgré les efforts des czars précédents, les Russes étaient ignorants et grossiers; pour leur imprimer la civilisation, il fallait frapper fort, partout et sans relâche. Pierre entreprit cette tâche immense. Pour imposer les réformes, pour rompre les résistances, il fallait une armée solide et dévouée; elle devait assurer la tranquillité et le développement intérieur, augmenter le territoire de la Russie, étendre au loin l'influence et la puissance de l'empire. Pierre travailla donc à se créer une armée, et comme il sentait la grande supériorité des organisations occidentales, il confia la formation et la direction des forces militaires à des étrangers; parmi ceux-là, les plus remarquables furent le Genevois Lefont, instruit par la France, l'Ecossois Gordon, le Saxon Schein, qui depuis longtemps était le grand-maître de l'artillerie, beaucoup de Français émigrés, par suite de la révocation de l'édit de Nantes.

Parmi tous les efforts de Pierre, les plus grands furent dirigés vers la création d'une forte artillerie, cet emblème de la force des puissances civilisées. Il fallait des quantités immenses de matériel pour défendre les places, soutenir les armées et les flottes encore novices. Il en fallait d'autant plus que l'ignorance de l'arme devait être compensée par la grande masse. Pierre, avec son esprit juste, dominateur et prudent, était pénétré de cette nécessité et de cette importance; aussi fit-il des efforts inouïs pour avoir toujours une forte artillerie à sa disposition. Depuis longtemps Schein et

les Allemands avaient la direction de cette arme; les Suédois l'avaient améliorée, mais elle était encore grossière et ignorante. Ses établissements étaient novices, son personnel confus et peu habile.

C'est ce que prouva la première guerre de Pierre le Grand. En 1695, trouvant l'occasion favorable pour attaquer la Turquie, qui branlait alors sous les coups de l'Autriche et des Vénitiens, il vint attaquer Azoff avec une artillerie formidable en nombre, et commandée par le grand-maître Schein. Cette artillerie fut impuissante contre la place bien pourvue, et les Russes se retirèrent après de grandes pertes. En 1696, l'opiniâtre Pierre revint avec une armée et une artillerie plus nombreuse; cent batteries entourèrent la ville du côté de la terre et du côté de la mer, firent un feu épouvantable, et pratiquèrent quelques brèches assez mauvaises. Les troupes s'avancèrent à l'assaut, en jetant des masses de grenades; la ville fut enlevée. En 1697, d'autres villes furent prises; Pierre, comme Louis XI, comme Louis XIV, garnit ses conquêtes d'une artillerie formidable qui les rendait désormais inattaquables.

Pierre sentait la faible valeur de toutes les nouvelles créations imposées à un peuple ignorant; mais son génie persévérant était décidé à les améliorer, en entrant dans les plus petits détails, en remontant à la source des choses, en faisant de grands sacrifices pour acquérir l'expérience; comprenant le peu de solidité d'une régénération basée sur les traditions confuses et irrégulières de quelques étrangers venus par hasard en Russie, il se décida à étudier la civilisation dans les Etats où elle fleurissait. Il envoya les jeunes Russes étudier, observer dans toute l'Europe, et bientôt lui-même commença de longs voyages, suite d'observations, d'instructions et d'acquisitions continuelles. La Hollande,

L'Autriche, mais surtout l'Angleterre, furent l'objet des études de Pierre; des raisons particulières l'empêchèrent d'aller étudier la civilisation à sa source, dans la France, royaume dont les institutions servaient alors de modèles à toute l'Europe.

Pierre revint en Russie avec une foule d'étrangers, militaires, artistes, ouvriers de toute sorte; il écrasa avec une cruauté atroce la résistance aux réformes; puis travailla à mettre en usage toutes les acquisitions faites en Europe. Les troupes furent augmentées et enrégimentées d'après les modèles allemands; de nouveaux établissements pour l'artillerie furent fondés. Pierre avait étudié en détail toutes les constructions, les avait pratiquées, était à même de les diriger en partie; il avait mené avec lui beaucoup d'artilleurs de toute sorte; enfin, il avait fait traduire et imprimer plusieurs ouvrages sur l'artillerie, importés d'Europe. Pierre, ayant senti l'importance d'un personnel militaire pour l'artillerie, établit le régiment des Bombardiers. Pour honorer et stimuler ce nouveau corps, il y entra comme simple hombardier, et s'astreignit à passer par tous les grades, à en faire le service dans les opérations de la guerre.

Pierre parvint ainsi à avoir des troupes et une artillerie plus fortes que précédemment; mais toutes ces nouvelles créations étaient à peine établies, qu'elles furent choquées par la solidité suédoise, et rompues. Pierre voulant vaincre à force de persévérance et d'efforts, rétablit, réorganisa tout: il enleva 400 cloches de Moscou pour fondre des bouches à feu, et soutint la lutte avec des armées pourvues constamment d'une artillerie irrégulière, mais beaucoup plus nombreuse que celle ennemie. Généralement, cette artillerie montrait peu d'habileté et de vigueur; mais elle était mobile, accompagnait toujours les troupes, faisait des

efforts opiniâtres dans les marches et dans les combats, laissait peu de pièces entre les mains de l'ennemi après une défaite. Pierre ne se laissait pas abattre par les revers; il disait : « A force d'être battus, nous finirons par battre à notre tour; » et il travaillait constamment à renforcer ses armées, à augmenter son artillerie. Il sentait que cette arme était son plus solide appui, sa plus puissante action contre l'impétuosité des Suédois; enfin, le succès Couronna les efforts de Pierre, l'armée et la domination suédoise tombèrent à Pultawa, sous les coups de batteries russes.

§ 2.

L'influence occidentale présidait à la formation et à la conduite des artilleries orientales; la Suède, dont l'artillerie était la plus parfaite et la plus avancée, avait pour elle les traditions de Gustave-Adolphe, les longues luttes dans l'occident, les relations continuelles de guerre avec les Allemands et les Français, celles, plus récentes, avec les Anglais et les Hollandais, contre la France. La Pologne voyait sa force militaire et surtout son artillerie tomber complètement sous la direction des Saxons. L'artillerie russe n'existait que par les Allemands, les Anglais et les Hollandais. Enfin, dans toutes ces artilleries, l'influence française était représentée par plusieurs individus émigrés dans les divers Etats, mais principalement par la domination de la France sur les artilleries occidentales qui dirigeaient celles de l'Orient.

Les Etats du nord s'empressèrent d'imiter l'organisation militaire des hommes de l'artillerie. Cette institution réunissant tous les éléments confus et hétérogènes du personnel, sous la loi commune de la discipline et de l'instruction,

commença à fondre toutes les prétentions diverses dans une masse qui, devenant de plus en plus homogène, devait former le corps de l'artillerie nationale. Cette organisation militaire permettant d'imposer l'instruction, avait pour les puissances du Nord une importance plus grande que pour celles occidentales, parce que ces dernières avaient pour elles les traditions d'ordre, d'expérience et de science, et que ces traditions manquaient aux Etats orientaux, surtout à la Russie.

La Saxe eut des troupes d'artillerie organisées militairement en Allemagne au moyen de quelques artilleurs français, prisonniers de guerre. La Suède eut des régiments d'artillerie remarquables, comme toutes les autres troupes suédoises, par l'ordre, la discipline et l'instruction. Nous avons vu Pierre travailler avec ardeur et persévérance à créer un régiment de bombardiers. La grande extension qu'avait pris l'emploi des projectiles creux dans les armées du nord, surtout en Russie, justifiait ce titre spécial. Indépendamment des régiments, chacun de ces Etats avait des hommes et officiers de l'artillerie non enrégimentés; mais le nombre en était faible; comme en France tout ce personnel de l'artillerie tendait à être absorbé dans les régiments. La résistance à cette fusion devait être moins vive dans les Etats d'orient, parce que les éléments pris isolément n'avaient pas une aussi grande valeur et une aussi grande consistance traditionnelle qu'en France.

Dans ces artilleries du nord, l'emploi des obusiers et des mortiers augmentait de plus en plus, cependant le canon était toujours la bouche à feu base de l'artillerie, surtout chez les Suédois. Ces canons, résultant d'une création moderne et en masse, présentaient une moins grande variété que

ceux des artilleries occidentales. Les seuls calibres employés étaient ceux de 3, 4, 6, 8, 12, 24; ce dernier ne servait que pour les grands sièges, opérations moins difficiles que dans l'occident. Les opérations de campagne, qui étaient les plus importantes, employaient tous les autres calibres inférieurs à 24. Parmi les différentes puissances, la Russie n'avait le plus souvent que les calibres de 3, 6, 12 et 24. La Saxe avait les mêmes calibres, la Pologne fournissait quelquefois ceux de 4 et de 8. La Suède avait adopté principalement ces derniers calibres qui résultaient de l'influence française. Les canons de ces artilleries étaient en fer ou en bronze. La Suède, à cause de ses excellents minerais, de son industrie métallurgique assez perfectionnée, n'employait guère que les pièces économiques et assez légères en fonte de fer. En temps que le commerce avec la Suède était possible, les Etats du nord achetaient à ce royaume beaucoup de pièces en fer, surtout pour les gros calibres; mais au milieu des longues guerres, ces Etats durent rechercher dans leurs ressources intérieures le moyen de créer leurs pièces, et comme la métallurgie du fer était trop arriérée chez eux, ils durent faire presque toutes leurs petites pièces en bronze. Pour construire ces pièces, les richesses minérales de la Russie d'Europe et d'Asie, les nombreuses olèhes des nombreux couvents furent des ressources précieuses pour la Russie.

Un des caractères les plus remarquables de ces artilleries du nord, était, nous avons vu, la légèreté des pièces. A la fin de l'époque précédente, on avait essayé de pousser à l'extrême cette légèreté; l'influence occidentale amena des constructions plus rationnelles; la longueur des canons employés était comprise entre 16 et 24 calibres; le poids entre 140 et 170 fois celui du projectile; ainsi ces artilleries du

nord n'employaient guère que le système des pièces courtes. Les pièces suédoises, plus influencées par les constructions occidentales, étaient les plus solides et les plus perfectionnées; elles avaient moyennement 19 calibres de longueur et pesaient 150 fois le projectile. La raison de ce choix des pièces courtes était : la nécessité de la légèreté, l'inutilité des pièces longues, pour un système de guerre consistant principalement en marches et combats, enfin les progrès faits par l'artillerie, progrès qu'il était plus facile d'établir dans des pays neufs comme la Russie, que dans les Etats remplis de traditions comme ceux d'occident.

Les contrées orientales présentaient; nous avons vu, les circonstances les plus favorables pour l'emploi des projectiles creux. Le grand nombre des constructions en bois, les grandes masses de cavalerie étaient les principales de ces circonstances. Pendant l'époque que nous considérons, l'emploi de ces projectiles se répandit considérablement. Les Etats orientaux s'attachèrent à travailler cette partie de l'artillerie encore peu développée, à essayer toutes les nouvelles inventions. De là résultèrent beaucoup de variété et de désordre dans les calibres et les formes des projectiles, dans la nature et la construction de leurs bouches à feu.

Des bombes de calibres inférieurs à 80 étaient quelquefois employés pour réduire des postes importants; mais généralement les artilleries de campagne n'employèrent en projectiles creux que des obus et grenades, de 4° à 3. Les projectiles de 40 à 24 étaient en très petit nombre, manquaient souvent; ceux de 24 à 12 étaient beaucoup plus nombreux, et nécessitaient des bouches à feu; ceux de 12 à 3 étaient employés en très grande quantité, jetés à la main ou au moyen de petites pièces.

Les bouches à feu destinées à lancer ces projectiles étaient de deux espèces : les mortiers et les obusiers. Des mortiers de toutes les formes et de tous les poids étaient employés, surtout pour les petits calibres. Ces bouches à feu, extrêmement simples et légères, en bronze ou en fer, étaient transportées soit par des hommes, soit sur des chevaux, soit sur des charrettes, puis déposées à terre sur le point où elles devaient agir. Leur tir ne pouvait être que courbe et assez incertain. Les obusiers augmentaient en nombre, et se modifiaient de plus en plus. Leur nature variait, depuis le mortier, disposé sur un affût, jusqu'au canon que l'on s'efforçait d'employer au tir des projectiles creux. Ces obusiers s'allongeaient de plus en plus; on cherchait à se procurer avec eux le tir horizontal des grenades, tir dont on appréciait les grands avantages dans de vastes plaines parsemées d'essaims de cavalerie. Les Russes faisaient les plus grands efforts dans cette nouvelle direction; ils avaient les obusiers les plus longs, que l'on commençait à désigner sous le nom de licornes. Ces obusiers lançaient les projectiles creux de tout calibre; leur forme, leur épaisseur, leur longueur variaient d'une manière extrême. Les Suédois n'avaient que des obusiers de calibres supérieurs à 12. Les Saxons employèrent beaucoup un obusier assez long, du calibre de 6, qui pesait 280 livres, et d'autres obusiers de calibres supérieurs à 16.

La mitraille était beaucoup appréciée par ces artilleries orientales, destinées à repousser souvent les charges de cavalerie. Le plus souvent, cette mitraille était composée de balles de plomb. Mais les influences diverses qui dirigeaient ces artilleries, les progrès ou l'ignorance, avaient dû apporter ou maintenir d'autres mitrailles. On employait toujours des carcasses remplies de corps de différentes natures et de diffé-

rentes formes. Les Suédois paraissent même avoir employé les boîtes à balles en fonte de fer.

Ces artilleries orientales, étant surtout destinées à agir dans les combats, tenaient beaucoup à la rapidité du tir. L'organisation militaire du personnel avait permis plus d'ensemble et d'instruction, par suite plus de rapidité dans la manœuvre de la pièce. Enfin, les cartouches à boulets furent employées, surtout par l'artillerie suédoise, comme un des éléments principaux de cette rapidité.

La condition d'artillerie de combat entraînait celle d'une mise en action rapide et d'un déplacement facile. Pour remplir ces conditions, les affûts portaient quelques-uns de leurs armements, un petit coffret contenant quelques coups confectionnés, des crochets aux flasques et aux fusées d'essieu, pour déplacer la pièce, au moyen de prolonges et des hommes. La construction des affûts était assez légère; la nécessité de marcher rapidement et dans des boues, des marais, avait fait employer des roues d'avant-train assez hautes, et même, pour les plus petits calibres des affûts à limonière sans avant-trains. Les munitions, confectionnées ou en nature, étaient transportées sur des charrettes fort légères.

La quantité de bouches à feu employées varia beaucoup pendant la durée de la guerre, à cause des positions différentes des parties belligérantes, des circonstances de guerre et de politique. Les Suédois qui débutèrent avec une très nombreuse artillerie, finirent par en manquer complètement. Les armées de Pologne eurent, au commencement, une artillerie extrêmement nombreuse, et durent la diminuer beaucoup. Les Russes, après avoir perdu beaucoup à Narwa, travaillèrent constamment jusqu'à la fin de la guerre à augmenter la quantité de leurs bouches à feu. En

résumé, les armées d'Orient employèrent l'artillerie en bien plus grand nombre que celles d'Occident; elles eurent moyennement cinq pièces par mille hommes.

Généralement, cette masse de pièces se partageait également en canons et en pièces à projectiles creux, mortiers ou obusiers. Chez les Suédois, la proportion des canons était plus forte, chez les Saxons et chez les Russes, vers la fin de la guerre, la proportion des pièces à projectiles creux dominait. La masse des canons comprenait généralement 0,65 en petits calibres de 3 et 4, et 0,35 en calibres moyens de 6, 8, 12. La masse des pièces à projectiles creux comprenait moyennement 0,80 en mortiers et 0,20 en obusiers. Dans les armées suédoises et saxonnes, la proportion des obusiers fut généralement inférieure à cette dernière; dans les armées russes, au contraire, cette proportion devint plus forte. Les trois quarts, au moins, de ces pièces à projectiles creux étaient d'un calibre inférieur à 20.

La masse des pièces se partageait, comme dans la plupart des armées d'Occident, en deux espèces d'artillerie : celle de troupes et celle de parc.

L'artillerie de troupes était très avantageuse, indispensable même aux armées orientales, à cause des masses de cavalerie. Les Russes et les Saxo-polonais avaient le plus besoin de cette artillerie, à cause de l'impétuosité terrible de la cavalerie suédoise, et de l'infériorité matérielle et morale de leurs troupes.

Cette artillerie de troupes était régimentaire, comprenait tous les canons et pièces à projectiles creux de petits calibres. Ces bouches à feu étaient partagées en batteries de deux à six pièces données aux régiments d'infanterie; les petits mortiers distribués aux troupes, agissaient presque individuellement. Quelques régiments de cavalerie saxonne et

russe avaient des petits canons ou obusiers; mais cette artillerie de cavalerie n'était pas aussi générale que celle d'infanterie. Les dragons très répandus, surtout dans l'armée suédoise, menaient avec eux quelques petits mortiers à grenade. Les cavaliers servaient le plus souvent les petites pièces qui leur étaient confiées; et l'origine de l'artillerie à cheval paraît avoir été dans ces guerres du Nord.

Chez les Russes et les Saxons, l'artillerie de troupes était attachée d'une manière permanente aux régiments, ne les quittait jamais; chez les Suédois, au contraire, les pièces n'étaient qu'affectées aux régiments; elles en étaient souvent distraites, pour combiner leur marche et leur action d'une manière indépendante. Ainsi, dans l'organisation de l'armée suédoise, quatre canons des calibres de 4 à 8 étaient affectés à chaque régiment d'infanterie; mais l'ensemble de ces pièces se partageait en une ou plusieurs masses, marchant et combattant, suivant les circonstances. Les petits mortiers étaient les seules pièces attachées aux troupes d'infanterie et de cavalerie. On voit que les Suédois cherchaient à éviter le gaspillage d'action de l'artillerie permanente de troupes.

L'artillerie de parc était très peu nombreuse. Chez les Russes et les Saxons, elle ne comprenait, le plus souvent, que les canons de 12 et les pièces à projectiles creux de forts calibres. Ces parcs présentaient un mélange assez confus de pièces, munitions et matériaux de toute sorte. L'ordre et l'organisation avaient peu pénétré dans cette espèce d'artillerie, qui était secondaire par rapport à la première. Les armées de Suède faisaient exception à cet état de choses. Tous les canons et obusiers pouvaient être considérés comme faisant partie d'un même parc, partagé en petites brigades de quatre pièces. Dans l'ordre de bataille théorique, chacune

de ces brigades pouvait être considérée comme appartenant à des corps déterminés de troupes ; mais en réalité, elles étaient toutes réunies ou distribuées suivant les circonstances. L'artillerie formait un ensemble, composé du matériel organisé en petites brigades, et du personnel marchant en régiment. Cet ensemble se trouvait toujours sous la direction de chefs de l'artillerie assez haut placés dans les grades militaires.

§ 3.

Au commencement de cette époque, les Suédois étaient apparus dans l'Europe occidentale comme les apôtres de l'action par le feu. Sous leur vigoureuse impulsion, toutes les institutions militaires de l'Occident avaient tendu vers le développement de cette action ; on était tombé dans de véritables excès sous ce rapport.

Les troupes, infanterie et cavalerie, n'agissaient plus que par le feu ; les lignes de bataille étaient extrêmement étendues, sans consistance, sans rapidité, sans vigueur d'action, incapables de choc. Le génie impétueux de Charles XII sentit les abus dans lesquels tombait l'état militaire, et travailla constamment à rendre aux armées la vigueur et la rapidité d'action.

L'infanterie fut partagée en solides bataillons de six cents hommes au moins. Une partie de cette infanterie conserva les piques, les intervalles entre les files, et les rangs furent serrés. Le nombre des rangs resta compris entre quatre et six. Par ces dispositions, le bataillon suédois présentait un but solide aux coups de l'artillerie, mais gagnait une impétuosité d'attaque, qui paralysait rapidement l'artillerie ennemie.

L'arme favorite de Charles XII, celle le plus en rapport avec l'impétuosité inouïe de son génie, était la cavalerie. Il avait apprécié la faute énorme que commettaient la plupart des armées européennes, en ne faisant agir la cavalerie que par le feu et aux allures lentes ; il sentit que la principale force de cette arme était dans le choc, et que la puissance de ce mode d'action devait résulter surtout de la vitesse. Aussi, bientôt les escadrons suédois, forts de 200 hommes au moins, partagés en deux compagnies, se précipitèrent au galop et l'épée à la main contre les lignes ennemies.

Avec cette faible profondeur de formation et cette rapidité d'action, la cavalerie avait gagné considérablement contre l'artillerie, s'était soustraite en grande partie aux ravages de cette dernière, s'était rendu capable de les paralyser rapidement. Ainsi, pour regagner sa puissance contre la cavalerie, l'artillerie devait augmenter la force de son feu.

Les troupes russes, polonaises et saxonnes, soumises presque entièrement à l'influence occidentale, cherchaient à développer de plus en plus l'action par le feu. Toute l'infanterie saxonne était armée de fusils, celle russe avait le plus grand nombre de ses régiments armés de même ; quelques corps seulement avaient encore des piques et des haches. Ces troupes ennemies, destinées à un rôle défensif en présence de l'impétuosité suédoise, cherchaient leur puissance dans le feu, et ne se présentaient généralement que sur trois rangs de profondeur. La cavalerie, à part quelques régiments polonais, qui du reste servirent peu vigoureusement pendant la guerre, préférait, comme en Occident, l'action par le feu.

Le but de toutes ces troupes était de paralyser par le feu l'attaque suédoise ; alors, elles commencèrent à employer beaucoup les retranchements, surtout les lignes de chevaux

de frise, qui arrêtaient l'ennemi, le maintenaient exposé au feu.

Le système de guerre, imposé dans ces luttes du Nord par le génie de Charles XII, reposait sur les marches longues et rapides, sur les combats énergiques. Les opérations de siège, de position et d'observation, qui dominaient en Occident, avaient une très faible importance, étaient à peine employées.

Charles XII, à la tête de son armée, parcourut sans relâche tout l'espace entre la Baltique et la mer Noire, entre la Saxe et Smolensk. Ces marches longues et continuelles, à travers des contrées vastes, sans ressources, entrecoupées de bois, de marais et de cours d'eau, ravagées par des hivers terribles, furent affreuses de difficultés, admirables par le courage des armées suédoises.

Ordinairement Charles XII, à la tête de presque toute sa cavalerie, composée surtout de dragons, allait le plus rapidement possible, laissant en arrière l'infanterie et l'artillerie. Quelquefois une batterie de six à dix pièces accompagnait ces troupes ; elle était alors servie par les canonniers transportés à cheval ou même par quelques dragons ; le plus souvent ce corps de cavalerie n'avait que quelques petits mortiers à grenade. Cette absence d'artillerie se fit quelquefois sentir, d'autant plus que l'impétuosité de Charles l'entraînait souvent trop loin du corps d'armée.

Cependant l'infanterie, l'artillerie et les bagages, faisaient les plus grands efforts pour rejoindre. Souvent, par suite de la difficulté du terrain, toute cette masse ne pouvait tenir qu'une seule route ; d'autres fois les troupes formaient des colonnes particulières sur les côtés de la route que tenait l'artillerie ; avec son régiment, une escorte et les bagages.

Dès que cette armée avait rejoint l'avant-garde, on préparait, on disposait tout; puis aux ordres donnés, on agissait en masse et avec vigueur.

Un tel système de marche ne pouvait évidemment réussir que contre un ennemi peu habile, peu entreprenant. Du reste, quand les armées étaient rapprochées et que le terrain permettait d'occuper un grand espace, Charles XII s'avancait, formé en plusieurs colonnes, précédé d'une avant-garde composée de cavalerie et d'infanterie avec une batterie de canons.

L'impétuosité suédoise, forçait les armées ennemies à des marches longues et presque toujours défensives. Ces armées déployaient aussi une grande solidité et un grand courage, pour supporter les fatigues, surmonter des difficultés sans nombre. Pour ces marches défensives, on faisait filer en avant tous les bagages et embarras de l'artillerie; le gros de l'armée formait des dispositions serrées, chaque régiment conservant ses pièces d'artillerie. Un rideau de cavalerie couvrait ordinairement cette marche; il se dissipait quand la cavalerie suédoise poussait, et cette dernière se trouvait alors en face de lignes garnies de mousqueterie et d'artillerie, garanties du choc direct par des obstacles intermédiaires. Dans le petit nombre de marches offensives qu'elles eurent à exécuter, les armées russes ou saxonnes s'avançaient plus lentes et plus réunies que celles des Suédois. En présence de l'ennemi, elles marchaient formées en bataille, et couvertes par une avant-garde de cavalerie, qui le plus souvent avait quelque artillerie avec elle.

Charles XII cherchait avec fureur les armées ennemies, pour leur livrer bataille. Parvenu en leur présence et disposant de toute son armée, rien ne pouvait l'arrêter, quelle

que fut la supériorité des ennemis, les obstacles à surmonter pour les joindre, il attaquait avec une audace et une habileté extraordinaires.

Dans l'ordre de bataille théorique de l'armée suédoise, l'infanterie était placée au centre et la cavalerie sur les ailes; ces troupes formaient deux lignes à intervalles, avec une réserve, l'artillerie était partagée en trois masses placées devant l'infanterie. Mais dans l'action, Charles XII n'admettait rien de systématique, se conduisait suivant les circonstances et les inspirations de son génie, combinait ses forces dans un but tactique. L'artillerie devenait alors une puissance des plus précieuses; au lieu de la distribuer symétriquement devant le front, et d'en réduire l'action à une canonnade parallèle, comme avait fait Gustave Adolphe, et, à son exemple, la plupart des artilleries, Charles évitait avec soin de gaspiller ses munitions, la disposait en masse suivant le but tactique à obtenir, la conservait silencieuse jusqu'au moment d'agir. Puis, ce moment venu, les batteries faisaient un feu long et violent contre les buts désignés, ébranlaient les ennemis, et les livraient aux charges de Charles XII.

Cette conduite de l'artillerie, bien différente de celle systématique et régulière, introduite par Gustave Adolphe, montre quels grands progrès tactiques les Suédois avaient réalisés pendant les longues guerres continentales, et sous l'impulsion de Charles XII. Une telle conduite portait un fort cachet d'habileté et de vigueur. Cette disposition de masser presque toute l'artillerie sur un point, n'était possible qu'avec des troupes solides et supérieures en moral, comme étaient les troupes suédoises, qu'avec l'inhabileté des artilleries ennemies, qui avaient pour elles une grande supériorité en nombre.

Généralement les armées ennemies, redoutant l'impétuosité suédoise, n'attendaient pas en terrain découvert les attaques de Charles XII; les rivières seules paraissaient une protection suffisante, et encore avait-on soin de les border de retranchements. Charles XII, arrivé avec sa cavalerie sur la rivière à passer, attendait patiemment son armée; l'ennemi accourait vis-à-vis du point de passage, se couvrait de retranchements, canonnait vivement. Charles, ménager de son artillerie, ne répondait presque jamais aux canonnades, et faisait ses préparatifs. Tout étant fixé, si la rivière était peu large, il plaçait son artillerie dans des positions dominantes; cette dernière tirait sans relâche, en concentrant le feu sur des points particuliers, éloignait les ennemis de la rive opposée, continuait son action pendant le passage des troupes, soit à gué, soit sur des radeaux; flanquait la position et l'action de ces troupes sur la rive opposée. Dans les passages de rivières larges et navigables, dans les débarquements sur les côtes, des vaisseaux soutenaient par des bordées le transport et le débarquement; des batteries flottantes contenant quelquefois des pièces de 24, appuyaient le passage; enfin, on employait un vaste radeau avec parapets à charnière, lesquels en se rabattant, formaient un pont pour le passage des troupes. Ces radeaux étaient vastes, contenaient plusieurs bataillons avec quelques pièces légères; ces dernières, à peine débarquées, marchaient en avant avec les troupes.

Telles étaient les dispositions adoptées par Charles XII, dans les nombreux passages de rivières, qu'il exécuta tous avec une audace extrême et un succès complet, malgré la présence des ennemis. Charles concentrait toute l'action de son armée sur le point de passage, quelquefois cependant, dans les premiers temps de la guerre, quand il disposait

d'une nombreuse artillerie, il faisait une fausse attaque avec quelques batteries, pour distraire l'attention de l'ennemi.

Dans presque toutes les luttes contre les Suédois, la position des armées ennemies fut défensive. L'infanterie de ces armées n'agissait que par le feu, et formait des lignes minces et continues, dans chacune desquelles les intervalles étaient réduits beaucoup, pour ne pas offrir de passage à la cavalerie ennemie. L'ordre de bataille général était sur deux lignes avec une réserve, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes; mais pour mieux résister après la déroute de cette dernière, que l'artillerie ou les charges impétueuses des Suédois pouvaient facilement repousser, l'infanterie repliait les extrémités de ses lignes, de manière à couvrir ses flancs, et à présenter des dispositions carrées, et couvertes par des chevaux de frise. Les mortiers étaient dispersés dans les faibles intervalles des bataillons, les pièces de troupes et celles de parc étaient établies en avant des troupes et derrière la ligne de chevaux de frise. Les flancs et la dernière ligne avaient aussi de l'artillerie, pour recevoir les corps tournants de l'ennemi. Des mortiers et quelques petits canons soutenaient la cavalerie qui, ordinairement se trouvait flanquée en partie par le feu central du grand carré.

Les armées, ainsi disposées, faisaient un feu violent dès que l'ennemi paraissait; quelquefois, la cavalerie se détachait pour charger ou escarmoucher, mais le carré central restait immobile. Quand l'ennemi s'avancait à l'attaque, ses troupes se trouvaient arrêtées par les chevaux de frise, à bout portant d'un feu nombreux de boulets, de grenades, de mitraille et de mousqueterie; quelquefois, ce feu était si terrible, que les troupes attaquantes se retiraient. Pour vaincre cette opiniâtre résistance, le moyen le plus efficace était

de concentrer contre elle un feu violent, et de marcher avec de nombreuses batteries pour écraser de mitraille les points à attaquer. Les Suédois eurent quelquefois le sentiment de cette puissance d'une artillerie agissant avec audace et concentration.

Les retranchements étaient peu employés, surtout dans les commencements de la guerre, parce que la rapidité des marches, la mobilité et l'audace des attaques, ne donnaient pas le temps nécessaire pour les construire. Mais quand le temps était donné, les armées défensives s'empressaient de se couvrir de mouvements de terre. Ainsi, pour défendre les passages de rivière, les Russes accouraient au point menacé, commençaient de suite de longues canonnades, construisaient des retranchements le long de la rive, et plaçaient en avant de grandes batteries retranchées, sous forme de redans, de lunettes, de redoutes. L'infanterie, avec sa solide ordonnance, restait dans le retranchement, et la cavalerie venait s'établir et agir dans la ligne à intervalles des batteries retranchées. Ces dispositions, appliquées suivant de bons principes, employées avec habileté, pouvaient procurer de très grands avantages; mais généralement, elles étaient mal établies et trop soumises au feu de l'artillerie attaquante, les intervalles entre la ligne avancée des batteries étaient mal soutenus, l'artillerie tirait mal contre les ennemis très rapprochés. Cependant ces dispositions devaient évidemment augmenter la solidité de la défense, et les Russes en retirèrent de grands avantages.

Tant que l'ennemi était sur pied, Charles XII ne faisait pas de détachements autres que l'avant-garde; l'armée marchait entière vers un but unique. Les détachements n'avaient lieu que dans des circonstances secondaires, pour

soumettre les postes d'un pays dont l'armée ennemie venait d'être chassée, ou pour défendre un pays occupé, contre les entreprises des ennemis. Ces détachements avaient ordinairement quelques pièces prises soit dans l'artillerie de l'armée, soit dans les places occupées. Ces pièces dirigées par des chefs d'artilleurs se conduisaient toujours avec habileté, mobilité et vigueur devant l'artillerie supérieure des ennemis; pour enlever les postes, elles agissaient moins par la force des coups que par l'à-propos et la surprise; elles s'attachaient plus aux troupes qu'aux obstacles matériels. Du reste la faiblesse des calibres rendait cette artillerie peu propre à renverser ces obstacles matériels, et Charles XII en eut la triste preuve contre Pultawa.

Pendant ces conflits du Nord, l'artillerie suédoise, quoique inférieure en nombre, eut constamment l'offensive, et fut toujours victorieuse. Le génie de Charles XII avait fortement agi sur elle. Mépriser toute action inutile, se disposer suivant les circonstances, n'agir qu'en masse et avec vigueur, déployer les plus grands efforts pour s'avancer à travers les plus grands obstacles, tels furent les éléments de cette supériorité de l'artillerie suédoise. Elle ne fut vaincue que quand un épuisement extrême paralysa presque entièrement son action. Cette grande lutte dans le Nord, ferma la glorieuse carrière que l'artillerie suédoise parcourait depuis longtemps en Europe.

SECTION II.

§ 1.

Au moment où toute l'Europe occidentale se préparait à la guerre de la succession d'Espagne, la Suède jouis-

sait d'une grande considération militaire, dominait dans le Nord. Pierre de Russie et le nouveau roi de Pologne pensaient à détruire cette puissance, qui arrêtait l'exécution de leurs projets ambitieux. Croyant avoir trouvé une occasion favorable dans la jeunesse et l'inexpérience de Charles XII, ils formèrent une ligue avec le Danemark, et attaquèrent la Suède de tous côtés. Les Suédois n'avaient qu'une armée peu nombreuse, mais elle était façonnée à une organisation, à une discipline et à une instruction solides, mais elle était sous la conduite du jeune Charles XII, génie militaire d'une activité et d'une audace inouïes. Menacé de tous côtés, Charles assura la défense de son royaume, et marcha lui-même à l'attaque de ses ennemis.

Les Danois ayant envahi le Holstein, avaient soumis plusieurs places et assiégeaient avec leurs principales forces celle de Tomingue. Charles partit de Suède avec sa flotte renforcée par quelques vaisseaux anglais et hollandais, éloigna la flotte danoise, jeta quelques bombes dans Copenhague, puis exécuta un débarquement à deux lieues de cette ville. Les Danois accoururent en hâte au point de débarquement, et y trainèrent plusieurs mortiers et canons qu'ils disposèrent derrière des retranchements placés trop près du rivage. Charles s'avança avec de petites chaloupes et des bateaux plats portant les troupes et des outils de pionniers. Les vaisseaux de la flotte et des bateaux plats, portant les pièces de campagne, accompagnaient le convoi, et par leurs nombreuses bordées balayaient le rivage. Les Danois n'osant sortir de leurs retranchements, furent culbutés. Leur artillerie fut prise après avoir fait peu de ravages. Charles campa près de Copenhague, menaçant de le détruire. Son armée comptait 14,000 hommes et 50 pièces de campagne, avec une forte artillerie de siège. Le Danemark, effrayé par

cette force et cette rapidité d'action, s'empessa d'accepter la paix de Travendal.

Cependant le roi de Pologne, qui était l'âme de la coalition contre la Suède, avait fait envahir la Livonie par ses Saxons. Des petits corps la parcouraient dans tous les sens, pour la faire soulever. Le plus considérable était celui du général Flemming; il avait pour artillerie une douzaine de pièces de petit calibre avec beaucoup de petits mortiers et quatre canons de calibres de 6 et de 8. Flemming enleva plusieurs partis suédois, surprit ou intimida quelques postes, mais échoua devant Riga, bien pourvue d'artillerie. Bientôt le général suédois Villingk, avec un petit corps de troupe et une artillerie de 38 pièces dont 29 du calibre de 3, le força à se retirer derrière la Dwina. Alors le roi de Pologne vint avec une artillerie formidable, Willingk dut se retirer. Auguste commença le siège de Riga; mais repoussé par une vigoureuse résistance, menacé par l'arrivée de Charles XII, il leva le siège et se retira.

Charles XII, débarqué en Livonie, rassembla 5,000 hommes d'infanterie, 3,000 chevaux et 37 pièces, puis se porta rapidement contre l'armée russe, de 70,000 hommes et 180 pièces, qui assiégeait Narwa. Laissant ses bagages en arrière, l'armée suédoise fit des marches extrêmement longues et pénibles à travers des chemins affreux. L'avant-garde, forte de 600 chevaux et 10 pièces de petit calibre, arriva dans le défilé de Pibajoghi occupé par un corps de cavalerie russe avec quelques pièces d'artillerie. Ce défilé était resserré entre de hautes montagnes; un torrent coulait au milieu, on ne pouvait passer que par deux sentiers étroits et battus par les pièces russes. L'artillerie suédoise, quoique épuisée de fatigues, fit des efforts inouïs pour établir sur des hauteurs ses pièces dont le feu mit en fuite les cavaliers ennemis.

Toute l'armée passa le défilé, s'arrêta à demi-lieue du camp des Russes pour se reformer ; puis, malgré son extrême fatigue, elle s'avança audacieusement contre la masse des ennemis. Les 37 pièces d'artillerie marchaient en tête. (Pl. XII, fig. 2.)

Les Russes étaient restés dans leurs lignes que bordait une grande partie de l'artillerie. Une forte batterie, établie sur une hauteur centrale, découvrait parfaitement la plaine et flanquait la ligne des retranchements jusqu'à une distance assez grande.

Charles arrêta son armée à 700 pas de la ligne ennemie. Toute l'artillerie se partagea en deux grandes batteries : celle de gauche, composée de 21 pièces et commandée par le grand maître Schiobladt, se disposa de manière à contre-battre la grande batterie et à écharper la droite russe. Celle de droite, composée de 16 pièces et commandée par un major, dut écharper la gauche russe. Outre ces 2 batteries, un grand nombre de petits mortiers durent faire pleuvoir les grenades derrière les retranchements ennemis. Le feu violent de cette artillerie mit en désordre la plus grande partie des troupes russes, et soutint vivement l'attaque des colonnes suédoises. L'armée russe fut culbutée ; la grande batterie, soutenue par les deux meilleurs régiments moscovites, fit seule une grande résistance. Les Suédois prirent une quantité immense de bagages et de munitions, puis 177 pièces d'artillerie (1).

Charles, ayant ainsi mis en fuite les armées ennemies, passa l'hiver à Narwa. De petits détachements suédois, mu-

(1) 145 canons, 28 mortiers, 4 obusiers. 42

nis de petites pièces, chassèrent facilement les Saxons de la Livonie.

Pierre I^{er} redoubla d'énergie pour augmenter et instruire ses forces militaires. Il rallia les débris de son armée, pressa de tous côtés les levées de troupes, courut à Moscou, prit 400 cloches aux églises et monastères de la ville, en fit fabriquer rapidement 100 pièces de gros calibres et 143 pièces de campagne. Ensuite il parcourut son empire dans tous les sens, surveilla, dirigea, activa tout. Il fit venir de tous côtés des ouvriers en bois et en métaux, des fondeurs, des armuriers, des artificiers... : une activité effrayante régna dans tous les arsenaux. Ces immenses efforts étaient indispensables, car Pierre I^{er} était résolu à faire de grands sacrifices pour obtenir des armées solides. Ainsi, loin de céder après la défaite de Narwa, il redoubla d'énergie, profita du temps de repos que lui accorda le mépris de Charles XII, réorganisa ses armées, et resserra la ligue contre la Suède.

Bientôt Charles XII se vit attaqué en Poméranie par les Danois, qui s'avancèrent avec 25 canons et plusieurs mortiers; en Livonie par les Russes qui arrivaient sur de grandes barques armées en guerre; sur la Dwina par le roi Auguste, qui avait sous ses ordres les Polonais, les Saxons et 20,000 Russes.

Charles ayant reçu des renforts, envoya un petit corps pour maintenir les Russes sur les frontières de la Livonie, un autre en Poméranie pour observer les Danois; puis, à la tête de ses forces principales, il poussa droit à l'armée d'Auguste, placée derrière la Dwina. Décidé à forcer le passage de ce fleuve, Charles, pour tromper les ennemis, fit faire une fausse attaque vers Kokenhausen, au moyen de 600 hommes et douze canons qui sortirent de Riga; puis il com-

mença le passage à un quart de lieue au-dessous de la place. Les ennemis accoururent sur ce point avec une nombreuse artillerie, établirent des redoutes et six batteries qui firent un feu violent contre le passage; mais Charles avait pris de fortes dispositions pour soutenir ce passage par l'artillerie. Les troupes s'avancèrent sur de grands radeaux avec quelques petites pièces; quatre batteries flottantes, contenant plusieurs canons de 24, accompagnaient le convoi; les bâtiments de la flotte lâchaient de nombreuses bordées; des batteries, établies sur la rive, canonnaient les ennemis; enfin, les grosses pièces disposées sur les remparts de Riga et de la citadelle, écharpaient la ligne ennemie. Toute cette artillerie fit un feu très violent; les Russes restèrent éloignés, les Saxons n'osèrent avancer, et se cachèrent derrière leurs retranchements garnis de batteries faisant feu. Charles put former ses troupes avec quelques petites pièces, culbuta facilement les ennemis, enleva six redoutes ou batteries, prit 36 pièces, mais ne put poursuivre faute de cavalerie. Les ennemis se trouvant dispersés par cette vigoureuse bataille, Charles parcourut la Livonie et la Courlande, enleva les partis ennemis, soumit toutes les places qui restaient aux ennemis (1), puis envahit la Pologne avec 12,000 hommes.

Après la défaite de la Dwina, Auguste, ralliant les débris de son armée, était rentré en Pologne, et à force d'activité, avait reconstruit une nouvelle armée et une nombreuse artillerie. Charles XII s'avança avec rapidité; Auguste se retira à l'extrémité du royaume, vers Cracovie. Charles poussa

(1) La capitulation de Dunamunde lui donna 32 canons de 24, 20 de 12, 10 de 6. Toutes ces pièces étaient en fonte de fer. On prit aussi beaucoup de mortiers.

vers ce point, et à Klissowa, il attaqua vigoureusement l'armée de Pologne fortement retranchée. Le front était couvert par des marais; en avant de la ligne, de fortes batteries, composées surtout de canons de 12, étaient disposées sur une hauteur, et battaient parfaitement tous les alentours; l'infanterie saxonne était couverte par des chevaux de frise, et soutenue par un grand nombre de canons de 3 et de mortiers; enfin les lignes de cavalerie avec plusieurs pièces légères, étaient placées sur les ailes et derrière le centre.

Charles arriva formé en quatre colonnes, précédées de l'artillerie. Ayant reconnu l'impossibilité d'attaquer de front, il laissa une partie de ses pièces, pour maintenir ce front par une vive canonnade, puis avec la masse de ses forces, il se précipita contre la droite, et culbuta toute l'armée. Les Suédois prirent dans le camp vingt-deux canons de 12, trente-six de 3, et plusieurs mortiers. L'armée d'Auguste comptait à peine 15,000 hommes, dont plus de 8,000 étaient de la cavalerie. L'artillerie était donc très nombreuse, et elle eût repoussé toutes les attaques suédoises, si Auguste eût su la protéger.

Charles soumit Cracovie, et parcourut toute la Pologne depuis Dantzick jusqu'à la Podolie, pour détruire les partis ennemis, et soumettre toutes les places. Une rapidité, une audace inouïes caractérisaient toutes ses opérations; il marchait toujours en avant, à la tête de sa cavalerie, il soumettait son artillerie à de rudes fatigues, mais en retirait toujours de grands avantages. Poursuivant un corps saxon établi vers Pultusk, il arriva sur les bords du Bug; voulant forcer le passage, malgré la présence des ennemis, il fit avancer seize canons qui balayèrent la rive; alors il traversa la rivière, à la tête de ses troupes, et se précipita à la poursuite des ennemis.

Après ces terribles courses, à travers la Pologne, Charles ayant refoulé partout les débris de l'armée d'Auguste, prononça la déchéance de ce prince, fit nommer Stanislas au trône de Pologne, et l'installa dans Varsovie. Ensuite, entraîné par sa passion de conquêtes, il se dirigea avec toute son armée vers la Russie rouge. La marche continuelle à travers les bois et les marais, fut des plus pénibles, surtout pour l'artillerie. Charles, impatient d'arriver devant Lemberg, pour y prévenir Mazeppa avec ses Cosaques, laissa son infanterie et ses canons, puis se précipita en avant avec trois régiments de dragons et plusieurs petits mortiers transportés à cheval. Arrivé devant la ville, il la bloqua et l'enleva d'assaut, après s'être servi habilement de ses mortiers, pour éloigner les ennemis du point d'attaque. La ville avait 171 pièces d'artillerie qui furent enlevées. L'infanterie et les canons suédois arrivèrent longtemps après.

Cependant, Auguste, avec les ressources de son électorat de Saxe, les subsides de Pierre de Russie, et ses quelques possessions en Pologne, rassembla une armée de 20,000 hommes et beaucoup d'artillerie, surprit Varsovie presque sans défense, força le petit corps suédois qui la défendait à se retirer dans la citadelle; puis l'amena à capituler en inondant ce poste de projectiles creux et de boulets rouges. Alors Auguste, maître de Varsovie, reprit son pouvoir en Pologne.

A cette nouvelle, Charles partit de Lemberg avec toute son armée, détruisant toute l'artillerie prise et qu'il ne pouvait amener; il poussa en avant avec sa cavalerie, et refoula toute l'armée d'Auguste derrière la Vistule. Cette armée établie sur la rive gauche du fleuve, canonua les escadrons suédois; Charles les mit à l'abri dans des bois, fut rejoint

par toutes ses forces, mais ne répondit pas à la canonnade ennemie ; il s'occupa de tout disposer pour passer la Vistule sur deux ponts. Les préparatifs étant finis, il laissa une partie de ses troupes et de l'artillerie, avec un équipage de pont pour forcer vers Praga ; puis, avec l'autre équipage de pont, et la plus grande partie de ses forces, il marcha pour effectuer le passage, à quatre lieues au-dessus de Varsovie. L'artillerie suédoise, établie dans des positions dominantes, fit un feu violent qui balaya complètement la rive gauche de la Vistule, et dispersa une grande partie de l'armée d'Auguste.

Charles fit passer toutes ses forces, puis laissant en arrière l'infanterie et l'artillerie, il poursuivit, avec toute sa cavalerie, les Saxons qui, sous la conduite de Schullembourg, se retiraient sur l'Oder. Pressés vigoureusement, les Saxons qui menaient avec eux beaucoup d'artillerie, déployèrent les plus grands efforts pour échapper ; enfin, ils furent obligés de s'arrêter. Schullembourg, qui avait 12 bataillons, 14 escadrons, et près de 30 pièces, s'établit fortement pour repousser les attaques de la cavalerie suédoise ; ses ailes étaient appuyées à des maisons et à des marais, son front était couvert par des chariots et des chevaux de frise, son artillerie, distribuée dans toutes les parties, battait de tous côtés. Charles arriva devant cette position avec neuf régiments de dragons, et voulut l'attaquer. Alors, il arriva ce qui était inévitable ; cette cavalerie, malgré son héroïque courage, resta impuissante contre les obstacles matériels, fut ravagée et repoussée par un feu terrible. La nuit, les Saxons, formés en carré, se retirèrent, en laissant sur le champ de bataille neuf canons. Charles les poursuivit jusqu'à l'Oder, avec sa cavalerie mutilée ; là, Schullembourg termina sa belle retraite en repoussant par un feu violent

les dernières attaques, et repassa l'Oder. Auguste fut obligé d'abandonner la Pologne, et Charles XII rétablit Stanislas sur le trône.

§ 2.

Pendant ces terribles marches et ces combats de Charles XII à travers la Pologne, Pierre, travaillait avec une énergie admirable à développer la puissance intérieure de la Russie et à former ses armées; profitant avec habileté de l'absence de Charles XII, il attaquait vigoureusement les faibles corps suédois laissés dans les provinces de la Baltique.

Charles avait à peine quitté la Livonie, qu'un corps russo, sous le maréchal Schérémétoff, avait envahi cette contrée, dans la partie où commandait le colonel Schlippenbach. Deux postes suédois ayant été attaqués en même temps, Schlippenbach, qui n'avait sous la main que quelques escadrons, quelques troupes d'infanterie et quatre pièces de petits calibres, envoya l'infanterie avec deux pièces vers l'un des points attaqués, marcha lui-même avec la cavalerie et deux autres pièces sur le second, le dégagea et revint vers le premier poste; là, avec son petit corps de troupes et les quatre pièces, il repoussa l'ennemi et le poursuivit vivement; les escadrons poussaient en avant, l'infanterie et l'artillerie suivaient. Plusieurs fois, la cavalerie, agissant isolée, fut arrêtée et même mise en désordre par la résistance des Russes; mais toujours l'arrivée et le feu violent des quatre pièces détermina la retraite de ces ennemis. Ainsi, les premiers efforts des Russes furent repoussés par l'emploi très habile de quelques troupes et de quelques petites pièces suédoises.

Quelques mois après, au milieu de l'hiver, Schérémétoff

envahit encore la Livonie, avec une artillerie de 30 canons ou mortiers, transportés avec leurs munitions sur des traîneaux. Schlippenbach n'avait à sa disposition que trois bataillons, deux régiments de cavalerie, et une batterie de six pièces de campagne, approvisionnées à vingt-cinq cartouches chacune, et commandées par le lieutenant colonel Liewen. Avec ce faible corps, Schlippenbach se porta en avant, précédé par sa cavalerie. Cette dernière fut mise en désordre par le grand feu des Russes, et se rallia sous la protection des six pièces suédoises, qui, à leur tour, repoussèrent l'avant-garde ennemie, et permirent au petit corps de Schlippenbach de lutter un moment contre un ennemi si supérieur. Cependant il fallut céder, et les Suédois mirent en retraite, laissant à l'arrière-garde les six pièces qui maintinrent la cavalerie russe. Les cartouches étant presque épuisées, Schlippenbach ne voulut pas s'exposer à annuler complètement son artillerie, la fit passer en avant des troupes, et couvrit sa retraite par la cavalerie. Mais cette dernière fut dispersée, le petit corps suédois fut entonné, et les six pièces, après avoir épuisé leurs munitions à protéger l'infanterie, furent enlevées.

Les Suédois se trouvèrent ainsi écrasés par les forces que Pierre envoyait constamment en Livonie, soit par terre, soit par eau. Enfin, les Russes vinrent assiéger Nostleburg sur la Newa, place qui était considérée comme la clé de l'Ingrie et de la Finlande. Schlippenbach rassembla avec peine 400 cavaliers et quatre pièces de campagne, et voulut forcer les lignes ennemies, entrer dans la ville. Ce corps pénétra jusque dans les retranchements, mais là, attaqué par des masses, il fut anéanti. Pierre vint ensuite assiéger la forteresse de Nyantz, qui commandait l'embouchure de la Newa; il servit, dans ce siège, comme capitaine de bombardiers,

sous les ordres de Schérémétoff. La place fut prise (1) ainsi que celles de Dorpat, de Narwa. Toute l'Ingrie, la Finlande et la Livonie, presque abandonnées par les Suédois, furent conquises par les Russes; et Pierre-le-Grand, tout fier de ces succès, fit triompher ses généraux, dans des entrées solennelles à Moscou.

Pierre envoya ensuite ses armées en Lithuanie, pour soutenir le soulèvement des Polonais; mais ses efforts échouèrent toujours contre l'habileté du maréchal de Lowenhaupt, qui commandait les peu nombreuses forces suédoises.

En 1703, une armée de Russes et de Polonais était venue en Courlande, et voulait s'emparer de Birsén. Lowenhaupt, ayant réuni 1500 hommes et sept pièces d'artillerie dont deux obusiers, marcha pour les prévenir dans cette ville; mais retardé par des chemins presque impraticables, il arriva trop tard et fut obligé de battre en retraite. Un corps de 6,000 Russes et Polonais, avec douze pièces d'artillerie, dont quelques-unes du calibre de 12, voulut lui couper le passage, et se retrancha sur une hauteur. L'infanterie russe était au centre, formée en carré, entourée de chevaux de frise, bordée par l'artillerie. Lowenhaupt, obligé d'attaquer cette position, s'avança hardiment contre elle. Son artillerie, commandée par le major Beton, mit en fuite les charges de la cavalerie polonaise, se disposa en trois batteries contre le carré des Russes, et y fit de grands ravages, aucun boulet n'étant perdu. Ensuite, cette artillerie s'avança à l'attaque avec les troupes, gravit la colline sous le feu de l'artillerie russe dont tous les coups passaient trop haut, s'établit sur la

(1) Les débris des bastions de Nyantz furent les premiers fondements de Saint-Petersbourg.

colline, et canonna la retraite des débris russes, qui abandonnèrent leurs douze pièces.

La même année à Yecolbstadt, Lowenhaupt dispersa, par le feu de son artillerie, la cavalerie russe, la refoula dans son camp, vint tourmenter ce camp avec des canons et des petits mortiers, força les troupes à se sauver en laissant 23 canons en bronze.

Ces succès des Suédois irritèrent Pierre ; pour les faire cesser, il envoya sa grande armée en Lithuanie (1705). Lowenhaupt, avec des forces bien inférieures, se disposa près de Gemauerlhoff pour recevoir l'attaque des Russes ; il s'établit dans un espace peu étendu, appuyant sa droite à des marais, sa gauche à un ruisseau. Les troupes formaient deux lignes, la première très serrée, la seconde avec de grands intervalles ; l'artillerie était placée aux deux ailes de chaque ligne, entre les bataillons et les escadrons. Les Russes, forts de 20,000 hommes et de plus de cinquante pièces d'artillerie, s'avançaient sur un front très étendu ; ils furent obligés de s'arrêter pour changer leur ordre de bataille, sous le feu violent de l'artillerie suédoise, qui ajoutait par ses ravages au désordre provenant de ce changement. Alors Lowenhaupt, toujours en bataille, se porta en avant, sous le feu d'une portion des pièces ennemies qui tiraient assez mal. La gauche des Russes fut enfoncée ; mais leur droite attaqua avec fureur la gauche suédoise, des gros de cavalerie avec quelques pièces légères traversèrent le ruisseau, et entourèrent de tous côtés cette gauche. Ce fut alors que la disposition adoptée par Lowenhaupt montra ses avantages ; l'intervalle entre les deux lignes fut bouché et reçut une batterie ; la deuxième ligne et ses pièces firent face en arrière ; la gauche suédoise présenta un carré hérissé d'artillerie. Les Russes furent repoussés après un *feu d'enfer*, et leur cavalerie

laissa quelques pièces en repassant le ruisseau. Les ailes suédoises victorieuses poussèrent l'ennemi; l'infanterie du centre s'étendit pour les rejoindre; alors l'armée suédoise ne forma plus qu'une seule ligne précédée de l'artillerie, et mit en déroute les Russes qui perdirent 5,000 hommes et 13 pièces toutes neuves.

Cependant Charles XII, ayant étendu sa domination sur toute la Pologne, se décida enfin à marcher contre les Russes, et choisit le plus fort de l'hiver, pour que ses marches fussent plus faciles à travers les cours d'eau et les marais. Pierre et Auguste réunis, décidèrent de céder devant l'impétueux Suédois, tout en se rendant inattaquables par de fortes positions retranchées, de l'attirer le plus loin possible tout en le harcelant par de forts partis.

Charles se mit en campagne à la fin de 1705, les glaces n'étaient pas encore très solides; à Wingorowo, l'artillerie les fit rompre, et plusieurs pièces restèrent embourbées. Le 5 janvier, après une nuit terrible de froid, Charles passa le Bug; on avait fait une chaussée de glace sur la rivière avec de la paille arrosée. La cavalerie, l'artillerie et l'infanterie passèrent sur cette chaussée, qui vers la fin se rompit aux extrémités. Le Bug étant encaissé, il fallait en arrivant sur la rive droite, gravir des hauteurs couvertes de glaces; l'artillerie eut des peines affreuses, beaucoup de ses chevaux y crevèrent.

Le froid était devenu extrême, les vivres, les fourrages manquaient, et Charles, dans cet état de misère, faisait des marches de dix à douze heures par jour. En approchant de Grodno, où était la grande armée russe, il marchait dans les plaines avec les troupes, l'artillerie et les bagages distribués en plusieurs colonnes. Il traversa le Niemen en bataille sur

la glace, et sous le feu de l'ennemi qui fut culbuté. Arrivé devant la position des Russes, Charles la trouva couverte de retranchements, hérissée d'artillerie, inabordable à cause des glaces; ne pouvant attaquer, il resta trois jours inactif; puis il partit sur deux colonnes, pour prendre des cantonnements.

Cependant Auguste, ayant fait lever une armée en Saxe, l'appela auprès de lui. Elle s'avancait à travers le duché de Posen, forte de 10,000 Saxons et de 10,000 Russes et Polonais, commandée par l'habile Schullembourg. Son artillerie comprenait un régiment, 29 canons, 2 obusiers, 44 mortiers à grenades, et une masse énorme de munitions. Le feld maréchal Renschild, qui commandait les forces suédoises, bien inférieures, simula d'abord une retraite, puis revint tout à coup, formé en trois colonnes avec l'artillerie dans les intervalles, attaquer l'armée saxonne près Frauentadt. Schullembourg s'établit sur deux lignes, appuyant ses flancs à deux villages, couvrit son front par des chevaux de frise, et par les 95 pièces d'artillerie. Les Suédois arrivèrent en colonnes, jusqu'à moins de 200 pas, firent une décharge générale, se précipitèrent avec impétuosité sur les chevaux de frise, les rompirent sous le feu de l'artillerie ennemie, qui n'eut pas le temps de faire trois décharges, mirent en désordre toute l'armée saxonne, et prirent toute l'artillerie. Cette défaite détruisit presque complètement la force et l'influence d'Auguste en Pologne (1).

(1) Quelques auteurs prétendent que le régiment d'artillerie, composé surtout de Français, passa du côté des Suédois, et que ce fut à cette défection de l'artillerie que fut dû le succès des attaques, la relation ci-dessus est celle des historiens suédois.

Cependant, Charles était toujours cantonné dans la Lithuanie, où son armée s'épuisait dans les souffrances et la misère. Il fit les plus grands efforts pour attirer les Russes au combat, envahit la Polésie à travers des boues, des marais profonds; sa malheureuse artillerie eut des difficultés affreuses à surmonter, contribua à culbuter les corps ennemis qui voulurent résister, et à rendre quelques villes. Enfin, Charles XII arriva à Pinsk; là, perdu au milieu de l'immense étendue des marais, il s'arrêta; *Impossible d'aller plus avant*, dit-il, et alors, il rebroussa chemin, et vint en Volhynie, après des marches affreuses; à travers les marais de la Prypéc.

N'ayant pu atteindre les ennemis en Lithuanie, Charles résolut de frapper au cœur la puissance d'Auguste. Il passa la Vistule, et réorganisa ses forces en Pologne. Ensuite, à la tête de 25,000 hommes, dont la moitié en cavalerie, de cinquante canons et beaucoup de mortiers, il passa l'Oder à gué; traversa la Silésie, et tomba tout à coup sur la Saxe, qui se soumit sans résistance; alors, Auguste abdiqua le trône de Pologne. Charles resta longtemps en Saxe, pour faire exécuter le traité onéreux qu'il avait imposé, et pour épuiser le pays, afin de le mettre hors d'état de fournir pour la guerre de Pologne. Dans ce séjour en Saxe, Charles reposa son armée, augmenta considérablement ses troupes, refit les attelages et les munitions de son artillerie. Dans son camp d'Altranstad, placé entre les luttes d'Orient et d'Occident, le roi de Suède tenait l'Europe indécise.

§ 2.

Charles avait laissé très peu de forces en Pologne, Pierre en profita pour envahir et ravager cette contrée. Alors,

Charles se décida à revenir sur ses pas, et à envahir la Russie. Il partit de Saxe avec 40,000 hommes, dont 24,000 de cavalerie; il traversa la Pologne, y laissa une partie de ses forces; puis avec 35,000 hommes et une cinquantaine de pièces, il commença l'attaque contre la Russie.

Le 1^{er} janvier 1708, l'armée suédoise passa la Vistule; la glace était encore peu forte, et on eut la précaution de poser dessus un plancher, sur lequel toutes les troupes et toute l'artillerie passèrent. Comme en 1706, Charles pénétra dans la Lithuanie et poussa vers Grodno; les Russes se retiraient devant lui, en ravageant le pays. L'armée suédoise sans ressources, harcelée par les habitants, s'avancant par des marches affreuses, à travers les boues, les marais et les glaces, souffrait terriblement. Dès les premiers jours, l'artillerie écrasée de fatigues, perdit beaucoup de chevaux, dut brûler un grand nombre de voitures.

Charles prit Grodno, et resta trois mois en Lithuanie sans pouvoir trouver d'ennemis à combattre; l'armée s'épuisait par la misère, et ne pouvait marcher à cause des terrains rendus impraticables par le dégel. Enfin, au mois de mai, Charles poussa en avant, décidé à pénétrer au cœur de la Russie.

Le 30 juin, il arriva sur les bords de la Bérésina, avec sa cavalerie et quelques pièces légères d'artillerie. Il s'établit assez loin du rivage, attendant le reste de son armée et préparant tout pour exécuter le passage. A son arrivée, 2,000 Russes avec 6 petits canons étaient sur la rive opposée de la Bérésina. Ils se crurent obligés de s'établir sur une hauteur, et de canonner le camp suédois, qui était à près de 3,000 mètres. Le 1^{er}, le 2 et le 3 juillet, les forces russes arrivèrent au nombre de 30,000 hommes, et plus de 100 pièces d'artillerie. D'autres canons furent établis à côté des pre-

miers, et continuèrent la canonnade. Pendant ce temps, on construisit le long de la rivière, un retranchement avec intervalles, flanqué par six grandes batteries avancées.

Charles ne tira pas un seul coup d'artillerie, contre cette canonnade de quatre jours, il opérait la réunion de son armée dont les différentes parties arrivaient successivement; il faisait ses préparatifs pour forcer le passage. Enfin, le 3 juillet, à l'entrée de la nuit, le colonel Bruneau conduisit l'artillerie sur la rive droite de la Bérésina, 21 canons et 2 obusiers furent établis sur une hauteur vis-à-vis de la gauche ennemie, six autres pièces furent établies contre la droite.

Le 4 juillet, à deux heures et demie du matin, l'artillerie suédoise commença un feu violent, qui dura trois heures, qui força toutes les troupes russes à se sauver derrière leurs retranchements, et réduisit au silence plusieurs batteries ennemies. Alors, Charles se précipita dans la Bérésina à la tête de ses troupes, et la passa ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Les batteries russes firent de nombreuses décharges, mais tous les coups passaient par-dessus les Suédois très rapprochés. Les troupes voulaient sortir pour s'opposer au passage, mais l'artillerie suédoise, restée en position, les refoula dans le retranchement, et les ébranla par un feu continu. Charles forma ses troupes le long du rivage, et s'avança hardiment à l'attaque vers le centre ennemi, afin de couper l'aile gauche, contre laquelle la grande batterie suédoise concentrait depuis si longtemps son feu. Mais les Russes avaient été très fortement ébranlés par le feu, et se retirèrent sans attendre l'assaut; la droite maintenue par la batterie suédoise de gauche, se replia sans combattre.

18 bataillons de la gauche et du centre s'étaient sauvés avec beaucoup d'artillerie, dans un bois fort épais, les Sué-

dois poursuivirent, mais ils se trouvèrent exposés à un feu terrible et caché derrière la lisière du bois. Ils firent de grandes pertes, mais finirent enfin par culbuter les Russes qui laissèrent 12 canons de bronze, et 24 mortiers.

Après cette victoire, Charles continua de pousser en avant. Il marchait le plus souvent formé sur deux colonnes, dont l'une contenait l'artillerie, et précédé d'une avant-garde avec une batterie de six canons. Il cherchait l'ennemi, s'efforçait en vain de l'attirer au combat, et harassait ses armées dans ces mouvements inutiles. Parvenu à Smolensk, il s'arrêta ; l'ennemi avait complètement disparu, les routes étaient affreuses, le pays ravagé, l'armée épuisée de fatigues et de besoins ; Charles n'osa pousser plus avant. Par orgueil, il refusa de rétrograder, ou de se jeter à gauche, vers les provinces du nord.

Alors entraîné par les efforts de Mazeppa, hetman des Cosaques, il se dirigea à droite vers l'Ukraine. Là, il devait trouver un pays fertile pour refaire son armée, des approvisionnements immenses pour reconstruire son artillerie presque délabrée, enfin une forte armée de Cosaques. Ces avantages, vivement appréciés par une armée périssant de misère, entraînèrent Charles XII à commettre l'immense faute, de s'éloigner, démesurément et sans appui, de sa base d'opérations.

Charles commençait à peine à marcher vers l'Ukraine, qu'un premier et grand désastre résulta de la faute qu'il commettait. Le maréchal de Lowenhaupt arrivait de Livonie, avec 11,000 hommes, un train d'artillerie et des approvisionnements immenses, portés sur plus de 700 chariots ; après des efforts extraordinaires, il avait passé le Dnieper. Pierre I^{er}, avec un corps de 15,000 hommes, arriva à marches forcées, et lança sa cavalerie à la poursuite de

ce long convoi, qui se traînait avec peine au milieu des marais et des boues. Deux canons suédois, placés à l'arrière-garde, tinrent ferme dans un défilé qui couvrait la marche, repoussèrent par leur décharge à mitraille, la cavalerie, et ne cédèrent que lorsque l'infanterie russe fut venue avec l'artillerie.

Lowenhaupt prit ses dispositions pour protéger le convoi; il le partagea en deux parties, qui reçurent 5,000 hommes pour leur sûreté, et durent se diriger en toute hâte vers Papaïsk. 6,000 hommes avec 18 pièces d'artillerie restèrent pour arrêter l'armée russe, qui s'était établie dans un bois, et s'efforçait d'attaquer. Les premières attaques qui sortirent de ce bois furent arrêtées par le feu de l'artillerie suédoise, et culbutées par la cavalerie qui enleva quatre canons; mais bientôt les troupes suédoises, accueillies par le feu à bout portant des Russes, qui employèrent leur artillerie avec beaucoup d'avantages, furent repoussées. Lowenhaupt n'eut alors d'autre ressource que de faire avancer toutes ses batteries; leur feu fut si violent que les Russes, tenus en respect, n'osèrent de longtemps avancer, et se contentèrent de tirer constamment, avec toute leur artillerie disposée sur la lisière du bois; enfin, ils tentèrent un dernier effort et s'avancèrent formés sur quatre à six lignes. L'artillerie suédoise fit de grands ravages dans ces masses; les décharges à mitraille écrasèrent presque entièrement les régiments de première ligne. Alors, les autres lignes se refoulèrent les unes sur les autres, et furent repoussées dans le bois par les charges de toutes les troupes. Les Russes n'attaquèrent plus, la nuit vint; Lowenhaupt, laissant sur le champ de bataille beaucoup de morts et plusieurs pièces d'artillerie, continua sa route. Mais quelques chariots ayant barré le chemin à l'artillerie restante, il fallut sacrifier

les canons, les enfoncer dans les marais. Plus tard, on sacrifia la plus grande partie des approvisionnements et des charriots, et on donna les chevaux aux munitions, car on avait encore beaucoup de bois, de marais, de ravins à passer. Enfin, Lowenhaupt avec 5,000 hommes, restes de tout son corps, erra longtemps dans des pays inconnus, puis finit par rencontrer l'armée de Charles.

L'opiniâtre monarque continuait sa marche vers l'Ukraine à travers mille difficultés. Le 31 octobre, il arriva sur les bords de la Dizna; elle charriait de gros glaçons qui empêchaient de rien entreprendre; l'ennemi en profita et se rassembla au nombre de 22,000 hommes avec une grande artillerie, sur l'autre rive. Charles, s'attendant à une vigoureuse résistance, fit disposer ses 28 pièces sur des hauteurs escarpées qui bordaient la rivière. Le feu de cette artillerie balaya complètement la rive opposée. Alors les troupes suédoises descendirent des hauteurs, se rassemblèrent dans l'espace étroit, compris entre le pied de ces hauteurs et le rivage; là, elles travaillèrent à construire des radeaux et des traîles pour passer la rivière. L'artillerie suédoise, tonnant sur leur tête, les garantissait de toute action ennemie. Quelques troupes passèrent sur les radeaux. La nuit, les Russes vinrent pour entourer ces troupes, dressèrent contre elles plusieurs batteries, les accablèrent de grenades. Les Suédois n'avaient avec eux que quelques petites pièces; mais ils firent un feu terrible qui, soutenu par l'artillerie placée sur les hauteurs, dispersa enfin la résistance des Russes.

L'armée suédoise arriva harassée dans l'Ukraine; elle se remit un peu dans ce pays fertile et délicieux; mais l'infatigable Charles XII ne veut pas lui laisser de repos. L'hiver terrible de 1709 éclate, et solidifie les rivières, les lacs, les

marais. Charles XII veut profiter de cette circonstance favorable, et sans tenir compte des ravages que le froid fait dans son armée, il la tient constamment en marche, en mouvement, pour chercher les Russes et les amener au combat, pour réduire les bicoques de l'Ukraine. L'artillerie s'épuisait presque entièrement dans ces marches et ces actions continuelles, d'autant plus que les Russes étaient devenus d'une grande opiniâtreté dans la défense. Ainsi, on vit la bicoque de Wicprik résister à un détachement avec quelques canons, exiger que toute l'artillerie suédoise vint se disposer en quatre batteries contre elle, enfin ne se rendre qu'au troisième assaut.

Dans sa fureur de chercher l'ennemi pour frapper de grands coups, Charles entraîna ses troupes et son artillerie jusqu'au delà de Krasnakut; mais le dégel arriva, les rivières débordèrent, les plaines inondées ressemblèrent à des lacs; l'artillerie éprouva des peines inouïes, dut brûler la plus grande partie de ses munitions, laisser plusieurs pièces dans les boues et les eaux. Enfin, rentré en Ukraine, Charles XII cantonna son armée à Opoczno, et travailla à la rétablir.

L'artillerie était dans l'état le plus misérable; beaucoup d'hommes et la plupart des chevaux étaient morts; beaucoup de pièces étaient restées dans les marais; beaucoup de munitions avaient été consommées ou détruites; celles restantes, conduites depuis la Saxe, étaient dégradées; les poudres plusieurs fois mouillées et resséchées, étaient presque hors de service. Depuis la défaite de Liesna, Charles n'avait à espérer des secours ni de Pologne, ni de Livonie, ni de Suède. Les ressources fournies par l'Ukraine étaient les seules disponibles. Mazeppa, en attirant Charles dans cette contrée, avait promis des ressources immenses en artillerie;

le fait est qu'il avait fait de très grands approvisionnements de pièces et munitions dans Butturlin, sa capitale, et que d'autres places de l'Ukraine contenaient encore de l'artillerie; mais les Russes prévinrent les Suédois dans cette contrée. Mensikoff s'empara de plusieurs places, entre autres de Butturlin, et en détruisit toute l'artillerie. Enfin, Charles put réunir seulement 18 canons en fer, la plupart de faibles calibres, 2 obusiers, 12 petits mortiers à grenades, et peu de munitions presque entièrement détériorées; ce fut avec cette misérable artillerie qu'il commença le siège de Pultawa, mauvaise petite place de l'Ukraine.

Menzikoff avec les corps russes observait l'armée suédoise; il jeta quelques secours dans Pultawa, et harcela constamment par sa cavalerie et ses Cosaques. Charles s'épuisait dans de vains efforts; sa misérable artillerie, ne lançant que quelques petits boulets et grenades, ne pouvait parvenir à ravager la ville; à faire brèche dans de faibles murailles. L'infanterie et l'artillerie suédoises étaient dans un camp au sud de la ville; la cavalerie, disséminée en petits corps, couvrait le siège, observait les ennemis.

Cependant Pierre, sentant que l'occasion était favorable pour écraser son adversaire, travaillait avec une activité et une persévérance admirables à réunir le plus de forces possible. Bientôt, il s'avança vers Pultawa, à la tête d'une armée de 100,000 hommes, dont 30,000 Cosaques ou Kalmonks. L'artillerie de cette armée était formidable; elle comptait 150 canons et un très grand nombre de mortiers et obusiers; elle était fortement pourvue et approvisionnée de tout. Pierre passa la Worskla (1), qui séparait de l'armée

(1) Dans les combats sur cette rivière, Charles XII reçut au pied une blessure qui paralysa un peu son activité.

suédoise. Se trouvant alors près de l'ennemi, il agit avec une prudence et une lenteur extrêmes, s'avança en se couvrant de retranchements et d'artillerie. Charles XII vit le danger qui le menaçait, et son génie audacieux décida de couper court à la marche ennemie, en brusquant une attaque impétueuse. (Pl. XII, fig. 3.)

Les Russes, après avoir passé la Worskla, s'étaient enfermés dans un vaste camp rectangulaire, composé de lignes à redans. Beaucoup de mortiers et 72 canons, parmi lesquels plusieurs du calibre de 12 étaient disposés le long de ces lignes, du côté des Suédois; presque toute l'infanterie, avec 50 pièces de troupes, et beaucoup de petits mortiers, était dans ce camp, prête à soutenir les assauts, ou à sortir pour l'attaque. En avant de cette disposition était une ligne de sept redoutes, appuyée à deux bois. La gauche de cette ligne se trouvait très rapprochée du camp. Chaque redoute était occupée par 400 hommes d'infanterie et 12 pièces, dont moyennement 4 canons et huit petits mortiers. Les grands intervalles entre ces redoutes étaient occupés par des lignes de cavalerie; aucune batterie n'était placée en arrière pour flanquer ces intervalles.

Charles XII avait 16,000 Suédois et 9,000 hommes de troupes auxiliaires, parmi lesquelles quelques Cosaques sous Mazeppa; son artillerie, composée toujours d'une trentaine de pièces, était délabrée; le siège de Pultawa avait consommé la plus grande partie des munitions rassemblées avec tant de peine à Opoczno. Cette pénurie de munitions, jointe à l'intention de brusquer la bataille, porta Charles XII à ne se faire accompagner dans sa première attaque que par quatre petites pièces en fer, bien attelées et approvisionnées; tout le reste de l'artillerie, remis à la conduite de Mazeppa, était laissé dans le camp pour soutenir le ralliement des troupes

en cas d'échec, ou venir rejoindre en cas de succès, pour attaquer le camp ennemi. Cette disposition prise pour l'artillerie était évidemment la plus judicieuse, la plus convenable dans la situation des Suédois.

Le 8 juillet, à quatre heures du matin, Charles, laissant dans son camp 6,000 hommes, l'artillerie et les bagages, sortit avec 19,000 hommes et ses quatre petites pièces, s'avança à l'attaque. Le général Kreutz, avec 5,000 de cavalerie se porta au loin vers la gauche, pour tourner la droite de la ligne de redoutes. Charles XII s'avança de front, formé sur deux lignes, ayant l'infanterie au centre, et les quatre pièces en tête.

Arrivés à portée de l'artillerie russe, les escadrons suédois, sous la conduite de Schlippenbach, partirent au galop, se précipitèrent dans les intervalles des redoutes, culbutèrent la cavalerie russe, la poursuivirent dans la plaine en arrière; mais bientôt la forte artillerie du camp les repoussa en désordre, et ils allèrent se reformer dans la plaine; là, ils furent rejoints par une partie de l'infanterie, avec les quatre petites pièces qui avaient canonné la cavalerie russe entre les redoutes. Ces dernières avaient fait un feu soutenu qui fit beaucoup de mal aux Suédois; mais n'étant pas soutenues, elles furent tournées, enlevées et généralement abandonnées. Il n'y eut que le général suédois Roos, commandant l'infanterie de la droite, qui occupa les deux redoutes de la gauche russe.

Charles était dans la plaine en face de l'ennemi, avec 10,000 Suédois et quatre petites pièces. Le général Kreutz, avec ses 5,000 cavaliers s'égara dans les bois et ne parut pas; le général Roos, avec 3,000 hommes d'infanterie, s'amusait à occuper les redoutes prises, et se fit culbuter par Menzikoff; Mazeppa, qui reçut l'ordre de conduire l'artillerie, se

mit en route, mais il trouva le chemin occupé par les Russes, et fut obligé à de longs détours.

Les généraux de Gustave le priaient d'attendre son artillerie; aucun d'eux ne pensait à employer les pièces russes des redoutes enlevées. L'impétueux Charles répondit à tous les conseils de prudence : *Il faut battre le fer tant qu'il est chaud*. Alors avec ses 10,000 hommes et ses quatre petites pièces, qui commençaient à manquer de poudre, il s'avança contre 50,000 Russes bordés de canons et de mortiers soutenus par la forte artillerie du camp. Les charges impétueuses de l'infanterie suédoise poussèrent vivement contre la ligne ennemie; mais la cavalerie et bientôt aussi toutes les troupes furent repoussées dans un désordre épouvantable par le feu terrible de l'artillerie. Plusieurs régiments suédois furent entièrement écrasés; Charles, blessé et renversé trois fois de son brancard ou de son cheval par les boulets ennemis, rallia les fuyards, rencontra Mazeppa avec l'artillerie, et se retira en bon ordre jusqu'au Dnieper. Là, les malheureux Suédois que Charles XII, écrasé par la souffrance, avait abandonnés, se trouvèrent entourés par Menzicoff, qui était accouru avec 10,000 hommes de cavalerie, 10,000 fantassins ou canoniers, transportés en croupe, et une nombreuse artillerie. Ces débris rompus par la fatigue et la misère se rendirent et furent conservés dans les possessions russes.

Ainsi finit la terrible lutte qui décida la domination dans le Nord. L'artillerie, qui avait été la principale force militaire des Suédois, leur manqua dans cette bataille décisive, et l'artillerie russe écrasa leur dernier effort, amena la prépondérance de la Russie dans le Nord.

SECTION III.

§ 1.

La victoire de Pultawa eut une influence immense sur l'état de l'Europe orientale, mais fut loin d'amener une pacification générale. Les luttes continuèrent longtemps encore, depuis la Méditerranée jusqu'à la Baltique; elles ne furent en quelque sorte que les débris des guerres précédentes. Le résultat de ces luttes fut l'abaissement de la Suède, de la Pologne, de la Turquie et de Venise, le développement de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Beaucoup de changements étaient survenus dans l'état politique et militaire des diverses puissances; l'artillerie dut s'en ressentir, et exercer à son tour une grande influence.

La Suède privée de son roi, épuisée de ressources, ayant perdu presque toutes ses possessions continentales, s'affaïssait dans ses derniers efforts contre les quatre puissances du Nord coalisées; elle luttait avec désespoir dans ses dernières villes continentales, sur mer, et sur le sol de la Suède. Les restes de l'artillerie, enfermés dans les fortes places du continent, ou soutenant quelques corps de troupes, arrêtaient longtemps les efforts ennemis; mais tout s'épuisa de plus en plus; les places tombèrent au pouvoir des ennemis; la marine sans forte artillerie, fut détruite par celle des Russes; enfin les troupes composées de milices mal pourvues furent dispersées. Charles XII, quand il revint en Suède après quinze ans d'absence, imposa son impétueuse activité, fit refondre de l'artillerie, rassembla des troupes, et eut bientôt une armée assez forte. Mais il poussa à l'extrême l'épuisement des ressources, et à sa mort la Suède se trouva dans un état de prostration complète.

Le Danemark, qui était resté immobile tant que Charles XII était à la tête de ses armées, reparut dans la lutte contre la Suède, de suite après Pultava. Grâce à son nouveau gouvernement, à une longue paix et à ses relations fréquentes avec l'Occident, ce royaume avait augmenté et perfectionné ses forces militaires. Les armées qui agirent en Suède, en Norwège et sur les côtes continentales, eurent toujours une nombreuse artillerie; mais généralement cette armée se montra peu solide et peu habile.

La Pologne, retombée après Pultawa sous le gouvernement des Saxons, vit plus de solidité dans la nature de ses forces militaires; cependant ce royaume s'épuisait dans les dissensions entre les Polonais et les Saxons; mais les prétentions d'une noblesse jalouse et l'influence dominante de la Russie réduisaient les forces permanentes à un état de faiblesse déplorable.

La Prusse, élevée dans les luttes contre les Suédois et contre la France, consacrait ses efforts et ses ressources au développement de son état militaire; l'armée était nombreuse, composée avec un soin extrême, fortement pourvue de tout. Une nombreuse artillerie accompagnait toujours les opérations. Cette artillerie, formée et dirigée par les influences françaises et suédoises, était une des plus soignées et des plus avancées parmi celles du Nord. Les forces militaires de la Prusse allaient augmentant toujours en nombre et en valeur.

L'Autriche, absorbée par la guerre contre la France, resta longtemps sans reparaitre dans les luttes d'Orient. Ses efforts dans cette partie de l'Orient se bornèrent à quelques troupes employées à soumettre les Hongrois révoltés. Mais après le traité d'Utrecht, les armées autrichiennes, nombreuses, composées de vieilles troupes, commandées par le

prince Eugène, réparurent en Hongrie et frappèrent de grands coups contre la Turquie. L'artillerie d'Autriche formée par les luttes continuelles, dans toutes les parties de l'Europe, créée dans un royaume fort en ressources et en établissements, soumise à la direction de chefs habiles, était la plus instruite et la plus avancée des artilleries orientales; elle contribua puissamment à la supériorité militaire que les Autrichiens acquirent désormais sur les Turcs. Mais après la grande lutte terminée par la paix de Passarowitz, l'Autriche resta longtemps sans agir par ses armées.

Venise avait perdu la plus grande partie de son influence politique et de sa force militaire, en restant dans la neutralité et l'inaction. Ses possessions orientales étaient négligées et sans force, quand tout à coup la Turquie les attaqua et les enleva. Venise pour se défendre dut aller chercher ses armées en Allemagne; elle dut épuiser le fond de ses arsenaux pour défendre ou assiéger quelques places. La paix de Passarowitz et la torpeur italienne détruisirent désormais l'influence des Vénitiens dans les luttes orientales.

La Turquie, quoique déchue, était encore extrêmement puissante, par l'étendue de ses ressources et de ses possessions; aussi, quand un chef habile paraissait à sa tête, elle se montrait avec des masses redoutables qui ébranlaient tout le sud-est de l'Europe. Une artillerie nombreuse accompagnait toujours ces masses, et constituait leur principale puissance offensive; mais cette artillerie, stationnaire dans sa nature et son organisation, devenait trop inférieure en présence de celle autrichienne; elle ne pouvait espérer de succès que contre celle encore novice des Russes. Aussi, la puissance militaire des Turcs baissa considérablement, et le traité de Passarowitz montra que leur puissance militaire n'était plus à hauteur d'une offensive contre l'Europe.

A l'extrémité de l'Europe, depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire, le génie de Pierre le Grand élevait avec une rapidité effrayante la puissance dominante de la Russie. Pierre, après la grande victoire de Pultawa, poursuivit les débris de la Suède; il détruisit la marine, s'empara des provinces continentales, fonda dans les armées russes tous les Suédois prisonniers. En même temps, il travaillait avec une activité et une persévérance inouïes à organiser solidement l'intérieur de son royaume, à créer les villes, les grandes voies de communication, l'instruction, l'agriculture, le commerce, l'industrie. Les forces militaires profitèrent de cet immense essor donné à toute la Russie. L'artillerie présentait le résumé de tous les efforts faits par Pierre le Grand; c'était surtout pour l'organisation de cette arme, que le Czar attirait dans son armée les étrangers; car il sentait que les Russes étaient encore trop ignorants pour développer par eux-mêmes cette force si compliquée (1). Ces efforts furent couronnés de succès; les places furent pourvues d'artillerie; des lignes, hérissées de canons, furent construites pour arrêter les Tatars; les Russes parurent toujours accompagnés d'une artillerie nombreuse et légère, soit pour les sièges, soit pour les opérations de campagne. Enfin, l'importance de cette arme qui avait donné la victoire de Pultawa, fut de plus en plus appréciée, après la campagne du Pruth, dans laquelle Pierre le Grand, toute son armée, et peut-être la destinée de la Russie, furent exposés à périr sous le feu de l'artillerie turque.

Echappé du champ de bataille de Pultawa, Charles XII

(1) L'Ecosais Bruce était son grand maître d'artillerie.

se réfugia en Turquie, et s'opiniâtra à séjourner six ans dans cette contrée; ne comptant désormais sur la Suède que pour défendre ses possessions, il voulait se servir des Ottomans pour frapper de grands coups contre la Russie. Mais pendant ce temps, la Suède, privée d'un gouvernement unique et vigoureux, épuisée d'hommes et de ressources, s'affaissait sous les attaques des puissances coalisées.

Dé suite, après Pultawa, Auguste était revenu en Pologne, avec une forte armée de Saxons et de Russes; il avait facilement chassé les Suédois et reconquis tout le royaume. Alors la Russie, la Pologne, le Danemark et plus tard la Prusse, conclurent un traité pour enlever aux Suédois leurs provinces continentales. Les armées russes, pourvues d'une formidable artillerie, qu'alimentaient les nouveaux établissements de Saint-Petersbourg, soumièrent rapidement les grandes places de la Carélie, de la Finlande, de la Livonie, etc., attachèrent toutes ces provinces à l'empire russe. La Suède épuisée ne pouvait défendre ces possessions extérieures; l'artillerie manquait dans les places, et un faible corps de 11,000 hommes, qui se trouvait en Poméranie, fut paralysé par le Danemark, la Prusse, la Pologne, le Hanovre, le Holstein réunis. Bientôt la Suède, ravagée par une épouvantable contagion, se trouva envahie par les Danois; elle se déclara prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la patrie. Alors les levées de milices, les pièces et munitions que l'on put trouver au fond des arsenaux ou que quelques établissements purent fabriquer, furent envoyées en Scanie. Sous la direction du général Steinbock, ces forces parvinrent à chasser l'invasion ennemie. Vers le même temps un événement important se passait vers la mer Noire, et paraissait devoir amener une révolution dans l'état des choses orientales. Charles XII était par-

venu à faire attaquer les Russes par les masses de la Turquie.

Après la paix de Carlowitz, le sage et actif Kupurli rétablit dans l'empire ottoman l'ordre, les richesses et la force militaire. Ses successeurs continuèrent cette conduite au milieu de la paix, et la Turquie redevint prospère; ses places, ses arsenaux et ses flottes se remplirent d'artillerie. Mais par suite des révoltes de troupes, et des intrigues continuelles du sérail, le gouvernement tomba dans une grande anarchie, toutes les forces militaires restèrent inactives. Enfin en 1711, le grand vizir Baltadji-Méhemet, cédant aux instances de Charles XII, et à l'intérêt politique de la Turquie, attaqua la Russie qui devenait trop puissante.

A la nouvelle de cette attaque, Pierre, dont presque toutes les forces militaires étaient dans le Nord, envoya de Livonie en Moldavie le maréchal Schérémétouff avec un corps d'armée; lui-même, à la tête de 60,000 hommes et d'une nombreuse artillerie, s'avança en toute hâte. La Pologne, la Valachie, la Moldavie, devaient lui fournir de grands secours, mais elles n'en firent rien. L'armée russe se trouva peu nombreuse et avec peu de ressources en présence des masses turques. Les immenses convois résultant de l'artillerie et des bagages amenèrent de grandes difficultés, retardèrent la marche de l'armée, qui ne put arriver assez tôt pour empêcher les Turcs de Passer le Pruth.

L'armée ottomane, réunie au khan des Tatars, contenait près de 200,000 hommes et de 500 pièces. Conduite par le grand vizir, elle arriva sur le Pruth, balaya par le feu de son artillerie le corps russe chargé de couvrir le passage, tint éloigné un autre corps secondaire, et vint entourer de ses batteries la grande armée russe, campée en forme de

carré, le long de la rivière. Les fronts de l'armée russe, hérissés de chevaux de frise et d'artillerie, repoussèrent toutes les attaques de la cavalerie turque. Mais bientôt le grand vizir, maître des deux rives, concentra toute son artillerie contre le camp ennemi. Pierre, sur le point d'être écrasé, se mit en retraite pendant la nuit ; mais cette retraite, à travers des terrains défoncés, avec des hommes et des chevaux épuisés de misère, fut lente et difficile ; les masses de cavalerie turque et tatar, avec beaucoup de pièces légères, la harcelaient sans relâche, et forcèrent enfin les Russes à s'arrêter et à camper de nouveau, formés en carré hérissé d'artillerie dont le feu repoussa toutes les attaques de la cavalerie. Par une suite de mouvements habiles, le grand vizir entourait l'armée russe, fit construire un fossé avec épaulement et disposa derrière toutes ses pièces. Déjà cette artillerie faisait pleuvoir une mitraille de fer et de plomb ; l'armée russe allait être écrasée ; Pierre, plongé dans le désespoir, restait enfermé dans sa tente ; mais l'habileté et l'énergie de sa femme sauvèrent tout. Elle acheta par des présents les chefs ennemis. Le feu de l'artillerie turque fut suspendu, malgré les efforts de Poniatowski, aide de camp de Charles XII, pour le faire recommencer. L'armée russe, échappée à une destruction certaine, se retira tranquillement après avoir cédé quelques avantages à la Turquie.

Obligé de renoncer momentanément à son agrandissement vers la mer Noire, Pierre porta tous ses efforts vers la Baltique. Réuni aux Prussiens, aux Saxons, aux Danois, aux troupes de Hanovre et de Holstein, il attaqua de tous côtés les possessions suédoises. Charles XII fit ordonner de résister partout. Steinbock, le vainqueur des Danois, ne put qu'à force de persévérance et de dévouement lever une armée de 20,000 hommes, assez mal équipée et approvision-

née. L'île de Kugen étant menacée par les Danois, Steinbock y débarqua avec 10,000 hommes; mais presque tout son matériel de guerre et ses vivres furent enlevés par les vaisseaux ennemis. Ne pouvant plus exister dans l'île, Steinbock la quitta en franchissant avec ses troupes des marais réputés infranchissables. Les Saxons voyaient de loin cette marche, mais leurs pièces ne pouvant aller dans les marais, ils ne l'inquiétèrent pas. Steinbock se jeta dans le Mecklembourg, s'empara de Rostock où il se prépara une faible artillerie; courut à la rencontre des Danois, les culbuta à Gradebusch, se jeta dans le Holstein, ravagea plusieurs villes; puis enfin, poursuivi par une armée de Russes, de Saxons et de Danois, il se rendit avec toute son armée. Pendant ce temps les Russes écrasaient la marine suédoise, et occupaient les provinces jusqu'à l'Oder. Toutes les forces coalisées s'acharnaient après les dernières places; Stralsund allait être assiégée (1714).

Tout à coup Charles XII, sortant enfin de sa funeste opiniâtreté, quitta la Turquie et arriva à Stralsund. Enfermé dans cette place, il résista longtemps aux masses alliées et à leur formidable artillerie, qui mit les remparts en ruine. Enfin, obligé de céder, il repassa en Suède; là, profitant d'un dernier élan, ramassant les restes de la population, il parvint à recueillir une armée de 20,000 hommes et quelque artillerie; puis il envahit la Norwège. Faute d'artillerie suffisante, il laissa les places, et échoua enfin au bout de deux ans d'efforts. En 1718, il commença de nouveau l'invasion de cette contrée. Un corps suédois, avec quelques petites pièces, traversa des montagnes presque impraticables vers le Nord; mais il échoua, et fut séparé de Charles qui, avec le gros de l'armée et de l'artillerie, attaquait Frédérickstat où il fut tué.

Charles laissait la Suède dans un état d'épuisement affreux. Ce malheureux pays s'empessa de conclure la paix avec ses ennemis. Chacun d'eux emporta un lambeau. Effrayé de la misère à laquelle l'avait conduit le pouvoir absolu, la Suède changea sa constitution, fit du roi un souverain de parade, sans droits et sans autorité; donna tout le gouvernement aux états composés des nobles, du clergé, des bourgeois et des paysans. La Suède se rétablit peu à peu dans la paix; mais la faiblesse, l'intrigue et l'anarchie absorbèrent son gouvernement, le paralysèrent. Le temps de la gloire et de l'influence était passé pour la Suède.

La Russie avait porté les plus grands coups; elle profita considérablement des dépouilles, et exerça désormais une influence souveraine sur la malheureuse Suède. Pierre recommença ses voyages en Europe, vint visiter la France, et retourna en Russie avec des légions d'étrangers de toute nation et de toute profession. Ensuite avec une activité inouïe, une énergie presque monstrueuse, il travailla à développer la force civile et militaire de la Russie. N'ayant plus rien à gagner du côté du Nord, il porta ses armées vers l'Orient et conquit de nombreuses possessions sur la Perse. Enfin ce génie extraordinaire mourut écrasé par les excès de toute sorte. La Russie, à peine arrachée de la barbarie, avait une puissance assise sur de grandes bases; ses armées étaient nombreuses et aguerries; son artillerie était formidable, sur les frontières, dans les flottes, dans les armées, dans les arsenaux et les établissements. Enfin la Russie commençait à dominer toute l'Europe depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire.

§ 2.

Pendant vingt ans, les luttes étaient restées suspendues dans le sud-est de l'Europe. Venise s'était endormie dans une funeste inaction militaire. L'Autriche était entraînée par la lutte terrible en occident et n'agit en Orient que par quelques efforts contre les révoltes de la Hongrie.

La paix de Carlowitz avait donné à l'Autriche toute la Hongrie, moins les places de Tèmeswar et de Belgrade. Mais les Hongrois se soulevèrent dès 1703 sous la conduite de Ragotski. Ce dernier, soutenu par la France, s'empara des villes les plus importantes et poussa même jusqu'à Vienne. L'Autriche fut sauvée par suite de fautes militaires et de circonstances politiques. Ses grandes armées étant occupées dans la lutte occidentale, elle ne put employer que de faibles ressources militaires dans cette guerre qui, par suite, se prolongea plusieurs années. Les Hongrois eux-mêmes n'avaient guère que des troupes irrégulières. Alors les luttes de Hongrie furent très secondaires, se réduisirent le plus souvent aux opérations rapides de quelques petits détachements ayant avec eux quatre à six pièces. La plus remarquable de ces opérations fut celle de Rabutin contre 15,000 Hongrois qui assiégeaient Clausenbourg. Rabutin partit avec 1600 hommes de cavalerie, 500 hommes d'infanterie transportés sur des chariots, et six petites pièces. Il marcha nuit et jour pendant près de soixante heures, arriva devant les ennemis qui s'étaient portés à sa rencontre, et les culbuta après un vigoureux combat, dans lequel ses six pièces blacées au centre, agirent puissamment. Les Autrichiens remportèrent ainsi plusieurs petits succès, et l'empereur rendit

la paix à la Hongrie, en maintenant les droits et privilèges de la nation.

La Hongrie était soumise et les luttes occidentales venaient de finir, quand tout à coup les Turcs attaquèrent les Vénitiens et l'Autriche.

Après la campagne du Pruth, la Turquie, sous le gouvernement du faible Achmet III, était tombée dans une grande anarchie; des intrigues de sérail bouleversaient constamment l'intérieur de l'empire. Enfin le grand vizir Damad-Ali redonna un peu de vigueur au gouvernement, rétablit en partie l'ordre et l'administration, augmenta les ressources et les forces militaires, forma le projet de reconquérir la Morée sur les Vénitiens, et la Hongrie sur l'Autriche.

En 1715, le sultan et le grand vizir, à la tête d'une flotte et d'une armée pourvues d'une artillerie formidable, soumièrent toutes les places de la Morée, conquièrent presque toutes les possessions vénitiennes dans l'Archipel. Venise, dont la force militaire était tombée dans une négligence déplorable, acheta en Allemagne quelques régiments, et mit toutes ses forces sous la conduite de l'habile Schullembourg; ce dernier réunissant toutes les ressources disponibles en artillerie, s'illustra par la belle défense de Corfou et battit les armées turques, en brisant par le feu leurs masses de cavalerie, comme il avait, quelques années auparavant, brisé les efforts de la cavalerie suédoise.

En 1716 le grand vizir rassembla une grande armée vers Belgrade, et s'avança en Hongrie. L'autriche, débarrassée des grandes luttes occidentales, put employer toutes ses forces contre les Turcs. Le prince Eugène parut en Hongrie à la tête de 80,000 hommes et 200 pièces d'artillerie. Cette armée était la plus solide, la plus homogène qui eût jamais

agi contre les Turcs. Les forces seules de l'Autriche la composaient; presque tout l'empire d'Allemagne n'avait contribué que par de fortes sommes. Eugène, avec cette armée, s'était fortement retranché dans son camp sous Peterwaradin, pour couvrir la Hongrie.

Les Turcs, partis de Belgrade, arrivèrent devant cette position, et commencèrent à l'attaquer à coups d'artillerie. Ils cheminèrent contre elle pour rapprocher de plus en plus leurs batteries, et parvinrent ainsi à moins de deux cents pas des lignes autrichiennes; ils les battirent vivement par 150 pièces, parmi lesquelles plusieurs de gros calibres; tandis que quelques pièces plus légères restaient avec les corps de troupes. — Eugène, fortement menacé par cette artillerie, entretenit longtemps un grand feu avec les pièces de son camp; puis une nuit il fit une sortie générale avec ses pièces de brigades, surprit les batteries et les troupes ottomanes, les mit en déroute, après une lutte opiniâtre, prit 164 canons.

Après cette importante victoire, Eugène assiégea Témesswar et s'en empara. En 1717, il vint avec des forces extrêmement puissantes assiéger Belgrade. Les Turcs firent des efforts considérables pour sauver ce dernier débris de leurs conquêtes. Le grand vizir Khalil s'avança pour faire lever le siège, avec une armée de cent cinquante mille hommes et plus de 200 pièces d'artillerie, parmi lesquelles plusieurs canons et mortiers de très forts calibres. Cette grosse artillerie resta longtemps en marche; retarda beaucoup les attaques de l'armée turque. Enfin, tout étant arrivé, de fortes batteries, comprenant 140 canons et 30 mortiers, furent établies sur les hauteurs, entre le Danube et la Save, et commencèrent un feu très vif contre le camp autrichien, que battaient d'un autre côté 100 pièces de la ville. Les

Impériaux augmentaient de plus en plus la hauteur de leurs retranchements, et s'efforçaient de répondre avec 85 pièces de forts calibres au feu des ennemis. Eugène ne voulant pas compromettre par une attaque incertaine la prise de Belgrade, qui paraissait réduite aux dernières ressources, était décidé à rester dans sa position. Mais bientôt son armée, minée déjà par les contagions, souffrit si fort de la masse de boulets et de bombes envoyés constamment par l'ennemi, qu'Eugène, n'y pouvant plus tenir, se décida à l'attaque.

La nuit, il sortit de ses retranchements avec une nombreuse artillerie de troupes, et marcha contre la position ennemie. La droite impériale, égarée à cause d'un brouillard épais, alla donner contre les batteries de la gauche turque, et fut mise dans un grand désordre. Ayant été ralliée, elle finit, après beaucoup d'efforts, par tourner et enlever ces batteries, dont les gros canons furent dirigés contre la droite des Turcs. Cette dernière était appuyée par une batterie de 18 grosses pièces, tirant à embrasure, et qui avaient repoussé toutes les attaques ennemies. Les Autrichiens entouraient cette droite qui, écharpée par les gros canons de la gauche, fut obligée de céder. Enfin, les Ottomans furent culbutés et perdirent presque toute leur artillerie.

Quelques jours après cette victoire, Belgrade capitula.

Tous ces succès, joints à ceux remportés par quelques corps partiels, dans les provinces chrétiennes limitrophes, décidèrent la Porte à conclure la paix de Passarowitz (1718). — Cette paix redonna la Morée à la Turquie, mais lui enleva d'importantes possessions en Hongrie, en Valachie, en Servie et en Albanie. L'empire turc, incapable désormais de toute grande offensive contre l'Europe, essaya de diri-

ger ses efforts vers l'Asie. Mais il eut peu de succès; sous l'indolent et avare Achmet III, le gouvernement était sans ressources, sans force et sans suite. Les intrigues du sérail et les révoltes des janissaires bouleversaient constamment l'empire.

CHAPITRE III.

1610—1740.

Influence politique et militaire de l'Artillerie.

Section I. — Occident. — § 1. Position générale. — Etat de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie; influence mutuelle des trois armes. — Influence de l'artillerie sur la formation et la conduite des armées. — Marches; batailles; positions retranchées; détachements; système général de guerre. — § 2. Influence politique de l'artillerie; guerre de Trente-Ans; influence suédoise. — Louis XIV; luttes européennes; domination de la France.

Section II. — Orient. — § I. Position politique et militaire. — Relations mutuelles entre les différentes armes. — Influence de l'artillerie sur la conduite générale des armées. — Marches; batailles; système général de guerre. — § 2. Influence politique de l'artillerie. — Décadence de la Turquie et de la Pologne. — Progrès de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. — Grandes luttes entre Pierre I^{er} et Charles XII. — Décadence de la Suède, développement immense de la Russie.

SECTION I.

OCCIDENT.

§ 1.

Les longues guerres qui agitèrent l'Europe pendant le seizième siècle, amenèrent des relations multipliées entre une foule d'éléments jusqu'alors étrangers les uns aux autres. Chaque Etat, soumis aux influences extérieures, aux efforts des pouvoirs organisateurs, aux résistances intérieures, était agité par un désordre et une incertitude extrêmes.

Au milieu de cette confusion générale, les Etats d'Occi-

dent étaient les plus anciens, les plus solides et les plus avancés en civilisation; ceux d'Orient, à peine sortis de la barbarie, travaillaient à s'établir fortement, en cherchant à attirer chez eux les lumières de l'Occident. Enfin, entre ces deux grandes masses européennes, étaient les Etats allemands, représentant, dans leur ensemble, la confusion et les progrès de l'Europe.

L'Allemagne devint le théâtre des grandes luttes qui éclatèrent entre les divers Etats, plus fortement constitués qu'auparavant. De ces guerres résultèrent des relations et des communications de plus en plus étendues, qui amenèrent pour l'Europe une marche rapide de la civilisation, et une nouvelle position politique. Tout prospéra grandement; surtout l'état militaire, parce que la guerre était alors le plus puissant moyen d'action pour les populations et les souverains.

Les armées permanentes étaient désormais une institution dont les avantages politiques avaient frappé tous les yeux. Aussi tous les Etats européens s'efforçaient de développer leurs forces militaires, de les assurer le plus possible. Partout on travaillait à former pendant la paix les éléments personnels et matériels destinés à la guerre. De ces efforts résultèrent de grands progrès pour l'état militaire, et particulièrement pour l'artillerie.

Depuis l'emploi de la poudre, l'action par le feu avait augmenté sans cesse; et au commencement de cette époque, Gustave-Adolphe établit cette action comme principe fondamental pour les armées. Entraîné par la vigoureuse impulsion de ce grand génie, on en vint à supprimer l'action par le choc, et on adopta d'une manière absolue celle par le feu. Cette révolution devait amener de grands changements dans toutes les parties de l'état militaire.

Au commencement de cette époque, l'infanterie ne formait pas la moitié des armées occidentales, et ne jouissait pas encore d'une très grande considération. Cette infanterie était composée d'hommes de choc agissant par la pique, et d'hommes de trait armés de lourds mousquets. Elle était groupée en bataillons irréguliers et massifs, comprenant un millier d'hommes disposés sur dix rangs. A la fin de l'époque, l'infanterie formait plus des deux tiers des armées, croissait toujours en considération et en importance, était entièrement armée de fusils assez légers, n'agissait plus que par le feu. Les bataillons étaient réguliers; forts de quatre cents hommes, formés sur trois rangs, présentant de grands intervalles entre les rangs et entre les files.

Le développement de l'action par le feu avait été la principale cause de ces changements arrivés pour l'infanterie. Cette action se partageait en deux parties; l'une, tenant à la spécialité d'infanterie, influant d'une manière continue, avait surtout pour objet la nature et le service de l'arme à feu; l'autre, tenant à l'artillerie, avait exercé sa principale influence dans les époques précédentes, mais la continuait toujours dans le même sens. Ainsi, l'artillerie contribua puissamment à entraîner l'infanterie vers l'action absolue par le feu, à diminuer de plus en plus la profondeur de formation, à établir et conserver de grands intervalles entre les éléments.

A cause de la faible profondeur et des grands intervalles, l'infanterie présentait moins que jamais prise aux coups de l'artillerie; d'un autre côté elle avait beaucoup gagné en puissance offensive contre cette dernière, par le plus grand nombre et la plus grande efficacité des feux. Mais la faible densité de formation avait ôté toute solidité et toute impulsion à l'action de l'infanterie.

Par suite de la féodalité, la cavalerie avait conservé une très haute position dans les armées occidentales. Vers le commencement de cette époque, elle formait plus de la moitié des armées. Mais le développement extrême donné à l'action par le feu devait faire descendre la cavalerie de cette haute position, réduire beaucoup son nombre et son influence.

Au commencement de cette époque, la cavalerie, profitant de l'état misérable de l'artillerie dans les batailles, se présentait en escadrons profonds, agissant lentement et par le feu, ayant pour but principal la rupture des bataillons d'infanterie. Ces dispositions avaient rendu à la cavalerie une espèce de domination sur les champs de bataille; mais bientôt l'artillerie reparut dans les combats, nombreuse, renforcée par la mitraille et les projectiles creux; elle s'attacha principalement à ces profonds escadrons et y fit de terribles ravages. Alors la cavalerie fut obligée de se tenir loin des batteries ennemies, et de diminuer de plus en plus sa profondeur; de telle sorte que les escadrons, qui, au commencement de l'époque, se présentaient formés sur dix rangs, ne se formaient plus que sur deux ou trois rangs, avec de grands intervalles entre les cavaliers. La cavalerie s'était mise ainsi le plus possible à l'abri du feu de l'artillerie, mais avait sacrifié à cette considération la force du choc.

Un grand fait résultait encore du développement de l'action par le feu : c'était l'immense changement arrivé dans l'habillement et l'équipement des troupes. Pendant l'époque précédente, ces troupes s'efforçaient de se couvrir de fer; la grosse cavalerie était même écrasée sous le poids de ses armures. A la fin de cette époque, au contraire, toutes les troupes avaient rejeté les vêtements de fer, et se présentaient sur les champs de bataille, couvertes d'étoffes sans résistance.

La cause de ce grand changement, qui devait exercer une influence majeure sur la facilité de création et d'entretien des armées, était la force et le grand nombre des projectiles lancés par le feu. Les plus fortes armures ne pouvaient parer les boulets, et avaient ce grand inconvénient, que, volant en éclats sous le choc des projectiles, elles produisaient une mitraille qui ravageait autour de l'endroit frappé. Ainsi, toutes les armures défensives, casques, boucliers, cuirasses, brassards, cuissards, cottes de maille..., objets difficiles à créer, entretenir et porter, toutes ces armures devenues inutiles et dangereuses, durent disparaître complètement.

Pendant cette époque l'artillerie augmenta considérablement en nombre, en puissance d'action, et en solidité d'établissement. A la fin de l'époque précédente, par suite des ressources misérables et du système de guerre établi, les armées n'employaient qu'une seule masse d'artillerie pour toutes les opérations. Comme les actions contre les villes étaient les plus difficiles, les plus importantes et les plus dispendieuses, l'artillerie ne cherchait guère qu'à se rendre forte pour ces opérations, et assistait, faible en nombre et en valeur, dans le peu de batailles qui avaient lieu.

Au commencement de cette époque, les idées, portées vers la puissance d'action par le feu, amenèrent un développement considérable pour l'artillerie. Cette arme reparut en grand nombre dans toutes les opérations de la guerre, depuis les sièges des grandes villes jusqu'aux détachements faibles et rapides; elle employa toutes sortes de pièces, depuis les canons de gros calibres et extrêmement lourds, jusqu'à ceux de faibles calibres et très légers, jusqu'aux mortiers, obusiers de toute sorte. Au milieu de luttes variées, de bouleversements politiques et militaires, ces di-

verses parties d'artillerie éprouvèrent une foule d'influences, réagirent l'une sur l'autre de manière à produire des classements et des organisations plus rationnelles et plus complètes que précédemment. Désormais trois espèces d'artillerie existèrent dans les armées occidentales : les parcs de siège, ceux de campagne, et l'artillerie de troupes.

Les sièges des grandes villes étaient devenus des opérations lentes et très difficiles. L'artillerie organisa à part les masses destinées à agir dans ces sièges. Elle porta les plus grands soins et les plus fortes ressources dans l'organisation et la conduite de ces masses ; aussi vers la fin de l'époque, les parcs de siège parvinrent à un état de perfection assez grande.

L'artillerie de troupes consistait dans une foule de pièces de petits calibres qui accompagnaient dans toutes leurs opérations, les bataillons et même les escadrons. Comme avec les lourdes pièces de l'époque précédente, les troupes se trouvaient le plus souvent privées d'artillerie, on apprécia beaucoup ce retour aux pièces de troupes, et dans les premières années elles jouirent d'une grande faveur et furent éparpillées dans toute l'armée ; mais bientôt les Français firent justice de ce gaspillage de force ; l'artillerie de troupes diminua beaucoup, disparut même de plusieurs armées occidentales.

Les parcs de campagne n'existaient pas au commencement de cette époque. Les pièces convenables pour eux étaient confondues dans la masse unique d'artillerie que dominaient les opérations de siège ; et puis l'emploi nouveau de l'artillerie de troupes fit regarder ces pièces comme peu utiles. Mais l'expérience de la guerre montra de plus en plus l'importance de la solidité pour l'artillerie de campagne ; alors des parcs furent formés séparément de ceux

de siège et des pièces de troupes. Ces parcs furent étudiés, organisés dans toutes leurs parties, de manière à présenter aux armées de campagne une artillerie solide et complète pour toutes les opérations. Tenant à la fois de l'artillerie de siège et de celle de troupes, ces parcs devaient représenter l'état le plus avancé et le plus complet de l'artillerie générale.

Ainsi, désormais les armées de campagne ont à leur disposition une nombreuse artillerie; cette dernière est généralement de deux espèces : l'une, qui consiste en pièces de petits calibres attachées à quelques corps de troupes, et qui diminue tous les jours en nombre et en considération; l'autre, dont l'importance va s'augmentant de plus en plus, qui est destinée à agir dans toutes les opérations de campagne, qui cherche à allier la mobilité avec la régularité et la solidité des parcs de siège.

Ainsi le principe d'action par le feu a entraîné une grande importance pour l'artillerie de campagne. Cette arme a considérablement augmenté en nombre et en mobilité; ses calibres sont en rapport avec la faible profondeur des troupes; elle a beaucoup perfectionné la valeur et la rapidité de son tir; elle a acquis la mitraille si puissante aux distances rapprochées, les masses de projectiles creux si précieux contre la cavalerie, contre les retranchements et les terrains fourrés. Enfin, l'artillerie a acquis un personnel permanent et plus instruit, un matériel plus perfectionné, beaucoup d'institutions favorables; elle a gagné en organisation, en facilité d'administration et de conduite.

Ainsi en résumant : pendant cette époque, toutes les puissances occidentales s'efforcent de mettre en pratique l'action absolue par le feu. L'artillerie, expression perfectionnée de cette action, reçoit une vigoureuse impulsion; elle force les

troupes à diminuer jusqu'aux dernières limites la profondeur de leur formation, à augmenter de capacité manœuvrière, de mobilité d'action. A leur tour ces troupes agissent sur l'artillerie, pour la pousser de plus en plus dans la marche ascendante qui doit lui assurer une influence de plus en plus grande.

Tous les Etats de l'Europe occidentale avaient depuis longtemps des forces militaires permanentes. Mais ces forces étaient loin d'être complètes et solidement établies : de sorte que pour agir il fallait acheter à l'extérieur une grande partie d'entre elles. Au commencement de cette époque, l'emploi des mercenaires fut poussé aux dernières limites; on vit en Allemagne les grandes guerres être confiées à des armées de mercenaires conduites par de hardis aventuriers. Mais cet abus devait bientôt disparaître; les forces mercenaires présentaient trop d'incertitude et de danger. Tous les Etats, entraînés par l'impulsion de la France, s'efforcèrent d'organiser dans leur intérieur les éléments nécessaires à la réunion, à l'armement et à l'entretien des armées.

Tous ces éléments étudiés et organisés au milieu de la paix, après l'expérience de la guerre, durent réaliser de grands progrès : l'ordre et le classement commencèrent de régner parmi eux. Les établissements et les services de construction et de conservation furent étendus et organisés; les armées extérieures furent soignées et entretenues dans toutes leurs parties; enfin, les rapports entre les forces intérieures et celles extérieures furent établis et assurés. Une armée devint la réunion nécessaire de cinq grandes spécialités séparément organisées, savoir : l'artillerie, l'infanterie, la cavalerie, les vivres et approvisionnements, les bagages.

Les nouvelles idées, qui présidaient à la formation des armées, amenèrent d'immenses progrès pour toutes les parties de l'artillerie. Cette arme eut un grand rôle à jouer. Chargée de fournir et d'entretenir l'armement général, elle dut se répandre de plus en plus dans l'intérieur des Etats pour s'assurer des éléments de production, multiplier son personnel, ses organisations, ses établissements de toute sorte. Les progrès que réalisa l'artillerie augmentèrent considérablement sa puissance productrice et organisatrice; de sorte qu'elle put suffire plus grandement et plus rapidement que jamais à l'armement général. Cette rapidité de formation et de mise en action devait exercer une grande influence sur les opérations militaires : ces dernières étaient beaucoup moins soumises aux embarras de l'artillerie. La grande masse des vivres, approvisionnements et bagages entraînait des lenteurs et des embarras beaucoup plus grands.

La prospérité financière et politique des Etats, les nouveaux modes de recrutement et d'équipement pour les troupes avaient rendu les armées très nombreuses en hommes; l'augmentation de l'artillerie, l'organisation des approvisionnements ou magasins ambulants pour les vivres, les campements, l'habillement, etc., l'abus monstrueux des bagages, rendirent énorme la masse des charrois; dès lors les armées formèrent une masse extrêmement lourde et complexe. La direction de cette masse n'était possible qu'avec un grand ordre et une puissante organisation.

Dans les époques précédentes, une foule d'efforts avaient été faits pour obtenir l'ordre; mais ces efforts, sans principe et sans suite, au milieu de bouleversements continuels, n'avaient produit qu'une grande confusion entre des éléments grossiers. Il fallait, pour détruire le mal, remonter à sa source, établir d'abord les éléments primitifs, puis construire

avec eux l'immense ensemble d'une armée fonctionnant avec rapidité et solidité.

Les institutions régulières et permanentes commencèrent à mettre beaucoup d'ordre dans les éléments. Ensuite on organisa les grandes spécialités, en réunissant dans une masse isolée tous les éléments qui devaient concourir à sa composition. Cette séparation était évidemment des plus avantageuses pour que chaque masse, à l'abri de toute influence étrangère, parvint au plus grand degré d'ordre et de valeur spéciale. Beaucoup de progrès furent en effet réalisés, chaque spécialité gagna en valeur et en mobilité, de telle sorte qu'à masse égale les armées de cette époque furent beaucoup plus mobiles et solides que précédemment.

Au commencement de cette époque, les marches d'armée avaient lieu sur une seule colonne, dont les différents éléments étaient plus ou moins mélangés. La masse des armées ayant considérablement augmenté, et les lignes de bataille étant devenues extrêmement étendues, cette disposition en une seule colonne devenait impraticable. Alors on appliqua aux marches, dans toute sa rigueur, le principe de séparation par spécialité. Chacune forma une masse marchant isolément, et qui s'étudia à se procurer la mobilité intérieure. Mais bientôt l'expérience fit sentir les inconvénients de cette séparation absolue et la nécessité de relier ensemble les spécialités destinées à concourir dans l'action. Alors l'armée, restant toujours séparée par spécialité, fut partagée en deux grandes masses; l'une active, et qui comprenait toutes les forces destinées à former la ligne de bataille; l'autre, passive, ayant pour but de fournir à l'entretien de l'armée. L'artillerie tenait par sa nature complexe des deux parties active et passive. Aussi devait-elle être partagée en deux portions. Généralement il en fut ainsi. Cependant il

arriva quelquefois que des chefs incapables ou négligents reléguèrent toute l'artillerie dans la masse passive. L'expérience montra souvent le danger de cette funeste disposition près de l'ennemi.

Ainsi la masse active de l'armée était composée de trois spécialités : l'infanterie, la cavalerie, la partie agissante de l'artillerie. Au commencement de cette époque, on avait aperçu les avantages de l'appui mutuel des armes pour les ordres de marches ; on avait entremêlé les bataillons et escadrons, puis attaché à ces troupes des petites pièces d'artillerie. Mais ces mélanges des différentes armes avaient lieu entre des éléments trop petits, amenaient gaspillage et faiblesse d'action. On y renonça peu à peu ; l'artillerie de troupes diminuait ; souvent la seule artillerie employée fut celle de parc ; alors les trois spécialités, formant la partie active des armées, furent complètement séparées.

Cependant la masse de ces spécialités étant très grande, surtout sur la fin de la guerre, on sentit la nécessité de partager chacune d'elles en plusieurs colonnes marchant à la même hauteur, et d'entremêler les colonnes de spécialités différentes, afin qu'elles se prêtassent un appui mutuel. Ce partage eut facilement lieu pour les troupes d'infanterie et cavalerie ; mais la masse d'artillerie beaucoup plus difficile à organiser en corps séparés, beaucoup moins accessible aux chefs d'armées, resta plus longtemps réunie en une seule colonne séparée des troupes. La lourdeur de cette colonne, son éloignement et son indépendance pouvaient compromettre beaucoup le sort de toute la masse active, en cas de surprise ou d'erreur. Pour éviter cet inconvénient, on fit marcher la colonne d'artillerie auprès des troupes, à leur hauteur, au centre de leurs colonnes. Mais à cause de la grande étendue des armées, cette colonne

centrale était encore insuffisante pour parer aux exigences de la marche. Alors on commença de détacher auprès des avant-gardes et arrière-gardes, ou même auprès des colonnes de troupes du corps de bataille, des brigades d'artillerie. Ce fait du partage du parc pour les marches était le commencement d'une disposition qui devait amener d'immenses progrès pour la rapidité de marche et d'action des grandes armées.

Le développement de l'action par le feu avait entraîné de très grands changements dans la formation des ordres de bataille, avait tendu à transformer les armées en deux lignes de plus en plus étendues. Alors les principes de l'action par le choc, et de l'appui mutuel des armes, qui précédemment combinées avec l'action par le feu, avaient amené pour les ordres de bataille une foule de dispositions différentes, cessèrent d'exercer une grande influence. L'action par le feu et les idées de régularité dominèrent en souveraines; les ordres de batailles devinrent d'une symétrie systématique, indépendante des circonstances; chaque élément eut sa place déterminée d'une manière presque absolue.

Ainsi désormais la partie passive des armées fut mise à l'abri, loin du champ de bataille; la partie active fut seule établie devant l'ennemi. Les parcs d'approvisionnement de l'artillerie formaient un intermédiaire entre ces deux grandes parties de l'armée.

Dans l'ordre de bataille de la partie active, les troupes avaient une position rigoureusement déterminée, formaient toujours deux lignes longues et minces : l'infanterie était au centre, la cavalerie sur les ailes. Dans la plupart des armées, la position de l'artillerie était aussi rigoureusement déterminée. Les pièces de troupes restaient forcément au-

près de leurs bataillons ou escadrons, celles de parc étaient généralement partagées en trois grandes batteries, placées devant le centre et les ailes de l'infanterie. L'artillerie française, toujours inférieure en nombre à celle ennemie, et ne possédant que des pièces de parc, repoussait les dispositions systématiques. Partagée en brigades régulières, fortes et mobiles, elle se plaçait de manière à soutenir efficacement tous les points de la ligne, et à concentrer une forte action, suivant les circonstances tactiques de la bataille. Ainsi, sous le rapport de disposition tactique, l'artillerie française était très avancée.

La formation des lignes de bataille était extrêmement longue; généralement les armées se disposaient parallèlement, suivant l'ordre théorique, et restaient en présence, immobiles, hérissées de canons et de fusils, comme deux lignes de fortification. L'artillerie était en avant, elle devait donc agir la première; d'ailleurs le front des armées était trop garni de feu pour oser aborder sans essayer de l'éteindre. Alors commençait sur le front un feu général et rapide. Ces longues canonnades, qui souvent constituaient toute l'action des armées, se bornaient à faire beaucoup de fumée et de bruit, à tuer quelques milliers d'hommes, à démonter quelques pièces. Elles ne pouvaient amener rien de décisif, en tant que les armées restaient immobiles. Mais elles exerçaient une grande influence lorsqu'elles étaient dirigées de manière à concentrer une forte masse de feu contre un point de la ligne ennemie, et qu'elles étaient suivies de mouvements et d'actions convenables des troupes.

Les feux d'artillerie duraient longtemps, impressionnaient fortement le moral des troupes et des chefs, de telle sorte que souvent les armées se retiraient sans faire agir leurs

troupes. Mais quelquefois aussi les canonnades n'étaient que le premier acte d'une bataille, préludaient à des combats plus rapprochés.

Généralement les lignes d'armées, longues et roides, s'avançaient en bataille, sur tout le front. Les flottements, provenant des ravages de l'artillerie ennemie, des accidents de terrain, et de la manœuvre en elle-même, forçaient ces lignes à mettre une extrême lenteur dans leur mouvement, à s'arrêter plusieurs fois pour se remettre en ordre, pour attendre l'artillerie et recommencer une canonnade plus rapprochée. Quand l'armée attaquante était assez audacieuse, elle avançait toujours; mais ravagée pendant tout le temps de sa marche par le feu de l'artillerie, écrasée aux distances rapprochées par les boulets, la mitraille et la mousqueterie, elle était le plus souvent repoussée. Ce n'était qu'à force d'énergie, d'efforts répétés et de pertes énormes, que l'attaque parvenait quelquefois à rompre les lignes de feu défensives et à remporter la victoire.

Ainsi la défensive avait toujours une grande supériorité sur l'offensive. Les canonnades étaient l'action la plus avantageuse pour l'offensive; car la position des troupes étant la même, l'artillerie offensive pouvait se disposer de manière à produire de grands effets. Mais du moment que les armées se déplaçaient, la défensive, immobile et faisant un feu continuel et rapide, écrasait de mitraille les lignes d'attaque, qui, généralement, n'avaient pas d'artillerie pour les soutenir. Ainsi la supériorité de l'artillerie en nombre, en disposition, ou en conduite, pouvait donner de grands avantages à l'offensive; et les victoires remportées par les Suédois et les Français furent presque toujours la conséquence de cette supériorité; mais la solidité de position et de feu, la mitraille de l'artillerie défensive furent

des avantages plus certains contre les lignes attaquantes. Aussi la défensive était-elle regardée comme la position avantageuse. Cette supériorité ne disparaissait que lorsque l'artillerie pouvait trouver le moyen d'accompagner les troupes et d'ouvrir des trouées pour leur passage.

Ainsi, en champ ouvert, les armées se canonnaient souvent et longtemps, s'approchaient rarement assez près pour se fusiller ; dans ce cas celle défensive avait une très grande supériorité.

Cette supériorité rendait les armées de plus en plus timides, tendait à réduire leur action à celle des canonnades, et par suite à multiplier l'emploi des retranchements. Au commencement de l'époque, alors que les éléments d'armée étaient moins continus, et la quantité d'artillerie beaucoup plus faible, ces retranchements consistaient en quelques ouvrages destinés surtout à contenir les bataillons, et placés à de grands intervalles. Les armées, faibles en raison du grand espace à défendre, étaient obligées de bien combiner l'action de toutes leurs parties. Et l'on vit, dans quelques circonstances, des batteries attelées et conservées disponibles pour se porter rapidement au secours des points menacés. A mesure que les lignes de bataille s'allongèrent, les retranchements devinrent plus nécessaires devant chaque point : aussi, chaque fois que le temps le permit, ces armées employèrent des lignes de retranchements qui finirent par devenir continues. Ces retranchements étaient garnis de toute l'artillerie ; les troupes immobiles étaient cachées en arrière. Dans une telle position, les armées, comme emprisonnées, se dégradaient dans une continuelle inertie, les canonnades devenaient le seul moyen d'action. Alors l'on vit plusieurs fois des armées cheminer l'une contre l'autre au moyen de retranchements garnis de batteries. Cepen-

dant on commençait à sentir les abus des lignes continues de retranchements, et l'on recommandait d'y renoncer; d'autant plus que la grande étendue du front rendait leur construction extrêmement longue et pénible.

Une autre cause de lenteur et de lourdeur dans la conduite générale de la partie active des armées, était l'organisation de cette partie en spécialités séparées, mal liées entre elles, indépendantes les unes des autres. De cette séparation résultait que les détachements, si employés, alors que la variété des éléments, que la légèreté des pièces de troupe permettaient une certaine mobilité, étaient devenus extrêmement rares, presque impossibles; alors l'armée n'agissait qu'en masse. De là résultait une grande lourdeur de conduite, une grande lenteur de mise en action; l'artillerie exerçait, sous ce rapport, une influence assez funeste; quelquefois les troupes, formées en ligne, furent obligées de rester impuissantes sous le feu ennemi, et d'attendre l'artillerie sans laquelle elles ne pouvaient rien faire.

Aussi beaucoup de timidité et de lenteur entachaient les mouvements de la partie active des armées; mais ces dernières comprenaient en outre la partie inerte, masse extrêmement lourde et regardée comme indispensable. Alors les grands mouvements des armées devenaient subordonnés à cette masse inerte. L'artillerie comme partie composante des charrois, participait à l'influence qu'ils exerçaient; mais elle ne formait qu'une petite fraction comparativement à la masse des vivres et des bagages, elle leur servait de modèle pour l'ordre et la régularité.

Enfin une dernière cause de la lourdeur d'opération des armées, était l'excès d'ordre, de prévision et de discussion, l'abus de l'esprit d'unité et d'absolu. Souvent les chefs de gouvernements, surtout Louis XIV, voulurent du fond de

leur cabinet tout diriger. De sorte que l'on vit des armées en face de l'ennemi, n'oser remuer sans ordre de la cour.

La grande masse des troupes, l'immense quantité de munitions, d'armes, de vivres, de bagages qu'elles traînaient à leur suite, rendaient la formation des armées lente et pénible, les mouvements lourds, les actions timides. La guerre, tout en prenant une grande régularité, avait perdu toute activité et toute étendue dans le but, amenait des résultats indignes, par leur médiocrité, des grandes dépenses entreprises. Ainsi on mettait des hivers entiers à rassembler à grand-peine une immense armée, elle n'était prête et ne commençait ses opérations que fort tard. Elle faisait quelques marches lourdes et peu étendues, prenait position, observait longtemps l'ennemi, le canonnait trois ou quatre fois, livrait accidentellement une grande bataille, puis la campagne était regardée comme finie; l'armée rentrait dans les camps ou les garnisons, dispersait ses spécialités, qui travaillaient longtemps à se reconstruire pour la campagne prochaine. Une telle conduite de guerre consommait énormément d'hommes, de chevaux, de matériel et d'argent, et ne produisait presque rien. On s'habitua à restreindre de plus en plus le but d'action des armées; et souvent des masses énormes furent mises en campagne; dans le seul but d'observer l'attaque ou la défense d'une ville. Ainsi l'abus des masses, des approvisionnements, des sièges et des canonnades amenait un système de guerre dispendieux et indécis. L'artillerie devenait de plus en plus le seul moyen d'action des armées,

§ 2.

Au commencement du xvii^e siècle, l'état général de l'Europe occidentale était plongé dans une grande confusion;

les guerres extérieures et intérieures avaient mis en présence dans chaque Etat une foule d'éléments divers; parmi eux les uns provenaient soit des progrès de l'esprit humain, soit des importations étrangères, soit du retour aux institutions anciennes; les autres, résultant des institutions du moyen âge, étaient établis depuis longtemps. De cette diversité d'influences pour toutes les parties politique, militaire, administrative, religieuse, etc...; résultait une fermentation extrême. Une étincelle devait suffire pour bouleverser la masse européenne. De grandes guerres pouvaient seules mettre en rapport tous les éléments, faire jaillir de leur choc mutuel la civilisation et les progrès, donner assez de pouvoir aux grands génies organisateurs de l'ordre.

La masse européenne était devenue beaucoup plus concentrée. Les grandes puissances, frappant avec leur forte artillerie, avaient brisé la résistance des petits États, et tendaient de plus en plus à être soumises au pouvoir absolu. Cependant chaque empire renfermait dans son sein une foule d'oppositions et de résistances qui paralysaient souvent ses mouvements. Ainsi la France, rendue si forte par Henri IV, était victime de l'anarchie qui suivit la mort de ce grand roi.

L'Espagne, épuisée par ses gigantesques entreprises, battue par les armées de la Hollande, commençait à perdre sa solide vigueur. La Hollande voulait jouir dans la paix de son indépendance chèrement acquise, et désirait peu employer son armée. L'Angleterre, isolée, se déchirait par les guerres civiles. L'Allemagne était morcelée en une foule d'États. L'Autriche travaillait au milieu de guerres continues à étendre sa domination, à concentrer dans sa main la grande masse allemande.

Les positions matérielles et militaires de l'Europe occiden-

tales avaient beaucoup gagné en solidité, mais étaient peu favorables pour les conquêtes. Les contrées étaient encore incultes, avaient peu de routes frayées, peu de ponts sur les cours d'eau, de sorte que les marches d'armée avec un lourd matériel devaient être longues et extrêmement pénibles. L'artillerie avait débarrassé les contrées de la multitude d'obstacles fortifiés qui les couvraient, mais elle avait forcé les places restantes à prendre une force défensive, qui nécessitait dans l'attaque de grandes masses et beaucoup de temps. Les établissements intérieurs destinés à pourvoir à l'armement des armées étaient devenus plus nombreux et plus solides; mais toutes les institutions étaient encore précaires, irrégulièrement établies et conduites. Les armées permanentes existaient partout, mais elles étaient incomplètes, mal pourvues d'artillerie. Cette arme était confuse, lourde, peu nombreuse, impropre pour les marches et les batailles, incapable pour l'offensive agissant sur un grand théâtre.

De ces positions politique et militaire de l'occident, de la lourdeur et de la faiblesse de l'artillerie, résultait que les grandes expéditions militaires étaient presque impossibles. Les plus fortes armées occidentales, comme celles de Hollande, n'étaient guère capables que d'assiéger de grandes villes à des distances peu éloignées; et ces opérations ne pouvaient plus exercer une grande influence politique. L'Autriche était dans une position particulière. Une foule de petits États l'entouraient, dont la force militaire consistait principalement en quelques postes fortifiés. L'artillerie devenait alors un instrument puissant pour soumettre ces petits États; et semblait devoir assurer à l'Autriche la domination sur l'Allemagne. Mais il était trop tard; les autres puissances solidement établies devaient s'y opposer. Alors le développement de l'Autriche devint le pivot des grandes guer-

res occidentales, qui agitèrent le commencement de cette époque. Ce motif politique fut caché sous celui religieux. Les adversaires voulurent utiliser le fanatisme religieux qui soulevait alors les masses, et toute l'Europe occidentale parut partagée en deux camps ennemis : celui des catholiques et celui des protestants. L'Autriche, l'Espagne et un grand nombre d'Etats d'Allemagne organisés en ligue, constituaient la principale force du premier parti ; les protestants comprenaient plusieurs Etats allemands organisés en confédération, les Hollandais et la France qui, quoique incapables d'agir, s'efforçaient d'entraver la marche rapide de l'Autriche.

Dans les premières années de la lutte, les protestants se trouvèrent dominés. Les Etats allemands abandonnés à eux-mêmes, mal liés entre eux, épuisés d'artillerie par la politique de Charles-Quint, se trouvèrent en face des forces catholiques, nombreuses et solidement pourvues de bouches à feu. Aussi les villes des protestants tombèrent sous les coups de l'artillerie catholique ; leurs armées composées de troupes mercenaires n'ayant que quelques misérables pièces, échouèrent dans toutes les tentatives contre les villes, tombèrent sur les champs de bataille sous les coups de l'artillerie catholique ; alors l'Autriche marcha à grands pas vers la domination. Le Danemark voulut l'arrêter et se présenta avec une artillerie nombreuse, mais mal conduite et sans solidité. Cette artillerie fut impuissante contre les villes allemandes, et fut brisée par les lourdes mais solides armées catholiques. Alors l'Autriche, ayant balayé toutes les résistances, commença d'étendre son pouvoir absolu sur l'Allemagne.

Mais tout à coup s'avance contre cette puissante Autriche le roi du petit Etat de Suède, qui n'a à sa disposition que peu d'hommes et peu de ressources. Mais Gustave-

Adolphe ne marche jamais qu'avec une artillerie nombreuse, solide, légère et bien organisée; génie hardi, il a senti que c'est surtout dans l'action de cette arme, difficile à manier, trop négligée et trop incomplète en occident, qu'il doit puiser sa plus grande puissance, qu'il doit chercher le succès rapide de toutes ses opérations. Alors à peine débarqué en Poméranie, il soumet les villes importantes et maintient les Etats hostiles en faisant agir ses masses de grosse artillerie; il chasse les troupes ennemies en les poursuivant avec ses pièces légères. Maître de vastes provinces, qui lui assurent une bonne base d'opérations, il s'avance hardiment au cœur de l'Allemagne, hérissé d'artillerie qui fait dans tous les sens un feu rapide et général; il écrase, soit dans les plaines découvertes, soit dans les positions retranchées, tous les efforts des Impériaux et des catholiques. Il traverse l'Allemagne en vainqueur, soumet les villes, force les passages de rivière, balaie toutes les résistances. L'Autriche et le parti catholique chancellent; mais la mort de Gustave-Adolphe vient les sauver.

Quand cette mort arriva, les armées suédoises dominaient dans toute l'Allemagne, et se maintinrent quelque temps; mais l'Autriche et les catholiques, instruits par l'expérience, avaient fait des efforts énormes pour augmenter et améliorer leur artillerie. Avec les masses de cette arme, ils reprirent une partie des villes perdues, et enfin parvinrent à écraser, à Nordlingen, la principale armée suédoise, qui était compromise sans artillerie; plus de 150 bouches à feu renversèrent cette armée, et avec elle la domination suédoise. Alors les forces catholiques de l'Allemagne, réunies à celles autrichiennes et espagnoles, eurent à leur disposition des masses énormes d'artillerie de toutes sortes, menacèrent d'asservir l'Allemagne, de dominer l'Europe.

Mais la France, conduite par Richelieu, précipite ses armées dans la lutte. D'abord alliée à la Hollande, qui dispose d'une nombreuse et solide artillerie, à quelques armées suédoises, toujours munies de pièces nombreuses et légères, elle lutte sur toutes ses frontières. Mais bientôt, réduite souvent à ses propres forces, elle doit combattre constamment les Espagnols, les Autrichiens et l'Allemagne catholique.

Au milieu des guerres étendues, continuelles, et nécessitant des créations précipitées, avec les seules ressources délabrées du royaume, l'artillerie de France déploie des efforts immenses pour se mettre à hauteur de toutes les circonstances. Dans le Nord, en Alsace et en Italie, l'artillerie défend les villes et les passages contre les invasions, repousse les armées ennemies et enlève les places possédées par elles. Elle agit fortement pour briser la puissance espagnole dans les champs de Rocroy, de Lens, d'Arras, des Dunes, etc., pour battre les armées autrichiennes et allemandes dans les batailles de Vittenweier, de Brisach, de Fribourg, Nordlingen, Sommershausen, etc. Pendant ces rudes guerres de la France, les capitaines suédois profitant de leur solide et légère artillerie, parcourent l'Allemagne dans tous les sens, attirent les armées impériales, puis les surprennent et les écrasent sous le feu des batteries.

La guerre de Trente-Ans est finie; l'artillerie, réveillée par le génie de Gustave-Adolphe, a joué un rôle extrêmement important. La domination de l'Autriche a disparu; l'Espagne est frappée à mort; l'Europe est établie sur de nouvelles bases; la France domine.

Louis XIV arrive pour organiser et assurer la domination de la France. Caractère absolu, génie calculateur, am-

bitieux de conquêtes et d'entreprises grandes et solides, il sent que l'artillerie doit être une arme principale; qu'en elle réside le plus sûr moyen de domination absolu; que cette arme, inaccessible aux États faibles et peu avancés, doit être le représentant le plus digne de la force et de la civilisation supérieures de la France. Aussi, Louis XIV travaille constamment à concentrer dans sa main toute l'artillerie, à l'organiser la plus solide et la plus honorée possible, de manière que par sa valeur elle puisse lutter contre les masses européennes, défendre la France, et assurer les conquêtes extérieures.

Sous l'impulsion vigoureuse de Louis XIV, la France augmente considérablement sa puissance militaire, et marche audacieusement à la domination européenne. L'Espagne et la Hollande, dont les forces militaires, et surtout l'artillerie, croupissent dans un état misérable, sont les premières victimes. Le puissant Louis XIV ne s'avance qu'à la tête de masses magnifiques d'artillerie qui brisent toute résistance, qui soumettent en peu de temps les nombreuses et fortes places des Pays-Bas, de la Franche-Comté et du Rhin. Ces conquêtes rapides jettent le plus grand éclat sur les armes françaises, mais soulèvent toute l'Europe. Dès ce moment, la France lutte sur toutes ses frontières contre les masses européennes; alors les guerres acquièrent une étendue et une solidité extraordinaires. Alors des progrès de toutes sortes sont réalisés; l'artillerie déploie les plus grands efforts, devient de plus en plus nécessaire et influente.

Entourée d'ennemis, la France resta quelque temps sur la défensive; l'artillerie des places et des armées brisa les attaques, la France reprit l'offensive. Les opérations militaires se partagèrent en deux systèmes, celui des sièges et celui de campagne. Les opérations de siège, lentes, mais presque

assurées pour les habiles et les puissants, étaient celles préférées par Louis XIV. Il ne s'attacha qu'aux grandes places, centres de forces et de richesses, dont les remparts et la nombreuse artillerie paraissaient devoir repousser toutes les attaques. Louis XIV se présenta devant elles avec des masses énormes d'artillerie; elle agit avec tant d'habileté et de vigueur, que les plus fortes places des Pays-Bas, de l'Allemagne et du Piémont tombèrent au pouvoir des Français, et que, dès ce moment, l'attaque prit une supériorité décisive contre la défense.

Les opérations de campagne, bien que victimées par celles de siège, qui attiraient à elles les plus grandes ressources et la plus forte considération, exercèrent cependant l'influence majeure. Pendant trente ans, les armées luttèrent sur toutes les frontières. Leur artillerie, plus nombreuse, plus solide et plus convenable que jamais, agit puissamment; soit qu'elle servit par ses canonnades à maintenir les armées ennemies et à paralyser leurs attaques, soit qu'elle se portât hardiment à leur rencontre pour les frapper dans les grandes batailles. Partout, dans les opérations de Turénne, Condé, Créquy, Luxembourg, Catinat, de Noailles... dans les Pays-Bas, en Lorraine, sur le Rhin, en Italie, en Espagne, etc., l'artillerie française frappa de grands coups. Partout elle ravagea cruellement les armées ennemies, dans les batailles de Sintzheim, Ludenbourg, Entzheim, Turckheim, Althenheim, Cassel, Kokersberg, Fleurus, Steinkerque, Nerwinden, Staffarde, Marseille, etc., grandes victoires qui élevèrent si haut la gloire des armées françaises.

Mais tous ces succès, soit dans les sièges, soit dans les batailles, ne pouvaient être poursuivis et décisifs. C'est que les armées ennemies avaient des masses d'artillerie, dont le

feu maintenait souvent en équilibre l'audace française et rendait horriblement sanglantes les attaques ; et ce ne fut qu'à force de valeur que l'artillerie française put dominer le nombre supérieur de celle ennemie. Les succès, quoique glorieux, se trouvaient presque paralysés ; cependant les traités d'Aix-la-Chapelle, Nimègues et Ryswick sanctionnèrent la domination de la France.

Au commencement du dix-huitième siècle, un petit-fils de Louis XIV hérita de la monarchie espagnole. Aussitôt toutes les puissances européennes se liguèrent contre la France, et l'attaquèrent avec leurs masses plus nombreuses, plus concentrées et plus solides que jamais. La France, dont les institutions et les chefs avaient vieilli, fut obligée de répandre ses forces dans la vaste étendue des monarchies françaises et espagnoles, et de se défendre contre des attaques générales et continuelles.

L'artillerie eut à jouer un grand rôle dans cette position défensive ; elle dut rendre inattaquables les villes et les armées de France, d'Espagne de Bavière, etc. L'artillerie constituait la plus grande supériorité militaire de la France, et Louis XIV avait senti que c'était avec elle qu'il devait raviver et soutenir ses faibles alliés. Mais l'artillerie de France avait perdu en vigueur, comme toutes les autres institutions du royaume ; l'immense extension qu'elle avait été obligée de prendre, avait augmenté cette perte ; des épuisements extrêmes à la suite de désastres terribles diminuèrent beaucoup les ressources ; enfin des chefs négligents ou incapables paralysèrent souvent l'action. Ainsi l'artillerie française avait beaucoup diminué de valeur. Les artilleries étrangères, au contraire, alimentées par de grandes et continuelles ressources, avaient considérablement augmenté en nombre et en valeur, étaient présentes dans toutes les actions.

Malgré cette grande infériorité de position, l'artillerie française était si supérieure en perfection à celles étrangères, qu'elle parvint à les maintenir souvent, à les battre quelquefois, et à ne leur laisser exercer une grande influence, que lorsque par la force des circonstances elle se trouvait absente ou paralysée. Cette position précaire et cette valeur supérieure de l'artillerie française influèrent beaucoup sur les différentes phases politiques de l'Europe pendant la lutte.

Dans les premières années de la guerre, l'artillerie de France est répandue dans les places et les vastes lignes qui bordent la vaste étendue des frontières. Pendant quelque temps elle arrête par des canonnades les efforts ennemis, et les repousse de plusieurs points; mais trop étendue et trop faible en batteries, la ligne est percée, et les ennemis ne peuvent être chassés que lorsque l'artillerie vient les arrêter, puis les refouler et les poursuivre au delà des frontières. Ainsi, dans les Pays-Bas, plusieurs villes résistent à la forte armée anglo-hollandaise, d'autres tombent sous les coups de sa nombreuse artillerie. Mais l'artillerie française court à la rencontre des ennemis, les refoule dans Nimègues, puis trop faible pour agir offensivement, elle se contente de maintenir les ennemis, d'arrêter leurs succès. Sur le Rhin, Landau résiste longtemps aux efforts allemands; mais l'artillerie manque pour faire lever le siège, la ville est prise et l'Alsace est envahie. Ce n'est que lorsque l'artillerie est revenue, que Villars peut marcher aux ennemis, effectuer son beau passage du Rhin à Huningue et remporter la victoire de Friedlingen. L'artillerie contribue encore aux victoires d'Hœchstædt et de Spire qui rendent si brillante la position des Français au delà du Rhin. En Italie, la ligne de défense est trop étendue; elle est percée à Carpi où l'artillerie

manque. L'armée se retire, vient reprendre l'offensive à Chiari; mais les troupes se présentent sans artillerie, et sont affreusement ravagées par la mitraille autrichienne. Ensuite l'armée mieux commandée reprend l'offensive, débloque Mantoue dont l'artillerie arrêta depuis longtemps les ennemis, est surprise par les Autrichiens à Luzzara, est longtemps compromise, mais emploie si admirablement son artillerie, quand elle est arrivée, que l'armée autrichienne est chassée à coups de canons.

Dans cette première partie de la guerre, les armées françaises ont vaincu celles alliées; mais de terribles désastres vont arriver, amenés surtout par l'impéritie des chefs. L'artillerie, principale victime de cette impéritie, déploie les plus grands efforts pour empêcher ces désastres ou en arrêter les conséquences. Ainsi dans les opérations sur le Danube, à Donawerth, une peu nombreuse artillerie décime les Anglais. A Hœchstædt, l'artillerie soutient la bataille, à elle presque seule, ravage cruellement l'armée alliée, couvre la retraite des débris français; puis, réorganisée à Strasbourg, elle arrête les invasions des Anglais et des Allemands. En Italie l'artillerie paralyse longtemps tous les efforts des Autrichiens pour passer l'Adige, et les repousse à Casano en frappant un coup terrible contre leurs troupes victorieuses. L'Italie est presque conquise; Turin reste seule, et une magnifique artillerie vient l'assiéger; mais cette force immense est confiée à des mains incapables. La ville résiste; Eugène vient pour la délivrer; une faible artillerie lui est opposée: elle lutte avec un courage admirable, ravage l'armée autrichienne, repousse souvent ses attaques; mais épuisée, elle tombe écrasée par le nombre, et alors toute l'armée est en déroute, l'Italie est perdue... Dans les Pays-Bas, l'artillerie ne peut défendre les lignes trop étendues d'Hei-

lissens. A Ramillies elle est paralysée, puis détruite par suite de l'impéritie de Villeroi et d'un accident. A Oudenarde elle est victime de l'anarchie de commandement ; oubliée par les chefs, elle manque complètement ; l'armée, bouleversée par les batteries ennemies, va être détruite ; quand l'artillerie reparait, recueille les débris de troupes, et écrase la poursuite ennemie.

Tous ces désastres, réunis à ceux des Espagnols, ont presque épuisé la France, et cependant il faut lutter sans relâche contre les armées ennemies qui augmentent en nombre et en audace. C'est dans cette position désespérée que l'artillerie exerce une immense influence. Quoique plongée dans une position très inférieure, elle s'avance avec audace et dévouement, devient le plus solide appui, le plus puissant moyen pour relever la gloire des armées, pour asseoir la position politique de la France et de l'Espagne. Partout, sur le Rhin, en Provence, dans les Alpes, les invasions ennemies sont repoussées. Sur le Rhin l'artillerie, agissant avec habileté et vigueur, enlève les fameuses lignes de Stolhoffen, et réveille ainsi le moral et la gloire des armées françaises. En Espagne, l'artillerie avait longtemps manqué et la position des Franco-Espagnols était devenue misérable ; mais l'artillerie reparait aux batailles d'Almanza, de Badajoz, de Villa-Viciosa, et les ennemis sont vaincus, et la monarchie espagnole est assurée au prince français. Dans le nord, les grandes masses alliées sont longtemps arrêtées par l'artillerie qui borde les places, puis décimées à Malplaquet par un feu terrible. Saignantes de leur blessures, mutilées, ces grandes armées s'arrêtent dans leur offensive, n'osent plus aborder l'artillerie des armées françaises. Alors la guerre perd toute vigueur, se réduit au siège de quelques places, à l'occupation de quelques positions, à l'observation des armées. L'ar-

tillerie française, quoique réduite à un état misérable, joue un grand rôle dans ces opérations lourdes et timides; elle paralyse, maintient tous les efforts ennemis, jusqu'au combat de Denain, et à la paix d'Utrecht.

La France dominait toujours en Europe; mais elle est épuisée, ses forces militaires sont détruites. Pour les rétablir, l'artillerie est regardée comme le moyen le plus efficace et le moins dispendieux : aussi devient-elle l'objet de soins et d'études continuels. Elle est réorganisée entièrement sur des bases solides pendant que les autres éléments des armées sont laissés dans l'incertitude et la faiblesse. Grâce à cette artillerie, qui constitue plus que jamais la supériorité de la France, l'avenir politique paraît assuré pour longtemps.

Ce que nous venons de dire, de l'influence de l'artillerie sur la position politique de la France, indique assez quelle fut l'influence des artilleries étrangères sur la position politique de leurs Etats. Ces artilleries assistèrent à toutes les opérations de la guerre, et agirent en nombre beaucoup plus grand que l'artillerie française, dont elles s'efforcèrent constamment d'imiter les institutions; cette présence et cette supériorité continuelles furent la principale sauve-garde des armées alliées, ensanglantèrent et paralysèrent souvent les victoires françaises, furent une des principales causes des victoires ennemies; elles firent enfin qu'après de longues années de guerre, les positions politiques varièrent peu.

SECTION II.

§ 1.

Cette époque vit de grandes luttes entre les Etats d'Orient, et de grands bouleversements dans la position de ces Etats.

L'artillerie exerça une influence d'autant plus puissante, que cette arme constituait un moyen d'action très avancé par rapport à la faiblesse d'organisation et de civilisation de l'Orient.

De grands changements arrivèrent dans les relations mutuelles des trois armes et dans la nature de chacune d'elles.

L'infanterie avait toujours eu une position très inférieure dans les armées orientales, composées surtout de cavalerie. Cette infanterie, s'appuyant sur l'artillerie, commença à se maintenir solide sur les champs de bataille, augmenta constamment en nombre et en valeur, finit vers la fin de l'époque par égaler l'importance de la cavalerie. Les influences occidentales, les efforts du pouvoir absolu contre la suprématie des nobles, l'extension rapide de l'action par le feu, furent les principales causes de ce grand développement. Désormais il fut partout reconnu que le feu était le meilleur moyen d'action contre la cavalerie, et toutes les infanteries, entraînées par l'exemple des Occidentaux, des Suédois, Saxons, Autrichiens et Prussiens, s'attachèrent de plus en plus à cette action. Cependant le feu était insuffisant en raison de l'impétuosité de la cavalerie; et l'infanterie ou bien se couvrit de chevaux de frise pour arrêter le choc des escadrons, ou bien conserva en partie les armes de choc. Ces dernières ne pouvaient entièrement disparaître; l'énergie barbare dominait encore trop dans les armées orientales; des peuples comme les Russes ne pouvaient abandonner qu'avec peine leur hache nationale pour se soumettre à l'action par le feu imposée par les étrangers. Du reste cette infanterie, encore peu avancée, avait le sentiment de la faiblesse de son isolement contre la cavalerie, et se garnissait de plus en plus d'artillerie de toute sorte, faisant en quelque sorte corps avec elle. Ainsi, dans les armées orientales l'in-

fanterie avait des lignes agissant par le feu, des petites masses destinées au choc, des lignes de chevaux de frise, des multitudes de pièces d'artillerie de toute sorte. Ces éléments étaient groupés sur des dispositions assez profondes, afin de pouvoir se défendre de tous côtés. La cavalerie se brisait contre ces dispositions, mais l'artillerie devait les écraser, du moment qu'elle serait libre de se disposer contre elles.

La cavalerie était l'arme naturelle dans les immenses contrées de l'Orient, entre des peuples chez qui les institutions féodales conservaient une grande puissance. Les progrès en civilisation et l'extension du feu diminuèrent beaucoup la suprématie de cette cavalerie, cependant elle conserva toujours un grand nombre et une grande influence. Le feu étant devenu de plus en plus redoutable sur les champs de bataille, la cavalerie ne songea pas à le contrebattre par elle-même. Elle chercha à l'éviter le plus possible, en se disposant en lignes qui en vinrent à la profondeur minimum de deux rangs, et en se tenant dans l'éloignement jusqu'au moment d'agir. Enfin elle s'efforça de diminuer les ravages de ce feu en se précipitant à la charge avec la plus grande impétuosité. Cependant ces dispositions et cette conduite, qui indiquent les tendances de la cavalerie orientale à la fin de l'époque, ne furent pas toujours satisfaites; et la cavalerie, but principal du feu, surtout de celui de l'artillerie, fut souvent bouleversée par les décharges multipliées des projectiles de toute sorte. Aussi commençait-elle à sentir la nécessité d'employer l'artillerie pour contre-battre le feu ennemi et faciliter les charges en brisant la solidité de la défensive.

Les Etats d'Orient, frappés de la puissance de l'artillerie, firent toujours les plus grands efforts pour attirer chez eux les étrangers capables de l'organiser et de la diriger. Cette

artillerie orientale augmenta beaucoup en nombre et en puissance. Longtemps celle légère avait été la plus importante et quelquefois la seule employée par les armées. Mais à mesure que les postes fortifiés gagnèrent en nombre et en solidité, à mesure que les Occidentaux exercèrent plus d'influence, l'artillerie devint plus solide, et les armées orientales eurent aussi les trois espèces d'artillerie : de troupes, de parc et de siège.

L'artillerie de troupes, nombreuse, légère, dispersée dans toutes les parties de l'armée était née dans les contrées orientales et y conserva toujours une grande importance. Cette espèce d'artillerie était beaucoup employée par les Turcs, les Prussiens, mais surtout les Russes. Les peuples plus avancés en civilisation, plus en rapport avec l'Occident, lui accordèrent beaucoup moins d'importance, et en diminuèrent beaucoup la quantité.

Les parcs de campagne ne comprenaient généralement qu'un petit nombre de pièces de calibre assez fort, dans les armées qui faisaient un grand emploi de l'artillerie de troupe; mais pour les autres puissances ces parcs avaient une très grande importance, et comprenaient même pour certaines, comme la Suède et la Pologne, presque tous les canons employés. Ces parcs orientaux étaient à la fois mobiles et solides dans leur organisation et leur emploi. Le plus souvent, ils repoussaient ces quelques pièces de gros calibres qui alourdissaient les parcs d'Occident.

L'artillerie de siège était peu nombreuse, rarement employée et peu solide dans son action. Il devait en être ainsi au milieu de ces contrées qui présentaient peu de postes fortifiés et résistants. L'artillerie de siège, séparée des précédentes, avait rarement occasion d'agir; n'exerçait qu'une influence secondaire.

En résumé, les artilleries orientales, soumises entièrement à la direction des hommes d'Occident, avaient fait d'immenses progrès. Leur matériel créé en masses, et d'après les plus récentes améliorations, présentait assez de régularité et de soins. Chez toutes ces puissances, l'artillerie avait augmenté en nombre et en calibre; était devenue plus solide, avait un tir plus rapide; elle employait beaucoup la mitraille, et faisait une consommation énorme de projectiles creux de toute sorte. Enfin elle avait une organisation plus régulière, un emploi plus mobile et plus solide.

A cause de tous ces progrès réalisés, et de son nombre toujours croissant, l'artillerie avait exercé une grande influence sur la position des autres armes. La cavalerie dominait par ses masses sur les champs de bataille. L'artillerie s'attacha à elle, la ravagea et la repoussa si souvent, que cette cavalerie dut réduire sa profondeur jusqu'à la dernière limite, se tenir le plus loin possible de l'action des batteries, précipiter les mouvements de charge, et malgré tous ces changements appeler l'artillerie à son aide pour contre-battre le feu ennemi. L'infanterie, presque inconnue dans les armées occidentales, s'éleva peu à peu en s'appuyant sur l'artillerie. Formée en dispositions assez profondes, hérissée de pièces, couverte de chevaux de frise, elle bravait les efforts de la cavalerie; mais commençait à souffrir de l'artillerie, qui désormais allait s'attaquer à elle.

Presque tous les Etats d'Orient s'efforçaient d'augmenter la permanence et la solidité de leurs forces militaires. Ce qui manquait aux armées n'était pas les hommes et le courage, mais l'organisation et l'armement. Cette dernière partie, dont l'artillerie est la base, était la plus difficile à posséder par les Etats orientaux, aussi s'efforçaient-ils de se

l'assurer par les plus grands sacrifices, en attirant les étrangers chez eux, en profitant avec empressement de tous les marchés ouverts en Occident. De cette position précaire de l'artillerie et de l'armement en général, résultait que la destruction d'une armée devait paralyser pour longtemps les ressources. Aussi en Orient, les opérations militaires avaient plus d'importance et d'instabilité qu'en Occident. Un choc entre deux armées entraînait toujours de graves conséquences.

Bien que les Etats d'Orient eussent gagné en solidité, leur population était toujours peu dense, et les communications très difficiles. De là résulta que les armées étaient toujours forcées à des marches longues difficiles et rapides. Cependant la quantité croissante de l'artillerie et de l'infanterie avait mis plus de lenteur en même temps que plus de solidité dans ces marches. Les menaces continuelles de la cavalerie ennemie forçaient à la présence continuelle de l'artillerie, et les nombreuses pièces de troupe satisfaisaient à cette condition. Les progrès réalisés et les influences occidentales tendaient à amener plus de séparation que précédemment entre les différentes armes. Ainsi le plus souvent dans leur marche les armées détachaient en avant la masse de leur cavalerie, tantôt seule, tantôt accompagnée de quelques pièces légères. Le gros de l'armée, composé surtout de l'infanterie avec ses pièces distribuées entre les bataillons, suivait quelquefois d'assez loin. Ordinairement le parc et les bagages marchaient avec cette masse; mais quelquefois aussi ces charrois suivaient des routes particulières.

Les marches en Orient offraient plus de mobilité et moins de solidité qu'en Occident. La cavalerie poussait avec une grande vigueur, mais se trouvait souvent arrêtée et même compromise jusqu'à l'arrivée de l'infanterie avec l'artillerie.

En Orient, les ordres de bataille étaient moins systématiques et moins étendus qu'en Occident. Généralement les armées se formaient sur trois ou quatre lignes. L'infanterie était au centre, et repliait souvent ses lignes minces en dispositions profondes. La cavalerie était sur les ailes, mais détachait quelquefois des masses dans des positions particulières. Les pièces légères, canons, obusiers, mortiers, étaient placées dans les intervalles des troupes et dans toutes les lignes, de manière à pouvoir protéger les flancs et les derrières. Ces petites batteries étaient couvertes par des chevaux de frise, qui souvent encadraient l'armée. Les pièces de parc étaient placées près de l'infanterie; généralement leur disposition n'avait rien de systématique; était combinée avec les circonstances. Ainsi les armées orientales se présentaient hérissées de bouches à feu. Les Polonais et les Suédois, qui n'avaient qu'une artillerie peu nombreuse et de parc, s'efforçaient de racheter la quantité par la bonne combinaison des dispositions, par la mobilité et la vigueur d'action.

Les armées étant en présence dans de vastes plaines, la canonnade commençait : généralement elle durait peu de temps, parce que les masses de cavalerie, incapables de supporter les décharges multipliées de l'artillerie, se précipitaient audacieusement à la charge, espérant par l'impétuosité des mouvements paralyser le feu, surprendre des parties de l'ordre de bataille. Les lignes de cavalerie étaient ordinairement le point d'attaque de cette cavalerie ennemie; quelquefois elle les culbutait, mais toujours, à moins de surprise, elle venait se briser contre l'infanterie hérissée d'artillerie vomissant de tous côtés des flammes et des projectiles; ainsi pendant longtemps les cavaleries se livraient des combats terribles sous le feu roulant de l'artillerie et quelquefois de l'infanterie. La réunion de ces deux dernières

armes formait la partie solide des armées, celle difficile à renverser. Pour en venir à bout, le moyen le plus favorable était de concentrer contre cette réunion un feu nombreux d'artillerie qui l'ébranla, qui pratiqua une trouée dans laquelle se précipitèrent les escadrons et les bataillons. C'est ce que firent plusieurs fois l'impétueux Charles XII à la tête des Suédois, et Sobieski avec ses escadrons polonais. Mais l'action de l'artillerie n'était pas toujours aussi bien conduite, et il arrivait souvent que ces masses d'artillerie et d'infanterie étaient très solides quand l'attaque s'avancait contre elles. Alors si la cavalerie était l'arme attaquante, elle arrivait rapidement devant les masses défensives, mais était repoussée par un feu violent; elle ne pouvait espérer de succès qu'en se faisant accompagner par l'artillerie, et en se résignant à des pertes énormes. Si c'était l'infanterie qui s'avancait à l'attaque, elle restait toujours en disposition assez profonde, menait avec elle presque toute l'artillerie et même les chevaux de frise; alors la marche de cette attaque était lente et très pénible; elle restait longtemps soumise au feu roulant de la défensive immobile et bien établie: aussi le plus souvent elle était repoussée. Cependant dans ces contrées orientales la supériorité de la défense sur l'attaque était bien moins grande qu'en Occident. Le grand nombre et la rapidité de la cavalerie, les dispositions moins étendues de l'infanterie qui pouvaient donner plus de rapidité dans les mouvements, la plus grande mobilité de l'artillerie étaient les causes de cette différence.

De cette moins grande supériorité de la défensive, et de l'énergie moins civilisée des peuples, résultait qu'en Orient les combats et batailles en champ découvert étaient assez communs: que les guerres de positions et de canonnades n'avaient qu'un rôle secondaire. Cependant l'influence des

occidentaux et les avantages évidents des retranchements dans la défense amenèrent l'emploi des positions retranchées pour les armées appelées, comme celles russes et turques, à une défense presque continuelle. Les lignes continues étaient rares ; les retranchements ne couvraient guère que les batteries, et laissaient entre eux de grands intervalles pour laisser déboucher les troupes. Ces dispositions étaient beaucoup plus avantageuses pour l'action de l'attaque et de la défense. Du reste, les retranchements étaient loin d'en imposer aussi fortement qu'en occident. Les Turcs et les Russes les attaquaient pied à pied et par des cheminement de batteries couvertes ; les autres armées, au contraire, arrivées devant les retranchements, les canonnaient vivement, puis les attaquaient avec audace. Les projectiles creux jouaient un grand rôle dans ces opérations, l'attaque s'en servait pour écraser les ouvrages de la défense.

Les opérations contre les postes fortifiés étaient rares. Comme ces derniers étaient généralement en bois et peu étendus, l'artillerie les soumettait rapidement, soit en les ravageant, soit en les incendiant. On vit même des détachements de cavalerie munis de quelques mortiers portatifs, soumettre des villes assez importantes. Mais quand les postes avaient des remparts en maçonnerie solide, les artilleries de campagne se montraient souvent impuissantes, et la résistance de ces postes pouvait avoir une grande importance. Du reste les places fortes augmentaient beaucoup en nombre et en solidité, nécessitaient beaucoup de forte artillerie et des longs sièges. Les armées orientales à part, celles autrichiennes, turques et suédoises, formées dans les opérations contre les solides villes de Hongrie et d'Allemagne, étaient fort inhabiles dans ces opérations.

En Orient, le but des guerres n'était pas restreint comme en Occident. Les opérations avaient pour but les invasions et les conquêtes de contrées étendues. C'était surtout dans le nord-est, peu solidement constitué, que ces systèmes de guerre avaient le plus grand emploi. Là les armées agissaient surtout par la rapidité et l'audace, cherchaient les armées ennemies pour les combattre, ravageaient les contrées, détruisaient avec leur artillerie la plupart des postes, négligeaient les plus solides. L'artillerie était un grand moyen d'action pour ces armées, mais aussi un grand embarras; les inconvénients qu'elle entraînait augmentaient; car la solidité devenait de plus en plus nécessaire à l'artillerie, les armées défensives se hérissant de bouches à feu, les places augmentant en nombre et en valeur. Ainsi l'obligation d'une solide artillerie pour l'attaque ralentissait la formation et les mouvements des armées; et le système des grandes et rapides conquêtes devait tomber avec Charles XII. Dans le sud-est, les armées et les places étaient plus solides. Alors l'attaque, obligée de prendre les grandes villes et de combattre dans les batailles, avait besoin d'une très forte et complète artillerie; la formation et la conduite des énormes masses de cette arme ralentissaient beaucoup le temps des opérations, et dès lors restreignaient leur étendue. Dans le sud-est les guerres étaient grosses et courtes.

En résumé, les guerres orientales devenaient plus difficiles, et par suite plus lentes et plus solides. Mais elles avaient plus d'énergie, plus d'étendue qu'en occident; elles avaient aussi une plus grande influence sur le sort des empires.

§ 2.

Tous les Etats orientaux sentaient la grande importance

de l'artillerie pour le développement de leur puissance politique. Mais ils se sentaient incapables de créer et diriger par eux-mêmes cet ensemble si complexe, et tous s'efforçaient de prendre en occident les hommes et les institutions nécessaires. Cet appel général aux artistes, ingénieurs, constructeurs, industriels, militaires pour établir l'artillerie, le grand mouvement que toutes les créations matérielles obligèrent de donner à l'exploitation et au travail des ressources locales, développèrent considérablement la civilisation et l'industrie des Etats orientaux.

L'artillerie n'était plus une chose nouvelle; dès-lors les avantages qu'elle devait procurer ne pouvaient résulter que de sa quantité et de sa valeur. Certaines puissances consacrèrent des soins et des ressources continuelles à la force de leur artillerie, et elles parvinrent à une haute prospérité politique. D'autres puissances, au contraire, négligèrent la force de leur artillerie, et elles tombèrent dans un grand abaissement.

Pendant toute cette époque, l'Orient fut agité par des guerres continuelles, rapides et sanglantes, qui amenèrent de grands bouleversements politiques. La Turquie qui dominait dans le sud, la Suède qui maîtrisait le nord, la Pologne qui était la principale puissance centrale, furent abaissées jusqu'à la position d'Etats secondaires. D'un autre côté, l'Autriche parvint à une haute puissance, la Prusse s'éleva rapidement, la Russie prit un développement gigantesque.

Pendant l'époque précédente, la Turquie agissant par les masses d'artillerie, avait fait d'immenses conquêtes, était parvenue à une haute puissance; mais elle fut arrêtée dans son offensive continue par les solides artilleries d'Occident. A partir de ce moment, elle se plongea dans une fu-

nesté inertie, laissa stationnaires ses institutions militaires, épuisa ses ressources dans l'anarchie.

Pendant ce temps, les puissances voisines augmentèrent en solidité et en audace; bientôt elles attaquèrent les Turcs avec une artillerie supérieure en nombre et en valeur; alors les armées et les villes turques furent le plus souvent écrasées, alors l'empire perdit considérablement en force et en considération. Cependant la Turquie possédait d'immenses ressources, et quand d'habiles chefs surent les employer, les armées turques se présentèrent nombreuses et pourvues d'une formidable artillerie: L'action de cette artillerie mit souvent les Turcs à même de reconquérir une grande influence sur tous leurs ennemis. Ainsi en 1683, Vienne et l'Autriche furent presque écrasés par les masses d'artillerie ottomane. Ainsi à Zurawno, Sobieski et toutes les forces polonaises furent sur le point d'être anéantis sous un feu continu et terrible... Ainsi Pierre de Russie, Catherine et les principales forces de l'empire furent entourés par l'artillerie turque sur les bords du Pruth, et se trouvèrent en position d'être écrasés... Ainsi enfin, les plus solides armées autrichiennes furent décimées devant Péterwaradin et Belgrade par le feu continu des batteries ottomanes. Donc les masses d'artillerie faillirent souvent de relever l'empire... mais ces masses étaient une exception. Désormais l'artillerie ottomane était inférieure en nombre et en valeur à celle des ennemis, aussi la Turquie perdit considérablement de sa puissance.

La Pologne devait tomber victime de sa mauvaise organisation politique et militaire. L'artillerie pouvait protéger les armées dans les luttes, retarder le moment de la chute; mais cette arme si exigeante en institutions variées et permanentes manqua souvent. Aussi la cavalerie polonaise fut

balayée par les artilleries suédoises et prussiennes, et tout le royaume fut longtemps occupé... Aussi les Cosaques soulevés purent longtemps lutter contre la Pologne... Enfin le plus souvent les efforts se brisèrent contre les armées et les villes russes et turques hérissées d'artillerie. La Pologne devait tomber; mais plusieurs hauts faits illustrèrent sa chute. L'artillerie exerça une puissante influence dans ces dernières victoires, et ce fut d'autant plus remarquable, que toujours plongée dans un état précaire, toujours très inférieure en nombre, elle n'avait pour elle que l'habileté et la vigueur de sa conduite.

Ainsi dans les terribles guerres que Sobieski livra aux masses turques, l'artillerie polonaise amena toujours les plus grands avantages. A Choczim, elle court sur les retranchements ennemis, et refoule les masses turques dans le Dniester... A Lemberg elle surprend et culbute par ses décharges les escadrons ottomans... A Zurawno elle lutte avec une habileté et une valeur héroïques, sauve l'armée polonaise... Pendant la fameuse campagne en Autriche et en Hongrie, elle marche, seule artillerie, à la tête de l'armée chrétienne, refoule les escadrons ennemis sur les retranchements, et contribue puissamment à cette grande victoire de Vienne, qui illustra tant la chrétienté. Ensuite pendant la poursuite des débris ottomans, l'artillerie sauve l'armée polonaise mise en déroute près de Barcan...; le lendemain elle s'avance contre les masses de cavalerie turque, les écrase, les précipite dans le Danube... Enfin, dans les dernières guerres de Sobieski contre la Turquie, l'artillerie soutint les retraites et les marches affreuses au milieu des masses de cavalerie, sauva les derniers débris Polonais. Mais la Pologne était épuisée; tout lui manquait pour créer et entretenir une bonne artillerie nationale. Le roi Auguste

appela l'artillerie saxonne pour suppléer cette dernière et relever le royaume; mais ces efforts devaient être peu efficaces contre les grandes causes de destruction qui minaient la Pologne.

Grâce aux masses extraordinaires de son artillerie, le petit Etat de Suède était parvenu à une étonnante prospérité militaire et politique; mais par suite de la pénurie des ressources ou de la mauvaise conduite des chefs, l'artillerie manqua dans les importantes batailles de Nordlingen, Fehrbellin et Pultawa, et les armées suédoises tombèrent écrasées par les batteries allemandes, prussiennes et russes. Dès lors la Suède perdit toute domination, tomba dans une grande faiblesse. Mais ces grands désastres furent séparés par des guerres étonnantes qui répandirent encore au loin la puissance et la gloire de la Suède. L'artillerie y joua un grand rôle. Nombreuse et légère à la suite de Charles-Gustave, elle balaya les masses de cavalerie de Pologne, asservit le royaume, revint rapidement ravager le Danemark en traversant les bras de mer sur la glace. Peu nombreuse, mais légère et solide à la suite de Charles XII, elle prit part à ses étonnantes opérations de cet impétueux génie, et frappa de grands coups dans les grandes batailles et dans les passages de rivières.

Mais nous l'avons dit, l'artillerie épuisée manqua pour la bataille de Pultawa, et la dernière armée suédoise fut écrasée. A partir de ce moment toutes les forces de la Suède, flottes, places, armées, furent démolies à coups de canons par les Russes, les Prussiens, les Danois, les Polonais, les Allemands.

L'Autriche, la Prusse et la Russie s'élevèrent sur les débris de la Turquie, de la Pologne et de la Suède.

L'Autriche, toujours présente dans les guerres d'Occident, était la plus avancée des puissances orientales, celle dont l'artillerie était la plus solide. Longtemps épuisée de ressources, elle ne put organiser ses forces militaires, aussi plusieurs fois dans les invasions de 1664 et 1683, elle faillit d'être écrasée par l'artillerie ottomane. Mais sauvée par les Polonais, l'Autriche travailla fortement à développer des forces militaires, et les précipita contre les Turcs. Les armées autrichiennes, convaincues que le feu était leur moyen d'action le plus efficace, n'agirent jamais qu'avec des masses d'artillerie de toute sorte; sous ces masses tombèrent les places et les armées ottomanes. Alors l'Autriche put imposer les traités de Carlowitz et de Passarowitz, qui établirent sa domination dans le sud-est, et portèrent un coup terrible à la Turquie.

Pendant cette époque, la Prusse sortie d'une position très inférieure, commença de s'établir solide et influente. Cette prospérité rapide fut basée sur la possession de forces militaires nombreuses et perfectionnées. La Prusse apprécia beaucoup la puissance du feu pour assurer de la valeur à ses armées. Aussi elle s'efforça toujours de donner le plus grand développement possible à cette action. Par suite de ces tendances, l'artillerie fut employée en nombre excessif par les armées prussiennes, et ces dernières devinrent très solides et redoutables. Ainsi une nombreuse artillerie fut le principal appui de la puissance militaire de la Prusse; et par suite de l'influence politique que ce royaume commença d'exercer.

La Russie était l'État le plus barbare de l'Europe. Les chefs de cette contrée, après avoir dominé l'anarchie intérieure et les invasions de Tatars, portèrent désormais leur ambition vers l'Occident. Mais ils avaient le sentiment de

la faiblesse de leurs barbares en face des solides armées ennemies : aussi ils travaillèrent avec une énergie admirable à imposer à ces barbares les institutions de l'Occident. Pierre le Grand fut l'expression la plus complète de ces efforts du pouvoir russe. Pierre sentit que l'artillerie, ce puissant instrument des peuples civilisés, devait être le principal appui et souvent la seule action de ses barbares mal organisés, et obligés de faire face aux solides armées ennemies. Aussi il déploya des efforts gigantesques pour développer cette arme, l'assurer en Russie. Il s'efforça d'attirer près de lui tous les hommes industriels et militaires, toutes les institutions qu'il put ramasser en Occident. Il fit des sacrifices immenses pour fournir à la création de son artillerie, pour fonder les établissements ; il sacrifiait à la nécessité de création, même les considérations religieuses si puissantes chez les Russes. Il s'instruisit dans la théorie et la pratique de l'artillerie, de manière à pouvoir en diriger lui-même la création et le service. Toutes les places anciennes et nouvelles, toutes les armées, quel que fût leur but, étaient hérissées d'artillerie. Dans les premiers temps, les armées russes nécessairement confuses et grossières eurent peu de succès ; mais après chaque défaite Pierre travaillait avec une énergique activité à de nouvelles forces, de manière à ne se présenter devant les ennemis qu'avec une artillerie très supérieure en nombre. Ces efforts furent couronnés de succès ; l'artillerie russe écrasa les faibles corps suédois laissés dans les provinces du nord, et conquit ces provinces ; elle paralysa souvent les attaques et les poursuites impétueuses de Charles XII ; enfin elle écrasa la dernière armée de la Suède dans les champs de Pultawa.

Après ces grands succès, la puissance industrielle, militaire et politique de la Russie, prit un développement im-

mense ; l'artillerie gagna considérablement en nombre et en valeur ; l'importance de cette arme était d'autant plus sentie, que dans la campagne du Pruth les destinées de la Russie faillirent de tomber sous l'artillerie turque. Aussi les Russes eurent toujours des masses énormes d'artillerie ; ils s'en servirent pour écraser les derniers débris suédois et asseoir ainsi leur immense domination dans le Nord.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

016886



TABLE

DES MATIERES.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis la mort de Henri IV jusqu'à l'avènement
de Frédéric II.

LIVRE I^{er}. — 1610 à 1635.

CHAPITRE PREMIER. — 1610 à 1635.

Artilleries d'Allemagne et de Suède.

SECTION I^{re}. — § 1. Etat de l'Allemagne, guerre de Trente Ans, position
des armées. — Période palatine, opérations en Bohême, bataille de Pra-
gue. — Opérations et victoires de Tilly dans l'ouest de l'Allemagne. —
§ 2. Période danoise, victoires de Tilly et de Waldstein. 9

SECTION II. — § 1. Appel fait à la Suède, position générale de l'armée de
Gustave-Adolphe. — Infanterie, cavalerie. — Artillerie, sa composition et
son organisation. — Diverses espèces d'artillerie. — § 2. Conduite gé-
nérale de l'artillerie dans les opérations, sièges, marches, positions. — Ba-
tailles, disposition et action de l'artillerie. Son influence. 18

SECTION III. — § 1. Arrivée de Gustave-Adolphe en Allemagne, prise de
villes, combats, position politique. — Camp de Werben, bataille de Leip-
zig. — § 2. Marches sur le Rhin, passage du fleuve. — Retour en Bavière
contre Tilly, passage du Lech, domination de Gustave-Adolphe. — § 3.
Opérations de Gustave contre Waldstein, camp et bataille de Nurem-
berg. — Opérations en Saxe, bataille de Lutzen. — § 4. Opérations des
lieutenants de Gustave-Adolphe après sa mort, assassinat de Waldstein,
bataille de Nordlingen. 37

CHAPITRE II. — 1610 à 1659.

*Artilleries de France, d'Espagne, de Hollande, de Suède
et d'Allemagne.*

SECTION I.—§ 1. Etat de la France après la mort de Henri IV.—Faiblesse militaire.—Etat de l'artillerie, misère et confusion du matériel; introduction des calibres espagnols, mobilité.—Action de l'artillerie dans diverses opérations. Pont-de-Cé; Pas-de-Suse. 47

SECTION II.—§ 1. Entrée des armées françaises dans la guerre de Trente-Ans; état politique et militaire des puissances belligérantes; position générale de leur artillerie.—Espagne.—Hollande.—Autriche et Allemagne.—Suède.—France.—§ 2. Etat général de l'artillerie.—Variété et confusion des pièces.—Espèces diverses, artillerie de troupes, artillerie de parc; progrès réalisés.—§ 3. Position générale des troupes d'infanterie et de cavalerie.—Ordres de bataille, disposition des trois armes, morcellement dans la distribution de l'artillerie, canonnades, mouvements des pièces.—Marches d'armée.—Guerre de siège, attaque et défense des lignes. 51

SECTION III.—§ 1. Guerre de Trente-Ans, période française.—Opérations dans les Pays-Bas, bataille d'Avein, siège de Rhinbeck, invasion de la France par les Espagnols, passage de la Somme à Cerisy, Corbie.—Armée hollandaise, action autour des places, investissements, défense des vastes lignes, réserve d'artillerie, lignes de Maestricht et de Bréda.—Action des Français autour des places.—Défense des lignes d'Arras.—§ 2. Opérations, sur le Rhin, les Français et Suédois réunis, retraite de Mayence, combat d'Enderheim.—Invasion des Impériaux.—Leur retraite, poursuite des Français, combat de cavalerie et d'artillerie.—Opérations en Alsace, Rhinsfeld, Brissach, Wittenweiler.—§ 3. Opérations dans la Valteline et dans les Pyrénées.—Opérations en Italie, lignes de Chiavari et de Verceil.—§ 4. Opérations en Allemagne, Suédois et Impériaux, activité de Banner, bataille de Wittstock, fameuse retraite suédoise.—Invasion de la Bohême.—Opérations de Tortenson, mort de Richelieu. 69

SECTION IV.—§ 1. Mazarin, état politique et militaire de la France, position de l'artillerie.—Continuation de la guerre.—Bataille de Rocroy.—Surprise de Dittlengen, combats acharnés autour de Fribourg.—Surprise de Marienthal, bataille de Nordlingen.—§ 2. Opérations des Suédois en Allemagne, invasions de Tortenson.—Réunion de l'armée française et de celle suédoise, invasion de la Bavière, combat de Sommershausen.—Opérations de Condé en Espagne et dans les Pays-Bas.—

Bataille de Lens, paix de Westphalie.—§ 3.—Anarchie intérieure de la France, guerre de la Fronde, état misérable de l'artillerie, combats de Réthel, de Bléneau, de Paris.—Guerre contre les Espagnols, lignes d'Arras, lignes de Valenciennes, bataille des Dunes, paix des Pyrénées. 86

LIVRE II^e — 1659 à 1740.

CHAPITRE PREMIER. — 1659 à 1697.

Artilleries de France, de Hollande, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, de Prusse, d'Allemagne, de Savoie, etc.

SECTION I.—§ 1^{er}. Etat de l'Europe occidentale.—France sous Louis XIV; développement général; position de l'artillerie.—§ 2. Ennemis de la France; état politique et militaire; position de l'artillerie.—Espagne.—Hollande et Angleterre, sous Guillaume. Bataille de la Boyne.—Allemagne, Autriche, Prusse, Bavière, Saxe, etc.—Savoie. 110

SECTION II.—§ 1^{er}. Développement général de l'artillerie. Organisation militaire et permanente du personnel en France.—Discussion de cette organisation.—Progrès et valeur.—Personnel de l'artillerie dans les autres Etats.—§ 2. Grande création de matériel d'artillerie.—Etat général des bouches à feu. Réduction, classement. Canons longs, moyens et courts; obusiers et mortiers.—Puissance progressive de l'action de l'artillerie. Mitraille. Projectiles creux.—Etat de la théorie et de la pratique du tir. Charges, détails de chargement et de service.—Des affûts et des voitures; principes de construction.—Etat et organisation des attelages.—§ 3. Armées de siège et armées de campagne. Composition, but, relations mutuelles.—Aperçu général sur les parcs de siège.—Artillerie des armées françaises en campagne. Position générale; pièces de troupes; artillerie de parc; masse et composition générale des parcs, en matériel et en personnel.—Parcs, premiers essais d'organisation générale.—Organisation du matériel, son partage en masses et en groupes; en partie active et partie passive; organisation de la partie active en brigades.—Relations des différentes spécialités du parc avec le matériel organisé.—Direction générale du parc, marche, campement.—Parcs étrangers.—§ 4. Etat général des troupes d'infanterie et de cavalerie; relations mutuelles des trois armes.—Art des marches; masse énorme des armées; dispositions et relations mutuelles de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, des vivres et approvisionnements, des bagages; positions de l'artillerie dans les ordres de marche.—Campements; formations en bataille; conduites diverses de l'artillerie.—Relations avec les lignes de troupes, combinaisons avec les circonstances.—Action de l'artillerie dans les batailles; canonnades;

mouvements des pièces.—Positions réciproques de la défensive et de l'offensive, système général de guerre. 126

SECTION III.— § 1^{re}. Puissance et ambition de Louis XIV; guerre contre l'Espagne. Siège de Lille. Traité d'Aix-la-Chapelle — Progrès militaires. Invasion de la Hollande. Passage du Rhin.— § 2. Attaques générales de l'Europe contre la France. Guerres en Flandre. Opérations de Condé. Bataille de Senef. Bataille de Cassel.— § 3. Opérations sur le Rhin, pénurie de forces; campagne de Turenne en 1674. Combat de Sintzheim et de Ludenbourg.—Nouvelles opérations de Turenne, bataille d'Entsheim; grandes marches; combats de Turckheim et de Colmar.—Campagnes de 1675, lutte entre Turenne et Montecuculli; succès de Turenne; disposition de son armée; actions sur la Zalzbach.—Bataille d'Altenheim.—Opérations du maréchal de Créquy en Lorraine et sur le Rhin. Paix de Nimègue. 182

SECTION IV.— § 1^{re}. Ambition de Louis XIV. Ligue générale de l'Europe contre la France. Déploiement gigantesque de forces militaires. Affaire de Walcourt.— § 2. Grandes luttes et grandes armées dans les Pays-Bas. Opérations de Luxembourg. Campagne de 1690. Marches sur la Sambre. Bataille de Fleurus.—Campagne de 1691. Positions. Combat de Leuze.—Campagne de 1692. Positions sur la Meuse. Bataille de Steinkerke.—Campagne de 1693. Forces énormes dans les Pays-Bas, bataille de Nerwinden.—Campagne de 1694. Mort de Luxembourg.— § 3. Guerre en Italie sous Catinat dans la Savoie et le Piémont. Opérations dans les montagnes et contre les places.—Opérations contre l'armée de Savoie. Bataille de Staffarde; bataille de Marseille —Guerre en Espagne et sur le Rhin; conduite de Louis de Bade, dans la campagne de 1696 sur le Rhin.—Paix de Ryswick (1697). 203

CHAPITRE II. — 1697 à 1740.

Artilleries de France, Autriche, Angleterre, Hollande, Prusse, Allemagne, Savoie, Espagne, etc.

SECTION I.— § 1. Succession d'Espagne; situation politique et militaire de la France et de l'Espagne; conséquences pour l'état de l'artillerie.— Coalition européenne. Autriche, Prusse, Allemagne, Savoie, Angleterre, Hollande, etc. État général de l'artillerie de ces puissances.— § 2. Situation de l'artillerie; personnel.—Matériel, triples canons en France, pièces à projectiles creux.—De l'artillerie employée par les armées en campagne, artilleries de troupes.—Organisation des Parcs en France et dans les armées étrangères.— § 3. Changements dans l'état des troupes; organisation générale des armées, rapports de l'artillerie avec elles.—

Disposition dans les marches, influence pour l'offensive. — Batailles; disposition et action de l'artillerie. — Timidité et lourdeur dans les opérations. 227

SECTION II. — § 1. Guerre de la succession d'Espagne; position défensive de la France. — Guerre d'Italie, opérations de Catinat, Vendôme et Eugène, batailles de Chiari et de Luzzara. — Guerre dans les Pays-Bas; opérations de Boufflers et de Marlborough, action sous Nimègues. Cambrésis. Combat d'Eckeren. — Opérations sur le Rhin. Bataille de Friedlingen. Campagne de 1703. — Première bataille d'Hocstædt. Bataille de Spire. — § 2. Guerres à partir de 1704. — Grandes opérations sur le Danube; combat de Donawerth; bataille d'Hocstædt; invasion de la France. — Guerre d'Italie. Opérations de Vendôme et Eugène sur l'Adda. Bataille de Cassano; siège de Turin. Attaque des lignes françaises. Perte de l'Italie. — Opérations dans les Pays-Bas, lignes d'Heilsberg, bataille de Ramillies. Perte de la Flandre espagnole. — Revers en Espagne. — § 3. Position terrible de la France; lutte énergique. Invasions ennemies repoussées; débarquement des Anglais à Cette; efforts généraux. Opérations de Villars sur le Rhin. Attaque des lignes de la Moutre et de Scholoffen. — Opérations de Berwick en Espagne. Bataille d'Almanza; opérations de Philippe V, bataille vers Badajoz. Revers des Espagnols; arrivée de Vendôme. Bataille de Villa-Viciosa. — Opérations en Flandre; anarchie dans l'armée française. Position malheureuse de l'artillerie. Désastre d'Oudenarde. Siège de Lille. — § 4. Position de la France et de la coalition en 1709; grandes armées dans les Pays-Bas sous Villars, Eugène et Marlborough. Grande bataille de Malplaquet. — Inertie des alliés; épuisement, misère affreuse de la France. Langueur et timidité des opérations; efforts de Villars. Bataille de Denain; paix générale; mort de Louis XIV. 267

SECTION III. — § 1. Position politique et militaire de l'Europe après la mort de Louis XIV; état de l'artillerie. — Angleterre et Hollande. — Allemagne. Autriche. Savoie. — Espagne. France. — § 2. Etat militaire de la France sous le cardinal Fleury. — Position de l'artillerie; créations et réorganisations; système Vallière. — Personnel de l'artillerie, Bataillons-écoles. Organisation forte et régulière du corps de l'artillerie française. — Matériel. Choix des pièces; simplification. Unité et simplicité du système général. — Principes de composition d'organisation et de conduite du système Vallière pour les opérations de campagne; valeur de ce système. — § 3. Guerre pour la succession de Pologne entre la France, l'Autriche et l'Espagne. Opérations sur le Rhin. Opérations en Italie. — Batailles de Parme et de Guastalla. — § 4. Ecrits et théories militaires en France; tendances vers un nouveau système de guerre. — Opinions sur les troupes d'infanterie et de cavalerie. — Opinions sur l'artillerie;

pièces courtes. Dispositions et propositions diverses sur toutes les parties du matériel. — Idées sur la position et la conduite générale de l'artillerie dans l'armée; opérations diverses; du chef de l'artillerie. 294

LIVRE III. — 1610 à 1740.

CHAPITRE PREMIER. — 1610 à 1697.

SECTION I. — § 1. Position générale de l'Orient; guerres du Sud; puissances belligérantes. — Armées turques; état de leur artillerie; matériel, personnel, organisation, conduite. — Armées chrétiennes; importance et supériorité de leur artillerie; conduite dans les batailles. — § 2. Guerres de la Turquie; affaiblissement de l'empire; grands vizirs Kupuril; guerres en Hongrie; bataille de Saint-Gothard. — Guerres contre la Pologne et la Russie; batailles de Choczim, Lemberg, Zurawno, Cehryn. — Guerre contre l'Autriche, siège et bataille de Vienne; combats près de Barçan. — Guerre continuelle en Hongrie. — Victoires des Autrichiens sous le duc de Lorraine, Louis de Bade et le prince Eugène; bataille de Zentha, paix de Carlowitz. 331

SECTION II. — § 1. Etats du Nord-Est; Pologne sous Vladislav IV. — Jean Casimir; guerre contre les Cosaques, bataille de Berestesko, attaques générales, surtout de la Suède et de la Russie; batailles de Varsovie et de Kudnow. — Règnes de Michel et de Sobieski. — Guerres contre la Turquie, victoires de Sobieski. Batailles de Choczim, de Lemberg, de Zurawno. — Longue paix; efforts de Sobieski. Guerres contre la Turquie, bataille de Vienne, poursuite en Hongrie. — Opérations en Moldavie; belles retraites des armées polonaises; épuisement de la Pologne. — § 2. Suède. Règne de Christine et de Charles-Gustave; invasion de la Pologne. Attaques contre le Danemark. — Prusse, Danemark et Suède pendant les guerres de Louis XIV. — Lutte malheureuse de la Suède, bataille de Féherbellin; opérations suivantes. — § 3. Progrès de la Russie sous Michel Romanoff, Alexis, Feodor, Galitzin. 359

CHAPITRE II. — 1697 à 1740.

Artilleries de Suède, Russie, Pologne, Danemark, Prusse, Turquie, Autriche.

SECTION I. — § 2. Position politique et militaire du nord-est de l'Europe. Suède, Danemark, Pologne, Saxe, Russie. — § 2. Etat général des artilleries orientales. Personnel, matériel, bouches à feu, service. — Massea d'artillerie; pièces de troupes et de parc. — § 3. Etat des troupes, infan-

terie et cavalerie. — Système de guerre; marches étendues. — Offensive
continuelle de Charles XII; système d'attaque. Défensive des ennemis.
— Détachements. Valeur de l'artillerie suédoise. 385

SECTION II. — § 1. Guerres du nord-est. — Attaque générale contre la Suède; opérations de Charles XII contre les Danois, Polonais, Saxons et Russes; bataille de Narwa. — Efforts de Pierre I^{er}. — Invasion de la Pologne par Charles XII; passages de la Dwina et du Bug; bataille de Klissova. — Invasion de la Russie rouge. — Efforts d'Auguste pour conserver le trône de Pologne. — Marches de Charles XII, passage de la Vistule. Déroute des Saxo-Polonais. Retraite de Schullenbourg sur l'Oder. — § 2. Invasions continuelles des Russes dans les provinces suédoises de la Baltique. Conquêtes en Livonie, en Ingrie et en Finlande. Invasions en Lithuanie, bataille de Gemauerhoff. — Marches terribles de Charles XII contre les Russes. — Armée de Saxons battue à Fraustadt. — Brusque retour de Charles XII, invasion de la Saxe. — § 3. Nouvelles invasions de Charles XII en Pologne et en Russie. — Passage de la Bérésina. Poursuite acharnée et inutile. — Invasions de l'Ukraine. Efforts de Pierre I^{er}; bataille de la Liesna. Marches de Charles XII; passage de la Dina. — Séjour des Suédois en Ukraine; campagne d'hiver; épuisement de l'artillerie; siège de Pultawa, opérations des Russes; bataille de Pultawa. 407

SECTION III. — § 1. Position politique et militaire de l'Europe orientale après la ruine de Charles XII. — Opérations militaires, attaques contre la Suède. — Diversion des Turcs; campagne du Pruth. — Nouvelles attaques contre la Suède. Mort de Charles XII et Pierre I^{er}. — § 2. Guerres du Sud-Est. Autriche et Hongrie. — Luttessentre l'Autriche, les Turcs et les Vénitiens. Opérations en Morée et en Hongrie; batailles de Péterwaradin et de Belgrade. Paix de Passarowitz. 431

CHAPITRE III. — 1610 A 1740.

Influence politique et militaire de l'Artillerie.

Section I. — Occident. — § 1. Position générale. — Etat de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie; influence mutuelle des trois armes. — Influence de l'artillerie sur la formation et la conduite des armées. — Marches; batailles; positions retranchées; détachements; système général de guerre. — § 2. Influence politique de l'artillerie; guerre de Trente-Ans; influence suédoise. — Louis XIV; luttesseuropéennes; domination de la France.

Section II. — Orient. — § I. Position politique et militaire. — Relations

mutuelles entre les différentes armes. — Influence de l'artillerie sur la conduite générale des armées. — Marches; batailles; système général de guerre. — § 2. Influence politique de l'artillerie. — Décadence de la Turquie et de la Pologne. — Progrès de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. — Grandes luttes entre Pierre I^{er} et Charles XII. — Décadence de la Suède, développement immense de la Russie.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND







